

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME VINGT-NEUVIEME.

CE VOLUME CONTIENT

LES CONTES DES GÉNIES, ou les CHARMANTES LEÇONS D'HORAM, FILS D'ASMAR, ouvrage traduit du persan en anglois par sir CHARLES MORELL, ci-devant ambassadeur des établissemens anglois dans l'Inde à la cour du grand Mogol, & en françois sur la traduction angloise.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME VINGT-NEUVIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR ANGLOIS.

Quoique ſir *Charles Morell* ſoit mort depuis long-temps, il n'eſt pas ſurprenant que cet ouvrage ſoit reſté inconnu au public, les papiers de cet ambaſſadeur ayant été remis à des perſonnes qui n'en connoiſſoient pas la valeur. Peut-être n'auroit-il pas encore vu le jour, s'il ne m'avoit été confié avec pluſieurs autres papiers & titres de ſa famille qui m'a choiſi pour arbitre de quelques différens.

Maître d'uſer à mon gré de ſes ouvrages littéraires, je les ai mis peu-à-peu en état d'être publiés. J'aurois

donné depuis long-temps ſa *Relation de l'Inde*, ſi nous n'en avions pas déja une autre qui, quoique moins parfaite & moins curieuſe, rend pourtant celle-ci moins néceſſaire. D'ailleurs, les planches qui doivent l'enrichir, exigeant des fraix de gravure aſſez conſidérables, peut-être plus de cinq cent livres ſterling, je me ſuis vu forcé, malgré moi, d'en différer la publication. J'eſpère que le public en ſera dédommagé par l'ouvrage que je lui préſente aujourd'hui. S'il n'eſt pas auſſi utile au commerce, il ſera beaucoup plus amuſant, & d'une inſtruction propre à toutes ſortes de perſonnes. C'eſt une traduction de la main de ſir *Charles Morell*, des Œuvres, ou plutôt, ainſi que le titre le porte, des

charmantes leçons d'*Horam Asmar* ; leçons charmantes en vérité, soit pour le sujet, soit pour la forme & la morale qu'elles contiennent.

Ces leçons sont divisées en Contes ; &, pour les accommoder au goût du siècle, je les ai appelées les *Contes des Génies.* De temps en temps j'en ai semé quelques lambeaux dans les papiers publics, pour pressentir le goût des connoisseurs. Ils ont été si bien accueillis, que je me suis déterminé à en donner une édition complette, n'épargnant ni soins, ni dépenses pour l'embellir, employant les mains les plus adroites à graver les planches qui doivent l'orner.

J'espère que, pour récompense de mes peines, ces Contes seront aussi

utiles dans notre *Europe*, que mon ami ſir *Charles Morell* m'a aſſuré qu'ils l'étoient dans l'*Inde*, où ils amuſent & inſtruiſent la jeuneſſe des deux ſexes : les ſavans les liſent encore avec cette ſatisfaction que donnent les plus excellentes productions du génie, de l'art & de la morale.

VIE
D'HORAM,
FILS D'ASMAR,
ÉCRITE
PAR CHARLES MORELL.

PENDANT ma longue & pénible résidence dans différentes parties de l'Asie, tant sous la domination du Mogol que dans les états de l'empire *Ottoman*, j'eus occasion de connoître un ouvrage persan intitulé : *les charmantes leçons d'Horam*, *fils d'Asmar*, livre fort estimé à *Hispaham* & à *Constantinople*. Les docteurs de la loi de *Mahomet* le lisent souvent à leurs disciples, pour les exciter à la pratique de la vertu & à l'amour de la religion.

Tout occupé du commerce, je n'avois guères de loisir à consacrer à la lecture d'un tel livre, pour lequel d'ailleurs je ne me sentois point de goût. Ce ne fut qu'après

l'avoir entendu préconiser dans toutes les parties de l'*Asie*, que je me déterminai à le lire, & à voir par moi-même s'il méritoit les éloges excessifs qu'on lui donnoit. Quelques heures de lecture me firent repentir de mon peu de curiosité. J'y trouvai de l'intérêt, de l'imagination, une morale pure, envelopée sous des images agréables & décentes.

Je m'en procurai une édition des plus correctes, & je songeai sérieusement à le traduire en anglois, comptant en faire un présent agréable à ma femme & à ma famille, à mon retour en *Angleterre*. Quelques affaires m'appelèrent au fort *Saint-George;* & j'eus le malheur de laisser une partie de mon manuscrit à *Bombay*. J'étois déjà fort avancé dans la traduction.

Cette perte m'affligea d'autant plus que, dans la multitude d'affaires dont j'étois occupé, je n'avois guères d'espérance de pouvoir recommencer ce travail ; de sorte que je perdis de vue ma première pensée, me contentant de lire quelquefois l'original qui me sembloit toujours plus charmant.

Si mon voyage au fort *Saint-George* me fit perdre un manuscrit que j'estimois, il me procura la connoissance d'un ami infiniment plus précieux. C'étoit l'auteur même du livre

dont je regrettois la traduction. *Horam* étoit également estimé des Payens & des Mahométans, qui le regardoient comme un saint: il étoit intimément lié avec les anglois établis au fort.

Comme j'avois témoigné une extrême envie de le connoître, & que j'étois assidu à le voir, il conçut pour moi une affection particulière. Nous nous promenions souvent ensemble dans les jardins qui sont derrière le fort; je trouvois mille charmes dans sa conversation aussi amusante qu'instructive.

Je lui disois quelquefois, lorsque l'occasion s'en présentoit, que c'étoit dommage qu'une ame aussi droite & aussi juste que la sienne, ne fût point instruite des vérités du Christianisme. Les premières fois il m'écouta sans me répondre. Je remarquai seulement que, quand je ramenois le discours sur ce point, il affectoit de paroître fort réservé, & plus pensif qu'à l'ordinaire. L'objet étoit d'assez grande importance, pour insister souvent. Nous avions peu de conversations particulières où je ne lui parlasse du Christianisme, de la sublimité de ses dogmes, de la sainteté de sa morale. Un jour enfin que j'exaltois avec plus de zèle que jamais la pureté de notre sainte religion, il s'arrête tout-à-coup

au milieu de notre promenade, se prosterne la face contre terre, & d'une voix forte il prononce en *persan* ces paroles qui sont restées gravées dans ma mémoire :

« O *Alla !* être puissant & miséricordieux, qui as étendu & mesuré l'immensité des cieux avec ta main, & qui as fait la fourmi & l'abeille avec une égale sagesse, daigne éclairer l'entendement du reptile qui t'adore. O toi ! qui peux tirer la lumière des ténèbres, si c'est ta volonté que ceux-là rendent hommage à la vérité par leurs discours, qui l'outragent par leur conduite, aye pitié de moi & d'eux ; de moi qui ai besoin de l'exemple pour être convaincu du précepte ; d'eux qui te renoncent sous une fausse apparence de foi & d'obéissance. O *Alla*, les vices des chrétiens ne sont-ils pas plus odieux à tes yeux que l'aveuglement des payens ? Les yeux de ceux qui se vantent d'être éclairés d'une lumière supérieure, sont-ils plus aveugles que ceux des nations qu'ils disent plongées dans les ténèbres de l'erreur ? Ces hommes qui sont si avides des biens de la terre, seroient-ils prodigues des trésors du ciel. Ces hommes qui viennent ramasser à grands fraix la poussière de l'*Inde*, nous offriront-ils des biens éternels en échange

de nos poſſeſſions qu'ils ont envahies ? Non, la plus pure & la plus ſainte des religions ne ſauroit être révélée par un organe auſſi impur que la bouche des plus ingrats des hommes. La perle ne ſera point la proie de l'animal immonde qui ſe nourrit de fange : les enfans d'*Alla* ne ſeront point dépouillés de leur héritage. Le ver ne doit point voler, l'ignorant juger, ni la pouſſière s'énorgueillir ».

Après avoir prononcé ces paroles, dont je fus vivement frappé, il reſta quelque temps en ſilence, proſterné la face contre terre; puis il ajouta, les larmes aux yeux, en ſe relevant : « Que la volonté d'*Alla* ſoit » la loi de ſa créature ».

Je fus quelques momens ſans avoir la force de lui répondre. Ses reproches, quoique ſévères, n'en étoient pas moins vrais. Enfin, voyant qu'il continuoit à garder le ſilence, abſorbé dans une profonde méditation, j'oſai l'interrompre.

« Mon ami, lui dis-je, Dieu eſt juſte & l'homme eſt pécheur. La religion *chrétienne* eſt profeſſée par des millions d'hommes ; mais tous ne reſſemblent pas aux marchands de l'*Inde*. Si ceux-ci préfèrent les richeſſes à la religion, il y en a beaucoup d'autres

qui ont souffert pour la cause de *christ*, & qui ont mieux aimé mourir dans la foi, que d'acheter une vie glorieuse au prix d'être infidelles à leur Dieu. Je n'ai garde de me croire aussi saint qu'eux. Mais je puis assurer *Horam*, que ma foi, quoique foible, n'est point morte; & j'espère que mon obéissance, toute imparfaite qu'elle est, sera agréable à mon Dieu par les mérites de celui que je sers.

» Si tous les *chrétiens* étoient comme mon ami, me dit *Horam*, j'embrasserois avec joie la foi de *christ*. Mais en quoi les *chrétiens* se distinguent-ils des infidelles parmi lesquels ils vivent ? Leurs jours sont des jours de débauche, & leurs nuits des nuits d'intempérance. Ils prêchent la vérité, & pratiquent le mensonge. Ils se nomment *chrétiens*, & leurs actions sont dignes de payens.

» Il est vrai, mon ami, lui répondis-je; mais ceux que l'on envoye ici sont, pour la plupart, des hommes perdus, esclaves de leurs passions, livrés aux plus grands vices; encore arrive-t-il souvent que ces gens se convertissent à la vertu & à la religion, & passent les dernières années de leur vie dans l'exercice de la pieté.

» C'eſt-à-dire, reprit *Horam*, qu'ils ſervent d'abord leurs paſſions, & qu'ils donnent à Dieu les reſtes d'une vie uſée. *Alla*, que je ſers, ne veut point de tels adorateurs. Il exige les prémices du cœur; il exige des prières & des adorations qui s'élèvent au ciel avant que la roſée du matin diſparoiſſe. Le fidelle adorateur d'*Alla* doit ſe proſterner en ſa préſence avant que le ſoleil l'accuſe de pareſſe, par le retour de ſa vive lumière, & continuer ſes adorations lorſque l'œil du monde s'eſt couvert des ombres de la nuit. Il doit entrer dans la ſociété des fidelles, tandis qu'il jouit de toute la force de l'âge, & perſévérer dans ſa marche comme les *rajaputas* de l'Orient.

» *Horam*, lui répliquai-je, s'il falloit adorer Dieu comme il le mérite, la plus longue vie ne ſuffiroit pas. Mais notre père céleſte n'exige pas de ſes enfans ce qui eſt évidemment au-deſſus de leurs forces. Il eſt vrai que nous devons marcher ſans-ceſſe en ſa préſence, l'adorer, le remercier, le prier tous les jours de notre vie, à toute heure & à tout moment. Mais lorſqu'on a eu le malheur de l'oublier dans ſa jeuneſſe, encore vaut-il mieux revenir à lui ſur le retour de l'âge, que de perſévérer dans ſon infidélité,

Il vaut mieux ſe mettre à l'ouvrage à l'onzième heure du jour, que de reſter oiſif toute la journée, juſqu'à la fin de notre temps. Dieu nous a promis le pardon de nos fautes par les mérites de notre ſauveur, qui n'eſt pas ſeulement un grand prophête, comme *Mahomet* le repréſente; mais le roi, le prêtre & le rédempteur du genre humain.

»Quel eſt donc ce rédempteur, dit *Horam*, dont je vous entends parler ſi ſouvent & avec tant d'admiration? L'un peut-il préſerver l'autre de la colère de Dieu, tandis que vous reconnoiſſez vous-même que les plus ſages & les meilleurs des hommes ne ſont pas de dignes adorateurs de la majeſté divine?

» Ce n'eſt pas en tant qu'homme que notre divin rédempteur a ſauvé le genre humain, lui dis-je, c'eſt comme Dieu fait homme; en cette qualité, il a ſatisfait pleinement, non-ſeulement pour mes péchés, mais auſſi pour les vôtres.

» Il eſt certain, dit *Horam*, que toute chair eſt foible & corrompue. Foibles comme nous le ſommes, nous ne pouvons pas ſuppoſer que celui qui eſt toute bonté & toute perfection puiſſe nous rendre capables de remplir de nous-mêmes nos devoirs envers

Dieu & envers les hommes. Je conviens que nous avons besoin pour cela d'un pouvoir surnaturel ; je ne vois pas aussi qu'il faille absolument que ce pouvoir soit divin.

» Si l'offense est contre Dieu seul, répondis-je, Dieu seul peut pardonner. Mais la créature ne peut rendre à Dieu que les hommages qu'elle lui doit comme être entièrement dépendant de celui qui l'a faite. Il n'y avoit donc ni ange, ni saint, ni prophête qui pût racheter les hommes. Ils ne pouvoient tous s'acquitter que pour eux seuls de ce qu'ils devoient à leur créateur. Leurs mérites & leurs vertus ne pouvoient servir de médiation pour les pécheurs. Donnez à un homme toute la sainteté dont il est capable, supposez-le parfait, l'ami de Dieu, & revêtu de toute la puissance qui puisse être accordée à une créature ; dans cet état de perfection, il adore & ne sert Dieu que pour lui seul, & ne peut satisfaire pour les péchés d'un autre. Ce que je dis de l'homme est également applicable aux anges, aux *génies*, ou êtres supérieurs de l'homme. Ils sont aussi les créatures d'*Alla*. Tout ce qu'ils peuvent lui rendre d'hommages & d'adorations, n'est qu'un tribut qu'ils doivent pour eux-mêmes. En considérant la rédemption

ſous ce point de vue, il vous ſera aiſé de concevoir que le rédempteur devoit être égal à Dieu. Suppoſer qu'il y a pluſieurs Dieux, ce ſeroit déroger à la dignité de ſa nature qui eſt eſſentiellement une. C'eſt pourquoi nous croyons que le fils de Dieu, engendré du père, le *Meſſie* que *David* déſiroit de voir, & que tous les prophêtes des Hébreux annoncèrent au monde, s'eſt réellement incarné, afin de pouvoir ſouffrir & ſatisfaire par ſes ſouffrances pour les péchés des hommes. Je ne crois pas du reſte que l'on puiſſe trouver quelque choſe d'abſurde ou de déraiſonnable dans cet exemple merveilleux de miſéricorde. Lorſque Dieu condamne, qui peut abſoudre, ſinon Dieu lui-même? Et à qui la gloire de la rédemption du genre humain peut-elle être attribuée, ſinon au père des miſéricordes?

» M. Morell, me dit *Horam*, il y a de la raiſon & du vrai dans ce que vous dites; mais je doute que beaucoup de *chrétiens* réfléchiſſent auſſi ſérieuſement que vous ſur ces matières. Vos frères ſe contentent de profeſſer une religion ſans la pratiquer, de croire en aveugles, ſans être éclairés ni affermis dans leur foi. Si votre religion eſt vraie, ô que les Européens ſont méchans!

Je les compare à une femme folle qui voudroit éclipſer la vive lumière du ſoleil par la ſombre lueur d'une lampe. »

J'eus pluſieurs autres converſations ſemblables avec *Horam* ; mais je mis celle-ci par écrit auſſitôt que je l'eus quitté. Ses judicieuſes remarques firent une vive impreſſion ſur moi ; & je crus que, ſi elles faiſoient une égale impreſſion ſur les autres, la publication n'en ſeroit pas inutile.

A préſent que j'ai la plume à la main, & que je m'occupe à tranſcrire les paſſages les plus intéreſſans de nos entretiens particuliers, je ne puis m'empêcher d'y en ajouter un qui concerne une confidence qu'il me fit.

Nous diſputions à notre ordinaire ſur la religion. *Horam* prenoit vivement le parti de ſon prophête *Mahomet*. Je lui dis : « mon ami, quelle récompenſe avez-vous à promettre à ceux qui embraſſent votre religion ? Si, par exemple, épouſant votre zèle pour la foi *mahométane*, j'avois deſſein de me faire muſulman, quelle récompenſe pourriez-vous m'aſſurer ?

» O mon ami, me répondit *Horam*, je vois le but de votre demande captieuſe. Si vous faiſiez la même queſtion à nos docteurs, je ſais qu'ils vous promettroient un nombreux

ſerrail dans l'autre vie, avec toutes les délices de la volupté. Mais, ô Monſieur *Morell !* je n'oſerois vous faire une telle promeſſe. Je ſuis honteux, & ſcandaliſé toutes les fois que je les entends ne promettre que des plaiſirs ſenſuels à ceux qui prendront le nom de *Mahomet* pour leur prophête. Il n'y a que des jeunes gens qui puiſſent faire de pareils contes, & il n'y a que des jeunes gens qui puiſſent s'y laiſſer prendre. La volupté ſenſuelle n'eſt guère propre à exciter dans l'ame l'amour d'*Alla*, & des embraſſemens impurs caractériſent mal une foi pure. Si j'avois une pierre précieuſe, je ne la jetterois pas ſur un fumier; je n'irois pas l'enterrer dans la fange d'un grand chemin. »

Plus je converſois avec *Horam*, plus j'avois ſujet d'admirer ſes talens & ſes rares qualités. Quoique fort religieux, il avoit peu de préjugés. Quoiqu'il fît profeſſion de la foi *mahométane*, ſa religion ſe rapprochoit beaucoup de la religion naturelle. Je connus à ſes diſcours qu'il avoit beaucoup voyagé; & ſa profonde ſageſſe faiſoit aſſez voir qu'il avoit beaucoup profité de ſes études & de ſes voyages. Je lui ai témoigné une forte envie de ſavoir l'hiſtoire de ſa vie. Il me fit le récit que je vais rapporter.

» Je naquis, me dit-il, vers les confins de la mer *Caſpienne.* Mon père *Adenam*, dit *Aſmar*, Iman de *Ferabad*, mourut lorſque j'étois encore à la mamelle. Ma mère eut recours à la charité des amis de mon père. Leur eſtime & leur amitié pour *Adenam* leur fit prendre ſoin de ſa veuve & de ſon fils. Ils n'épargnèrent rien pour mon éducation.

» A douze ans je vins à *Mouſul* étudier ſous *Acham*, le plus ſavant des docteurs de la loi de *Mahomet.* Je continuai pendant neuf ans à recevoir ſes leçons, & je ſervis dans les moſquées de *Mouſul*, juſqu'à ce qu'*Alhoun*, Bacha de *Diarbec*, ayant eu quelque différent avec notre Cadi, marcha vers *Mouſul*, qu'il ſaccagea, & d'où il emmena quatre cent des premiers habitans qu'il vendit comme eſclaves. J'étois de ce nombre. Quoiqu'Iman, je fus envoyé à *Alep* par le bacha, & vendu à un marchand anglois. Le nom de mon maître étoit *Wimbleton.* Je vécus pluſieurs années avec lui. J'appris aiſément l'anglois, & je lui ſervois d'interprète.

» Mr. *Wimbleton* me connoiſſant de la fidélité & de l'induſtrie, me fit ſon commis, me chargeant de négocier pour lui dans

l'intérieur du pays. Je fis plusieurs voyages en diverses contrées de l'*Amasie*, de la *Turcomanie*, du *Curdistan* & de la *Perse*. Je m'acquittai des commissions de mon maître à sa grande satisfaction; & quand je l'eus enrichi il me donna la liberté, à condition néanmoins que je resterois avec lui jusqu'à sa mort, toujours chargé des affaires de son commerce. J'acceptai ses offres, & *Alla* a abrégé le temps de mon esclavage.

» Mon maître mourut au bout de deux ans. Il me fit appeler auprès de son lit, me chargea d'envoyer tous ses effets en *Angleterre*, à son frère, qui ne les méritoit pas, me dit-il, mais à qui il vouloit faire autant de bien qu'il en avoit reçu de mal, afin que son tombeau ne fût point fermé sur sa colère. Il me permit seulement d'en prendre le quart pour moi. Il me le donnoit comme récompense, & de peur que la pauvreté ne me donnât à un nouveau maître aussi dur qu'il étoit bon.

» Je fus très-sensible à la mort de M. *Wimbleton*. Je résolus de passer en *Angleterre* avec ses biens; & au lieu du quart qu'il m'avoit donné, je jugeai que le dixième suffisoit aux besoins d'un homme né sans ambition, qui n'avoit point mis son espé-

rance dans les plaiſirs & les richeſſes de la vie.

» Ayant raſſemblé les effets de mon maître, je m'embarquai ſur la *Méditerranée* : après un trajet heureux, je deſcendis à *Leghorn*, d'où je paſſai à *Paris*, & de-là à *Calais* & à *Londres*. Ce qui me frappa le plus à mon arrivée en *Europe*, ce fut la magnificence de la religion romaine, où je m'apperçus que l'oſtentation du culte remplaçoit les devoirs de la morale, & que la ſuperſtition étoit vêtue des riches habillemens de la foi. Ces abſurdités me ſurprirent, d'autant plus que Mr. *Wimbleton* m'avoit annoncé que je trouverois en *Europe*, ſi jamais j'y allois, les coutumes les plus raiſonnables, les mœurs les plus pures, & la plus ſainte religion. Une autre remarque que je fis, fut que le viſage des femmes ne peut ſupporter long-temps la nudité, & que les voiles de l'*Aſie* conviendroient bien aux dames *Européennes*. J'eus ſouvent lieu d'obſerver que les prêtres *Chrétiens* ſont fort monotones dans leurs prières, & que leur dévotion conſiſte ſur-tout dans beaucoup de geſtes & de grimaces. Nous ſommes plus ſérieux & plus reſpectueux en préſence d'*Alla*; au lieu que les Chrétiens ſont auſſi

diſſipés, même auſſi babillards au temple ; que dans leurs maiſons de rafraîchiſſement. C'eſt ce que j'ai remarqué en Angleterre plus particulièrement que par-tout ailleurs. En vérité, l'anglois ſe conduit dans le temple, comme s'il étoit au-deſſus de la Divinité qu'il y vient adorer. Il ſert Dieu avec la plus grande indifférence, au moins à en juger par l'extérieur. Lorſque les Anglois s'aſſemblent pour adorer la Divinité, la religion eſt la dernière de leurs penſées. Peut-être auſſi que la variété des poſtures & des grimaces eſt une grande marque d'adoration parmi les Chrétiens. Si cela eſt, j'avoue que les Anglois ſont plus dévots que tous les autres. Les uns ſont debout, les autres aſſis : il y en a qui ſont appuyés, d'autres qui rient : j'en ai vu qui regardoient la voûte, d'autres dont la tête mobile tournoit de tous les côtés; pluſieurs dormoient, & leurs voiſins ne ſont occupés qu'à les réveiller. Cette ſcène diverſifiée eſt répétée dans chaque égliſe avec beaucoup d'autres circonſtances. Un étranger doit ſe faire une idée bien peu raiſonnable d'une religion dont les ſectateurs mettent ſi peu de décence dans leur culte. Mais je ne vous importunerai pas davantage de mes obſervations qui ſont pour

la plupart religieuſes, mes premières études m'ayant porté naturellement à obſerver les différentes religions en uſage pour les hommes.

» Arrivé à *Londres*, je me rendis chez le frère de M. *Wimbleton*, dont je lui remis les effets, en lui diſant que mon maître avoit eu la bonté de m'en donner le quart pour récompenſe de mes ſervices.

» M. *Edouard Wimbleton* changea de couleur lorſque je lui parlai de la bonté de ſon frère à mon égard. La nouvelle de ſa mort n'avoit pas fait tant d'impreſſion ſur lui.

» Je fus fâché de trouver de tels ſentimens dans un *chrétien*. Je croyois que, dans le royaume le plus éclairé de la terre, on devoit faire moins de cas des richeſſes, & avoir plus d'affection pour un frère.

» Je me hâtai de le tirer d'inquiétude. Je me ſuis fait une maxime de faire autant d'heureux que je puis; il n'appartient qu'au puiſſant *Alla* de juger & de faire juſtice. Monſieur, lui dis-je, quoique mon maître ait été ſi libéral à mon égard, je ne veux point profiter de l'excès de ſa générosité. Je n'ai pris que le dixième de ſes biens, & j'ai apporté avec moi le reſte, dont vous pouvez prendre poſſeſſion quand vous le voudrez.

» M. *Edouard Wimbleton*, charmé de ma réponſe, me répondit obligeamment que la modeſtie & la décence convenoient à ceux qui étoient nés pour ſervir; que ma diſcrétion étoit une juſtice, & que je ne devois pas prendre à la lettre un don que la maladie & un affoibliſſement d'eſprit avoient arraché à ſon frère; qu'il ſavoit l'influence qu'un eſclave adroit pouvoit avoir ſur ſon maître, dans ces momens où l'homme n'eſt preſque plus à lui. Mon frère, ajouta-t-il, a toujours été trop généreux. C'eſt ce vice qui le força de quitter l'*Angleterre*, après y avoir prodigué ſon bien. Ce fut auſſi ce qui m'empêcha de lui prêter l'argent qu'il me demandoit pour rétablir ſes affaires. Au lieu de me rendre à ſes inſtances, je lui conſeillai d'aller chercher fortune ailleurs. Si je l'avois aſſiſté ici, il ne ſeroit point allé à *Alep*, & n'auroit point amaſſé les richeſſes qu'il a laiſſées en mourant. Après ce diſcours, il me recommanda d'honorer la mémoire de mon maître, & de revenir le lendemain matin.

» Je revins à l'heure marquée, apportant avec moi le teſtament de mon maître, où il me léguoit le quart de ſes biens. La date

du teſtament étoit antérieure à ſa dernière maladie. Cette pièce me ſervit au beſoin.

» M. *Wimbleton* me reçut aſſez mal. Il me fit des reproches durs ſur la baſſeſſe de ma naiſſance, ſur ma patrie & ma religion, me donnant pluſieurs noms de mépris relatifs à ces objets. Je les ſouffris patiemment, me rappelant d'avoir vu pluſieurs *mahométans* traiter auſſi mal les *chrétiens*. Ce n'étoient là que les préludes d'une ſcène beaucoup plus révoltante. Ouvrant la porte de ſon comptoir, il appela une troupe de ruſſiens qui ſe dirent officiers de juſtice. Il leur commanda de me mener en priſon comme ſon débiteur. Je leur dis que je ne devois rien à cet homme. Il inſiſta, en diſant que j'étois venu lui faire un compte, & que, ſous prétexte de modération & d'honnêteté, ne voulant pas prendre le quart des biens de ſon frère, que je prétendois qu'il m'avoit laiſſé, je lui en dérobois la dixième partie contre toute juſtice, puiſqu'il ne m'en appartenoit rien du tout.

» A cela, je répondis ſimplement que je pouvois montrer le teſtament de mon maître qui étoit en forme & dûment légaliſé; que du reſte j'avois un ami à *Londres* qui avoit long-temps demeuré à *Alep*; qu'étant

chargé de ſes affaires, je devois le trouver à deux heures à la bourſe; qu'il ſavoit que j'étois venu ce matin chez M. *Wimbleton*, & qu'il ſauroit bien tirer raiſon de ſes mauvais procédés à mon égard.

» Au même moment on frappa fortement à la porte. M. *Wimbleton* pâlit, & les prétendus officiers de la juſtice parurent interdits. Je profitai de leur trouble pour ſortir. Je rencontrai à la porte mon ami avec bonne compagnie.

» Monſieur, lui dis-je, vous venez à propos pour me tirer des mains d'une troupe de gens de mauvaiſe mine. M. *Wimbleton* me taxe de vol; mais j'ai dans ma poche le teſtament de mon maître.

» Où eſt M. *Wimbleton*, dit mon ami? n'y a-t-il point de valets au logis, ajouta-t-il en frappant fortement à la porte?

» Monſieur, voici la porte du comptoir, lui répondis-je en la lui montrant; j'y ai laiſſé M. *Wimbleton* avec quelques gens qui ſe diſent Officiers de juſtice.

» Mon ami voulut ouvrir la porte: on lui dit que M. *Wimbleton* ne pouvoit voir perſonne ce jour-là, & qu'il n'étoit pas en état de parler d'affaire.

» C'eſt ce qui m'inquiète aſſez peu, ré-

pondit mon ami ; je ſuis content d'avoir ſauvé un honnête étranger du piége qu'il lui tendoit.

» Nous ſortîmes auſſitôt pour nous rendre à la bourſe, où mon ami publia les mauvais procédés de M. *Wimbleton*, en faiſant voir que j'avois réellement droit au quart de la fortune de ſon frère. Loin d'approuver ma modération, on en fit un ſujet de riſée. Il ne mérite ni le quart, ni le dixième, diſoient les uns, puiſqu'il ne ſait pas mieux faire valoir ſes droits. Sa conduite, diſoient les autres, fait douter s'il a aucun droit naturel. Eſt-il naturel qu'un homme ſe contente du dixième, lorſque le quart lui appartient légitimement ?

» Enfin chacun voulut voir le teſtament. Il courut de main en main ; & chacun fut convaincu de la réalité de mon droit.

» Alors un bruit unanime s'éleva. Mon ami & tous ceux qui étoient préſens me conſeillèrent de faire valoir mes prétentions ſur la totalité du legs.

» Meſſieurs, leur dis-je, je n'ai jamais déſiré plus que je n'ai. Tout homme doit mettre des bornes à ſes ſouhaits. Les miens ſont remplis, grâces au ciel. J'ai aſſez pour mes beſoins. Des pluies trop abondantes ſont

périr les fruits de la terre, au lieu de les nourrir. Il y a un vent qui fait tourner le moulin ; il peut y avoir un vent trop violent qui le brife.

» Cet homme eft hors de lui-même, difoient-ils, il ne connoît pas le prix des richeffes.

» Quoiqu'il en foit, Meffieurs, continuai-je, je ne puis accepter une récompenfe qui me femble au-deffus de mes fervices. Je fens que la libéralité de mon maître a été exceffive, & je ne dois pas en abufer. Du refte, il ne feroit plus temps de fuivre des confeils dont je vous ai obligation. J'ai déjà remis les neuf dixièmes au frère de mon maître, en renonçant à toutes prétentions ultérieures.

» Vous avez mal fait, dirent-ils : mais avez-vous figné ce renoncement ? y a-t-il des témoins qui puiffent attefter que vous avez renoncé au quart qui vous eft dû ? M. *Wimbleton* a-t-il des preuves juridiques de votre défiftement ? S'il n'en a point, vous pouvez l'attaquer en toute sûreté. La juftice ne tient point compte de ce qui s'eft dit & paffé entre vous & lui.

» Les preuves de M. *Wimbleton* font de peu de conféquence pour moi, répliquai-je ;

mais je porte au fond de mon cœur un témoin de mes actions, qui ne me justifieroit pas, quand tous les monarques de la terre me déclareroient innocent.

» Ce pauvre homme, dirent-ils, a des idées bisarres : il ne fera jamais fortune. Quand il n'auroit que le vingtième, au lieu du dixième, ce feroit encore assez pour lui; car lui ne saura jamais le faire valoir.

» Alors ils me quittèrent, à l'exception d'un petit nombre. Un d'eux me dit :

» J'admire votre façon de penser, votre désintéressement & votre modestie ; mais permettez-moi de vous dire que vous négligez le bien public, en renonçant à votre intérêt particulier. Vous devez au public de dénoncer & faire punir quiconque viole les loix sacrées de la probité ; & le bien qu'il vous restituera, vous pouvez le faire tourner au profit du public, si vous y renoncez pour vous-même. C'est là la grande loi de la société. Il vaut incomparablement mieux faire du bien à la multitude, que de mettre son plaisir à boire & à manger pour soi seul.

» Vous avez raison, lui répondis-je ; mais dans le cas présent, je ne puis faire ce que vous me conseillez. Je sens que M. *Wim-*

bleton ne mérite guère la ceſſion que je lui ai faite d'une partie de ce qui m'étoit dû ; je ne puis auſſi l'appeler en juſtice qu'en répétant un bien que je lui ai déjà cédé librement. Le public ne peut pas exiger le ſacrifice de ma conſcience ; & la juſtice n'eſt point fondée ſur les vices particuliers.

» Monſieur, me dit-il, vous ferez ce que vous voudrez. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire ſur ce point. C'eſt que la loi vous favoriſe dans le cas préſent. M. *Wimbleton* eſt en votre puiſſance ; & vous avez tort, ſi vous le laiſſez échapper. Le public attend autre choſe de vous. Celui qui dérobe un coupable aux pourſuites de la juſtice, ne vaut guère plus que celui qui a commis le crime.

» Alors chacun s'en alla de ſon côté. Je me retirai tranquillement chez moi en réfléchiſſant à la ſcène étrange qui venoit de ſe paſſer.

» Les *européens* ſont trop raffinés pour le gros bon ſens des *aſiatiques*, me diſois-je en moi-même. Je me trompois lourdement en m'imaginant que la vertu avoit les mêmes bornes par toute la terre.

» Le commerce eſt le prophète des *européens*, & l'or eſt leur dieu. Je veux néan-

moins apprendre leurs ſciences, qui naquirent en *Aſie*, mais qui ont fructifié en *Europe*.

» Je m'appliquai ſérieuſement à l'étude de ces ſciences ſi juſtement eſtimées dans l'Orient. La ſcience des figures fut une des premières qui m'occupa avec celle des nombres. J'appris à meſurer avec neuf figures la grandeur du globe qui produit la lumière, à calculer la diſtance des étoiles du ciel, à prédire les éclipſes du ſoleil & de la lune, à annoncer aux nations la perte de la lumière des cieux. Par ces taliſmans ſcientifiques je pus meſurer la hauteur inacceſſible des montagnes, la vaſte étendue des mers, & menacer la terre de l'apparition effrayante des comètes. Je n'épargnai ni temps ni peines pour pénétrer dans les profondeurs des mathématiques. Je converſai avec le grand & ſublime *Newton*, comme les orientaux converſent avec les *génies*. Je le vis faire deſcendre la lune des royaumes de la nuit, & produire à ſon gré le flux & le reflux de la mer; je l'entendis lire dans ſon livre les loix de l'Océan tumultueux; il traçoit avec ſa baguette le cours des étoiles, & ſoumettoit à ſon ſyſtême les orbes excentriques. Il rendoit la lumière palpable & décompoſoit ſes rayons. Il donnoit aux émanations

du soleil des couleurs spécifiques, & un ordre fixe à l'éclat du jour. Il développoit les loix éternelles de la nature, & sembloit instruit de tous les décrets du ciel.

» Les leçons de ce grand maître me dédommagèrent amplement de toutes les peines & fatigues de mon voyage en *Angleterre*. Ce que j'aurois vainement cherché dans les magasins des marchands, je le trouvai dans les cabinets des savans.

» C'étoit un grand sujet de joie & d'admiration pour un *Asiatique* ignorant & bigot, de perdre ses préjugés dans le vide immense où nagent les planètes & les mondes; d'envisager avec mépris sur un globe artificiel la mer *Caspienne* qui avoit jusques-là borné ma vue, & de mesurer à l'ouverture du compas tous les royaumes de la terre rassemblés sous mes yeux; de considérer ce grand assemblage de terre & de mer comme une planète abîmée dans le tourbillon du soleil, & le soleil lui-même, comme une étoile au milieu de mille autres égales, sinon supérieures en grandeur. Quand ensuite je ramenois ma pensée sur moi-même, alors je me regardois comme un atôme invisible, perdu dans l'immensité d'un million de mondes.

» Mes recherches ne se bornèrent pas là.

Je ſuivis mon ami à *Cambridge*, où j'eus le loiſir de m'appliquer à l'étude de la phyſique. Je vis avec ſatisfaction préférer les faits aux hypothèſes, & la nature ſe trahir elle-même par ſes opérations. Je traçai avec admiration les principes des mécaniques. Je vis l'échelle regulière de la multiplication des forces, qui faiſoit dire à *Archimède* qu'il remueroit la terre avec un point d'appui & un levier aſſez grand. Les ſecrets de la chymie me furent dévoilés. Je vis la matière, pendant ſon inertie naturelle, s'agiter d'un mouvement inteſtin, & le feu deſcendre du ciel pour mon amuſement. Cet amuſement étoit inſtructif. J'avois occaſion d'entendre les philoſophes diſputer enſemble, ſe contredire les uns les autres, & appuyer leurs ſentimens oppoſés ſur les mêmes expériences. Cette biſarrerie me montra dans tout ſon jour la beauté de la nature & la folie de l'homme. Je vis l'ignorance naître du ſein de la ſcience; & les profondes méditations des ſavans me ramenèrent où elles m'avoient trouvé, entre les bras de l'incertitude, avec cette différence que je m'étois convaincu de l'ignorance humaine, au lieu que je voyois les autres diſpoſés à ſe laiſſer tromper par une vaine apparence de ſcience. Je terminai

ce cours de ſciences par conclure que le ſavoir n'eſt utile qu'autant qu'il nous apprend à bien vivre ; & que ſavoir beaucoup ſans pratiquer, c'eſt reſſembler à un laboureur qui travailleroit beaucoup au temps des ſemailles, & reſteroit oiſif au temps de la moiſſon.

» Ayant joint les connoiſſances hiſtoriques à mes autres études, je ſongeai à rentrer dans ma patrie qui offroit un vaſte champ à l'exercice de mon ſavoir.

» La guerre arrêta mon voyage d'*Alep*. L'entrée de l'*Aſie*, fermée par la *Méditerranée*, reſtoit encore ouverte par les *Indes orientales*. Une flotte alloit mettre à la voile pour ces régions. Je m'embarquai comme paſſager, ſur un vaiſſeau de la compagnie ; & après un paſſage auſſi pénible qu'ennuyeux, j'arrivai à la baie de *Bengale*.

» L'unique ſatisfaction que j'eus dans mon voyage, ce fut de voir mes connoiſſances confirmées par l'expérience. Les merveilles de l'Océan ne me ſemblèrent pas moins magnifiques que l'aſpect majeſtueux des montagnes. Les vagues ſoulevées par la tempête, en s'élevant comme la cime orgueilleuſe des *Alpes*, m'inſpiroient une ſemblable horreur. Mais celui qui eſt bien convaincu que

ſa vie n'eſt point à lui, eſt tranquille au fort de la tempête. Il lui importe aſſez peu qu'il ſoit la pâture des vers de la terre, ou réduit en cendres par la foudre.

» Je reſtai quelque temps à *Bengale*, attendant une occaſion pour paſſer à la Cour du Mogol où j'avois deſſein de chercher un établiſſement. Les monarques de l'Orient ſont curieux à l'excès des ſciences de l'*Europe*. C'eſt une des raiſons pour leſquelles ils ont accueilli les *Jéſuites* & toléré leur religion, ſe flattant de tirer avantage des ſavans travaux de cette ſociété. Mais en général, ils ne ſont point favorables à la religion chrétienne; & ſi les miſſionnaires n'avoient d'autre appui que leur religion, ils ſeroient bientôt ſacrifiés aux docteurs *Mahométans* & aux brames *Indiens*. Mais à préſent, la religion n'eſt que le prétexte des voyages des *Jéſuites* dans l'*Inde* ; & peut-être ſont-ils auſſi peu zèlés pour la propagation du chriſtianiſme, que les *mahométans* & les *payens* ſont peu diſpoſés à l'embraſſer. Ils ſont bons mathématiciens & mauvais ſaints, ſi ce n'eſt lorſque la prédication de l'évangile peut leur procurer quelques avantages temporels.

» Il n'y a donc que leur ſavoir utile qui protège, à la cour des monarques de l'Orient,

des hommes odieux à toute l'*Asie*. Les machinations secrettes des pères de la société, quoique conduites avec art, ont été découvertes par ceux qui les ont étudiées & observées de près. Leur sort est décidé, dès que les *Asiatiques* seront aussi savans qu'eux.

» Ces réflexions furent pour moi un nouveau motif de me perfectionner dans les sciences & les arts des *Européens*. Je ne doutois pas que je ne me rendisse agréable à la cour du grand Mogol. Mes espérances ne furent pas vaines. Je me fis connoître des *Nababs* & des Vizirs. Je m'étois pourvu des meilleurs instrumens de mathématique, & d'une bonne bibliothèque. Je fus suivi & admiré. Ma réputation parvint aux oreilles du Mogol. On m'appeloit le philosophe de l'Orient. J'eus ordre de me rendre à la cour, où je fus admis à l'audience du monarque.

» Mon savoir, & la facilité avec laquelle je parlois les langues de l'*Europe*, lui firent soupçonner que j'étois un *Jésuite* déguisé. Les plus habiles docteurs *mahométans* eurent ordre de m'examiner. Je pratiquai devant eux les ablutions, purifications, & toutes les cérémonies de ma religion. Je leur fis l'histoire de ma vie, & leur racontai ma naissance, le nom de mes parens, & de ceux

qui m'avoient inſtruit des préceptes de la foi *mahométane*, mon ſéjour à *Mouſul*, mon eſclavage à *Alep*, mon voyage en *Angleterre*, & mes études dans le ſéjour de la ſcience. Je leur déclarai que mon deſſein étoit de communiquer mes connoiſſances à ceux qui voudroient bien m'écouter, afin de tranſplanter le ſavoir de l'*Europe* en *Aſie*; je finis en les priant de ſeconder mon entrepriſe.

» Ils louèrent mon courage & approuvèrent mes vues. Le Mogol inſtruit de mes intentions, s'empreſſa de me témoigner combien elles lui étoient agréables. J'eus un appartement dans ſon palais, où il venoit ſouvent admirer mes expériences. Je m'attachois ſurtout aux mathématiques & à l'aſtronomie, parce que c'étoit le goût du monarque.

» Ayant repris auſſi mon premier emploi de religion, je demandai la permiſſion de faire les fonctions d'*Iman;* je prêchois au peuple, lorſque mes occupations me le permettoient, & je liſois la loi de notre prophète dans les moſquées.

» *Alla* bénit mes travaux : ma réputation s'étendit par toute l'*Aſie*. Je répandois la

ſcience d'une main, & de l'autre je recueil-lois toutes ſortes d'honneur.

» *Aurengzeb*, le grand conquérant de la terre, étoit mon ami : il m'avoit chargé de l'éducation du ſultan *Oſmir*, ſon fils.

» *Oſmir* n'avoit encore que cinq ans, lorſque le Mogol le confia à mes ſoins.

» Que la vertu ſoit la baſe de la ſcience; & que la ſcience ſoit l'eſclave de la vertu.

» Telles furent les paroles d'*Aurengzeb*, lorſqu'il me chargea de l'éducation de ſon fils. Je me proſternai devant lui, & m'appliquai à inſtruire l'auguſte enfant.

» Ce fut alors, ô *Morell*, que je conçus le deſſein de couvrir la morale la plus pure du voile léger de l'Allégorie, pour rendre l'inſtruction plus agréable & en même temps plus utile. Mes yeux avoient vu les beautés variées dont la nature offre le ſpectacle raviſſant dans les différentes contrées de la terre. Mon imagination me les repréſentoit, & il m'étoit aiſé de les peindre dans des deſcriptions brillantes. Cette idée me plut. Je crus que la vertu s'inſinueroit doucement dans un cœur tendre, ſous les fleurs du langage.

» Mes leçons, deſtinées au prince ſeul, furent lues & admirées de tous les grands

de la cour. *Osmir*, pour qui elles étoient ſaites, fût le ſeul qui ne les goûta pas. Il avoit l'eſprit léger & peu propre à l'étude de la ſageſſe. Il maudiſſoit les momens qu'il paſſoit avec moi. Il ne profita point de mes leçons. A peine pouvoit-il ſupporter le nom de la vertu; au lieu que le vice le charmoit, malgré ſa difformité. Seulement, lorſqu'on lui peignoit la vertu récompenſée, il marquoit une ſorte d'amour pour elle : ou plutôt pour l'avantage qu'elle procuroit ; mais l'attrait du vice l'emportoit bientôt dans ſon cœur.

» L'eſtime de toute l'*Aſie* ne conſoloit point le fils d'*Aſmar* du chagrin qu'il avoit du peu de profit que ſon illuſtre pupille retiroit de ſes leçons. D'ailleurs, l'admiration de ceux qui exaltoient le plus mes écrits étoit une admiration ſtérile. Ils admiroient la pureté de mes leçons, ſans en devenir plus vertueux. Cette penſée empoiſonnoit les louanges qu'ils me donnoient, & j'appréhendois des maux que je prévoyois ſeul.

» *Oſmir* croiſſoit en âge, & j'avois le chagrin d'être le précepteur du plus méchant des hommes. En peu d'années il reſſembla plus à un monſtre qu'à un homme. C'étoit

Horam qui étoit destiné à ressentir le poids de sa méchanceté.

» *Aurengzeb* s'apperçut du caractère vicieux de son fils, & craignit qu'il n'osât porter ses vues sur le trône de son père. Le prudent monarque lui ôta toute son autorité. *Osmir* fut enfermé par ordre du Mogol, & on ne laissa auprès de sa personne qu'un petit nombre d'officiers affidés.

» Le prince méchant me soupçonna d'être cause de la sévérité de son père à son égard. Il dit en confidence aux officiers qui le servoient, que je lui avois conseillé de détrôner *Aurengzeb*. Le monarque en fut instruit, & l'on me jeta dans les fers. Tous les grands se réjouirent de mon malheureux sort. Tant de bassesse ne m'étonnoit point dans des courtisans. Mais la profonde malice d'*Osmir* me révoltoit.

» Au boût de quelques jours je fus tiré de mon cachot pour paroître devant *Aurengzeb*. Le monarque affectoit un air sévère : je voyois néanmoins le sourire de la pitié percer au travers de cette sévérité affectée. Il me fit ôter mes chaînes, & ordonna aux courtisans & à ses gardes de se retirer.

» Lorsque nous fûmes seuls, je me pros-

ternai la face contre terre, perſiſtant dans cette poſture reſpectueuſe, ſans rien dire.

» Lève-toi, *Horam*, me dit *Aurengzeb*, lève-toi, ſerviteur fidelle; je ne te crois point coupable des crimes dont ils t'accuſent: dis ſeulement que tu es innocent, & j'en ſerai convaincu.

» O maître du monde, qu'*Horam* ton eſclave périſſe plutôt que d'accuſer ton fils de menſonge. Oui, je le confeſſe, j'ai ſouvent excité *Oſmir* à la pratique de la vertu, à l'amour de la vérité, de la ſageſſe, de la juſtice, de la modération, les plus précieux ornemens de ton trône. Je lui ai conſeillé de te reſſembler : ma préſomption mérite la mort. *Horam* a eu le malheur de voir tes eſpérances fruſtrées, & ſes leçons diffamées.

» Diffamées ! oui, ſans doute, reprit *Aurengzeb* ; car je me vois dans la néceſſité d'accuſer mon fils de baſſeſſe, ou mon fidelle eſclave de rébellion. Il n'y a point de milieu. *Horam*, retire-toi de la cour : ſi tu es innocent, elle n'eſt pas digne de te poſſéder : ſi tu es coupable, ce que je ne penſe pas, tu es indigne de m'approcher. *Horam*, retire-toi, je te donne mille ſequins d'or; mais il faut que tu me promettes de

ne pas quitter mes états : je ne puis ni te garder, ni te perdre.

» Je me jetai aux pieds d'*Aurengzeb* : je le remerciai de sa bonté, & je priai *Alla* de changer le cœur d'*Osmir*.

» *Aurengzeb* me donna l'anneau qu'il portoit au doigt, & me dit de partir dès la nuit même pour me retirer vers les frontières les plus reculées de son empire.

» J'obéis. Le monarque avoit donné ordre à un nabab, mon ami sincère, d'avoir soin de moi, & de me faire escorter jusqu'à l'embouchure du *Gange*. Je traversai les mers, & je vins fixer ma demeure dans cet établissement de votre nation. Dès que ma disgrâce eut éclaté à la cour du Mogol, on empoisonna mes leçons : on les interprêta malignement : on me supposa des vues dont mon cœur & mon esprit étoient bien éloignés. Je retirai toutes les copies que je pus trouver, & les emportai avec moi, dans la vue de les brûler & d'en faire un sacrifice au dieu des *payens* ». . . . . . .

Le manuscrit de sir *Charles Morell* ne va » pas plus loin. Voyez au reste la conclusion » des contes à la fin du troisième tome ».

LES CONTES DES GÉNIES,

OU

LES CHARMANTES LEÇONS D'HORAM, FILS D'ASMAR.

GIUALAR, Iman de *Terki*, avoit deux enfans, *Patna* & *Coulor*, qui faisoient la gloire de leurs parens, & l'admiration des habitans de *Mazanderan*. Ce respectable vieillard les menoit tous les jours dans un bois planté d'orangers & de citronniers. Là, après les avoir plongés dans les eaux claires d'une fontaine qui couloit dans ce lieu charmant, pour les purifier des mauvaises impressions du monde, il les faisoit asseoir auprès de lui, sous l'ombre de ces arbres odoriférans, & leur répétoit ces leçons instructives :

« O mes enfans, écoutez votre père, ouvrez vos tendres cœurs aux instructions de la vieillesse, laissez-vous toucher par les sages maximes de l'expérience. La jeune fourmi

ne va point au travail qu'elle n'y ſoit conduite par les plus anciennes ; l'aiglon ne s'approche du ſoleil que ſous les aîles de ſa mère ; ainſi les enfans de l'homme ne doivent agir que par l'impreſſion de leurs parens : toutes leurs démarches doivent être tracées par la main paternelle.

» Mais *Patna* & *Coulor* apprendront de *Giualar* à adorer *Alla*, le premier des êtres, & à honorer *Mahomet* le prophète des croyans.

» Les déſirs de la chair ne ſont que baſſeſſe, & les fils de la terre ont des penſées rampantes. Ils tendent & roidiſſent leurs nerfs comme le mulet opiniâtre : ils s'attachent à la pourſuite des bagatelles, comme le chameau dans le déſert. Le léopard ſaute ſur ſa proie : ainſi l'homme ſe réjouit dans ſes richeſſes ; &, comme un lionceau, ſe chauffe au ſoleil de la pareſſe.

» Les corps du pareſſeux & de l'intempérant flottent ſur l'océan de la vie, ainſi que les cadavres ſur les vagues du *Tigre*.

» Les vautours du ciel dévorent les cadavres, & l'homme eſt déchiré par les remords de ſa conſcience.

» Fuyez les hommes, mes enfans ; imitez le pélican qui ſe retire dans les lieux inha-

bités, ſuivez l'ânon ſauvage dans les déſerts de la paix „.

Un jour que *Giualar* répétoit ces mots avec plus de vivacité qu'à l'ordinaire, il apperçut tout-à-coup un baume d'une odeur ſuave couler en abondance d'un citronnier plus grand que les autres, qui étoit vis-à-vis de ce tendre père & de ſes enfans attentifs: dans un moment toutes les feuilles de l'arbre furent couvertes de cette douce roſée, le tronc prit de lui-même une forme humaine, ils virent la figure rayonnante d'une belle femme.

„ *Giualar*, dit le *génie*, votre zèle m'eſt agréable. J'aime à vous voir élever vous-même & former ces jeunes cœurs. Un père eſt béni dans la ſageſſe de ſes enfans, & la langue de l'inſenſé perce le cœur de ſa mère. Mais pourquoi le ſage *Giualar* inſiſte-t-il avec tant de force ſur l'amour de la retraite. *Alla* a mis vos enfans dans le monde: leur prudence & leur travail, leurs conſeils & leurs exemples ſont dûs à leurs concitoyens. Les entraîner dans les déſerts, c'eſt les réduire à la vie des ſauvages & des brutes. Les volontés d'*Alla* ne ſont point vaines. L'homme n'eſt pas maître de lui-même, il ſe doit à la ſociété; & c'eſt une

folie de prétendre éluder les décrets du ciel. *Giualar* a raiſon de précautionner ſes enfans contre les vices & les folies des hommes ; mais qu'eſt-ce qu'une vertu qui n'a jamais été expoſée ? Elle ne mérite ce nom ſacré, qu'après avoir paſſé par les épreuves de la tentation. Iman reſpectable, confiez-moi vos enfans : qu'ils viennent recevoir des leçons d'humanité, de la bouche des *génies* immortels & bienfaiſans ; qu'ils voient de près les vices & les vertus des hommes ; que ce contraſte leur apprenne à ſe conduire ſagement dans les ſentiers de la vie ».

Giualar, charmé de l'offre du *génie*, ſe proſterne en ſa préſence pour lui rendre un juſte hommage de prières & de louanges. O Iman ! lève-toi, dit le *génie* ; *Alla* ſeul mérite tes vœux : quoique ſupérieurs aux hommes, nous ſommes, comme eux, l'ouvrage de ſes mains. La lune eſt à préſent entre nous & l'œil du jour : avant qu'elle ait fait le tour de la terre, *Patna* & *Coulor* ſeront rendus à leurs parens. Réjouis-toi des faveurs que le ciel leur fait, & repoſe en paix juſqu'à ce qu'une nouvelle lune les ramène dans tes bras ». Ainſi parla le *génie* *Moang* ſous la figure d'une femme d'une beauté raviſſante. Il prend *Patna* & *Coulor*,

ſe

ſe plonge avec eux dans la fontaine, & diſparoît aux yeux de *Giualar*.

Bientôt ils ſe trouvèrent dans une vaſte plaine, au bout de laquelle s'élevoit un palais magnifique. “ C'eſt ici, dit *Moang*, en leur faiſant obſerver ce ſuperbe édifice, c'eſt ici que *Patna* & *Coulor* doivent diſtinguer le bien du mal, la lumière des ténèbres. Mes enfans, que le ſilence tienne vos lèvres ſcellées; écoutez, voyez, apprenez : mais que la voix profane des hommes ne ſe mêle point aux paroles ſacrées des *génies* ,,.

Dès qu'ils furent arrivés au palais, *Moang* introduiſit les enfans de *Giualar* dans un vaſte ſallon, où vingt-huit trônes d'or étoient occupés par la race immortelle des bons *génies*. A leurs pieds, ſur de riches tapis qui couvroient tout le ſallon, étoient d'autres *génies* d'un ordre inférieur. Chacun avoit ſous ſa garde deux croyans, ou davantage, à qui il étoit permis d'entendre les leçons inſtructives de ces êtres tutelaires.

Iracagem, dont le trône étoit un peu plus élevé que celui des autres, parla le premier en ces termes :

» Race des immortels, protecteurs des hommes confiés à vos ſoins céleſtes, dites : quels ſuccès ont eu vos travaux ? Quels

vices avez-vous punis ? Quelles vertus avez-vous récompenſées ? Quelles fauſſes lumières avez-vous diſſipées ? Foibles mortels, que pourriez-vous ſans notre protection ? que vos efforts ſeroient infructueux ! que vos recherches ſeroient vaines ! » Puis s'adreſſant en particulier au *génie* le plus près de lui : » Vertueux compagnon, lui dit-il, racontez-nous les heureux effets de vos ſoins bienfaiſans. »

A ces mots, le *génie* ſe leva de ſon trône, & dans cette poſture reſpectueuſe, il commença ainſi modeſtement le récit d'une aventure agréable.

Puiſque vous l'ordonnez, ô ſage *Iracagem !* ma voix ſe fera entendre. Quoique peu habile dans l'art divin de protéger le genre humain, j'ai fait ce que j'ai pu pour ſuivre les préceptes de *Mahomet* notre maître ; & l'on connoîtra les ſuccès de mes ſoins par l'hiſtoire ſuivante.



CONTE PREMIER.

HISTOIRE
DU MARCHAND ABUDAH,
OU
LE TALISMAN D'OROMANE.

Au milieu du quai de *Bagdat*, où les biens de toute la terre viennent ſe raſſembler pour le bonheur des croyans, vivoit le plus riche marchand de cette ville opulente. *Abudah* (c'étoit le nom de cet homme fortuné), poſſédoit à lui ſeul les richeſſes de pluſieurs nations, courtiſé des grands qui lui portoient envie, béni du peuple indigent dont il ſoulageoit la misère. Chaque jour ſa bienfaiſance magnifique faiſoit mille heureux, chaque jour il gagnoit mille cœurs par ſa générοſité. Mais ces jours ſi beaux & ſi délectables pour le généreux *Abudah*, étoient ſuivis de nuits cruelles & terribles. Ni les careſſes d'une tendre épouſe, plus belle que les beautés de la *Circaſſie*, ni l'amour de ſes enfans, plus aimables que ceux des fées, ni ſes richeſſes

qui ſurpaſſoient les vaſtes deſirs dont l'homme eſt capable, ne pouvoient délivrer ſon eſprit des terreurs de la nuit. Dès qu'il étoit retiré, une petite boëte qu'aucun art humain ne pouvoit remuer de ſa place, avançoit d'elle-même au milieu de l'appartement où il couchoit; puis s'ouvrant, elle offroit, à la vue du marchand, la figure raccourcie d'une vieille ſorcière toute contrefaite qui, portée ſur deux potences, s'approchoit de lui, &, avant qu'il ſe mît au lit, lui adreſſoit chaque nuit ces paroles ſingulières: » O *Abudah!* toi que *Mahomet* comble avec profuſion de toutes ſortes de biens, à quoi t'occupes-tu? Pourquoi ne cherches-tu pas le taliſman d'*Oromane?* Celui qui le poſsède ne connoît ni chagrin ni douleur, & ne craint ni l'inconſtance de la fortune, ni la malice des hommes. Juſqu'à ce que je voie ce tréſor dans ton pouvoir, ô *Abudah!* je ne ceſſerai de te reprocher chaque nuit ta négligence impardonnable; & le coffre qui me ſert de demeure, ne quittera point l'appartement où tu repoſes. »

Après ce diſcours, la ſorcière rentroit dans ſa boëte en agitant ſes potences, & la refermoit avec un cri ſiniſtre, laiſſant le pauvre *Abudah* ſe mettre au lit, où le

trouble & l'inquiétude le tourmentoient le reſte de la nuit.

Cette viſite importune répétée exactement, à l'heure préciſe, avec les mêmes menaces, & les mêmes cris effrayans, lui rendoit la vie inſupportable. Les délices du jour étoient empoiſonnées par le ſouvenir de la nuit. Il n'oſoit confier à perſonne le ſujet de ſon chagrin. L'aventure étoit ſi extraordinaire, qu'il avoit lieu de craindre qu'elle n'excitât des ris moqueurs, au lieu de la tendre compaſſion de ſes amis. A la fin, excédé des importunités de la ſorcière impitoyable, il réſolut de vaincre ſa répugnance. Dans un feſtin où il avoit raſſemblé ſes amis, il ſe haſarda de demander ſi quelqu'un d'eux avoit connoiſſance du taliſman d'*Oromane*, & du lieu où on le gardoit.

Perſonne ne put lui donner une réponſe ſatisfaiſante. Ils avoient bien entendu parler des vertus ſurprenantes du taliſman; mais ils déſeſpéroient tous de le trouver. Ainſi, *Abudah* perdit les fraix de ſa demande; & ne ſachant où aller chercher ce tréſor inconnu, il ſe vit contraint de revenir entendre les reproches de la ſorcière nocturne.

Le lendemain il fit crier publiquement

dans les rues de *Bagdat*, que le marchand *Abudah* promettoit une récompenſe conſidérable à celui qui lui apprendroit où étoit le taliſman d'*Oromane*. On publia la même choſe pendant pluſieurs jours conſécutifs ; perſonne ne ſe préſentoit pour ſatisfaire les deſirs de l'impatient *Abudah*.

Cependant, un pauvre voyageur que les *Arabes* avoient dépouillé de tout ce qu'il avoit, traverſant les rues de *Bagdat*, entendit cette publication, & s'offrit d'abord à mériter la récompenſe promiſe par le marchand, en lui faiſant connoître où étoit le taliſman, l'objet de ſes recherches. Les amis du riche *Abudah*, tranſportés de joie à cette nouvelle, conduiſirent en pompe le voyageur au palais de leur ami, & l'introduiſirent avec grand bruit. Ils trouvèrent *Abudah* couché négligemment ſur un ſopha, entouré de ſa femme & de ſes enfans; mais, ni leurs careſſes innocentes, par leſquelles ils tâchoient de diſtraire ſon chagrin, ni les délices d'un deſſert auſſi ſplendide que délicat ſervi à ſes pieds, ni la douce harmonie d'un concert exécuté par les plus habiles muſiciens, rien ne pouvoit le tirer de l'affliction profonde où il étoit abſorbé.

» *Abudah*, s'écrièrent ſes amis, tous en-

ſemble & avec tranſport, recevez celui qui vient vous apprendre où eſt le taliſman d'*Oromane*. »

A ces cris, le marchand affligé leva les yeux, comme un homme qui ſort d'un rêve effrayant.

» Oui, ce pauvre voyageur que nous vous préſentons, continuèrent ſes amis, s'engage à vous indiquer où vous trouverez le tréſor après lequel vous ſoupirez. »

Le voyageur ouvroit la bouche pour parler; *Abudah* témoigna deſirer qu'on les laiſsât ſeuls. Sa famille ſe retira, on congédia les muſiciens, & ſes amis le quittèrent. Le voyageur, reſté ſeul avec *Abudah*, lui adreſſa ces paroles.

» Votre fortune immenſe, ô riche citoyen de *Bagdat*, rend votre ambition légitime, en vous mettant en état d'acquérir le taliſman d'*Oromane*. Pour nous, hommes pauvres & miſérables, que la fortune accable de revers, nous n'avons point l'eſpoir de faire cette découverte. Nous avons beau errer & chercher, nos peines ſont inutiles: elle eſt au-deſſus de nos recherches. L'acquiſition en eſt trop coûteuſe: elle exige des dépenſes infinies. Celui qui veut abſolument tenir le taliſman ſacré, doit faire

des préſens immenſes à ceux qui l'aideront dans la conquête de ce tréſor. Moi-même, ô marchand fortuné, j'ai travaillé toute ma vie à amaſſer aſſez de richeſſes pour ſuffire à cette grande entrepriſe ; mais, depuis que le prophête, en confondant mes deſſeins ambitieux, m'a réduit à ma première misère, mes deſirs m'ont quitté avec mon or; je tâche de reſſerrer mes affections, & de vivre content au ſein de l'indigence.

» Mon ami, dit *Abudah*, vous avez promis de m'indiquer où eſt le précieux taliſman.

» Il eſt dans la vallée de *Bocchim*, reprit le voyageur. Des princes puiſſans en ſont les gardiens. Il eſt au milieu des richeſſes de la terre, dans un lieu où vous ne pouvez approcher, ſi vous n'y portez des préſens d'un prix infini, & d'une magnificence vraiment royale, dignes en un mot d'être offerts aux *génies* qui veillent à la garde de ce paradis terreſtre. Si votre préſent n'eſt pas jugé ſuffiſant, vos peines ſont perdues.

» S'il ne tient qu'à cela, le taliſman eſt à moi, s'écria *Abudah*. J'ai neuf mille âcres de pâturages ſur les bords fertiles des rivières de *Bagdat*. J'ai douze mille héritages

plantés de fruits & de grains, d'oliviers & de bled. J'ai vingt-deux mines de diamant, & six cent vaisseaux occupés pour moi à la pêche des plus belles perles de l'Orient. J'ai au-delà de huit cent magasins, & quatre cent autres places toutes remplies de balles précieuses de soie & de brocard. Outre cela, les biens de neuf visirs me sont engagés pour cent ans ; j'en ai payé le prix, & les plus belles esclaves de la Circassie sont à ma disposition.

» O heureux, mille & mille fois heureux *Abudah !* dit le voyageur, le talisman est à vous ; vous seul pouvez entreprendre d'entrer dans la vallée de *Bocchim.*

» Puisque cela est ainsi, reprit vivement *Abudah*, ne perdons pas un moment, conduisez-moi d'abord à l'entrée de cette vallée.

» Hélas ! elle est dans les déserts de l'*Arabie*, à plusieurs journées d'ici, ajouta le voyageur : vos présens ne sont pas encore prêts, ni votre escorte. Voulez-vous que les Arabes vous enlèvent vos richesses, avant que vous soyez parvenu à la vue de la vallée ? Souffrez que votre serviteur se charge du soin des présens, dont quelques-uns exigent des préparatifs un peu longs, & demain à la pointe du jour, nous sorti-

rons de *Bagdat ;* j'eſpère que votre voyage aura tout le ſuccès que vous déſirez. „

L'impatient *Abudah* acquieſça aux propoſitions du voyageur, donna des ordres pour qu'on le laiſsât diſpoſer à ſa volonté de ſes biens immenſes, & ſe prépara lui-même à partir le lendemain.

Le pauvre voyageur ſe donna tous les mouvemens néceſſaires pour préparer les préſens qu'il jugea les plus convenables. Il arma auſſi cinq mille archers, pour eſcorter dans les déſerts la magnifique caravane du marchand.

Tout fut prêt à l'heure marquée. *Abudah* dit un tendre adieu à ſa chère épouſe, embraſſa ſes enfans, & partit avec ſon guide pour la vallée de *Bocchim.*

Aventure du marchand ABUDAH *dans la vallée de Bocchim.*

Le neuvième jour du troiſième mois, avant que le ſoleil commençât à éclairer les moſquées de *Bagdat*, la caravane ſe mit en marche, traverſant le quai, & paſſant ſous les fenêtres d'*Abudah*, d'où il la vit défiler.

Cinq cent archers, montés ſur des cour-

ſiers richement équipés, conduiſoient l'avant-garde. Elle étoit formée de douze mille bœufs, & de trente mille moutons, & de deux cent des plus beaux chevaux d'Arabie.

Enſuite venoient cinq cent hommes armés de haches & de cimeterres, portant de riches bannières de ſoie, où l'on voyoit brodés en or des pâturages couverts de toutes ſortes de bétail, pour le ſervice & la nourriture de l'homme.

Ils étoient ſuivis par deux cent chameaux chargés de fruits ſecs de toute eſpèce; mille autres chargés de grains; mille des vins les plus recherchés; cinq cent de l'huile la plus pure, & cinq cent autres d'épicerie & de parfums précieux. Mille laboureurs armés fermoient cette avant-garde, célébrant les biens de la terre, brûlant dans des caſſolettes d'or les parfums les plus ſuaves, & portant des bannières de lin & de ſoie, où l'on avoit repréſenté en broderie d'argent les ſaiſons & les travaux annuels de la campagne. Ce fut tout ce qui put ſortir de Bagdat le premier jour.

Le jour ſuivant, cinq cent mineurs armés de pioches, & cinq cent forgerons armés de marteaux, ouvrirent la marche; ils précédoient un char tiré par vingt bœufs, où

étoient toutes ſortes d'uſtenſiles de fer. Au-devant du char paroiſſoit un hérault d'armes qui commandoit toute la cavalcade. Cinq cent ouvriers venoient enſuite avec un char tiré par vingt mulets, chargé d'une grande quantité de plomb & d'étain, avec un artiſan fameux dans ſa profeſſion, qui chantoit la naiſſance & la perfection des arts, les propriétés & les uſages des métaux. Un troiſième char étoit pareillement conduit par cinq cent autres ouvriers, avec les inſtrumens de leur art : celui-ci étoit chargé de buſtes & de ſtatues de bronze, des plus beaux ouvrages en cuivre, & du plus célèbre artiſte de *Bagdat.* Mille autres ouvriers annonçoient un quatrième char bien plus riche que les précédens : il étoit attelé de douze licornes, & fourni de vaiſſelle, de monnoies & de meubles d'argent. Le char étoit lui-même d'argent maſſif, & portoit l'intendant d'*Abudah.* Il étoit ſuivi de cent chameaux chargés auſſi d'argenterie.

A quelque diſtance on voyoit mille cavaliers armés de pied en cap, à la manière des *Sarraſins ;* puis ſur des mulets richement caparaçonnés, cinq cent marchands étrangers, les premiers de leur nation, & tous remarquables par la magnificence de leurs

équipages : les houſſes de leurs mulets étoient de velours : on y avoit brodé en boſſes d'or les emblêmes du commerce. Suivoit un char d'or maſſif tiré par quatre éléphans : il étoit chargé de meubles de même métal, travaillés avec toute la fineſſe & la perfection imaginables. Alors le pauvre voyageur, qui étoit reſté juſqu'à ce moment avec *Abudah*, prit congé de lui, & monta dans le char, vêtu lui-même d'or & de pourpre ; il tenoit en main une baguette, auſſi d'or, pour montrer de loin le chemin de la vallée de *Boechim*. Telle fut la marche du ſecond jour.

A la pointe du troiſième jour, le reſte de la caravane ſortit des portes de *Bagdat*. Mille Archers commençoient la cérémonie : ils avoient à leur tête un train de muſique guerrière : on voyoit flotter entre leurs rangs, des drapeaux ou enſeignes de ſoie, enrichis d'or, portant au centre les armes de la famille d'*Abudah*. Cinquante chariots étoient chargés d'un nombre infini de balles de ſoirie & de brocard : deux cent cavaliers qui les conduiſoient, habillés tous différemment, ſembloient de deux cent nations différentes. Ils étoient ſuivis par cinquante nègres, portant au cou de riches colliers de

perles, & montés ſur des dromadaires ; puis, à quelques diſtances, cent muets, & toutes les beautés de la Circaſſie dans deux cent Palanquins : chacune avoit quatre eunuques pour la garder : quant à leur parure, la nature & tous les arts ſembloient y avoir contribué.

Le marchand *Abudah* paroiſſoit enſuite dans un char d'un ouvrage achevé, tout enrichi de perles & de pierreries, tiré par dix chevaux blancs, dont les harnois étoient d'or. La magnificence de ſon habillement effaçoit encore l'éclat de la pompe qui l'environnoit : il étoit couvert de diamans, de rubis, de topaſes & d'émeraudes, dont l'arrangement imitoit toutes ſortes de fleurs & de figures d'animaux. De chaque côté du char, cent muſiciens jouoient de divers inſtrumens, & cinquante eſclaves brûloient les parfums les plus doux. Deux cent des principaux habitans de *Bagdat*, amis d'*Abudah*, l'accompagnoient par honneur, avec une brillante ſuite. Enfin, mille archers qui eſcortoient un nombre infini de chameaux, chargés de toutes ſortes de rafraîchiſſemens & de proviſions, de vins, de liqueurs, de fruits excellens, fermoient cette pompeuſe cavalcade, qui ſurpaſſoit tout ce qu'on avoit

jamais vu de plus magnifique à la cour du *Sophi.*

Le treizième jour du voyage on fit halte dans une plaine, bornée d'un côté par une chaîne de hautes montagnes, & de l'autre, par une forêt épaiſſe de cèdres & de palmiers. Ici, *Abudah* & ſon guide deſcendirent de leur char, & marchèrent à pied vers la forêt.

Elle ſembloit impénétrable : on n'y pouvoit entrer qu'au travers des buiſſons : ils les franchirent, & avancèrent avec peine dans un petit ſentier étroit, obſcur & raboteux.

Ils marchèrent ainſi juſqu'au ſoir, qu'étant parvenus à l'entrée d'une caverne, le voyageur qui accompagnoit *Abudah*, y entra bruſquement, & diſparut aux yeux du marchand étonné.

Abudah voulut le ſuivre ; mais voyant que la caverne étoit un précipice affreux ſans fond, il n'oſa pas avancer.

Le ſoleil n'éclairoit plus que le ſommet des montagnes, & les arbres les plus élevés de la forêt recevoient ſeuls ſes rayons affoiblis. *Abudah* excédé de fatigues, inquiet de ſe voir ſeul dans un lieu déſert, ayant entre lui & ſa caravane une forêt épaiſſe

& impraticable, monta ſur un arbre où il réſolut de paſſer la nuit ſans dormir.

Mais il étoit ſi épuiſé, qu'il ne put réſiſter au ſommeil, quelques efforts qu'il fît pour s'en défendre. Un charme aſſoupiſſant lui fit oublier & le Taliſman d'*Oromane*, & la déſertion ſubite de ſon guide, & les dangers qu'il couroit en ce lieu.

L'étoile du jour annonçoit le lever du ſoleil. *Abudah* ſe réveille. Un éclat extraordinaire frappe ſa vue : l'arbre qui le porte eſt d'or pur, les feuilles ſont d'argent, & des grappes de rubis ſont les fruits qui pendent aux branches. En regardant autour de lui, il apperçoit par-tout un changement auſſi merveilleux, la caverne & la forêt ont diſparu : à leur place s'élèvent des palais enchantés couverts de lames d'or & d'argent, où ſont enchâſſées avec art des pierres précieuſes qui jettent au loin un éclat éblouiſſant. Ce ſéjour n'a rien de terreſtre, & il croit être tranſporté au firmament.

Ravi d'étonnement, il deſcend de l'arbre: la terre ſur laquelle il marche eſt un ſable d'or, ſemé de perles, émaillé de fleurs formées par des végétations naturelles de cryſtal, d'émeraudes & d'améthiſtes. Des arbriſſeaux d'or & d'argent écloſent & croiſ-

ſent de tous côtés ſous ſes yeux. Dans le lointain, un vaſte dôme qui domine toute la plaine, cache ſa tête ſuperbe dans les nues. La riche matière dont il eſt compoſé répand une lumière ſi vive, qu'*Abudah* n'en peut ſupporter l'éclat. Sa curioſité en devient plus forte : il marche à grands pas vers cette étonnante merveille.

Le dôme étoit d'or, porté ſur trois cent colonnes dont le fuſt étoit d'une ſeule émeraude, le chapiteau d'un ſeul diamant, & le piédeſtal d'un rubis. Une ſeule pièce de cryſtal rempliſſoit l'intervalle d'une colonne à l'autre, de ſorte que, quoique le dôme fût exactement fermé, l'intérieur en étoit pourtant viſible de tous les côtés. L'architrave étoit de la matière des perles, ornée d'emblêmes & de feſtons d'améthiſtes, de topaſes, d'eſcarboucles, de rubis, d'émeraudes, de ſaphirs & de brillans.

Le plus riche des hommes fut frappé d'étonnement en voyant tant de richeſſes & de magnificence. Le dôme avoit quatre ouvertures, qui regardoient les quatre parties du monde. *Abudah* entra par celle de l'orient. Il apperçut un vieillard reſpectable aſſis ſur un trône dont l'éclat étoit trop vif pour

que des yeux humains puſſent en diſtinguer la matière.

Un grand nombre de rois & de potentats étoient autour de lui, prêts à recevoir & à exécuter ſes ordres. Ceux-ci avoient ſous eux des êtres inférieurs, tous ſuperbement vêtus d'or & de pierreries.

Le contour du dôme étoit orné par-tout des raretés de toutes les contrées de la terre, diſpoſées dans l'ordre le plus agréable. L'œil les parcouroit toutes avec raviſſement, ſans ſavoir à quoi donner la préférence. Un ſeul tapis couvroit le pavé, qui étoit de marbre jaſpé, & ce tapis de ſoie & d'or repréſentoit au naturel les diverſes productions de la terre.

Abudah oublia dans ce moment toutes ſes richeſſes; & honteux du peu de valeur de ſes préſens comparés à tant de magnificence, il ſe retiroit, lorſqu'un des princes les plus proches du trône s'approcha de lui, & le pria d'avancer.

Abudah avança en tremblant, & ſe proſterna avec reſpect au pied du trône. Le vieillard qui y étoit aſſis le raſſura en ces termes :

« Ne crains point, ô *Abudah;* tu as toujours été le favori du dieu des richeſſes. Je

ſuis ton ami : le voyage que tu as entrepris en mon honneur, dans l'eſpoir de trouver le taliſman du grand *Oromane*, ne reſtera point ſans récompenſe. Et vous, (en s'adreſſant au *génie* qui lui avoit préſenté le marchand) promenez *Abudah* dans tous mes palais ; montrez lui des biens que tant de milliers d'hommes ont deſiré de voir ».

Le *génie* inférieur obéit, & prenant *Abudah* par la main, il le conduiſit d'abord dans le palais qui étoit du côté de l'orient.

Les murs de ce bâtiment étoient d'argent pur, & les fenêtres de cryſtal. L'argent y brilloit de toutes parts ſous la forme de branches & de rameaux d'arbre ; ce qui ſembloit étonner *Abudah*.

« Ce que vous voyez, lui dit le *génie*, eſt une bagatelle : l'amas de ces rameaux d'argent deſcend en profondeur juſqu'au centre de la terre ; de ſorte que ce qu'il y a ici de métal précieux, vaut mieux que toutes les richeſſes viſibles du monde ».

Ils paſsèrent dans un ſecond palais bâti d'or fin, avec des vitrages comme le premier.

Abudah y admira une égale quantité d'or qui y végétoit du centre de la terre, comme l'argent dans le palais qu'il venoit de quitter.

Le ſuivant étoit un vaſte édifice tout de diamans. On voyoit au milieu une cîterne remplie de toutes ſortes de pierres précieuſes : on en tiroit ſans-ceſſe, & elle en fourniſſoit toujours ſans s'épuiſer, même ſans diminution.

« Ces richeſſes, dit le *génie*, ne ſe terminent auſſi qu'au centre de la terre. Vous avez obſervé que l'argent & l'or des deux premiers palais étoient des branches & des rameaux tombés des arbres qui croiſſent dans cette vallée de richeſſes, ramaſſés avec peine & travail ; car les riches n'en ſont pas exempts. Comme toutes choſes ſont ſujettes à dépérir, ces branches d'argent & d'or ſe froiſſent & ſe heurtent agitées par l'air ; elles ſe briſent encore en tombant : ce qui forme peu à peu une grande quantité de paillettes, de grains & de pouſſière. De même les diamans & les autres pierreries précieuſes qui viennent aux arbres comme des fruits, & qui s'en détachent quand ils ſont mûrs, tombent & ſe briſent en petits fragmens. Nous négligeons toutes ces particules : nous ne recueillons que les pierres d'un certain calibre, & tout le reſte eſt laiſſé ſur la terre au rebut.

» Ce ſont ces fragmens de métaux & de

pierres précieuſes avec la terre, qui répandus & charriés dans l'intérieur du globe, au moyen des eaux ſouterraines qui les entraînent, ſont arrêtés par des lits de pierre & de rocher qu'ils ne peuvent pénétrer, & s'amaſſent ainſi dans divers endroits; ils forment avec le temps des mines précieuſes, d'où l'induſtrie & le travail de l'homme les arrachent à grands fraix ».

Abudah ayant viſité ces biens immenſes, reparut devant le trône du *génie* des richeſſes, qui ordonna qu'on le menât au coffre où l'on gardoit le Taliſman d'*Oromane*.

Auſſitôt dix des *génies* inférieurs le conduiſent à un coffre énorme fermé avec cinquante ſerrures. Il étoit tout de fer, & renforcé de larges bandes d'un métal particulier plus dur que le diamant. « *Abudah*, voilà ta récompenſe, lui dit le *génie* : retourne à *Bagdat*, & vis en paix le reſte de tes jours.

» O *génie* bienfaiſant, répondit *Abudah*, tranſporté de joie & de reconnoiſſance, dois-je emporter le coffre même, ou m'eſt-il permis d'en retirer le Taliſman? »

Quoi! repliqua le *génie*, voudrois-tu ôter ce tréſor, du lieu ſeul où il eſt en ſûreté. » Dès que tu as le coffre, le Taliſman qu'il renferme eſt à toi; & tandis qu'il y

reſtera renfermé, perſonne au monde ne pourra te le ravir. La curioſité l'emportera-t-elle ſur les riſques qu'il y auroit à l'en tirer. Il eſt écrit dans les faſtes du temps que celui qui poſsède le Taliſman d'*Oromane* ſera heureux; ne t'expoſe donc pas à le perdre, juſqu'à ce qu'il perde lui-même ſa vertu. Voilà pourtant les cinquante clefs, emporte-les; mais ne te laiſſe pas tenter de curioſité; car qui peut t'aſſurer qu'un mortel ſupportera impunément l'éclat du Taliſman?»

Abudah remercia le *génie*; celui-ci lui ordonna de ſe coucher ſur le coffre. Auſſitôt un ſommeil profond le tira de ce lieu enchanté. Le lendemain au matin, en ſe reveillant, il ſe trouva ſous une tente, dans la même plaine où il avoit laiſſé ſa caravane. Mais elle avoit diſparu, & il n'apperçut que quarante chameaux & quarante eſclaves qui l'attendoient.

Abudah leur demanda ce qu'étoit devenu le train magnifique qu'il avoit amené avec lui de *Bagdat*. Ils ne purent lui en donner des nouvelles. Ils répondirent ſeulement qu'ils avoient entendu parler de cette caravane pompeuſe, mais qu'ils ne l'avoient jamais vue : que depuis quelque temps leur maître s'étoit abſenté de *Bagdat*, ſans qu'on ſût

ce qu'il étoit devenu : que ſes eſclaves l'avoient cherché inutilement : qu'une nuit, lorſqu'ils repoſoient tranquillement dans ſon palais de *Bagdat*, ils s'étoient trouvés tranſportés ſans ſavoir comment, avec leurs bagages & quarante chameaux chargés de proviſions, dans cette même plaine, & qu'étant entrés dans ſa tente, ils l'avoient vu couché ſur un grand coffre de fer, d'où ils l'avoient tiré pour le mettre ſur un ſopha.

» Le coffre eſt-il ici, demanda vivement *Abudah*? Oui, magnifique ſeigneur, répondit le premier des eſclaves. C'eſt un coffre de fer d'une grandeur prodigieuſe, fermé avec cinquante clefs ».

Le marchand ſe leva d'abord; &, quoiqu'il ne pût concevoir les événemens merveilleux de ce voyage, quand il vit le coffre & les cinquante clefs, il parut ſatisfait; ordonna de plier les tentes, & de prendre le chemin de *Bagdat*.

Le coffre étoit porté ſur un long brancard par quatre chameaux au centre de ſa caravane, bien moins brillante que la première.

Il craignoit que, malgré l'aſſurance du *Génie*, les *Arabes* ne le ſurpriſſent avec le

peu de monde qu'il avoit, & ne lui enlevassent son trésor.

Le premier jour, la caravane s'arrêta sur les bords d'un étang, où *Abudah* ordonna de tendre, & d'ôter aux chameaux leurs charges & leurs harnois. Il plaça quatre esclaves en sentinelle aux quatre coins de son camp, fit enfouir le coffre sous le sable dans sa tente, & se jeta sur un sopha pour y prendre du repos, ou rêver à son aise à son voyage singulier. Ses craintes n'étoient pas tout-à-fait vaines. Vers minuit les sentinelles apperçurent un petit parti d'*Arabes* qui venoit à eux, soit pour les piller, soit que la commodité de l'eau les attirât en cet endroit pour y camper le reste de la nuit.

Abudah, averti de leur approche par un esclave, qui lui dit en même temps que le nombre des voleurs ne paroissoit pas fort considérable, trembla pour sa vie & pour son trésor. Dans cet état de crainte & d'irrésolution, ne sachant s'il devoit fuir ou attaquer, il resta dans l'inaction.

Tandis que le maître, en proie à la crainte, étoit indécis sur le parti qu'il avoit à prendre, le chef des esclaves, plus résolu que les autres, assemble ses camarades, les anime,

anime, & les mène en bon ordre à la rencontre des voleurs.

Les *Arabes*, qui n'étoient pas plus d'une vingtaine, ne voulurent point se mesurer à des forces si supérieures aux leurs ; ils se mirent à fuir, laissant les esclaves d'*Abudah* paisibles possesseurs de leur camp.

Le chef des esclaves, fier de son succès, sûr que ces *Arabes* ne reviendroient pas à la charge, plus sûr encore de la lâcheté de son maître, excité d'ailleurs par l'inquiétude indiscrette d'*Abudah*, s'adressa à ses camarades, leur déclara que ce coffre receloit quelque trésor d'un très-grand prix, puisqu'il étoit fermé avec cinquante serrures; qu'*Abudah* avoit quitté sécrettement *Bagdat* pour le venir chercher, n'en osant confier la commission à personne, & que d'ailleurs il témoignoit tant de peur de le perdre. Il ajouta qu'ils étoient maîtres du coffre & de la personne même d'*Abudah*, quand ils voudroient; qu'il falloit enlever le trésor & s'enfuir dans quelque contrée étrangère, où ils jouiroient impunément du fruit de leur rapine.

Des esclaves goûtent aisément ces sortes de propositions. Ils marchent donc en corps vers la tente de leur maître qui les reçoit

avec de grandes démonſtrations de reconnoiſſance; & leur témoigne combien il eſt ſatisfait de leur bravoure.

Le chef des eſclaves répondit ainſi à ſes remercîmens.

“ *Abudah*, nous expoſons notre vie pour défendre tes richeſſes, & nous n'y avons aucune part. Tu trembles lâchement ſous la tente, tandis que nous pourſuivons à outrance tes ennemis. Puiſque nous avons toute la peine, l'équité veut que nous ayons part au profit. Mais nous ſommes raiſonnables. La moitié du tréſor renfermé dans le coffre de fer à cinquante ſerrures eſt pour toi : il faut auſſi que tu nous cèdes l'autre moitié, elle nous appartient à titre de récompenſe, pour t'avoir préſervé d'un ſi grand péril „.

Abudah, étonné de l'audace de ſes eſclaves, tenta en vain de les fléchir par des prières & des promeſſes; mais, ſans l'écouter, ils ſe mirent en devoir de déterrer le coffre, & ſe ſaiſirent des clefs.

Le marchand leur demanda ſeulement un jour pour penſer à leur propoſition. “ Un jour! répliqua bruſquement l'eſclave téméraire; un jour peut te coûter la vie & à nous auſſi. Ne crains-tu pas que ces Arabes, que nous venons de mettre en fuite, ne

reviennent nous aſſaillir avec une troupe dix fois plus nombreuſe. Alors que deviendras-tu, toi & les tréſors ineſtimables que renferme ton coffre „?

Abudah les aſſura qu'il n'y avoit dans ce coffre qu'un pauvre Taliſman, dont les vertus ne ſe déployeroient point pour eux; qu'ainſi ils ne pouvoient tirer aucun fruit de leur trahiſon; que cependant, pour leur marquer ſa généroſité, il leur promettoit la liberté & de grandes richeſſes, s'ils le reconduiſoient à *Bagdat* ſain & ſauf avec le coffre. Ils lui avoient manqué d'une manière trop audacieuſe pour ſe fier à une promeſſe de cette nature. Tout ce qu'il put dire fut inutile. Cependant le chef des eſclaves voulut bien lui donner une demi-heure pour ſe réſoudre à accepter leur propoſition. Ils ſe retirèrent & le laiſsèrent ſeul dans ſa tente.

Abudah ſe jeta ſur le coffre de fer, comme un homme qui embraſſe pour la dernière fois ce qu'il a de plus cher au monde. Il gémit, il ſe lamente. Tout-à-coup le ſommeil le ſaiſit, comme le jour précédent dans le temple des *Génies*.

Il ſe réveille vers minuit : il regarde autour de lui : il étoit dans le plus bel appartement de ſon ſérail de *Bagdat*, & *Selima*,

ſa chère épouſe, dormoit à ſon côté ſur le même ſopha. « Je ſuis hors de danger : » C'eſt la première réflexion qui ſe préſente à ſon eſprit ; & il ne doute pas un inſtant que le coffre n'ait été tranſporté avec lui dans la même chambre.

Il ſe lève incontinent, avant que de ſaluer *Selima* (ſa penſée étoit bien loin d'elle), il parcourt l'appartement avec une lampe, & retrouve le coffre de fer dans la même place qu'occupoit auparavant la boîte de la vieille ſorcière, dont les reproches & les menaces lui avoient fait paſſer des nuits ſi cruelles.

Les cinquante clefs y étoient attachées à un crochet de fer. *Abudah* les prend & ſe croit le plus fortuné des hommes.

Tant de merveilles opérées en ſa faveur, & qu'il attribuoit toutes à la vertu du Taliſman, lui en donnoient une grande idée, accompagnée d'une extrême envie de le voir. Il oublia la leçon du *Génie*, réſolut à tout haſard d'ouvrir le coffre, de prendre le Taliſman & de le porter toujours ſur lui.

Dans ce deſſein, il eſſaie la première clef : elle n'alloit à aucune des ſerrures. Il en fut ſurpris & alarmé.

Etoit ce une mépriſe du *Génie* des richeſſes ? Il avoit peine à le croire. Ce pouvoit

être plutôt l'ouvrage de quelque mauvais *Génie* qui avoit changé les clefs, tandis qu'il s'étoit livré au fommeil. Comme une des clefs n'ouvre aucune des ferrures, dit-il en lui-même, peut-être qu'une autre les ouvrira toutes. Il effaie donc les cinquante clefs l'une après l'autre; mais ce fut en vain : pas une des clefs qui entrât dans aucune des ferrures.

Abudah inquiet fe jette fur un fopha, & s'abandonne au chagrin.

Il reprend courage : il veut faire une feconde tentative. Car, difoit-il, il fe peut que j'aie oublié d'éprouver une des cinquante clefs, & que ce foit juftement celle-la qui doive ouvrir le coffre. Le tréfor vaut bien la peine que j'y regarde à deux fois.

Il fe lève donc pour un nouvel effai. Mais, ô prodige! ô défaftre! il apperçoit au milieu de la chambre la miférable petite boîte qui lui rappelle tous fes malheurs : elle s'ouvre, la forcière paroît, & le falue en lui adreffant ces terribles paroles :

„ O infenfé *Abudah!* quelle folie de prétendre acheter le Talifinan d'*Oromane*, au prix de tes richeffes. Tu as le coffre, mais tu n'as ni le pouvoir, ni les moyens de l'ouvrir, pour en retirer le tréfor qu'il ren-

ferme. Tu le poſsèdes ſans en jouir. Es-tu plus heureux que le coffre même ? C'eſt cependant ce tréſor qui doit te procurer le repos & le bonheur que tu cherches ; au lieu que tu es en proie à une inquiétude d'autant plus cruelle, que tu crains de perdre un bien dont tu ne jouis pas. Va donc chercher les clefs des cinquante ſerrures. Ne ſois pas aſſez ſimple pour t'imaginer que le *Genie* ſe ſeroit défait d'un tréſor dont il eût pu faire uſage. Les clefs n'étoient pas en ſa puiſſance, & le Taliſman lui devenoit auſſi inutile qu'à toi. Elles ſont dans une contrée bien différente, & très-éloignée de la vallée de *Bocchim*, dans une contrée délicieuſe, où règne un bonheur éternel, ſous un ciel toujours ſerein.

« Pars dès ce moment ; profite du peu de répit que je te laiſſe ; mais donne-moi des preuves de ton activité induſtrieuſe, avant la fin de la lune, ou j'inventerai de nouvelles tortures pour te tourmenter „.

La ſorcière ayant prononcé ces menaces d'un air barbare, rentra dans ſa boîte ; & dans un inſtant, *Abudah* la vit montée ſur un coffre de fer. Il auroit eſſayé en vain de l'en déloger ou de la faire chaſſer de chez lui.

Alors *Selima* ſe réveilla, ſurpriſe de revoir

Abudah couché à son côté, plus affligée de lui voir répandre un torrent de larmes. Elle le pressoit tendrement entre ses bras, & lui demanda avec transport quel événement heureux le rendoit à ses embrassemens, & quel étrange malheur causoit son affliction.

« Quoi! lui répondit *Abudah*, d'une voix entrecoupée de sanglots, ne vous rappelez-vous pas l'arrivée du pauvre voyageur, & la caravane magnifique qu'il ordonna? Ne vous souvient-il plus de l'avoir vue passer sous mes fenêtres pendant trois jours, & que le troisième au matin, je montai tout brillant d'or & de pierreries dans un char de diamans?...

» O cher *Abudah*, dit *Selima* en l'interrompant, quel enchanteur détestable s'empara alors de votre esprit! De quel char, de quels équipages, de quelle caravane me parlez-vous, seigneur? Je me rappelle d'avoir vu ici un misérable, introduit par ceux qui se disoient vos amis: il a dissipé la plus grande partie de vos richesses: il vous entretenoit souvent en particulier. Pendant près de deux mois qu'il a demeuré ici, vous en étiez tellement obsédé, que personne ne pouvoit vous approcher ni vous parler. Enfin vous passâtes un jour avec lui dans l'appar-

tement dont les fenêtres donnent ſur les portes de la ville : vous y reſtâtes deux jours entiers, comme dans une eſpèce d'enchantement, regardant toujours par les fenêtres, ſans qu'il fût poſſible de vous en arracher, & parlant ſans-ceſſe de magnificence, de pompe & de chariots d'or & de diamans ; & quoique nous ne viſſions abſolument rien dans la rue, vous y voyiez plus de richeſſes qu'il n'y en a dans le monde entier. Le troiſième jour l'impoſteur étoit encore avec vous, & vous nous ſouteniez qu'il étoit parti la veille. Il partit à la fin, & vous le ſuivîtes ; vous montâtes tous les deux dans une petite voiture de peu d'apparence ; & depuis ce départ fatal, votre famille pleuroit votre abſence ».

Abudah avoit écouté ce diſcours avec attention. Il ſe trouva le viſage contre le ſopha, & y reſta pluſieurs heures, dans un profond ſilence. *Sélima* n'oſoit l'interrompre.

Il ſe lève & s'écrie : « Que j'étois inſenſé de me fier à ce miſérable impoſteur, & de croire que le Taliſman d'*Oromane* pouvoit s'acheter à force de préſens !

» Seigneur, répliqua *Sélima*, ſans tant de fraix, vous auriez trouvé la paix au ſein

d'une ville qui vous honore, & d'une famille qui vous aime.

» C'étoit-là ce que je me flattois de trouver; mais, ô *Sélima*, la ſatiété, ſinon le dégoût, me donne de l'indifférence pour des plaiſirs qui ne me rendent point heureux. Un eſprit infernal vient chaque nuit troubler mon repos, & s'obſtine à me tourmenter juſqu'à ce que je ſois poſſeſſeur du Taliſman d'*Oromane*. C'eſt déjà quelque choſe que de reconnoître ſon erreur. Si mon voyage ne m'a point mis en poſſeſſion de ce tréſor, je puis me croire néanmoins plus près de l'obtenir, puiſque ce même voyage m'a procuré les moyens de l'avoir ».

Le marchand parut ſe tranquilliſer un peu, & ſe réſigner au ſort que le deſtin lui préparoit. Soit force d'eſprit ou complaiſance, il diſſimula ſon chagrin, & tâcha, par ſes careſſes, de conſoler la tendre *Sélima*.

Cependant la lune avoit fait trente fois le tour de la terre: *Abudah*, livré aux douceurs de la paix domeſtique, auroit oublié la perte de ſes richeſſes, & le prétendu tréſor auquel il les avoit ſacrifiées. A minuit la vieille ſorcière l'éveille, & lui commande de ſe mettre en voyage pour aller chercher le taliſman d'*Oromane*.

Il alloit répliquer, lorſqu'une muſique raviſſante ſe fait entendre : l'appartement eſt rempli d'un parfum délicieux. Un petit nuage deſcend du plafond, il s'ouvre ; une beauté charmante paroît : elle étoit belle comme les *houris* du paradis, & n'avoit pour parure qu'une guirlande de fleurs immortelles : elle tenoit d'une main une coupe de cryſtal, de l'autre elle y exprimoit le jus d'un raiſin délicieux.

» Fidelle *Abudah*, lui dit-elle, reçois des mains de ta ſervante la coupe qui contient la ſcience du taliſman d'*Oromane*. Bois ce nectar précieux, couche-toi ſur le coffre de fer, & ce tréſor ineſtimable te tranſportera ſans danger dans ces contrées heureuſes où tu trouveras les clefs de tous les plaiſirs ».

Après avoir prononcé ces mots avec une grâce infinie, elle s'approcha du marchand : celui-ci, tranſporté de joie, reçut de ſes mains plus blanches que l'ivoire, la liqueur céleſte & la but avec délice.

La belle *houri* diſparut auſſitôt. *Abudah* tomba aſſoupi ſur le coffre : le ſommeil le préparoit à une ſeconde aventure.

❧

IIe Aventure du marchand ABUDAH *dans les bocages de Sadaski.*

ABUDAH ſe réveilla au doux ramage d'un nombre infini d'oiſeaux, dont les accords délicieux formoient une harmonie céleſte dans un boſquet agréable, au milieu des roſes & des lys. L'air étoit embaumé des parfums les plus ſuaves. Le marchand, couché mollement ſur un ſopha de ſoie, travaillé avec toute la fineſſe imaginable, ne pouvoit ſe laſſer d'en admirer l'ouvrage. L'art y avoit ſi bien imité la nature, que les fleurs dont étoit couvert avoient des couleurs auſſi vives, & sembloient auſſi naturelles que celles dont la terre étoit émaillée.

L'aſpect du ſoleil levant, dont les premiers rayons doroient le ſommet des montagnes, & annonçoient le plus beau jour; les concerts mélodieux des habitans des bois, joints aux doux frémiſſemens de l'air; la beauté du boſquet, qui ſembloit être formé par le charme de l'harmonie; les parfums délicieux dont l'air étoit rempli : tout concouroit à exciter dans l'ame d'*Abudah* les ſenſations les plus voluptueuſes. Il doutoit preſque de ſon exiſtence. Il ſe croyoit encore dans l'en-

chantement de la viſion qu'il avoit eu la nuit précédente. Il regarde autour de lui : nouveaux ſpectacles, nouveaux plaiſirs ! De tous côtés la délicateſſe du travail & la richeſſe de la matière s'uniſſent pour former des chefs-d'œuvres.

Malgré ce raviſſement, *Abudah* ne doute bientôt plus de la réalité de ces merveilles, lorſque ſe levant & ſortant du boſquet, il voit partout l'art ſecondé par la nature, & la nature embellie par l'art.

Le boſquet occupoit la cime d'une montagne, au milieu d'un boulingrin le plus charmant & le plus frais qu'il fut poſſible de voir. De grands palmiers le couvroient de leur ombre ; & il étoit environné de tous côtés par un bois planté d'orangers & de citronniers diſpoſés avec ſymétrie pour ménager des vues ſur la campagne des environs, ou plutôt ſur ce paradis de délices.

Du centre du boſquet on découvrit une vaſte plaine où s'élevoient de côté & d'autre de belles touffes de verdure.

Les arbres étoient chargés de fruits de toute eſpèce. La fleur & le coloris de ces fruits contraſtoient agréablement avec le vert des feuilles. La nature étaloit dans ce lieu tous ſes tréſors en ce genre de productions.

Ici la vigne mariée au jeune orme
soit porter le poids de ces grappes
tes ; là, les roses entremêlées a
feuille l'embellissoient de leur écla
qu'une multitude prodigieuse d'oise
remarquables par la beauté de leur plumage que par la douceur de leurs chants, les uns perchés sur les branches des arbres, les autres se jouant sur le gazon, égayoient cette scène séduisante.

Au fond de la plaine couloit une rivière dont les bords étoient toujours fleuris : l'eau pure & transparente qui les arrosoit, y entretenoit un gazon éternel.

De l'autre côté, un bois de myrthes, de rosiers & d'autres arbrisseaux fleuris formoit un labyrinthe, du centre duquel on découvroit les sommets de plusieurs cabinets de verdure distribués avec art à certaines distances les uns des autres. Il y en avoit sur le bord de la rivière ; d'autres terminoient de longues allées ; d'autres aussi étoient absolument cachés dans l'épaisseur du bois.

Abudah s'avança vers la rivière, où il apperçut une jolie barque conduite par dix jeunes hommes d'une grande beauté, habillés de longs vêtemens couleur d'azur à franges d'or. Ils saluèrent le marchand fortuné, &

le reçurent civilement dans leur barque. Dès qu'il y fut entré, ils ſe mirent à ramer de toutes leurs forces : l'onde argentine écumoit ſous les coups redoublés de leurs rames.

La barque voguoit leſtement, & dans ſa marche rapide elle découvroit à chaque inſtant aux yeux d'*Abudah*, des ſpectacles agréables qui lui cauſoient toujours un nouveau plaiſir : des rochers de diverſes couleurs, qui ſembloient ſuſpendus aux nues ; des forêts plantées d'arbres odoriférans dont on reſpiroit les parfums juſques ſur la plaine liquide ; des fruits réfléchis par le criſtal des eaux, pour doubler le plaiſir des yeux ; mille arbriſſeaux qui répandoient les fleurs ſur les paſſans qui côtoyoient le rivage ; toutes ſortes d'oiſeaux dont les uns ſembloient ſe mirer dans l'eau, gazouillant à l'aſpect de leur propre image : les autres ſe déſalteroient ou raſoient l'eau d'une aîle légère ; d'autres auſſi voltigeoient dans la plaine, ou ſe pourſuivoient entre les branches des arbres.

Après un grand nombre de détours, la rivière s'élargit & forme un lac ſpacieux, qui dans toute ſa largeur baigne le pied d'une haute montagne couronnée d'une infinité de boſquets, de temples, de palais, de dômes, d'amphitéâtres, d'obéliſques, de galeries

de tours, & d'autres bâtimens, tous d'une architecture magnifique & noble, qui annonce également la délicatesse & la magnificence du luxe. Le lac est couvert d'une infinité de barques & de gondoles d'un goût exquis : les pavillons flottent au gré du vent, & la variété de leurs couleurs fait un coup-d'œil agréable. On eût dit que ces nacelles portoient le plaisir & la volupté mêmes. Dans l'une on entend un concert ravissant : dans une autre des convives joyeux se livrent au plaisir de la bonne-chère : une troisième offre un dessert des fruits les plus rares, des glaces, des liqueurs. L'allégresse la plus vive régne par-tout, & tous les acteurs de ces fêtes voluptueuses ressemblent moins à des hommes qu'aux fils des *génies*, ou aux filles des *fées*. Une eau pure tombe en cascades sur le penchant de la montagne vers ses extrémités opposées. Au milieu un riche vignoble s'élève en amphitéâtre : les feuilles modestes s'efforcent en vain d'en couvrir les grappes dorées, & de les dérober aux yeux avides des passans. Le lac coule sur un sable d'or que la transparence des flots laisse appercevoir : après avoir baigné le pied de la montagne, qu'il semble quitter à regret, il se partage en deux courans à droite & à gauche, & va

ſe perdre au milieu des bois, des plaines, des pâturages, & des vallons de cette contrée délicieuſe. Des pyramides ſomptueuſes, des dômes & d'autres travaux, monumens ſuperbes de l'art, dont les uns reſtent cachés dans la profondeur du terrein, & les autres ſont réfléchis dans l'azur des nuages, terminent la perſpective des bocages de *Sadaski*, qui s'étendent juſqu'à l'horiſon où le ciel ſemble toucher à la terre.

Déjà les beaux bateliers, dont les chants joyeux d'accord avec le mouvement de leurs rames, faiſoient un genre de muſique nouveau pour *Abudah*, avoient traverſé le lac : ils approchoient des bords de la montagne où le marchand avoit découvert de loin un ſi bel aſſemblage de temples, de boſquets, & de pavillons.

Ils devoient le débarquer ſur une eſpèce de petit quai bordé de myrthes & de cédres. Là dix beautés charmantes, dix fées, vêtues comme les nymphes des bois, & venues à ſa rencontre, lui faiſoient de loin des geſtes & des ſignes gracieux, & ſe diſpoſoient à le recevoir de la manière la plus affable.

Dès qu'*Abudah* eut mis pied à terre, la barque s'enfuit avec rapidité, & ſe mêla aux bateaux & gondoles de toute eſpèce qui

voguoient ſur la ſurface du lac. Les belles étrangères reçûrent leur nouvel hôte avec mille démonſtrations de la plus tendre amitié, & l'invitèrent à parcourir avec elles les beautés & les magnificences de leur ſéjour.

Après l'avoir fait paſſer par des avenues odoriférantes, plantées d'arbres qui, portant à-la fois des fleurs & des fruits, ſembloient deſtinés à flatter en même temps la vue, le goût & l'odorat, elles le conduiſirent vers un palais élégant qui étoit en face du lac. Au-devant étoit un vaſte parterre en compartimens, où les plus belles fleurs recevoient un nouvel éclat de l'ordre agréable dans lequel elles étoient diſpoſées. Le palais offroit des richeſſes d'un autre genre. L'art de la ſculpture y avoit déployé toute ſon adreſſe. Des plafonds élégans, des lambris travaillés avec délicateſſe, des deviſes galantes, des emblêmes ſpirituels en étoient les principaux ornemens. On y avoit mis plus de goût que de magnificence, l'art s'y cachoit ſous les traits ſimples de la nature, & ce lieu étoit plutôt fait pour inſpirer le plaiſir que pour ſatisfaire la grandeur ambitieuſe.

Abudah fut introduit dans une grande & belle galerie ornée de ſtatues d'un travail achevé, dans mille attitudes & actions diffé-

rentes. Les unes étoient groupées de la manière la plus naturelle, d'autres étoient isolées ; mais l'expression étoit par-tout la même. Il y en avoit qui représentoient les nymphes amoureuses des bois ; d'autres représentoient les belles naïades ; d'autres des amans téméraires ; d'autres encore des vierges qui leur résistoient foiblement : la pudeur alarmée, les desirs secrets du cœur, le feu du plaisir & le ravissement de la volupté, tout étoit vivement exprimé sur le marbre & l'ivoire que le ciseau avoit animés.

Entre ces statues, il y avoit des tableaux également estimables par la beauté de la peinture & le choix des sujets. C'étoient des festins joyeux, les transports de l'ivresse, les agrémens variés des saisons, les occupations de tous les âges, les danses & les amours des bergers, des bals & des fêtes de toute espèce, un sérail, des beautés séduisantes, des entretiens passionnés, & tous les mystères de l'amour. Ces différents sujets étoient traités avec tant de naturel & de vérité, qu'*Abudah* s'en étant approché du plus près qu'il lui fut possible, doutoit encore si ces figures étoient peintes ou réelles.

Les belles qui accompagnoient le marchand, le menèrent de cette galerie dans

un appartement intérieur, au centre du palais, meublé de ſophas qui reſpiroient la molleſſe. Les murailles couvertes de trumeaux qui en rempliſſoient la hauteur & la largeur, réfléchiſſoient de toutes parts les dix nymphes; & l'amoureux *Abudah*, dont les yeux enchantés erroient voluptueuſement de l'une à l'autre, étoit dans un raviſſement qu'on ne ſauroit exprimer, l'ivreſſe du plaiſir tranſportoit ſes ſens.

Cet appartement communiquoit dans une rotonde ſpacieuſe, qui ne recevoit de jour que par en haut. Les côtés étoient ſoutenus par des piliers de granit, chargés d'emblêmes. Au milieu étoit un bain, & autour du bain onze portes qui conduiſoient à autant de ſophas dreſſés dans de petits appartemens d'une élégance & d'une propreté au-deſſus de tout ce qu'on peut dire.

Les nymphes conduiſirent *Abudah* dans un de ces appartemens où elles le préparèrent à entrer dans le bain: elles paſsèrent elles-mêmes chacune dans un des dix autres où elles quittèrent leurs vêtemens, & revinrent à leur nouvel hôte qu'elles prirent entre leurs bras, & le plongèrent dans un bain chaud & parfumé.

Abudah ne put réſiſter à la force des par-

ſums : il ſuccomba de langueur : il s'évanouit entre les bras des Nymphes qui le ſervoient. Elles le tranſportèrent de l'autre côté de la rotonde, dans une garde-rode richement fournie des habits les plus magnifiques. Il y avoit de quoi ſatisfaire tous les goûts. Elles lui en préſentèrent un qui ſurpaſſoit les autres par la richeſſe de la matière & la fineſſe de l'ouvrage. C'étoit une robe d'un fond roſe, à ramage d'or & d'argent, avec un travail en perles imitant des guirlandes de fleurs. Avant de l'en revêtir, elles le parfumèrent d'eſſences douces & onctueuſes, dont la vertu ranima ſes forces, & lui donna une ſeconde jeuneſſe.

Les Nymphes ſe parfumèrent auſſi en ſa préſence, & leur beauté en reçut un nouvel éclat : elles prirent enſuite des habits galans & avantageux à leur taille.

De la garderode *Abudah* fut conduit dans un vaſte ſallon où un banquet délicieux l'attendoit lui & ſon aimable compagnie. *Abudah* ſe plaça le premier ſur un ſopha préparé pour lui ſeul, & les dix nymphes ſe placèrent autour de leur favori. Des *génies* inviſibles les ſervoient, leur offrant tour-à-tour ce qu'il y avoit de plus rare & de plus exquis, juleps, quinteſſences, gelées ſuccu-

lentes, fruits de toutes les ſortes, oranges, pommes de pin, grenades, ananas, raiſins, poires fondantes, & mille autres avec une prodigalité plus propre peut-être à étouffer l'appétit qu'à le ſatisfaire, s'ils n'avoient pas eu la vertu particulière de le faire renaître, pour entretenir le plaiſir de le contenter de nouveau. On leur ſervoit auſſi du vin exquis, liqueur charmante, nectar pré ieux défendu par *Mahomet*, mais permis dans les bocages de *Sadaski* ; il y avoit auſſi des confitures sèches & liquides, des conſerves, en un mot tout ce que la délicateſſe a inventé pour exciter le goût & prolonger les plaiſirs de la bonne chère au-delà de l'exigence du beſoin.

Pendant le repas, les beautés chargées d'amuſer *Abudah*, ne ceſsèrent de chanter tour-à-tour les plus jolies chanſons, des chanſons qui reſpiroient l'eſprit & la volupté. Le marchand, que le vin & les appas de ſes convives commençoient à égayer, les regardoit toutes avec un tranſport égal, & ſon cœur également amoureux de toutes leurs grâces, ne pouvoit ſe décider pour aucune en particulier.

Le feſtin fut prolongé juſqu'au ſoir : le jour commençoit à tomber : on ſe leva. Les

aimables compagnes d'*Abudah* l'égarèrent dans les jardins du palais.

Après avoir erré par mille détours, rencontrant à chaque pas des fontaines, des cascades, des grottes, des berceaux, des statues, des gazons fleuris & d'autres ornemens de cette espèce, ils parvinrent à une terrasse magnifique, où un nombre infini de jeunes gens des deux sexes formoient une mascarade la plus belle & la plus singulière qu'il fût possible de voir. On eût dit que toutes les nations de la terre avoient rassemblé dans ce lieu l'élite de leur jeunesse. On y comptoit plus de dix mille jeunes hommes & plus de dix mille filles d'une beauté ravissante. La loi du plaisir étoit la seule qu'on suivoit dans ce lieu. Le goût seul décidoit les liaisons, & chacun y cédoit sans trouble à l'attrait de la volupté.

Des glaces, des fruits, des crêmes, des gâteaux, des vins & des liqueurs, étoient servis sur des tapis de verdure des deux côtés de la terrasse, & en d'autres endroits sous l'ombre des orangers, des myrthes & des jasmins ; chacun alloit s'y rafraîchir quand il le souhaitoit. Il y avoit aussi de distance en distance, sous le couvert des plus grands arbres, des troupes de musiciens

dont l'harmonie tantôt vive & tantôt plus douce, inſpiroit ſucceſſivement le tranſport & la langueur.

Le ſoleil étoit couché, lorſqu'*Abudah* arriva au centre de cette terraſſe qui étoit d'une étendue prodigieuſe. Ses compagnons l'avoient abandonné à lui-même, le laiſſant libre de ſe joindre à la compagnie qui lui plairoit davantage. Là, au milieu d'un vaſte boulingrin planté de grands palmiers qui couvroient de leur ombre un bois épais d'arbriſſeaux, il apperçut un bâtiment de forme oblongue porté ſur mille colonnes torſes ornées de feſtons, où ſe rendoient en foule les jeunes gens dont la terraſſe étoit couverte. Le marchand entra avec les autres dans une ſalle d'une étendue immenſe, éclairée par un nombre infini de luſtres, & ornée de tous côtés de pavillons de ſoie, ſous leſquels étoient des ſofas de velours. Ici la jeuneſſe brillante formoit des danſes agréables au ſon des inſtrumens dont jouoient des muſiciens placés ſur les galeries qui régnoient tout autour de la ſalle. *Abudah* ne pouvoit aſſez repaître ſes yeux d'un ſpectacle ſi charmant; mais il ne comprenoit pas comment les danſeurs & les danſeuſes pouvoient faire des mouvemens ſi

vifs qu'il ſe fatiguoit à les regarder. Ainſi ſe paſsèrent quelques heures délicieuſes, juſqu'à ce que cet exercice violent réveillât l'appétit de cette troupe joyeuſe.

Tout à-coup, dès que chaque beauté, accompagnée de ſon amant, ſe fut retirée ſous les pavillons dreſſés à l'entour de la ſalle pour s'y délaſſer, les génies inviſibles ſervirent un repas ſplendide. *Abudah* ſe préparoit à ſatisfaire ſon appétit : ſa compagne l'avertit d'attendre l'arrivée de la reine des plaiſirs, qui alloit honorer de ſa préſence leur brillante aſſemblée.

Déjà une ſymphonie douce s'étoit fait entendre : cent chanteurs maſqués entrèrent en célébrant dans leurs chanſons les plaiſirs de la ſociété, de la table & de l'amour. Ils étoient ſuivis par vingt bergères portant des corbeilles remplies de roſes & de violettes qu'elles ſemoient par-tout ſur leur paſſage. Puis on vit paroître la reine des plaiſirs, ſous un dais porté par douze jeunes hommes d'une beauté charmante. A ſa préſence toute la compagnie ſe leva & ſe proſterna en ſigne d'adoration.

Lorſque la reine fut aſſiſe ſur ſon trône, au haut de la ſalle, avant de commencer le banquet, elle ordonna à ſes ſuivantes de

de chercher l'étranger qui avoit abordé la veille dans ſon empire, & de le lui amener. Elles lui préſentèrent *Abudah* qui, ſaiſi de reſpect & d'amour, ſe proſterna à ſes pieds. La reine le releva d'un air grâcieux, en lui préſentant la main.

„ O heureux *Abudah!* lui dit-elle d'un ton de voix ſéduiſant, ô mortel fortuné! à qui les deſtins ont ordonné de tranſporter dans ces climats délicieux le coffre de la vallée de *Boachim*. Les *génies* ſupérieurs, jaloux du bonheur dont nous jouiſſons, nous autres *génies* libres, avoient formé le projet de tenir les cinquante clefs ſéparées du coffre qui, ſelon une ancienne tradition, renferme le taliſman d'*Oromane*. Et vous, ô *Abudah!* vous êtes l'homme deſtiné à les réunir : ſervice ſignalé qui vous rend digne de l'amour de vos eſclaves. Approche, roi de mon cœur & de toutes mes affections, partage avec moi les délices de ces bocages fortunés. „

Elle ordonna à toute la compagnie de rendre à l'étranger les honneurs qu'on lui rendoit à elle-même; & pour première marque de ſa tendreſſe, elle l'obligea de s'aſſeoir auprès d'elle ſur le trône des plaiſirs.

Abudah ſe crut alors le plus heureux des

mortels. Les charmes de la reine, dont il pouvoit à peine ſupporter l'éclat, le tranſportoient d'admiration & d'amour. Mais lorſque la reine elle-même, comme une maîtreſſe idolâtre de ſon amant, le prit par la main & le regarda avec des yeux enflammés ; alors, perſuadé que leurs cœurs, d'intelligence, étoient agités des mêmes deſirs, il céda à la violence de ſa paſſion excitée par ces avances. Il fit ceſſer auſſitôt le feſtin, & entraîna précipitamment la reine complaiſante ſous le pavillon le plus ſecret.

L'aſſemblée imita l'exemple de la reine. Chaque amant conduiſit ſon amante ſous un pavillon. Dans un inſtant la ſalle fut vide, & un grand ſilence régna par-tout. Ainſi ſe paſſa cette nuit délicieuſe dans les bocages de *Sadaski.*

Le lendemain *Abudah*, revenu des premiers emportemens de ſa paſſion, craignit que cette ſeconde aventure n'eût une fin auſſi malheureuſe que la première. La jouiſſance produit la ſatiété, & la ſatiété amène la réflexion. Il pria la reine avec quelque ſorte d'inquiétude de lui remettre les clefs du coffre.

„ Mon roi, lui répondit-elle affectueuſement, mon cher & bien-aimé *Abudah*, le

coffre eſt au milieu de mon temple, & voilà les clefs réſervées au plus célèbre des héros. Allez, mortel fortuné, poſſédez le taliſman du généreux *Oromane*, qui ſera pour vous une ſource intariſſable de plaiſirs; goûtez l'immortalité dans ces bras dont la beauté ne paſſera point „.

Abudah ſe ſaiſit des clefs avec empreſſement : il quitte la reine, & marche à pas précipités vers le milieu du temple où étoit le coffre de fer. Rien n'égale ſon impatience; & comme un homme qui ſe hâte de jouir d'un bonheur long-temps attendu, il paſſe précipitamment les clefs dans les ſerrures.

Leur facilité à s'ouvrir ſecondoit heureuſement ſes deſirs. Déjà il a ſurmonté quarante-neuf des obſtacles qui s'oppoſoient à ſon bonheur. Il touche au moment où le tréſor va s'offrir à ſa vue : il ne lui reſte plus qu'une ſerrure à ouvrir. „ O reine charmante, s'écrie-t-il! ſoyez témoin de mon triomphe, voyez-moi achever glorieuſement mon illuſtre conquête „.

La dernière ſerrure s'ouvrit au moment que la reine arrivoit, & que le joyeux *Abudah* l'invitoit à partager avec lui le plaiſir de retirer le taliſman du coffre.

Le marchand levoit le couvercle.... Tout-

à-coup il eſt environné de ténèbres épaiſſes: le tonnerre gronde avec un bruit effroyable, au milieu des éclairs qui étincèlent de toutes parts ; des flammes horribles enveloppent *Abudah* : il eſt ſaiſi d'effroi.

Toute l'aſſemblée eſt en tumulte. L'épouvante ſuccède à la joie ; ce ne ſont plus que des cris affreux, des hurlemens horribles. Les uns courent çà & là, à la lueur des éclairs, & pluſieurs ſont écraſés ſous les ruines du temple qui croule; d'autres ſe livrent à la rage & au déſeſpoir ; ils s'entretuent, ou ſe déchirent eux-mêmes de leurs propres mains.

Abudah, plus effrayé que les autres, jette autour de lui des regards conſternés, cherchant à reconnoître la reine, au feu des éclairs. Mais, ô ſpectacle épouvantable! ſes grâces ont diſparu. Son beau corps à moitié conſumé par les flammes, ſe reſſerre & diminue par degrès, & à la place de cette beauté preſque divine, dont les yeux languiſſans d'amour l'avoient regardé ſi tendrement, il revoit ſa vieille petite ſorcière. La fureur eſt dans ſes regards, & ſa bouche vomit ces mots épouvantables :

„ Inſenſé, comment as-tu oſé te flatter de trouver le taliſman d'*Oromane*, au ſein

de la folle intempérance qui régne dans ce bocage infecté d'un air impur. C'étoit bien là qu'il falloit chercher ce trésor précieux !

„ Mais je te laisse jouir du sort que tu as souhaité avec tant d'empressement. Que ce lieu soit ta prison : égare-toi dans les détours de ce labyrinthe ; contemple les vains plaisirs que tu as recherchés ".

En achevant ces mots, elle frappa le marchand de l'une des potences sur lesquelles elle étoit appuyée, & disparut. *Abudah* ressentit aussitôt les douleurs les plus aiguës dans toutes les parties de son corps ; effet cruel du coup qu'il venoit de recevoir. Le tonnerre avoit cessé de gronder, les ténèbres étoient dissipées : *Abudah* étoit seul au milieu d'un tas de cadavres & de corps expirans. Saisi d'horreur & de désespoir il veut fuir de ce temple affreux.

La seule issue qu'il rencontre, le précipite dans une caverne obscure où il erre long-temps à l'aventure. Cette caverne avoit encore quelque chose de plus horrible que le temple ; elle étoit peuplée de reptiles venimeux. A chaque pas qu'il fait, il marche sur des serpens, des crapaux, des aspics, & toutes sortes d'autres animaux semblables, qui le piquent, le déchirent &

le couvrent de leur venin. Il eſt encore aſſailli par une nuée d'inſectes volans auſſi cruels. Tout couvert de plaies, il erre çà & là comme un furieux, encore plus tourmenté intérieurement par les remords, a rage & le déſeſpoir.

Tandis qu'il cherche au haſard à ſortir de cette caverne ténébreuſe, repaire d'animaux immondes, il ſe ſent ſaiſi à la jambe par quelque choſe de plus grand que ce qu'il avoit ſenti juſqu'à ce moment. Il ne doute pas que ce ne ſoit la griffe de quelqu'énorme ſerpent. La crainte lui fait pouſſer un cri affreux, auquel répond une voix lugubre en ces termes :

„ Qui es-tu, malheureux, qui peux reſter en vie dans cette caverne de déſolation, d'horreur & de mort " ?

Abudah, quoiqu'épouvanté, reſſentit quelque ſoulagement de trouver un compagnon dans ſes misères ; il lui répliqua ainſi :

„ Hélas ! il n'eſt que trop vrai ; je ſuis un malheureux qui me ſuis cruellement abuſé en cherchant le taliſman d'Oromane.

„ Quoi ! dit la voix inconnue, es-tu parvenu à ce degré de folie, de t'imaginer que des plaiſirs infâmes te mettroient en poſſeſſion de ce tréſor ineſtimable ? Si cela

étoit, la conquête en feroit facile ; mais le talifman eft bien loin des lieux de délices où tu t'es égaré. Il eft fur le fommet d'une montagne d'un abord prefqu'inacceffible.

„ Que me fert de favoir où eft le talifman, répondit triftement *Abudah*, s'il ne m'eft pas permis de fortir de la vallée de douleur ? Cette connoiffance augmente mon infortune.

„ Il eft difficile de monter fur ce roc efcarpé, répartit la voix ; mais lorfqu'on y eft une fois engagé, il n'eft pas poffible d'en redefcendre. Souvent les terreins les plus ftériles font ceux qui produifent les mines les plus riches. Courage donc, mortel infortuné ; fi tu veux franchir ces fentiers pénibles & tortueux ; fi leur difficulté ne te rebute point, & que tu fois réfolu à la furmonter généreufement, je te montrerai dans quel endroit de cette caverne s'ouvre le chemin qui conduit à la montagne du talifman.

„ Ami, ou génie, dit *Abudah*, qui que tu fois, qui daignes ainfi compâtir à mon malheur, & m'offrir ton affiftance, mets-moi dans la voie, le danger ne m'épouvantera point. Que peut craindre un malheureux qui n'a rien à efpérer ?

„ Prends donc ce chemin, dit l'inconnu, defcends au plus bas de la caverne. Que fa profondeur ne t'effraye point. Defcends toujours ; quand tu feras parvenu jufqu'au fond, tu y trouveras l'entrée de la montagne „.

Ces paroles mirent le citoyen de Bagdat à fon aife ; & redoublant de courage, il fe hâta d'atteindre le fond de la caverne.

A mefure qu'il defcendoit, il rencontroit de nouveaux fujets de patience. L'infection du lieu, l'épaiffeur des ténèbres, la multitude effroyable de reptiles venimeux, il fupporte tout avec courage. Tantôt il marchoit dans un bourbier épais d'où il avoit peine à fortir, tantôt il étoit obligé de ramper fur les mains & fur les genoux pour paffer fous des efpèces d'arcades extrêmement baffes & étroites. Il atteignit enfin l'endroit le plus profond de la caverne qui étoit fi raboteux qu'il eut peine à s'y foutenir, & infecté d'une vapeur fi infupportable qu'il en fut prefque fuffoqué.

Quant à l'entrée de la montagne, elle étoit fi difficile, fi embarraffée, fi couverte d'immondices & de décombres, que le marchand, avec tout fon courage, pouvoit à peine faire trois ou quatre pas en une

heure. Il travailloit comme une taupe laboure ſous terre. A force de conſtance & d'induſtrie, il gagne quelque terrein, & il en auroit gagné davantage ; mais lorſqu'il avoit fait quelques pas, des pierres énormes ſe détachoient du rocher, le couvroient de terre & de boue, & l'entraînoient dans leur chûte, juſqu'à ce qu'elles trouvaſſent quelque arrêt.

L'excès du malheur & la force du déſeſpoir pouvoient ſeuls lui faire ſurmonter les difficultés de cette entrepriſe. La misère & la baſſeſſe ne connoiſſent point de plus grands maux qu'elles-mêmes.

Après une longue continuité de travaux ſi rudes, *Abudah* parvint à une eſpèce de petite terraſſe où il prit un moment de relâche. Il marcha enſuite par un ſentier qui s'élargiſſoit par degrés & devenoit moins difficultueux : il y apperçut auſſi quelques rayons de lumière qui paſſoient par-deſſus ſa tête, ſans pénétrer juſqu'à lui. Il entendit un bruit confus de voix qui retentiſſoient au haut de la montagne. Le bruit augmentoit & s'éclairciſſoit à meſure qu'il montoit. Il ne lui fut pas difficile de comprendre que ces ſons tumultueux provenoient de l'affluence du peuple aſſemblé ſur le ſommet

de la montagne. Cette idée ranima ſon courage.

Lorſqu'il eut gravi un pas plus eſcarpé que les autres, il entra dans une caverne dont la ſortie étoit fort étroite : un homme pouvoit à peine y paſſer en rampant. En prêtant l'oreille, il entendit des cris horribles ; il n'oſa d'abord avancer plus loin : mais faiſant réflexion que la mort feroit ſon partage s'il s'obſtinoit à reſter dans la caverne, il ſe haſarda de paſſer outre.

IIe Aventure du marchand ABUDAH *dans le royaume de Taſgi.*

DÈS que le marchand *Abudah* parut à l'iſſue de la caverne, dix mille voix ſe mirent à crier unanimément. « Vive, vive notre ſultan, que les montagnes de Taſgi nous ramènent ! » *Abudah*, frappé de ces cris d'allégreſſe ſi différens de ceux qu'il avoit entendus l'inſtant d'auparavant, regarde autour de lui. Il voit une foule immenſe de peuple qui rempliſſoit le deſſus de la montagne, & dans le lointain, une vaſte contrée couverte de cités & de villes bâties ſur des côteaux & dans les vallées à perte de vue.

Des visirs, suivis d'un grand nombre d'eunuques, se présentent pour le dégager du creux de la caverne. Il agréa leurs services; car il étoit si excédé de fatigue, si épuisé, & si cruellement tourmenté par les vives douleurs que lui causoient les blessures dont tout son corps étoit couvert, qu'il ne pouvoit se soutenir sans aide. On le revêt de la pourpre royale, & on lui met sur la tête un magnifique turban. A l'instant, le peuple redouble ses acclamations, en criant avec de nouveaux transports: « Vive, vive notre sultan, que les montagnes de *Tasgi* nous ramènent »!

On ordonne de faire silence. Alors le grand visir, accompagné d'une suite aussi nombreuse que brillante, avance vers *Abudah* en se prosternant à plusieurs reprises. Le peuple imite son exemple. Le visir adresse ces paroles au marchand:

« Voici, ô toi, devant qui le soleil n'est que ténèbres! toi, la merveille du monde, illustre & sacré rejeton de la famille des *Tasgi*; toi, ô prodige de beauté; toi, miroir de perfection; toi, sultan le plus glorieux & le plus grand entre tous les princes de la terre; toi, diamant de la nature, la perle du monde, ange tutélaire de l'univers;

voici tes esclaves prosternés en ta présence. Tout leur desir est de te servir de marche-pied, & d'être foulés sous tes pas comme la poussière de cette plaine. A toi seul, ô magnifique sultan ! appartient tout le bonheur de la terre ; toi seul possèdes toute beauté du corps, toute qualité de l'esprit, toute vertu de l'ame ; à toi seul appartient toute gloire & tout pouvoir dans le royaume de ton illustre père, le grand & immortel *Tasgi*, depuis ces montagnes jusqu'aux déserts brûlans de *Schezrallah*, qui ferment aux étrangers l'entrée des états de notre glorieux & invincible sultan. Gouverne donc tes esclaves à ton gré & selon leurs desirs, car ils n'ont d'autre volonté que la tienne. Que ton plaisir soit ton unique loi. Tes esclaves n'en reconnoissent point d'autre, dans les villes & dans les campagnes de ton empire. C'est par ta permission qu'ils respirent ; c'est par ta bonté qu'ils rampent sur cette terre ; ils t'adorent avec crainte, & attendent en tremblant tes ordres sacrés.,,

Le grand-visir ayant achevé sa harangue, se prosterna de nouveau avec tout le peuple, en prononçant ces paroles que la foule répéta d'une voix unanime : ,, O sultan, ô seigneur, que les montagnes de *Tasgi* nous

ramènent, gouverne tes esclaves selon la loi de ton plaisir. „

Abudah, flatté de ces hommages, se livra à l'orgueil & à la présomption la plus vaine: il oublia dans un instant toutes les peines, les fatigues & les douleurs dont la vue de ses plaies auroit dû lui rappeler le souvenir. Il mit son pied sur le cou du grand-visir, avec une hauteur majestueuse qui marquoit combien son discours lui avoit été agréable, & lui commanda de le conduire au serrail de ses ancêtres.

Des esclaves & des eunuques superbement habillés, apportèrent d'abord un magnifique trône d'ivoire, couronné d'un dais brodé en or, tout enrichi de pierreries. *Abudah* s'assit sur le trône qui fut porté sur les épaules des visirs & des grands de son nouveau royaume.

Le cortège pompeux fit le tour de la montagne, & s'arrêta dans un camp très-vaste, pour procurer au sultan la vue de ses armées. Les troupes étoient habillées à l'orientale, avec de riches uniformes de différentes couleurs, qui, joints à l'éclat de leurs armes, faisoient un coup-d'œil tout-à-fait agréable : les uns étoient jaunes, d'autres bleus, d'autres rouges. Il y en avoit

de verts, de blancs, de deux, & de plusieurs couleurs, tous étoient relevés par un travail d'or & d'argent.

Les tentes étoient dressées ; la variété de leurs couleurs, la richesse des étoffes, & leur symétrie formoient un nouveau spectacle aussi charmant que le premier. La tente royale s'élevoit au centre, beaucoup au-dessus des autres ; son éclat & sa grandeur la faisoient remarquer. Elle étoit de velours bleu, brodé en or, & enrichi de perles. Elle avoit plus l'air d'un palais que d'une tente.

Abudah ayant reçu les hommages de l'armée & des nobles de son royaume, ordonna que tout le monde se retirât, à l'exception du grand-visir.

On obéit : tous les courtisans se retirèrent à reculons, en se prosternant plusieurs fois. Le grand-visir resta quelque temps la face contre terre, & dit avec respect & tremblement : „ Que mon seigneur & maître, le sultan de *Tasgi*, règne à jamais sur Harran, son esclave.

Lève-toi, Harran, dit *Abudah*, lève-toi, & apprends-moi quel sujet rassemble dans cette plaine les armées de *Tasgi*.

„ Magnifique seigneur, répondit le visir

Harran, le ſultan Rammaſin avoit coutume de venir camper dans cette plaine, tous les étés, ſeulement pour contenir ſes ennemis dans les bornes de la crainte & du reſpect que toutes les nations doivent aux rois de *Taſgi*. Mais cette année, les puiſſances inviſibles, qui préſident ſur ces montagnes, nous l'ont enlevé au milieu de la campagne, pour nous faire jouir de la préſence de mon ſeigneur, qui veut bien me permettre de me proſterner à ſes pieds. Car depuis que les deſcendans de Mahomet enveloppèrent notre pays dans les horreurs d'une guerre ſanglante, & que nous prîmes cette occaſion de ſecouer leur joug barbare, les oracles de *Taſgi* nous ont toujours promis un roi qui ſortiroit du centre de la montagne, en nous aſſurant que ces royaumes fortunés jouiroient d'une paix inaltérable, ſans être inquiétés au-dehors par la guerre, ni troublés au-dedans par aucune diviſion de famille, ni aucune diſpute entre frères. Nous avons goûté juſqu'ici le calme de la paix, & le grand *Abudah* vient accomplir la dernière partie de l'oracle.

„ Et qui ſont les peuples voiſins de mon royaume, reprit *Abudah*? quelles ſont les nations qui habitent au-delà de ces montagnes?

„ Un peuple honnête & pauvre, répondit le visir, dont mon seigneur n'aura pas plus de mécontentement que les sultans ses prédécesseurs. C'est pourquoi l'illustre Rammasin, de glorieuse mémoire, n'a jamais voulu les inquiéter, quoique leur territoire s'étende au loin jusqu'à la mer, & qu'il pût aisément en aggrandir les états des rois de *Tasgi*.

„ Rammasin se piquoit donc de générosité, répliqua le nouveau sultan. Il sacrifioit à l'opinion des hommes. Il vouloit qu'on dît chez les peuples voisins, que ses desirs étoient au-dessous de sa puissance, & qu'il savoit se contenter d'un empire borné par ces montagnes, lorsqu'il pouvoit en reculer les limites jusqu'aux côtes de la mer. Pour moi, votre sultan actuel, je ne me repais point d'un vain nom. Ces peuples, malgré leur honnêteté & leur indigence, ne trouveront point de grâce devant moi. Pourquoi leurs ancêtres sont-ils venus s'établir dans des contrées à ma disposition? Je vous déclare donc que leur pays sera donné aux esclaves de *Tasgi*, & que j'étendrai mon royaume au-delà des flots & de la tempête.

„ Mon souverain seigneur va gagner l'affection de tous ses soldats par cette glorieuse

démarche, répliqua le visir. Ils languissent dans une honteuse inaction; ils ne respirent que la guerre & le carnage. Il y a long-temps qu'ils contemplent, avec une secrète envie, le territoire de ce pauvre peuple, qui le leur abandonnera à la moindre alarme. Et quelle gloire pour mon seigneur, d'avoir fait disparoître de dessus la terre une nation, dont l'indigence déshonore un si beau climat. Notre glorieux sultan ne sauroit mieux signaler les commencemens de son règne.

„ Allez donc, dit vivement *Abudah*. Notifiez mes volontés à toute l'armée. Faites publier dans tout le camp, au son des trompètes, que votre sultan *Abudah* a résolu de venger les dommages & les affronts que les habitans de Tasgi ont reçus de leurs perfides voisins. Allez, Harran, allez publier une déclaration de guerre contre ?....

„ Contre les Sakarahs, ajouta le visir, qui ont insulté les montagnes de Tasgi. „

Abudah auroit voulu prendre le chemin de la capitale; mais les douleurs & l'épuisement ne lui permirent pas d'avancer plus loin; il n'eut pas même la force de traverser le camp pour atteindre la tente royale; il en fit dresser une à la hâte, où il se retira, suivi des favoris de l'ancienne cour;

& d'ailleurs, il vouloit faire la campagne.

Tandis que les eunuques & les eſclaves s'empreſſoient à ſervir leur ſultan, Harran faiſoit publier ſes ordres dans tout le camp; il commanda aux chefs de l'armée de s'aſſembler en conſeil de guerre, & de ſe préparer à l'expédition ordonnée par le grand *Abudah*.

La nouvelle de cette glorieuſe entrepriſe ſe répandit bientôt dans tout le royaume de Taſgi. Elle fut reçue par-tout avec la même joie & le même applaudiſſement. Tout le monde ſe faiſoit un ſujet de triomphe d'écraſer les foibles & innocens Sakarahs. Tant il eſt vrai qu'on ſe livre aux fureurs de la guerre, ſans en peſer les cauſes! Les vieillards décrépits ſembloient ſe ranimer: ils n'étoient plus en état de porter les armes; mais on les voyoit exciter leurs enfans, & les remplir de ces ſentimens de rage & de cruauté, auxquels ils donnoient les beaux noms d'héroïſme & de patriotiſme.

Avant que le ſoleil eût éclairé les moiſſons des Sakarahs, les tentes d'*Abudah* s'étoient ébranlées pour aller les détruire. L'air retentiſſoit au loin du bruit des cymbales, & des éclats bruyans des trompettes. Leurs accords, mêlés aux chants joyeux de

toute l'armée, sembloient annoncer plutôt l'allégresse d'un triomphe, que les horreurs du carnage. La bonne discipline des troupes, l'ordre de leur marche, la vivacité de leurs regards, leurs cris & leur gaieté, cachoient les noirs desseins & l'ame barbare d'un illustre brigand qui, maître d'un vaste royaume, s'en faisoit un prétexte pour en envahir un second, sacrifiant la vie de ses propres sujets à son ambition, & les forçant de franchir des monts escarpés que la nature avoit élevés comme des barrières à sa fureur.

Dès que les Sakarahs surent l'approche de l'armée des Tasgites, ils envoyèrent une ambassade au sultan, pour lui demander la cause de ces mouvemens inattendus ; lui renouvelant l'assurance de la paix & de la bonne intelligence qui avoit toujours régné entre ses glorieux ancêtres & leur foible république ; le supplier, de leur déclarer si quelqu'un d'entr'eux lui avoit donné quelque sujet de mécontentement, à lui, ou au moindre de ses sujets, & offrant de lui en faire telle satisfaction qu'il exigeroit. Ils le conjuroient de détourner loin d'eux le poids de sa colère & de sa puissance, & de ne point faire la guerre à une nation toujours

affectionnée aux Tafgites, qui ne l'avoient jamais traitée en ennemie. Ces humbles fuppliques étoient conçues dans les termes les plus refpectueux: la vérité leur donnoit un nouveau poids.

Abudah écouta les ambaffàdeurs avec impatience, & leur répondit avec une fierté féroce, qu'il n'avoit rien à apprendre d'un peuple d'efclaves, tels que les *Sakarahs*; qu'il ne leur convenoit pas de vouloir contrôler, ni diriger fes démarches; que fa volonté fe portoit librement par-tout où il vouloit, fans qu'il fût permis, ni à eux, ni à perfonne, de s'y oppofer; qu'il avoit réfolu d'entrer dans leur pays & de s'en rendre maître; & que, s'ils en vouloient favoir la raifon, il n'en avoit point d'autre à leur dire, finon, qu'il venoit punir l'infolence d'un peuple affez préfomptueux pour envoyer une telle ambaffade au fultan de *Tafgi*.

Il fit chaffer les ambaffadeurs de fon camp, & ordonna auffitôt que l'on entrât fur les terres des *Sakarahs*, & qu'on y mît tout à feu & à fang.

Les généraux étoient lâches, ignorans & cruels; tels qu'il les falloit pour exécuter les ordres injuftes & fanguinaires du fultan. On

exerça toutes ſortes d'hoſtilités contre ce pauvre peuple, dont le crime étoit d'avoir un voiſin méchant. On en maſſacra une partie; les autres furent jetés dans les fers; on enleva leurs femmes, on viola leurs filles, on égorgea les enfans en bas-âge.

Abudah revint de cette expédition, chargé des dépouilles du pays conquis, & rentra dans ſes états au milieu des acclamations des chefs & des ſoldats, adulateurs impudens, eſclaves aſſez lâches pour combler ce monarque cruel des louanges les plus exagérées, oſant même l'égaler au grand prophète de la *Mecque*.

Abudah arriva ainſi en triomphe à la métropole de *Tasgi*. Ses viſirs lui demandèrent ce qu'on feroit des priſonniers que l'on avoit amenés. Le nombre en étoit conſidérable.

Le ſultan reſta quelque temps en doute, ſans décider de leur ſort. Il alloit ordonner qu'on les mît tous à mort, lorſqu'il ſe reſſouvint du coffre de fer, qui étoit reſté enfoui au centre des montagnes de *Tasgi*.

„ Qu'ils ſoient condamnés, dit-il, à travailler dans les montagnes; qu'ils creuſent & minent de toutes parts, pour en retirer

un coffre de fer à cinquante ſerrures, qui doit être dans l'endroit le plus profond,,.

Le grand viſir entendant cet ordre, s'inclina devant ſon maître, & lui dit : "Mon ſeigneur oſera-t-il envoyer les vils *Sakarahs* dans les profondeurs de *Tasgi*, où ſes ſujets même n'oſent pénétrer ?

,, Qu'on prenne donc le rebelle *Harran*, dit *Abudah*, qu'on lui arrache la langue en punition de ſon inſolence, qu'elle ſoit jetée aux chiens ; qu'il ſoit décapité enſuite, & que ſon exemple apprenne à reſpecter mes ordres,,.

Harran fut puni : les autres viſirs jouirent avec plaiſir de ſon ſupplice. Son orgueil le leur avoit rendu inſupportable. Ils exaltèrent en ces termes la juſte indignation du ſultan.

,, Un monarque de l'orient ſera-t-il gouverné par ſes eſclaves ? Ils ne reſpirent que par lui & pour lui. S'abaiſſera-t-il juſqu'à ſuivre leurs conſeils ? N'a-t-il pas lui ſeul toute la prudence & toute la ſageſſe ? Que la volonté du ſultan *Abudah* ſoit accomplie par les travaux des *Sakarahs* dans les montagnes de *Tasgi*, comme elle l'eſt par la mort du traître *Harran*,,.

Le tyran envoyoit de temps en temps ſes viſirs vers les mineurs, pour voir leurs tra-

vaux & lui en rendre compte. Ces miférables périffoient par milliers : ils étoient écrafés fous les débris de la montagne, ou engloutis par les précipices qui s'ouvroient de tous côtés fous les coups des travailleurs.

Les *Tasgites* auffi, peuple fort fuperftitieux, au fujet de cette montagne regardée comme un lieu facré, & le féjour des *Génies* protecteurs du pays, murmurèrent hautement de l'impiété du fultan. *Abudah* le fut, & les fit châtier par les chefs de fon armée. Il fît faifir tous les mutins, & ordonna qu'on les décimât. Cet excès de cruauté fut appelé générofité par ceux qui échappèrent au fort.

Enfin les *Sakarahs* découvrirent le coffre de fer, le portèrent avec des peines infinies au fommet de la montagne, & le préfentèrent à *Abudah*, qui, pour délaffement de tant de fatigues, leur ordonna, ou de mettre le coffre en pièces, ou de forcer les ferrures. Ils ne purent ni l'un, ni l'autre, quelques efforts qu'ils fiffent, & quelques inftrumens qu'ils employaffent ; ni force, ni art ne pouvoit rien contre la dureté de cette machine.

Alors le fultan fit publier une récompenfe pour celui qui forgeroit des clefs qui puffent

ouvrir les cinquante ſerrures. Pluſieurs tentèrent l'aventure, & réuſſirent juſqu'à un certain point. Mais dès que l'ouvrier avoit ouvert une des ſerrures, & qu'il paſſoit à une autre, la première ſe refermoit d'elle-même, tandis qu'il ouvroit la ſeconde, laquelle ſe refermoit à ſon tour, lorſqu'il procédoit à une troiſième; de ſorte qu'il en reſtoit toujours quarante-neuf de fermées.

L'orgueilleux *Abudah* étoit furieux de ſe voir vaincu par le pouvoir inviſible qui s'oppoſoit à ſes volontés. Il ordonna à cinquante hommes de prendre chacun une clef, de les mettre toutes au même inſtant dans les cinquante ſerrures, & de les ouvrir enſemble. Il comptoit que cette méthode lui réuſſiroit mieux. Mais au moment que les cinquante hommes ſe diſpoſoient à lui obéir, ils tombèrent morts devant le coffre. Le tyran donna le même ordre à cinquante autres; mais toute la foule d'eſclaves, d'eunuques & de *Sakarahs* qui étoient autour de lui, diſparut à l'inſtant de ſa préſence, comme la pouſſière que le vent enlève, & qui ſe diſſipe dans l'air.

Abudah, réduit à ſon armée, appela cinquante ſoldats. Les chefs, excédés de cette cruauté énorme, & ne doutant pas qu'il ne

fût

fût résolu de sacrifier son armée, & puis le reste de ses sujets, comme il venoit d'en sacrifier une partie, se révoltèrent contre ce tyran barbare, & marchèrent en bon ordre vers lui, déterminés à mettre fin à sa tyrannie, en l'immolant à leur vengeance. *Abudah* connut leur dessein; & n'en espérant aucune grâce, il se jeta sur le coffre de fer dont il avoit déjà éprouvé l'assistance à son retour de la vallée de *Bocchim*, dans une occasion semblable.

Aussitôt le coffre s'éleva dans les airs. *Abudah*, stupéfait & hors de lui-même, s'assoupit profondément, & fut transporté bien loin de l'armée & du royaume de *Tasgi*.

IVe. Aventure du marchand ABUDAH *parmi les Sages de Nema.*

ABUDAH se trouva couché sur le coffre de fer, au pied d'un rocher suspendu au-dessus de sa tête, & couvert d'une forêt de palmiers, dont l'ombre descendoit jusques dans la plaine. A quelque distance, un petit ruisseau qui prenoit sa source dans la montagne, couloit avec un doux murmure, sur un lit de sable mêlé de cailloux, & alloit

arroser de ses eaux pures une vallée resserrée entre deux chaînes de collines toujours verdoyantes.

L'aspect d'un lieu champêtre invite à la réflexion. *Abudah* songeoit à la manière extraordinaire dont il étoit sorti du royaume de *Tasgi*. Il apperçoit dans la vallée un vieillard respectable, qui sembloit diriger sa marche vers lui, au moins sur le rocher sous lequel il étoit. Son maintien étoit grave sans affectation, sa marche n'avoit rien de trop lent ni de précipité. La conscience d'*Abudah* fut alarmée à la vue d'une figure humaine. Elle lui reprocha son règne tyrannique, & ses excès barbares contre l'humanité. Son premier mouvement fut de prendre la fuite pour éviter la présence de ce sage vénérable. Mais celui-ci approchant toujours d'un air modeste & aisé, *Abudah* se rassura & souffrit qu'il l'abordât.

L'ancien roi de *Tasgi*, couvert de la pourpre, avoit encore le turban royal sur la tête. Le sage le salue avec un respect mêlé de grandeur. « O prince, lui dit-il, qui daignes visiter cet asyle de la science & de la philosophie ! qui que tu sois, ou le roi dont les connoissances étoient universelles, la gloire de l'orient, le sage des sages, l'in-

fatigable *Salomon*; ou bien le maître de quelque royaume voiſin, que l'amour de la ſcience amène dans ces lieux, permets qu'un de ſes fils t'introduiſe dans ſon temple; temple auguſte élevé dans ces déſerts par les ordres & ſous la direction du grand *Salomon*, où les ſages de la terre s'occupent ſans relâche de la recherche du vrai, & des ſecrets de la nature. Cette vallée eſt une école de vertu : le vice n'oſe en approcher. L'immenſité des déſerts qui l'environnent en défend l'entrée. On y enſeigne la vérité, & toutes les ſources du ſavoir y ſont ouvertes ».

Abudah confus ſuivoit en ſilence le ſage qui le conduiſoit; mais tout occupé de ſes premières penſées, il diſoit en lui-même: » O prophète, que le haſard m'a bien ſervi! Que je me ſuis heureuſement égaré! Car ſûrement, c'eſt parmi ces ſources de ſcience & de vérité que je dois trouver le Taliſman d'*Oromane* ».

Ils arrivèrent au haut de la vallée, en face du temple de la philoſophie. Un grand portique d'une belle architecture grecque ſe préſenta d'abord aux yeux d'*Abudah*. Il y monte avec ſon guide par un grand perron ouvert, de forme ronde. Au fond du porti-

que s'ouvre une porte qui l'introduit dans une grande ſalle fort élevée. Le ſage lui dit: " Les rois même ſont obligés d'attendre ici que le gouverneur de ce palais ſoit inſtruit de leur arrivée. Il n'eſt permis à aucun étranger d'aller plus avant, qu'il n'ait fait connoître le ſujet de ſon voyage, & les motifs qu'il a de déſirer d'avoir entrée dans le temple auguſte de la ſcience ".

Abudah n'avoit pas oublié ſa grandeur prétendue, & il s'en falloit bien que ſon orgueil l'eût quitté avec ſa royauté, il en avoit conſervé les marques & l'eſprit. Il répondit au ſage avec une ſorte d'impatience: « Eh! bien donc, allez dire à votre gouverneur que le ſultan de *Tasgi*, ami de la ſcience & de la vérité, vient chercher dans ces retraites philoſophiques le précieux Taliſman d'*Oromane* ".

Le ſage ayant reçu les ordres du faux ſultan, alla en rendre compte au gouverneur. *Abudah* l'attendit dans la ſalle, où ſe trouvoient beaucoup d'autres candidats de tous les rangs, qui déſiroient d'être admis dans le collège des ſages: chacun avoit ſon introducteur particulier.

Le guide d'*Abudah* revint avec cette réponſe. " Notre gouverneur eſt charmé de

trouver dans un ſi grand monarque une paſſion ſi forte pour la vérité. Il m'ordonne de déclarer (comme à l'ordinaire) que le Taliſman d'*Oromane* eſt la fin de toutes nos recherches. Il invite donc le magnifique ſultan de *Tasgi* à faire tous ſes efforts pour trouver ce tréſor précieux, & à le chercher dans telle ſcience qu'il jugera le contenir. Mais, heureuſement pour le glorieux ſultan, il a rencontré *Abraharad* qui peut lui découvrir les ſecrets les plus cachés de la nature, & lui apprendre quels lieux récèlent le taliſman ſi déſiré & ſi digne de l'être.

„ Vous êtes donc, répliqua le roi de *Taſgi*, ce fameux *Abraharad* que mes ſujets m'ont tant vanté comme un prodige de ſavoir, comme un phiſoſophe univerſel qui connoît les propriétés de toutes les plantes, & de tous les minéraux de la terre ?

„ O prince ! dit *Abraharad*, ces connoiſſances ſont les moindres : ce ne ſont que les ſimples élémens de la ſcience de la nature. Mais je veux vous réveler quelques-uns de ces myſtères regardés juſqu'ici comme impénétrables, & que perſonne au monde n'a connus depuis le ſage & glorieux *Salomon*. Car qu'étoit-ce qu'*Oromane*, l'inventeur du taliſman qui porte ſon nom ? Le magicien

du feu, le grand alchymiſte du premier, du plus actif & du plus puiſſant des élémens, & rien de plus. Mais je ne veux pas vous amuſer de paroles, tandis que je puis vous convaincre par des prodiges. Que le magnifique ſultan de *Taſgi* daigne deſcendre avec moi ſous les voûtes ſouterraines de ce temple, où chaque ſcience a ſes appartemens & ſes laboratoires particuliers. C'eſt-là que vous ſerez initié aux myſtères de la nature & aux ſecrets de l'art „.

Abudah étoit au comble de la joie. Il remercioit le prophète, il ſe félicitoit d'avoir rencontré ſi à propos le ſavant *Abraharad*. Il le ſuivit dans une grande cour ſouterraine, entourée de portiques, ſous chacun deſquels il vit pluſieurs ſages & un grand nombre de diſciples qui recevoient leurs leçons.

Abraharad conduiſit le ſultan ſon élève ſous un portique particulier. Ce n'étoit que le veſtibule de ſon laboratoire. Il étoit rempli d'apprentifs ſages qui s'exerçoient dans les différentes parties de ſon art. “ Sans aller plus loin, dit *Abraharad*, je pourrois étonner le ſultan de *Taſgi* par le ſavoir ſeul du moindre de mes diſciples; mais j'ai d'autres myſtères à lui révéler „. En prononçant ces mots il ouvre une petite porte: ils

entrent ſous une voûte aſſez obſcure, & l'alchymiſte referme la porte.

Abudah regarda avec des yeux ſurpris & attentifs le nombre prodigieux d'outils, d'inſtrumens & d'uſtenſiles de toutes les ſortes, dont la voûte, les murailles & le pavé étoient garnis. Il n'en faut pas moins à l'art pour contrefaire les productions de la nature. *Abraharad* commence par préparer toutes ſes matières; il les met dans des vaſes; il allume ſes fourneaux: il combine les ſels, les terres, les eſprits, variant les doſes & multipliant les expériences ſuivant l'indication „. Patience & perſévérance, ô ſultan, s'écrie l'alchymiſte avec emphâſe! Patience & perſévérance! Ce ſont-là les premiers inſtrumens d'un ſage. Sans eux il ne peut opérer, tant il y a de cauſes cachées qui traverſent ſes opérations! Le ſecret que je prépare à cette heure, eſt le grand *Démogorgon*, ou le diſſolvant univerſel. Le procédé eſt long & ennuyeux: les manipulations ſont difficiles & rebutantes. Mais pour ne point vous faire trop attendre, & quoique le fourneau ne ſoit encore qu'au troiſième degré de chaleur, je vais vous montrer quels effets prodigieux produiſent les cauſes les plus foibles. Rien d'ailleurs ne ſera plus propre à vous faire

perdre mille préjugés que la coutume entretient contre quelques modifications particulières de la matière, & dont l'esprit du sultan de *Tasgi* n'est peut-être pas tout-à-fait exempt.

„ La terre que vous voyez est un amas de principes qui, par des séparations, conjonctions, assimilations, unions, disjonctions, & autres manipulations, peuvent former tous les êtres de ce monde visible, & un grand nombre d'autres substances que nos yeux n'apperçoivent point, ou que la nature retient encore dans l'état de non-existence. Vous voyez la semence, aussi subtile que l'atôme, dont les particules volatiles s'attirent réciproquement: c'est cette semence qui produit les arbres, le bois, les feuilles & le fruit. D'abord elle devient terre par la condensation. Ensuite ce qu'elle a de plus grossier se durcit & végette en se ramifiant. Les parties les plus subtiles montent par toutes les ramifications, où par leur activité elles se creusent des canaux tubulaires, tandis que les branches sont encore tendres: ce suc s'amasse en divers endroits des ramifications; il s'y étend en feuilles, & s'y accumule en grains attachés à la même tige. Jusques-là il a encore sa forme de principe

terreux & ſans ſaveur. En voilà, vous pouvez le goûter, il eſt inſipide; mais peu-à-peu il devient âcre, aigre, puis doux. Ainſi ſe forme le raiſin qui croît dans différens pays, cuit, amélioré & perfectionné par le ſoleil, le premier & le plus ſubtil des alchymiſtes. Tous les végétaux ſont produits de la même manière; & quoiqu'il y ait des fruits amers, aigres, ou ſucrés, ces différentes ſaveurs ſont toutes le produit d'une même terre, la terre première qui ſe modifie différemment, ſelon les couloirs où elle paſſe en s'élaborant. Il y a plus, ô glorieux ſultan! Je regarde comme très-vraiſemblable que la nature procède d'une manière uniforme dans la génération de toutes choſes; de ſorte que je me figure la ſemence des choſes comme un étendart par-tout ſemblable qui couvre la nature entière, quoique chaque être paroiſſe y avoir ſon enveloppe ou bannière particulière.

„ Comme en vertu des affections, des ſympathies de forme & de qualité, toutes choſes ſont liées par ces cauſes d'union & de conjonction; elles ont auſſi leurs averſions & leurs antipathies, c'eſt-à-dire des principes diſcordans qui font qu'elles ſont ſéparables, & ſe diviſent en effet, lorſque

la cauſe de leur union, cohéſion, ou ſubſtance, eſt détruite. Alors la continuité ceſſe, & ces êtres ſont réſolubles en leurs atômes conſtitutifs. Ainſi ſe fait ce qu'on appelle corruption, qui n'eſt qu'une nouvelle modification de la matière.

„ Il faut remarquer que nous avons donné divers noms à la même matière, pour exprimer les formes variées ſous leſquelles elle affecte nos ſens, & les idées qui proviennent de ces ſenſations. Ainſi quand le jus du raiſin écraſé fermente dans la cuve, nous diſons que le vin ſe fait; & quand le ferment des végétaux ſe réſout en une eſpèce de mucoſité glaireuſe, nous appelons cela putréfaction, quoique la nature agiſſe d'une manière ſemblable dans ces deux procédés. De même encore nous appelons la métamorphoſe de l'œuf en poulet, la naiſſance de cet animal, & quand le poulet mort eſt changé lui-même en une fourmilière de vers, nous donnons le nom de corruption à cette nouvelle tranſmutation. Mais quelles que ſoient nos idées, & les noms qui les expriment, rien n'eſt réellement détruit; ce que le vulgaire regarde comme une deſtruction, n'eſt qu'un changement de forme. Tous les êtres retournent au lit commun de la nature, où

ils dorment quelque temps, jusqu'à ce que des causes suffisantes les réveillent, & les fassent reparoître sous d'autres formes.

„ C'est pourquoi, ô sultan de *Tasgi*, l'alchymiste prend ce lit universel pour le fondement de la science sublime ; à l'imitation de la nature, il emploie dans ses opérations la force active du plus noble des élémens, du feu vivifiant : par cette méthode, la seule profitable, il apprend aux hommes la puissance secrette de la composition & de la résolution ; enfin, quand il tient cette clef de la science de la nature, & qu'il sait s'en servir, il est capable d'opérer tout ce qu'il veut. Maître absolu de ses opérations, il les gouverne à son gré, les précipite, les ralentit, ou les fixe, comme bon lui semble. La matière prend dans ses mains toutes les formes qu'il juge à propos de lui donner, pourvu qu'il ne manque point de patience ; car on peut égaler la nature, mais on ne peut pas la forcer. On ne peut pas aller d'une extrémité à l'autre sans passer par le milieu.

„ Vous voyez, ô prince ! ces deux bouteilles pleines d'une liqueur transparente comme du cristal. En les mêlant, elles deviennent rouges ; ainsi la plante que vous

mettez dans l'eau, quoiqu'elle ne se nourrisse que de cet élément, pousse des feuilles vertes, & donne des fleurs d'une autre couleur. Maintenant je puis rendre à ces liqueurs rouges leur première transparence cristalline, au moyen d'un dissolvant qui les séparera. Je puis encore leur donner une couleur différente, soit bleue, verte ou jaune, à tel degré de vivacité que vous désirerez. Toutes ces métamorphoses s'opèrent par un petit nombre d'agens simples & naturels „.

Alors *Abraharad* changea subitement son laboratoire en une chambre obscure. Une grande lumière succède aux ténèbres; & *Abudah* lit sur la muraille ces mots écrits en lettres de feu: *le sultan de Tasgi sera satisfait*. Cependant le sultan de *Tasgi* fut effrayé. *Abraharad* le rassura. “ Prince magnifique, lui dit-il, ne vous laissez pas troubler par cette apparence lumineuse. Ces prodiges doivent plutôt vous encourager que vous rebuter dans vos recherches. Du reste, cette lumière si belle & si vive, est un phosphore naturel extrait d'un résidu d'excrémens; ce qui sert à prouver que les formes les plus viles de la matière peuvent enfanter des merveilles... Mais quelles flammes bril-

lantes j'apperçois au-dessus du fourneau! Quel éclat! Quelles couleurs! Le beau rouge! Quel agréable mélange de bleu, de vert, de rose, de jaune & de blanc! O sultan! les rubis & les émeraudes de ton empire n'ont pas un éclat si vif & si pur „.

Abudah voyoit en effet un riche assemblage des couleurs les plus belles, qui couronnoit les creusets d'*Abraharad.*

“ Voilà, dit le Sage avec complaisance, voilà les signes glorieux du succès de mon opération. Le *menstrue* universel touche à sa perfection, & tous les trésors de la nature vont m'être ouverts. O sultan! louez le prophète qui a permis que vous fussiez témoin de ce grand œuvre.

„ Mais, demanda *Abudah*, cette composition que vous venez d'obtenir, est-elle le grand *démogorgon*, le dissolvant universel?

„ Oui, magnifique sultan, répondit *Abraharad*, c'est-là le dissolvant universel de toute substance, quelque dure & compacte qu'elle soit.

„ En ce cas, reprit le sultan, le talisman d'*Oromane* sera bientôt en ma puissance.

„ Peut-être, seigneur; car il faut du temps pour découvrir où ce trésor est caché.

„ Je vous tiens quitte de cette découverte,

ſage *Abraharad.* Je ſais où eſt le taliſman. Il eſt enfermé dans le coffre de fer ſur lequel vous m'avez vu aſſis au pied du rocher où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Il eſt dans ce coffre qui, juſqu'ici, a reſiſté aux plus grands efforts, mais qui ne tiendra sûrement pas contre l'activité de votre diſſolvant.

„ Quoi ! ô prince, ô ſultan de *Taſgi* ! s'écria le philoſophe, tu as en ta puiſſance le coffre de diamant à cinquante ſerrures, que l'on dit contenir ce précieux bijou, ce taliſman philoſophique qui donne la vie, l'immortalité, les richeſſes, la gloire & le bonheur à celui qui le poſsède ?. . . Mais voici, mon œuvre eſt achevé ; une vapeur bleuâtre s'élève du creuſet. Le *menſtrue* eſt parfait, je tiens la clef de la nature. Hâtons-nous d'aller rejoindre le coffre, & d'en tirer le tréſor de mon glorieux ſeigneur.

„ Non répliqua *Abudah* ; il eſt plus à propos de faire tranſporter ici le coffre. Je connois ſa vertu ; il ſuffit que je m'aſſeye deſſus, pour qu'il ſoit auſſitôt tranſporté avec moi par-tout où je le ſouhaite. Quand il ſera ici, le ſage & ſavant *Abraharad* pourra exercer à ſon aiſe la force de ſon art

ſur cette ſubſtance dure, & la réſoudre en ſes atômes primitifs „.

Abudah, en finiſſant ces paroles, quitte bruſquement l'alchymiſte, retrouve ſon coffre au pied du rocher, s'aſſied deſſus, & au gré de ſes deſirs il eſt tranſporté, lui & ſon tréſor, dans le laboratoire d'*Abraharad*.

Le philoſophe ayant enviſagé avec raviſſement le coffre énorme, prend ſon creuſet plein du *menſtrue univerſel*.

" Hélas! s'écria le ſultan: ſage *Abraharad*, tu t'abuſes! Ce qui diſſout toute ſubſtance peut-il être contenu dans un creuſet „?

Le ſage pâlit à ce diſcours, & de dépit il jeta le *menſtrue* par terre, où la liqueur reſta ſans s'altérer, & ſans miner la terre qui la portoit.

„ Hélas! s'écria de nouveau *Abudah*, où eſt à préſent l'alchymie? tout eſt perdu?

„ J'ai une fuſion froide, répondit aigrement *Abraharad*, & je m'en ſervirai au défaut de la fuſion ardente que je viens de perdre par votre faute. Je ferai paſſer au travers de cette ſubſtance dure, la foudre qui fond l'épée ſans endommager le fourreau ».

En effet, il prépare une nouvelle compoſition & l'applique ſur le coffre. Déjà des étincelles jailliſſent de pluſieurs côtés:

elles deviennent plus fortes, plus vives & plus fréquentes. *Abraharad*, au comble de la joie, & impatient de hâter l'effet de ſon tonnerre artificiel, s'approche plus près du coffre. Tout-à-coup une aigrette de feu change de direction, le frappe à la tempe, & le réduit en cendres.

A cette terrible cataſtrophe, *Abudah*, dont l'eſpérance étoit montée au plus haut degré, ſort comme un furieux du laboratoire, & erre dans la cour qu'il remplit de cris & de hurlemens affreux.

Après avoir ainſi exhalé ſa fureur & ſon déſeſpoir, il apperçoit un ſage qui avoit quitté le portique où il travailloit pour venir à lui. Il approchoit d'un pas modéré, & avec un air fort compoſé. Quand il fut près d'*Abudah*, il lui dit avec un grand ſang froid : « Malheureux ! pourquoi négligez-vous la conquête du taliſman d'*Oromane*, qui ſera en votre puiſſance, quand vous voudrez prendre la peine d'en jouir.

» En êtes-vous sûr, répliqua *Abudah* avec tranſport ?

» Je vous aſſure, pourſuivit le ſage, qu'à préſent vous êtes abſolument incapable de faire aucun uſage de ce tréſor.

» Et c'eſt pour cela, ſans-doute, dit

triſtement *Abudah*, que j'ai toujours été trompé dans mon attente, lorſque je me ſuis cru le plus près de l'obtenir ?

» Rien n'eſt plus vrai, répartit vivement le ſage.

» Eh bien donc ? ô vénérable ſage, ô philoſophe qui ſavez mieux que moi-même ce que je puis ! procurez-moi la vraie jouiſſance de ce tréſor ineſtimable que j'ai cherché ſi long-temps en vain.

„ Dites-moi, *Abudah*, le bonheur doit-il être dans l'eſprit ou dans les ſens ?

„ Il doit être dans l'eſprit. Je le confeſſe à ma honte ; j'ai négligé mon ame pour me livrer à l'attrait des ſens. O le plus ſage des hommes, ô le plus grand des philoſophes, quelle vérité vous me faites comprendre ! Quelle nouvelle ſcène vous ouvrez devant moi ! Mais continuez vos inſtructions céleſtes, achevez la guériſon que vous avez commencée.

„ Vous n'y êtes pas encore aſſez bien préparé, reprit le ſage *Gherar*. Je vous laiſſe la nuit pour vous tranquilliſer, & vous remettre du trouble où je vous ai ſurpris, & dont vous n'êtes pas revenu. Demain au matin, ſi je vous trouve d'un ſens raſſis & libre de toute paſſion, j'achèverai de

délivrer votre eſprit du joug tyrannique des vains plaiſirs qui le tiennent aſſervi. „.

Le philoſophe conduiſit *Abudah* parmi ſes élèves, & lui aſſigna enſuite un appartement particulier ſous ſon portique, pour y paſſer la nuit ſeul.

Le lendemain de grand matin, le ſage *Gherar* vint prendre ſon nouveau diſciple, & ils allèrent enſemble ſe promener dans la vallée qui ſervoit d'avenue au temple dédié à la ſcience & à la ſageſſe.

“ Que l'aſpect du ſoleil levant eſt agréable, dit *Gherar !* Quel doux plaiſir l'on goûte à contempler ſes premiers rayons qui, du ſommet de ces collines, deſcendent lentement dans la vallée ! Les bocages ſemblent auſſi ſenſibles que l'homme au ſilence & à la fraîcheur d'une belle nuit. L'herbe des champs jouit comme nous de ce bienfait de la nature. Ce gazon, deſſéché par la chaleur du midi, ſe renouvelle & ſe ranime pendant la nuit, pour lutter de nouveau, contre les feux brûlans du jour.

„ En vérité, reprit *Abudah*, un beau matin reſſemble à une nouvelle création. Quand l'aſtre du jour commence à paroître ſur l'horiſon, l'œil qui contemple la nature ſe dégager des ombres de la nuit, eſt porté

à croire que le monde ſort du néant, oubliant qu'il exiſte depuis une infinité de ſiècles. Heureux, mille fois heureux, celui qui paſſe ſa vie dans ces retraites paiſibles! Comme la roſée pénètre le ſein de la terre, ainſi la douceur de la joie s'inſinue mollement dans ſon cœur. Il eſt libre de ſoins & d'inquiétudes. Que la tempête déſole les mers, que la guerre ravage les cités; ni la tempête, ni la guerre, ne troublent ſon repos.

„ O *Abudah*! répliqua le ſage, les projets de l'ambitieux, les preſtiges des ſens, les deſirs de l'avare, & l'amour déréglé des plaiſirs, ſont encore plus à craindre pour l'homme que les feux de la tempête ou les ravages de la guerre. Connoiſſant votre foibleſſe, je vous ai conduit dans ces lieux pour vous convaincre, par cette ſcène délicieuſe, combien vous êtes incapable de jouir jamais d'un ſolide bonheur. Si le doux éclat du ſoleil levant, & la fraîcheur du matin vous affectent ſi voluptueuſement, la privation doit vous en être également affligeante. Dans la jouiſſance de ces biens, l'ame totalement paſſive eſt émue, affectée, gouvernée par les ſens, comme elle eſt délicieuſement affectée par les objets doux

& agréables au toucher, par l'odeur ſuave des fleurs, par les ondulations ſonores de l'air, par les ſaveurs des mêts exquis, ou par cette foule d'objets dont les couleurs & la ſymétrie flattent la vue.

„ Mais l'eſprit s'élève au-deſſus du corps: les délices de l'ame ſont conformes à ſon eſſence ſpirituelle, & proportionnées à ſon immortalité. Le vrai philoſophe cultive plus ſon eſprit que ſon corps, & ne permet jamais que celui-ci maîtriſe le premier. Il foule d'un pied égal les biens & les maux de cette vie, parce qu'il ſait que les uns & les autres ſont paſſagers. Sûr de ſon immortalité, plein de la haute idée de la perfection de ſon être, il verroit d'un œil tranquille la confuſion des élémens, la chûte du monde, & l'anéantiſſement de la nature viſible. Il la verroit rentrer dans le chaos, dont un pouvoir éternel la fit ſortir, ſans qu'il craignît de l'y ſuivre. Si la deſtruction du monde n'eſt pas capable d'ébranler ſon ame intrépide, jugez combien il eſt peu affecté des misères temporelles de la vie. Au milieu de la maladie la plus aiguë, lorſque ſon corps rongé d'ulcères tombe en lambeaux, ſon ame entière & indeſtructible ſe réjouit, dans l'eſpérance de ſortir bientôt de ſa

prifon de chair. S'il fouffre la faim, fon ame, toujours contente, contemple la juftice & la vérité. S'il eft en bute aux caprices du fort, à la malice des hommes, au mépris des infenfés, il fupporte tout cela avec une conftance égale : fon ame eft au-deffus de la bonne & de la mauvaife fortune; plus forte que la faveur & la cruauté des tyrans, elle fe rit encore des louanges & du blâme des fots. En un mot, ô *Abudah* ! le vrai philofophe trouve dans lui la fource de tous les plaifirs, & un bouclier à l'épreuve de tous les maux. La beauté de la vertu pofsède toutes fes affections. Il fait fe rendre maître des événemens par fon indifférence. Exempt de crainte, il ne fe livre point à l'illufion de l'efpoir. Libre du fentiment importun de la haine, il ignore les foibleffes de l'amour. Il n'admire rien, ne blâme rien & fouffre tout. Il fe prête à tout, feulement autant que le befoin l'exige, & ne fe donne qu'à lui-même. Le contentement eft au fond de fon cœur, parce qu'il eft vide de defirs, de projets, & de toutes les paffions qu'engendre la foif des plaifirs & des tréfors de la terre ».

Le fage *Gherar* prononça cet éloquent difcours avec une complaifance mêlée d'or-

gueil. *Abudah*, frappé de la ſublimité de cette doctrine, reſtoit immobile, ſans parler. Un tigre furieux deſcend de la montagne voiſine : ſa gueule ardente vomit le feu parmi des flots d'écume. Il s'élance avec rage vers le ſage & ſon diſciple, comme pour les ſaiſir tous les deux à-la-fois & les dévorer. *Abudah*, que les leçons de *Gherar* n'avoient pas encore perſuadé au point de lui faire oublier les expédiens auxquels les profanes ont recours dans un danger ſi preſſant, ſe précipite dans le courant qui couloit au milieu de la vallée, perſuadé que le tigre ne l'y ſuivroit pas.

Il gagne, en nageant, l'autre bord, & voit de loin le ſage *Gherar* qui fuyoit à perte d'haleine devant le tigre furieux qui le pourſuivoit. Le monſtre l'eut bientôt atteint; & avec ſes dents & ſes griffes aiguës, il déchire le philoſophe infortuné qui remplit les bois & les côteaux du bruit de ſes cris lamentables & inutiles.

Abudah, témoin de la fin malheureuſe du ſage, ne peut s'empêcher de s'écrier en ſoupirant : « Hélas ! qu'il eſt ridicule & vain à la foibleſſe d'affecter de la force ! Qu'il eſt ridicule & vain à l'homme imbécile, de ne pas convenir de ſa misère ! Je comprends à ce moment, que le but de la philoſophie

eſt d'affecter un empire abſolu ſur toute la nature. Mais cette ſcience orgueilleuſe devroit ſe borner à contempler avec admiration, des merveilles qu'elle ne peut pas même comprendre, loin de les pouvoir imiter. L'homme qui rampe ſur la pouſſière devroit-il porter la préſomption juſqu'à ſe croire ſupérieur aux biens & aux maux, aux récompenſes & aux peines que lui envoie la main puiſſante de l'arbitre du monde ,, ?

L'eſprit plein de ces réflexions, & de la terreur que dut lui cauſer la ſcène effrayante qui venoit de ſe paſſer ſur l'autre bord du courant, *Abudah* ſe lève, traverſe une allée ſombre, continuée entre deux montagnes, qui le conduit à une vaſte plaine, où un grand nombre de bergers & de bergères faiſoient paître leurs innocens troupeaux.

« Ici, dit *Abudah* en lui-même, il n'y a ni pompe, ni luxe, ni vanité; c'eſt une tranquillité champêtre, une paix douce & naturelle, ſans faſte, ſans prétention, ſans ſoucis & ſans inquiétude ,,.

Abudah avançoit toujours vers les bergers, dont le ſort lui ſembloit ſi digne d'envie. Un d'eux, paſſant par haſard auprès de lui, recule de frayeur comme à l'aſpect d'un monſtre,

& courant à pas précipités vers le reſte de la troupe, il leur crie de toutes ſes forces : " Fuyons, amis, fuyons la préſence du tyran de *Taſgi.* Non content de nous avoir chaſſés de notre pays de *Sakarah*, il vient encore nous enlever nos troupeaux ".

Le tyran fut touché de la confuſion & de l'épouvante que ſa préſence venoit de mettre parmi ce peuple de bergers. Il déteſta ſa cruauté, & les conjura de demeurer, leur proteſtant qu'il ne venoit point troubler le bonheur paiſible dont ils jouiſſoient. Sa parole n'étoit pas un garant sûr. Il les vit fuir devant lui en déſordre, traînant après eux leurs troupeaux, & regardant de temps en temps derrière eux, dans la crainte qu'ils avoient d'être pourſuivis par les armées cruelles des *Taſgites.*

Un vénérable *Bramin*, que ſon grand âge rendoit incapable de ſuivre les bons *Sakarahs* qui, depuis tant d'années, recevoient ſes inſtructions, & qu'il auroit voulu ne pas abandonner dans leur fuite, étoit aſſis d'un air majeſtueux ſur une pierre, à l'entrée de ſa cellule. Il ſe leva, quand *Abudah* fut près de lui, & le ſalua reſpectueuſement. " O ſultan ! lui dit-il d'un ton noble & ſimple, ce n'eſt pas le tyran de *Taſgi* que je

je ſalue, c'eſt celui qu'il a plu à la colère d'*Alla* d'établir ſur ſon peuple. Mais pourquoi cherches-tu le mal quand tu peux faire le bien ? Crois-tu que les méchantes actions puiſſent procurer une bonne fin ? Crois-tu trouver le bonheur où la malice triomphe ? O ſultan ! ne te flatte pas d'obtenir à prix de ſang & d'injuſtice le taliſman du grand *Oromane*. La pureté & la perfection, la vertu & la ſageſſe, l'humanité & la bienfaiſance, la piété & la religion, ſont les ſeuls moyens d'obtenir ce précieux tréſor.

„ Hâte-toi donc, ô homme! hâte-toi d'aller ſur le tombeau du prophète, confeſſer avec componction tes iniquités. Va reconnoître tes égaremens, & la vanité de tes folles recherches. Va puiſer la ſageſſe à la ſource pure de la vérité. Va apprendre de l'oracle infaillible, quelle eſt la volonté de celui qui a confondu juſqu'ici tes projets.

„ Bon & pieux *Bramin*, répondit *Abudah*, j'ai offenſé la providence, vous, & votre nation innocente. Je l'avoue dans les ſentimens d'un vrai repentir. Daignez me diriger dans mon voyage de *Médine* ; car il m'a ſemblé que juſqu'ici j'errois dans des lieux enchantés.

„ Le coffre de diamant vous portera lui-même à *Médine*, répliqua le *Bramin*.

„ Je l'ai laiſſé dans le palais de la philoſophie, dit *Abudah*. Pour l'aller chercher, il faut traverſer le courant, & s'expoſer à la fureur du tigre qui rode ſur l'autre rive.

„ Il y a un ſentier qui tourne le ruiſſeau vers l'orient : ſuivez cette route qui vous conduira ſans danger derrière le palais ; & en face du bâtiment, vous trouverez un petit pont étroit ſur lequel vous paſſerez le ruiſſeau. Du reſte, que *Mahomet* protège votre pieuſe entrepriſe !

Abudah remercia le *Bramin*, prit congé de lui, & lui aſſura que les *Taſgites* n'ayant pas connoiſſance de la plaine où les *Sakarahs* menoient paître leurs troupeaux, ils ne viendroient pas les y inquiéter.

Le *Bramin* ſouhaita mille bénédictions à *Abudah*.

Le marchand de *Bagdat*, faux ſultan de *Taſgi*, prend la route que lui avoit indiquée le ſaint homme, paſſe le pont, arrive au palais, entre ſous le portique d'*Abraharad*, pénètre dans le laboratoire, trouve ſon coffre, s'étend deſſus, s'endort dans la forte perſuaſion qu'il ſe réveillera dans le temple de *Médine*.

Dans un inftant, *Abudah* fe trouve fous la voûte fpacieufe d'une mofquée, couché fur le coffre de diamant. En ouvrant les yeux, il voit près de lui, d'un côté, la boîte de l'impitoyable forcière, qu'il avoit encore retrouvée dans les bocages de *Sadaski;* de l'autre côté, étoit une grande citerne pleine d'eau.

Au milieu de cette vifion, le *génie Barhaddan* lui apparoît & dit.

„ *Abudah*, reçois enfin les véritables clefs „ du coffre de diamant „.

Le marchand fe lève, approche du *génie*, fe profterne à fes pieds, & reçoit les clefs fortunées qu'il cherchoit depuis fi long temps.

„ Ouvre, dit *Barhaddan*, ouvre le coffre, „ & prends le tréfor „.

Abudah s'empreffe d'obéir, & dans un moment le coffre eft ouvert.

Quelque foi qu'il eût dans les paroles du *génie*, une fatale expérience lui avoit appris à craindre, quelque près qu'il fût de la poffeffion du talifman. Il lève le couvercle en tremblant, & non fans défiance. Auffitôt fort une nuée de plumes qui eurent bientôt couvert tout le pavé de la mofquée. Sa défiance redoubla à ce prodige; mais le *génie* le raffura en ces termes.

„ *Abudah*, mets à préſent ta main dans „ le coffre, & tires-en les tréſors qui y ſont „.

Abudah obéit, & tire d'abord un beau bras enſanglanté & garni d'un riche bracelet de diamans.

„ Ce bras, dit *Barhaddan*, a été inhumainement coupé du corps d'une belle ſultane par un eſclave qui n'en pouvoit arracher le bracelet. Crois-tu, *Abudah*, que la princeſſe qui le portoit, ait été heureuſe par la poſſeſſion de ce bijou ? „

Abudah, qui ne voyoit pas encore le Taliſman, continue à tirer du coffre tout ce que ſa main rencontre. Un pauvre malheureux ſe préſente, chargé de ſacs d'or dont le poids l'accabloit ; il trembloit & baiſſoit les yeux.

Un jeune homme ſurvient d'un air emporté, & plonge un poignard dans le ſein du miſérable chargé d'or. Auſſitôt pluſieurs femmes parées fort indécemment accueillent le meurtrier, partagent avec lui le fruit de ſon crime, & ſe mettent à danſer & à chanter.

Une foule de peuple accourt enſuite : un roi paroît accompagné d'une armée nombreuſe ; il ordonne qu'on égorge tout ce peuple, mais une force ſupérieure paſſe un

cordon autour du cou du roi, & la couronne lui eſt enlevée de deſſus la tête.

A cette ſcène ſuccède un ſpectacle plus plaiſant. C'étoit une centaine de foux avec des manteaux ſur leurs épaules : les uns avec des aîles attachées au dos, les autres avec des roues qu'ils faiſoient tourner ſans-ceſſe. Il y en avoit dont les yeux étoient toujours fixés au firmament ; d'autres traçoient des cercles en l'air avec des pailles ; d'autres répétoient ſans-ceſſe qu'un étoit en même temps plus grand & plus petit que lui-même, & publioient nombre d'abſurdités ſemblables, comme d'utiles découvertes.

Après que *Barhaddan* eût laiſſé au marchand le loiſir de conſidérer ce ſpectacle, il lui demanda : " comprenez vous ces choſes „.

„ Elles m'apprennent, répondit *Abudah*, ce que mes voyages ne m'ont déjà que trop appris ; que les richeſſes, ni les plaiſirs, ni les honneurs, ni la puiſſance, ni la ſcience, ni l'ignorance ne mettent point l'homme à l'abri des malheurs ; & que par conſéquent toutes ces choſes, dont on fait tant de cas, ſont abſolument incapables de procurer la poſſeſſion du Taliſinan d'*Oromane*.

„ Que croyez-vous que signifient les plumes, reprit *Barhaddan* ?

„ J'ignore ce qu'elles veulent dire, répondit *Abudah.*

„ Eh bien, continua le *Génie*, ce sont les désirs indiscrets, les vaines attentes, les projets ridicules; en un mot, les rêves trompeurs dont se repaît l'esprit de l'homme qui a quelqu'envie de parvenir à la jouissance du Talisman : c'est pourquoi elles se sont présentées à l'ouverture du coffre; & cette explication doit vous donner l'intelligence de tout le reste. Vous devez reconnoître le malheureux chargé d'or & dépouillé par un aventurier, ainsi que le voluptueux couronné roi, & dépossédé pour ses cruautés.

„ A présent, *Abudah*, poursuivit le *Génie*, puisque vous êtes convaincu que le Talisman d'*Oromane* ne peut pas se trouver parmi des bagatelles & des folies de cette espèce, cessez vos recherches, fermez le coffre, & attendez en silence la scène qui va suivre „.

Abudah referme le coffre, & reste debout les bras croisés devant lui, sans prononcer une seule parole.

Barhaddan se tourne vers la boîte, & dit : maudite sorcière, *démon* implacable; toi qui

te plais à tourmenter le genre-humain, fors à l'inſtant de ta retraite „.

La boîte ſe briſe auſſitôt en mille pièces, & la vieille ſorcière, portée ſur ſes potences, s'avance en tremblant vers *Barhaddan*.

„ Je ſais, lui dit-il, que ſuivant les loix de ta méchanceté naturelle, tu ne te plais que dans le mal. Je te connois, je ſais ton acharnement à porter les hommes au crime pour avoir le plaiſir barbare de les tourmenter enſuite par les remords. Je ſais auſſi, que, ſoumiſe au pouvoir de ceux qui protègent le genre humain, tu redoutes leur juſte indignation. Tremble donc, & vois moi d'abord purifier cet homme infortuné que tu as rempli de déſirs impurs, & captivé ſous l'eſclavage honteux des paſſions „.

Alors *Barhaddan* ordonna au marchand de ſe laver dans la cîterne; ce qu'il fît incontinent. Quand il fut purifié, le *Génie* lui dit de rouvrir le coffre de diamant.

Abudah l'ouvrit ſans peine, & en retira un petit livre, que *Barhaddan* lui dit de lire. Le marchand y lut ces paroles.

„ *Apprends, ô homme! que la nature humaine, imparfaite par eſſence, ne peut atteindre à la perfection; que le vrai bonheur eſt le Taliſman d'*Oromane; *que ce bonheur incor-*

ruptible est le privilége des êtres immortels ; que l'homme, créature fragile, doit se soumettre aux ordres de son créateur ; que le premier devoir & la fin de toutes les recherches de l'homme doivent être de connoître & d'accomplir la volonté de celui par qui il existe ; jusqu'à ce qu'il plaise à ce principe éternel de le retirer de la misère de ce monde, pour le faire jouir d'un bonheur sans fin dans le séjour de l'immortalité glorieuse».

Quand *Abudah* eût achevé de lire ces paroles sacrées ; pénétré d'un saint respect, il se prosterne & adore en silence le principe éternel d'en-haut : ce que le *Génie* lui recommande de faire plusieurs fois le jour.

Barhaddan se tournant ensuite vers la sorcière effrayée, il lui dit d'un ton impérieux : » Va, *démon* maudit, entre dans le coffre ; & là, contemple pendant cinquante ans le bonheur dont tu sais si bien inspirer le désir par tes vaines illusions ».

La sorcière obéit en frémissant de rage. Le couvercle du coffre retombe aussitôt avec violence, les serrures se referment d'elles-mêmes avec un bruit terrible, & le tout disparoît comme une vapeur noire qui se dissipe enfin en s'élevant dans l'air.

Abudah tend les mains vers le *Génie* pour le remercier. Il avoit disparu ; & ce qui sur-

prit davantage le marchand, c'eſt qu'il ſe trouva couché ſur ſon lit dans ſon palais de *Bagdat*, entouré de ſa femme & de ſes enfans qui fondoïent en larmes.

Dès que *Sélima*, qui avoit les yeux fixés ſur ſon époux, s'apperçut qu'il faiſoit quelque mouvement; elle ſe précipite avec tranſport ſur le lit, & lui demande s'il reſpire encore.

“ Si je reſpire, dit *Abudah!* Comment! femme, je ſuis plein de ſanté. Je voyage depuis trois mois; j'ai vu bien du pays, des déſerts, des plaines, des montagnes, des villes, des royaumes. J'ai même été couronné ſultan; mais ce n'eſt pas là le plus bel endroit de mes aventures.....

„ Mon ſeigneur rêve encore, s'écrie *Sélima* en l'interrompant. Vos enfans & vos eſclaves ſavent, ô *Abudah!* que depuis quatre jours que vous dormez ſur ce ſopha, ſans donner aucun ſigne de vie, nous avons craint que vous ne fuſſiez mort.

„ Ce que j'ai vu n'eſt donc qu'un ſonge; reprit le marchand. Le prophète ſoit loué de m'avoir appris la ſageſſe, & de m'avoir préſervé de tous les crimes que j'ai cru avoir commis, & de tous les maux que je m'imaginois ſouffrir!

„ Oui, ma chère *Sélima*, vous me voyez guéri des vaines terreurs & des inquiétudes désolantes qui jusqu'ici m'ont rendu à charge à vous & à moi-même. J'ai appris à me soumettre à la volonté d'*Alla*, & à me contenter du sort qu'il m'envoie. J'ai appris à vivre tranquille au sein de ma famille, à l'aimer comme elle m'aime, à faire du bien aux hommes; en un mot, à être aussi heureux qu'un mortel peut l'être sur la terre „.

Abudah prononça ces mots avec un air de contentement, & un ton de douceur qui annonçoient la tranquillité de son ame. Il embrassa tendrement sa femme, & reçut les innocentes caresses de ses enfans.

Le reste du jour se passa dans les délices d'une joie décente. Depuis ce moment, il n'y eut point dans toute la ville de *Bagdat* de famille plus unie, plus résignée & plus heureuse que celle du marchand *Abudah*.

Quand le *Génie Barhaddan* eut achevé son conte, *Iracagem* se leva de son trône, & lui fit signe de s'asseoir. Puis, se tournant vers l auguste assemblée, il adressa ces paroles aux disciples de la race immortelle des *Génies*.

“ Écoutez, vils reptiles, dont la vie est un souffle, & la demeure comme le sable

que le vent emporte ; vous qui avez les yeux fixés vers la terre, & qui ne voyez pas la poussière dont elle est couverte ; vous qui élevez quelquefois vos regards timides vers le ciel dont les nuages vous dérobent la vue ; n'espérez pas trouver des plaisirs durables au sein de l'inconstance. Le bonheur du monde ressemble aux lettres que l'enfant trace sur le sable au bord de la mer : le vent souffle, elles disparoissent. L'œil mortel ne peut voir ce qui ne change point ; & ce qui change ne remplit point les désirs de l'homme. Attendez donc, enfans de la terre, attendez avec patience le moment où vous serez admis dans les jardins fortunés où règne un printemps éternel, dans les palais que la foudre n'écrase point, dans les retraites heureuses que le temps respectera à jamais. Sachez que le bonheur est avec *Alla* & son prophète *Mahomet ;* que le Talisman d'*Oromane* est l'obéissance à Dieu & l'amour de sa loi.

„ Vos soins & votre industrie sont louables, infatigable *Barhaddan*, ajouta *Iracagem :* les mortels vous doivent des remercîmens, pour les leçons de sagesse & de vérité que vous leur donnez. Et vous, ô mon généreux frère ! dit le même *Génie* à *Mam-*

louk, qu'avez-vous fait pour le genre-humain? Comment avez-vous mérité le glorieux titre de protecteur des hommes?

„ Je leur ai enseigné la sagesse & la vérité, comme mon frère *Barhaddan*, répondit *Mamlouk*: le conte du Dervis *Alfouran* est la preuve du succès dont mes soins ont été suivis „.'

CONTE SECOND.

LE DERVIS ALFOURAN.

ALFOURAN avoit gagné l'affection de toute la province d'*Eyraca*, par la saintété de ses mœurs, & l'austérité de sa vie. Mais personne n'étoit plus attaché au saint Dervis, que *Sanballad*, fils de *Sami*, marchand de *Bassora*, que son père avoit dessein d'élever dans son commerce.

L'hermitage d'*Alfouran*, enfoncé dans l'épaisseur d'un bois au-delà du fauxbourg de la ville, étoit creusé dans le roc, sur

le penchant d'une montagne qui s'élevoit à-peu-près au milieu du bois. Il y avoit deux cellules, dont la première étoit destinée aux usages ordinaires de la vie. La plus reculée servoit de temple au Dervis : là, il prioit & s'acquittoit des autres devoirs de la religion, & des pratiques de sa dévotion particulière.

Une petite source qui couloit de la montagne avec un doux murmure, lui fournissoit la plus belle eau. L'ingénieux hermite avoit creusé de ses mains un petit bassin dans le roc, où cette eau pure venoit se rendre. De-là elle descendoit en forme de cascade dans le bois, dont elle alloit arroser les arbres, formant çà & là de petites nappes d'eau, & se perdant enfin, après s'être divisée en une infinité de moindres ruisseaux.

Devant la porte de la cellule, il y avoit un petit gazon, qui, sous l'ombre des arbres qui l'environnoient, & par l'attention du Dervis à l'arroser souvent, formoit le plus beau tapis de verdure.

Un plant épais de cèdres & de palmiers, dont les branches couvroient cette retraite agréable, & formoient au-dessus une espèce de voûte impénétrable aux rayons du soleil, lui donnoit un air grand & majestueux.

Ceux qui en approchoient étoient ſaiſis de reſpect & d'une ſainte frayeur.

On accouroit de toutes parts ſous cette voûte champêtre, pour y recevoir les inſtructions céleſtes d'*Alfouran*. Il avoit le don de perſuader, & ſa bouche diſtilloit la douceur du miel. Le matin, au lever du ſoleil, une foule de gens venoient l'entendre, & ils s'en retournoient plus gais à leurs travaux. D'autres quittoient au milieu du jour leurs occupations les plus preſſantes, pour recueillir ſes divines paroles: ces hommes ſimples & dévots négligeoient tout autre ſoin, & malgré la pauvreté où leur négligence les réduiſoit, ils ne pouvoient réſiſter à l'attrait impérieux de l'éloquence d'*Alfouran*.

Le fils de *Sami* étoit le plus aſſidu aux leçons ſéduiſantes du dervis de *Baſſora*, & celui ſur qui elles faiſoient de plus fortes impreſſions.

Son ame, frappée des diſcours & de l'exemple de ce ſage, ſembloit avoir perdu toute autre penſée. Une vie auſtère & retirée, telle que celle d'*Alfouran*, étoit l'unique objet de ſes vœux. La ſociété lui devenoit à charge; les dignités, les plaiſirs & toutes les conditions du monde lui paroiſſoient

vaines & méprisables. Il ne voyoit de grand que le dervis, & le bonheur de vivre avec lui dans la solitude.

Un jour que le dervis avoit discouru avec son éloquence ordinaire sur le mépris du monde, le détachement de soi-même, la vanité des soins & des peines que l'on se donne pour les biens & les commodités de cette vie mortelle, *Sanballad* alla trouver le saint homme, le salua avec un profond respect, & le supplia de vouloir bien l'initier aux mystères de sa vie sainte & heureuse.

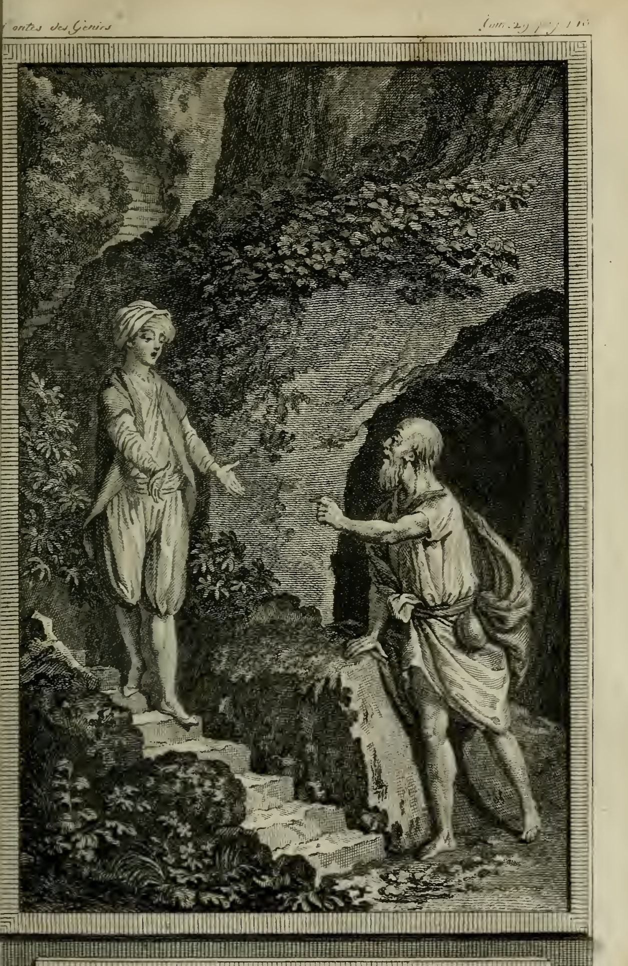
Alfouran regarda attentivement le jeune homme, son air délicat, sa beauté modeste, fraîche comme la rose du matin, ses yeux humides des larmes de la pénitence, sa bouche vermeille qui s'entr'ouvroit pour exhaler les soupirs de componction dont son cœur étoit plein.

„ Et tu peux quitter les vanités de la vie, ô jeune homme, lui dit *Alfouran*? Tu peux passer dans la retraite & l'abstinence les plus beaux jours de ta jeunesse? Tu peux quitter pour toujours tes connoissances, tes amis, tes parens, tes liaisons, tes affaires, tes plaisirs? Tu peux détacher ton ame de tous ces biens, & leur préférer

la vie dure, ſolitaire & pénitente d'un vieux dervis? Si tu te crois aſſez de courage pour cela, laiſſe-moi éprouver auparavant ta foi & ton obéiſſance. Monte ſur ce roc eſcarpé, par le ſentier que j'ai taillé dans la pierre vive ſur ſa pente, & va t'aſſeoir ſur la pierre qui eſt dédiée au feu pur du ſoleil. Reſte-là trois jours & trois nuits. Laiſſe-toi fondre par l'ardeur du ſoleil pendant le jour, & mouiller la nuit par la roſée du ciel. J'aurai ſoin de te porter les mets les plus exquis, que les riches de Baſſora m'envoient chaque jour pour exciter mon appétit. Je les ſervirai devant toi; mais ſi tu y touches, ou ſi tu oſes même permettre à ton eſprit de les convoiter, que la malédiction du dieu du feu ſoit ſur toi!,,

Le préſomptueux *Sanballad* ſe lève plein de joie, & monte ſur la ſainte montagne. Il trouve la pierre conſacrée au ſoleil, & s'y aſſied ſelon l'ordre du dervis. Il paſſa le premier jour dans un grand ſilence, & avec une conſtance merveilleuſe, les yeux fixés à terre, ſans oſer changer de poſture, & implorant en ſecret l'aſſiſtance puiſſante de celui qui donne la foi, & qui peut la faire triompher de tout obſtacle.

Le ſecond jour, *Alfouran* fit ſervir de-



Monte sur ce roc escarpé, par le Sentier que j'ai taillé dans la pierre vive,

J. M. halbou f.

vant *Sanballad* un banquet ſomptueux qu'il avoit commandé exprès, & qu'on lui envoya de la ville. Car le dervis avoit coutume de recevoir chaque jour de pareils préſens de ſes diſciples; ce n'étoit pas pour ſon uſage, ainſi qu'il le diſoit, mais plutôt pour augmenter le prix de ſon abſtinence rigoureuſe, par l'attrait de la tentation, & ſon courage à la vaincre. Ces mets délicats reſtoient toute la journée expoſés ſur une table de pierre dans ſa cellule, & à midi il les portoit ſur le haut de la montagne, où il les offroit en ſacrifice, les faiſant conſumer par le feu ſacré, qu'il tiroit des rayons du ſoleil.

Sanballad ne jeta pas même un regard ſur les viandes délicates qu'on ſervit devant lui. Le dervis voyant ſa conſtance religieuſe, exalta ſa foi, & l'encouragea à y perſiſter juſqu'à la fin. ,, Courage, jeune homme, lui dit-il, vous êtes aux deux tiers de votre épreuve; mais ſongez que chaque moment va vous couter plus que les deux jours entiers que vous avez paſſés avec tant de réſolution. Ne vous manquez pas à vous-même; la force du ciel ne vous manquera pas. „

Cependant Sanballad, excédé de veille

& de fatigue, parut plus fort le troisième jour que le précédent. On eût dit que, par un effet contraire aux loix de la nature, l'abstinence lui donnoit une nouvelle vigueur. Il ne se montra pas plus sensible aux tentations que le dervis mit en œuvre pour ébranler sa fermeté. Le pieux jeune homme triompha de tout, & sortit avec gloire de cette pénible épreuve.

Ainsi initié, au moins en partie, aux mystères qu'il avoit désiré de connoître, il descendit de la montagne avec *Alfouran*, qui le mena dans sa cellule, où il lui apprêta un repas frugal, & l'exhorta à prendre du repos, tandis qu'il retourneroit porter ses offrandes accoutumées sur l'autel du feu.

Alfouran passa le reste du jour dans cet acte de dévotion, & pendant tout le temps que dura le sacrifice, le jeune homme entendit une musique ravissante qui sembloit descendre de la montagne, & qui remplissoit tout l'hermitage de son harmonie enchanteresse.

Ainsi vivoit le dervis de Bassora. Le matin il prêchoit au peuple, tandis que Sanballad recevoit leurs offrandes, & les laissoit sur la table de pierre dans la première cellule. Au milieu du jour, le saint homme mon-

toit avec les offrandes, pour en faire un ſacrifice. Le fils de Sami ſatisfaiſoit alors à ſa dévotion particulière dans la cellule intérieure, & une muſique céleſte lui apprenoit que ſes prières étoient agréables au ciel. Dès que le ſoleil quittoit l'horiſon, *Alfouran* deſcendoit vers *Sanballad*, qui ſervoit quelques racines ſur le gaſon près de la fontaine; le dervis & ſon élève prenoient ce repas ſimple apprêté par la nature & l'abſtinence.

Le jeune dervis étoit chaque jour plus édifié de la doctrine & de la ſainteté de ſon maître. Les habitans de Baſſora continuoient à leur apporter les vains objets de leur luxe & de leur délicateſſe, qu'*Alfouran* recevoit comme des marques de leur attachement, & qu'il ſacrifioit enſuite comme des vanités ſenſuelles & propres à enflammer les paſſions.

Les prières de *Sanballad* étoient toujours agréables au pouvoir ſuprême qu'il adoroit. Chaque jour il en recevoit le témoignage flatteur; chaque jour les doux ſons d'une harmoine divine venoient frapper ſes oreilles.

Le vieux *Alfouran* & le fils délicat de Sami vécurent ainſi, fidèles adorateurs du feu, juſqu'à ce que toute la ville de Baſſora, abandonnant entièrement les affaires de ſon

commerce, embrassa la religion du dervis.

Tout ce que Sanballad trouvoit à redire dans la sainteté de son maître, c'étoit qu'il s'obstinât à lui refuser la permission de l'accompagner sur la montagne du sacrifice. Cette pensée le chagrinoit. Il croyoit que sa ferveur pouvoit le rendre digne de ce divin emploi, & il ne savoit à quoi attribuer le refus constant du saint homme. Il lui en demandoit quelquefois la raison : *Alfouran* lui donna toujours la même réponse.

„ O jeune homme, lui disoit-il, sache que celui-là seul est digne d'offrir un tel sacrifice au feu, qui, par une longue abstinence, a sanctifié son esprit, en le purifiant de tout desir terrestre. Non, Sanballad, il s'en faut bien encore que vous soyez parvenu au sublime degré de sainteté qu'exige ce ministère sacré. Vous avez encore plusieurs années à passer dans les exercices & les épreuves d'une vie pénitente, vous y devez persister pendant un grand nombre de soleils, avant que d'être admis à l'emploi le plus noble & le plus grand dont l'homme soit capable. Attendez donc avec une humble résignation, que le temps de votre épreuve soit accompli. Ne doutez pas que la divinité du feu ne vous appelle au ser-

vice de ſes autels, lorſqu'elle vous jugera digne de lui offrir des ſacrifices qu'elle puiſſe agréer. „

L'empreſſement du jeune homme pour être admis avec ſon maître dans les fonctions les plus ſaintes du miniſtère des autels, n'avoit rien d'étonnant après la première démarche qu'il avoit faite contre l'avis de ſes parens, & malgré leurs ordres. S'il avoit pu réſiſter aux tendres prières d'une mère qui l'adoroit, & à toute l'autorité paternelle, pour aller vivre ſous la direction & dans la retraite du dervis, il étoit bien capable de murmurer contre l'obſtination d'*Alfouran* à s'oppoſer à ſes deſirs.

Sanballad repoſoit ordinairement ſur la table de pierre dans la cellule extérieure. *Alfouran* couchoit dans le même endroit ſur un lit de cailloux aigus.

Vers minuit, lorſque Sanballad étoit le plus violemment tourmenté par le deſir indiſcret qui ne le quittoit preſque jamais, il entend un vent léger qui agitoit les arbres de la forêt. La lune brilloit ſur la ſurface liquide du baſſin. Le jeune ſolitaire apperçoit tout à coup à la porte de la cellule un petit homme vieux. Son premier mouvement fut d'appeler *Alfouran*. Il veut crier, mais

ſa langue reſte glacée dans ſa bouche, ſans qu'il puiſſe prononcer une parole. Cependant le ſpectre entre, approche de *Sanballad*, & lui parle ainſi à voix baſſe :

» Je ſuis le bon génie qui préſide à tes jours. *Alfouran*, ton maître hypocrite, a réſolu cette nuit ta mort ; il doit te ſacrifier à ſon dieu barbare. *Sanballad* eſt d'un eſprit trop curieux & trop pénétrant pour une religion myſtérieuſe qui demande une foi aveugle. Mais ta jeuneſſe & ta confiance m'ont touché ; & je veux venger la ſainteté du prophête outragé. Je viens donc t'avertir du danger où tu es, & t'en délivrer, tandis qu'*Alfouran* eſt encore dans la force du premier ſommeil. J'y ajouterai un ſecond bienfait. Le dervis poſsède le cachet du génie *Nadoc*. Il le vola à un bramin d'une haute piété. Je veux te le donner. Si tu te ſens aſſez de courage pour le lui ravir, lève toi d'abord, mets la main dans ſon ſein, car il le porte toujours ſur ſa poitrine. Si tu peux le ſaiſir, tu n'as rien à craindre. Car au moment que tu le tiendras, il déployera ſes vertus en ta faveur, & tout ce que tu déſireras ſera auſſitôt. Courage donc, aie confiance en la parole de celui qui vient te ſauver, & quand tu

ſentiras le cachet dans ta main, n'oublie pas d'en faire uſage.

» Et comment dois-je m'en ſervir, répondit *Sanballad*, flottant entre la crainte & l'eſpérance ?

» Souhaite tout ce que tu voudras, répliqua le génie ; ton ſouhait ſera auſſitôt accompli. Mais hâte-toi, ne perds pas un moment, car je prévois que dans quelques minutes *Alfouran* ſe réveillera. »

Sanballad ſe lèva précipitamment, approcha doucement du Dervis, gliſſa la main dans ſon ſein, ſentit le cachet, & s'en ſaiſit.

Alfouran ſe réveille ; mais le jeune homme ſouhaite que le Dervis ſe rendorme, pour lui laiſſer le temps de ſortir de la cellule.

Auſſitôt *Alfouran* retombe dans un profond ſommeil. *Sanballad* connut alors la vertu du cachet du génie *Nadoc*, bénit *Alla* & *Mahomet* ſon prophète, & s'enfuit, ſans s'inquièter, quand le Santon ſe réveilleroit.

A peine ſorti de la cellule, il rencontre le fidelle génie *Mamlouk* qui l'attendoit, & qui lui dit en le voyant :

« Je connois à préſent, ô courageux *San-*

ballad, que tu as triomphé de la méchanceté d'*Alfouran*. Montons ensemble sur la montagne, je veux te convaincre, par tes yeux, de la folie du Dervis, & du culte qu'il rend au feu. »

Parvenus au sommet de la montagne, ils trouvent l'autel du sacrifice.

» Remue cette pierre, dit le génie *Mamlouk*, au fils de *Sami*.

» O *Mamlouk*, répondit naïvement le jeune homme, vous me demandez une chose impossible. Vous ignorez peut-être que j'ai passé trois jours entiers sur cette pierre, en contemplation, & dans une austère abstinence ? c'étoit la première épreuve par laquelle je devois être initié à la religion du soleil. J'ai fait bien des efforts pour l'ôter de sa place, & toujours en vain : cette entreprise surpasse mes forces ».

Mamlouk répliqua : » Lorsque le Dervis, muni du cachet du génie *Nadoc*, lui commandoit de rester ferme & inébranlable dans sa place, vous n'aviez garde de l'en pouvoir ôter. Mais à cette heure, *Alfouran* n'a plus d'empire sur cette pierre ».

En effet, dès le premier effort que fit *Sanballad*, pour mouvoir la pierre, il l'ôta facilement de sa place.

Alors

Alors il apperçut un efcalier fombre, taillé dans le roc vif, qui defcendoit au centre de la montagne.

Mamlouk lui ordonna de defcendre & de ne point craindre; „ car, ajouta le génie, je vous y fuivrai. Quoique invifible, je ferai toujours avec vous; je vous inftruirai de quelle manière vous devez vous comporter dans ce lieu. Je vous recommande feulement de ne pas perdre le cachet du génie Nadoc, & d'être déterminé de faire tout au monde pour le conferver „.

Suite du conte du Dervis ALFOURAN.

LE fils de *Sami* furpris, mais encouragé par la préfence & la promeffe du *génie Mamlouk*, defcend dans le vafte & profond abîme de la montagne, par un efcalier tournant, foutenu par un pilier de pierre qui en faifoit l'axe.

Après avoir defcendu trois cent degrés, il rencontre une porte baffe qui l'eût arrêté fans le cachet de *Nadoc*. Mais elle s'ouvre à fon commandement, & il continue fon chemin au travers d'un fentier fombre & étroit, coupé dans le roc vif.

L'iſſue de ce paſſage étoit fermée par une autre porte de fer : elle s'ouvre, comme la première, à l'approche de *Sanballad*, & montre à ſa vue une caverne immenſe, éclairée par une ſeule eſcarboucle placée au milieu. La voûte & le contour étoient ornés de toutes les richeſſes que l'hypocrite *Alfouran* avoit reçues des habitans de *Baſſora*, & qu'il diſoit avoir offertes en ſacrifice à ſa prétendue divinité.

« Eh quoi ! dit *Sanballad*, à ſon guide inviſible, quel étoit donc le deſſein du Dervis ? Pourquoi amaſſer des richeſſes dont il ne fit jamais aucun uſage ?

„ Avancez & voyez, répondit le *génie* „.

Sanballad apperçoit un enfoncement à un des coins de la caverne. C'étoit l'entrée d'un ſecond paſſage, taillé dans le roc comme l'autre, mais beaucoup plus large, ſoutenu par un grand nombre de piliers, & éclairé par autant d'eſcarboucles placées dans l'entre-deux.

Il entre : un ſon lugubre frappe ſes oreilles : divers inſtrumens font retentir ces lieux de leurs accords plaintifs. Il avance au bruit de cette harmonie funèbre, & voit au loin une multitude de matrones voilées, qui ſe promenoient gravement & en ſilence.

« O *Mamlouk*, s'écria le voyageur, souhaiterai-je que ces femmes me reçoivent, comme elles ont coutume de recevoir *Alfouran* lui-même ?

» Oui, répliqua *Mamlouk*; & je m'apperçois déjà que le souhait est formé dans ton cœur ; car elles s'avançent vers toi avec un air de connoissance „.

Le *génie* parloit encore. Déjà toutes les matrones s'empressent autour de *Sanballad:* les unes lui baisent les mains, les autres embrassent ses genoux : d'autres se prosternent devant lui ; & dans l'excès de leur vénération, elles s'estiment heureuses si elles peuvent seulement toucher les bords de sa robe.

Le feint *Alfouran*, accompagné de ce nombreux cortège, arrive au bout du passage, entre sous un grand portail qui l'introduit dans un temple spacieux, tout de diamant. Au milieu étoit un autel en forme de cœur, dont la pointe étoit appuyée sur le pavé. Un feu de bois aromatiques, & de parfums odoriférans brûloit jour & nuit sur l'autel. Il étoit entretenu des huiles, de l'encens, & des autres aromates que les habitans de *Bassora* apportoient en abondance

au Dervis, qui ſavoit ſi bien abuſer de leur ſimplicité.

Dès que *Sanballad* ſe fut avancé vers l'autel du feu, les Orgies commencèrent. Alors les dévotes matrones, ſaiſies d'un enthouſiaſme frénétique, & comme tranſportées hors d'elles-mêmes, ſe mirent à courir çà & là en gémiſſant, en pleurant, en criant de la manière la plus ſiniſtre. Puis, elles ſe dépouilloient juſqu'à la ceinture, & ſe fouettoient cruellement. Il y en avoit qui faiſoient mille poſtures & mille contorſions extravagantes, comme ſi elles euſſent été poſſédées de quelque mauvais génie. Excédées enfin de fatigues & de peines, elles tombèrent dans un profond ſommeil, étendues ſur le pavé du temple, autour du feu qu'elles avoient adoré. Telles étoient les annonces d'une ſcène bien plus profane.

« *Sanballad*, dit *Mamlouk*, c'eſt à préſent que vous avez beſoin de courage & de fermeté. Vous ſentez-vous aſſez de force pour réſiſter à la tentation, quelle qu'elle puiſſe être ?

„ Hélas! répondit le fils de *Sami*, je n'ai eu que trop de préſomption, mais elle avoit pour principe l'orgueil qu'inſpire une fauſſe religion.

„ Votre défiance eſt raiſonnable & prudente, répartit le *génie* : elle annonce un eſprit humble ; elle eſt encore le préſage de la victoire. Cependant, comme la tentation feroit trop forte pour un Néophite, j'ai obtenu du prophète que nous changerions ici de perſonnage. Je vais repréſenter *Alfouran* ; & devenu inviſible, vous m'accompagnerez dans ce labyrinthe d'erreurs déplorables „.

En achevant ces paroles, *Mamlouk* parut ſous les traits du Dervis : *Sanballad* ſouhaita d'être inviſible, & ſe tint à côté du *génie* traveſti.

Alors *Mamlouk* frappa des mains en les élevant en haut. A ce bruit, les matrones ſe réveillèrent, & entourèrent le feint *Alfouran*, qui leur commanda de lui apporter la coupe d'amour.

Auſſitôt, les quatre plus anciennes allèrent quérir, dans l'endroit le plus ſecret du temple, une grande coupe de criſtal qu'elles lui préſentèrent. Il en but le premier, & toutes en firent autant après lui.

La liqueur opéra d'abord. Ces femmes ſe mirent à chanter les chanſons les plus profanes, & à témoigner par leurs geſtes indécens, les deſirs dont elles étoient tranſportées : tranſports qui dégénérèrent bientôt en une

eſpèce de fureur. Elles quittent leurs habillemens, & courent toutes nues dans le temple, découvrant des marques non équivoques de leur proſtitution, qu'elles avoient cachée juſqu'à ce moment ſous une vaine apparence de ſainteté.

Le *génie* ne crut pas devoir pouſſer plus loin le perſonnage d'*Alfouran*, en le contrefaiſant juſqu'au bout. *Sanballad* avoit aſſez vu de ces myſtères d'horreur. *Mamlouk* le prit par la main : ils remontèrent vers le ſommet de la montagne. Déjà le ſoleil diſſipoit les ombres de la nuit, & à meſure qu'ils s'élevoient de la caverne, ils voyoient ſes rayons briller au-deſſus de leur tête.

“ Et qui ſont ces femmes impudiques, demanda le fils de *Sami* à ſon guide, tandis qu'ils remontoient enſemble ?

„ Ce ſont, répondit *Mamlouk*, des femmes ſimples & crédules qu'*Alfouran* abuſa. Elles venoient l'entendre dans le ſilence de la nuit, & peu-à-peu il ſut ſi bien les ſéduire, qu'il leur perſuada qu'elles honoroient la divinité par ces cérémonies infâmes. Mais taiſons-nous; je vois la foule qui ſort des portes de *Baſſora* pour recevoir les leçons du Dervis hypocrite, & lui prodiguer leurs hommages.

„ *Alfouran* va-t-il se réveiller & les instruire à son ordinaire, dit *Sanballad* au *génie* ?

„ Non, répliqua *Mamlouk*. Le prophète est irrité : il ne peut plus supporter la vue de ces infamies. Mais hâtons-nous de joindre les crédules sectateurs d'*Alfouran* „.

Mamlouk, toujours déguisé sous les traits & les habits du Santon, descend de la montagne, & va se mettre à la porte de la cellule extérieure. La foule s'assemble autour de lui : les uns le combloient de mille bénédictions, en versant des larmes de pénitence; d'autres lui donnoient les noms les plus saints, poussant leurs respects jusqu'à l'adoration.

Au milieu de ce culte si mal placé, *Mamlouk* élève sa voix qui ressembloit au bruit du tonnerre ; & ces paroles effrayantes frappent les oreilles des habitans de *Bassora*. " O hommes insensés ! infâmes idolâtres ! Pourquoi avez-vous abandonné le culte que le prophète vous enseigna, pour suivre les impostures de l'enchanteur *Alfouran* „ ?

Après avoir prononcé ces mots, le *génie* quitta la figure du Dervis, & se montra au peuple dans tout l'éclat de son origine céleste.

Tout le monde fut étonné de ce changement subit. Le *génie* continua de la sorte.

„ Je suis *Mamlouk*, l'ange protecteur de

votre ville. Je n'ai pu voir, ſans la douleur la plus ſenſible, combien vous vous êtes écartés de la doctrine & du culte du prophète.

„ Les deſtins avoient réſolu de mettre votre foi à l'épreuve. Vous deviez être tentés par les preſtiges d'*Alſouran*; il vint habiter pour cet effet dans ce bois, qu'il rendra à jamais célèbre. Sous le maſque trompeur d'une ſainteté affectée, il ſut gagner tous vos cœurs. Vous l'écoutiez comme un oracle; vous le révériez comme un ſaint. Le deſir de l'entendre vous faiſoit négliger vos occupations les plus importantes, tous les travaux étoient ſuſpendus : le commerce languiſſoit : les devoirs les plus indiſpenſables de la ſociété étoient violés : vous vous oubliez vous-mêmes, pour ne penſer qu'à lui : vous vous priviez de tout pour le lui offrir. Hommes imbéciles ! hommes aveugles ! mortels trop crédules !

» *Alſouran* poſſédoit le cachet du *génie Nadoc*. Il s'en ſervit pour faire creuſer aux eſclaves ſoumis à ſon pouvoir, un vaſte ſouterrain dans les entrailles de cette montagne. C'eſt-là que ſont les monumens affreux de ſa méchanceté & de ſon hypocriſie. Je vais les montrer à vos yeux „.

Le *génie* ayant fini de parler, ordonna au fils de *Sami* d'éveiller ſon ancien maître, ce qu'il fit. Le Dervis, épouvanté lui-même de l'énormité de ſa faute, parut tremblant & confus devant *Mamlouk*, & ceux qu'il avoit rendus complices de ſon idolâtrie.

Dès que le peuple vit *Alfouran*, à peine peut-il réſiſter au charme de ſa préſence, ſoutenu par la grande idée qu'on en avoit toujours eue, & que les reproches de *Mamlouk* n'avoient point entièrement effacée. Tel eſt l'empire de la ſuperſtition. Ces fanatiques furent tentés de ſe proſterner & de l'adorer. L'éclat glorieux qui environnoit le *génie* put à peine les contenir. *Mamlouk* qui liſoit dans leurs ames, s'écria avec indignation : « O habitans de *Baſſora !* eſt-ce donc en vain que je vous rappelle au culte de *Mahomet* ? Mes peines & mes inſtructions ſeront-elles inutiles ? Eh bien donc ! ſi vous êtes ſourds à ma voix, regardez dans les entrailles de cette montagne, & apprenez à connoître qui des deux mérite la préférence, *Alfouran* ou *Mahomet* ».

Les yeux du peuple ſe fixent ſur le côté de la montagne, qui, s'ouvrant tout-à-coup, découvre les cavernes & le temple.

Les habitans de *Baſſora* virent avec ſur-

prise les riches offrandes qu'ils avoien apportées au Dervis pour les brûler en sacrifice sur l'autel du feu.

Mais ils furent épouvantés, lorsque ce gouffre de la plus infâme débauche vomit ces femmes prostituées, dont la nudité découvroit l'opprobre aux yeux de leurs concitoyens qui les avoient regardées jusques alors comme des modèles de chasteté, & qui n'en pouvoient plus supporter l'indécence. Ce qui les irritoit davantage, c'est qu'ils reconnurent parmi ces vils instrumens de l'intempérance du Dervis, les uns, leurs femmes, les autres, leurs filles qu'ils croyoient avoir perdues.

Ils résolurent de massacrer le monstre *Alfouran*, & de le mettre en mille pièces pour multiplier les marques de leur vengeance. Tel est le sort que méritent les imposteurs qui abusent de la stupide crédulité des paroles. Ils s'en saisissent & le déchirent impitoyablement : c'étoit à qui signaleroit le mieux sa juste colère. Tous, jusques aux femmes, vouloient avoir la gloire de le faire souffrir.

Après cette sanglante exécution, à laquelle *Mamlouk* ne s'étoit point opposé, il les exhorta à suivre fidellement la loi du grand

prophète, à ne plus écouter les faux docteurs qui pourroient venir dans la suite leur prêcher une religion mystérieuse, inintelligible, impie & déshonnête; sur-tout à ne plus abandonner les occupations, les devoirs de la vie sociale, & le soin de leur subsistance, pour suivre les directions d'un imposteur, adroit à cacher la plus infâme débauche sous les dehors de la sainteté.

Comme *Mamlouk* finissoit son conte, une vive lumière sembla descendre du plafond de la salle: le prophète *Mahomet* parut au milieu de l'auguste assemblée. Il avoit un air de divinité; la douceur & la majesté brilloient sur son front.

« Je vous remercie, sage *Mamlouk*, dit le prophète au fidelle *génie*; je vous remercie du soin que vous avez pris de retirer mon peuple de *Bassora* des pièges de l'erreur. Il ne quittera plus les sentiers de la vérité. Ma lumière éclairera désormais ses pas. Mon esprit le dirigera, & le portera à chercher la vertu & la paix, loin des prestiges de l'erreur & de l'enthousiasme. Et vous, favoris du ciel, révérez les saintes instructions des *génies*, suivez la morale divine qu'ils vous enseignent ».

Toute l'assemblée se prosterna en présence

du prophète, & d'une voix unanime ils chantèrent cette hymne de louange.

» La gloire environne le protecteur de la foi & le défenseur des croyans. *Alla!* *Alla*! *Alla*!

» Loüange, honneur & adoration à celui qui éclaire l'aveugle, & qui donne la paix aux fils de la prudence. *Alla!*

» Ton règne soit immortel, ô prophète du juste! Ton pouvoir soit sans bornes, ainsi que ta miséricorde, ô envoyé! ô lieutenant d'*Alla*! *Alla*! *Alla*! *Alla*!

» Heureux sont tes serviteurs qui suivent la volonté de leur maître. *Alla*!

» Heureux tes serviteurs qui écoutent la voix de leur prophète. *Alla*!

» Heureux ceux qui ne marchent point dans l'erreur, mais qui sont fidelles à ta loi. *Alla*! *Alla*! *Alla* »!

Quand les *génies* & leurs disciples eurent achevé ce cantique, *Mahomet* s'éleva au milieu d'eux dans un nuage d'azur tout éclatant de lumière, & disparut à leurs yeux, laissant tous les esprits dans ce ravissement délicieux que cause la présence de la divinité, ou celle de ses prophètes.

Lorsqu'ils furent revenus de cette extase,

Iracagem, adreſſant la parole au *génie Omphram*, lui dit :

« *Omphram*, *Mahomet* vous inſpire : racontez-nous les ſuccès de votre protection ſur les hommes.

» Je m'eſtimerai heureux, répondit le *génie*, ſi *Iracagem* daigne approuver ma conduite envers le ſultan *Haſſan Aſſar* ».

CONTE TROISIEME.

HASSAN ASSAR,

OU

HISTOIRE DU CALIFE DE BAGDAT.

DEPUIS long-temps la cour du Calife *Haſſan Aſſar* languiſſoit dans la plus profonde affliction. Un morne ſilence régnoit dans ſon palais, d'où les ris & les jeux étoient exilés. Le front ſévère du calife ne ſe déridoit jamais : ſes yeux ſembloient voués à la triſteſſe.

La ſtérilité de ſon ſerrail nombreux étoit la cauſe de ſa mélancolie. Parmi la multitude des beautés de la Circaſſie, auxquelles il prodiguoit ſes careſſes, il reſtoit ſans poſtérité. Ni leur jeuneſſe, ni l'ardeur du climat, ni tous les ſecours de l'art ne pouvoient remplir ſes vœux. Le calife de Bagdat n'avoit point de ſucceſſeur ; il en demandoit un au prophète, & déſeſpéroit preſque de l'obtenir.

Omphram, le génie tutélaire de ſon royaume, connoiſſoit la volonté du deſtin, ne pouvoit s'y oppoſer, ni changer ſes décrets immuables. Il avoit lu dans le livre immortel des deſtinées, que Haſſan Aſſar demanderoit en vain un fils, tandis qu'il le chercheroit dans les embraſſemens des femmes de ſon ſerrail. Il ne voyoit pourtant aucune impoſſibilité à l'accompliſſement de ſes vœux. Il pouvoit même prévoir que, s'il portoit ſon affection ailleurs, il ſeroit exaucé ; mais le jour de ce grand événement reſtoit couvert du voile de l'avenir, & il ne pouvoit découvrir quel objet étoit deſtiné à procurer ce bonheur au calife de Bagdat.

Haſſan rendoit la juſtice dans le divan : le trône où il étois aſſis fut ſoudainement

ébranlé par une ſecouſſe violente de tremblement de terre. Les portes du divan s'ouvrirent d'elles-mêmes. Le tonnerre commença à gronder ; le feu des éclairs rempliſſoit la ſalle. Dans cette confuſion générale de la terre & de l'air, Omphram parut ſur un char de feu traîné par des lions, au fort de la tempête que ſon pouvoir avoit excitée.

Haſſan s'inclina à ſon approche, ſans montrer aucun ſigne de frayeur. Pourquoi auroit-il tremblé ? Sa conſcience ne lui reprochoit point de crime.

Le génie lui dit „ Haſſan, je vois votre aſſurance, & ne puis m'empêcher de l'approuver. Vous n'êtes reſponſable que des actions de vos ſujets : vous ne leur devez que le bien que vous pouvez leur procurer. Vous voyez ſans trouble la confuſion des élémens, & les autres malheurs de cette eſpèce ſur leſquels vous n'avez point d'empire, ni pour les prévenir, ni pour en arrêter l'effet quand ils arrivent. La confiance que vous avez dans les douces & bénignes influences du ſoleil, vous rend inébranlable au fort de la tempête. Vous demandez ſeulement au prophète qu'il vous donne un fils, & multiplie votre poſtérité.

Tout le reste vous est indifférent. Il a entendu vos paroles ; il va les exaucer. Il vous commande donc par ma voix, de renvoyer toutes les beautés de votre serrail, & d'attendre l'effet de ses promesses, de la jeune & charmante Houri qu'il vous a destinée pour faire le bonheur de votre vie, & être l'unique objet de votre tendresse „.

Omphram parloit encore : déjà les murs du palais se sont écroulés, & n'offrent plus qu'un amas de terre & de pierres qui ont repris leur première forme, de sorte qu'ils ressemblent moins aux décombres d'un édifice, qu'à des matériaux qui n'ont point encore servi. La foule du peuple rassemblé dans le divan a disparu. La ville florissante de Bagdat n'est plus. Le calife se voit dans un désert où la nature inculte ne présente à sa vue que des productions sauvages.

Les lions attelés au char d'*Omphram* rugissent en fuyant, & les échos répètent leurs rugissemens. Le génie observe de loin la fermeté d'*Hassan*, sourit, & lui crie de persévérer dans sa confiance, que rien ne sauroit empêcher l'accomplissement des promesses du prophète, qu'il n'y a ni danger, ni revers capables d'arrêter le cours de ses

bénédictions ſur lui & ſur la poſtérité qu'il lui a promiſe.

Cependant le calife n'apperçoit autour de lui qu'un grand vide. D'un côté il découvre dans le lointain des touffes de grands arbres qui ſembloient former des temples naturels aux divinités champêtres de ces lieux. De l'autre côté s'élevoit une montagne, où quelques arbres étoient ſemés irrégulièrement de diſtance en diſtance, ſur un rocher d'ailleurs aſſez nud. Un torrent, qui ſe précipitoit du ſommet de la montagne, s'étoit creuſé un lit ſur ſa pente, par la rapidité de ſon cours. Les eaux de ce torrent formoient un lac ſpacieux au bas de la montagne, qui la ſéparoit des bois antiques dont on vient de parler. Les bords du lac offroient tout ce qui peut charmer la vue & flatter le goût. Des fruits de toutes les eſpèces pendoient aux branches des arbres courbées ſous leur poids; fruits exquis, trop délicieux pour l'endroit où ils croiſſoient. La terre étoit émaillée de fleurs, dont la variété des couleurs, embellies par les rayons du ſoleil qui leur donnoient un nouvel éclat, formoit le coup-d'œil le plus agréable.

Tandis que *Haſſan* admiroit les production charmantes de ce lieu inculte, il vit

une femme d'une beauté raviſſante s'avancer vers lui au travers des avenues irrégulières d'un vaſte boſquet où il avoit pénétré.

„ O prophète ! s'écria le *Califè* dans l'excès de ſa joie, que de délices tu m'as préparées dans cette vallée fertile ! Sans-doute je ſuis déjà dans ton paradis, & voici la céleſte *Houri* que tu mets dans mes bras, pour recevoir mes embraſſemens „.

En diſant ces paroles, il ſe hâta d'aller à la rencontre de la nymphe divine, dont l'habillement léger découvrit les grâces de ſa taille. C'étoit une délicateſſe, une fraîcheur, une pudeur, une fleur de jeuneſſe qui caractériſoient ſa nature céleſte.

Enivrée des mêmes deſirs que *Haſſan*, elle vola au-devant de lui pour l'embraſſer. Mais, hélas ! au moment de leur rencontre, la terre envieuſe gémit ſous leurs pas, s'entr'ouvre avec un bruit affreux, & les ſépare l'un de l'autre par un gouffre épouvantable.

Tandis que ſaiſis d'une égale ſurpriſe, ils ſe regardent des bords de l'abîme ouvert devant eux, s'appellent & ſe tendent les bras, un bruit guerrier ſe fait entendre du fond de la caverne, qui vomit parmi un

tourbillon d'une vapeur enflammée, un éléphant énorme chargé d'une tourelle.

Dès que l'éléphant fut ſorti de la caverne, elle ſe referma auſſitôt. Un nègre monté ſur cet animal s'approcha de la tourelle, la frappa d'une baguette qu'il tenoit en main. La tour ſe briſa en mille pièces, & à ſa place parut une petite hutte d'où ſortit une négreſſe aſſez proprement équipée en guerre.

La nymphe effrayée s'évanouit. *Haſſan* court à ſon ſecours. Le nègre qui tenoit la baguette, lui crie d'une voix de tonnerre:

„ *Haſſan Aſſar*! arrête! prends garde! mais, non. Je vois bien qu'*Omphram* m'a trompé, tu n'es pas digne de la faveur du ciel, ni de la promeſſe que t'a faite *Mahomet*. Le *Génie* me diſoit que tu étois inſenſible à la vaine apparence des choſes de la terre; & il me ſemble pourtant que tu préfères une foible beauté à la forte & robuſte *Nakin Palata*, qui t'eſt deſtinée pour épouſe „.

Ces paroles affligèrent cruellement le *Calife*. Pénétré de dépit, il s'écria: „ Eh quoi! dois-je être privé des plaiſirs que me promettoit la vue de cette beauté parfaite? Faut-il donc que j'y renonce pour me prêter aux careſſes de cette négreſſe dégoûtante?

Eſt ce là la céleſte *Houri* que le *Génie* m'a promiſe „ ?

A ces mots *Nakin Palata*, tranſportée de fureur, ſaiſit ſon arc, prend ſa flèche la plus aiguë, & d'un bras vigoureux elle la lance au ſein de la belle nymphe.

Haſſan, qui la vit, ne put parer le coup. La nymphe bleſſée peut à peine ſe ſoutenir ; ſon beau ſang coule le long de ſon corps ; ſes yeux ſe ferment, & une pâleur mortelle remplace les roſes de ſon teint. Elle tombe.

Le *Califе* arrache le trait cruel, applique ſes lèvres ſur la plaie, tâche en vain de rappeler à la vie ſon ame fugitive. Le nègre, témoin de ſon empreſſement, ſaute de deſſus l'énorme animal, court à *Haſſan*, & lui commande de ceſſer des ſoins ſuperflus, s'il ne veut pas perdre ſans retour la protection de *Mahomet*.

Haſſan, étonné de cet ordre, ſe détourne pour voir qui le lui donnoit : ſa ſurpriſe augmente en voyant la noirceur de cet homme diſparoître & ſe transformer en l'éclat radieux des traits du *Génie Omphram*, ſon protecteur.

» O *Haſſan Aſſar* ! lui dit *Omphram*, n'avez-vous donc pas encore appris que les

plaiſirs de ce monde ne doivent point captiver votre cœur, ni vous empêcher de ſuivre la volonté du ciel ?

» Lorſque vous demandiez au prophète de vous donner un ſucceſſeur, & de maintenir votre poſtérité ſur le trône de vos ancêtres, ne lui promettiez-vous pas de renoncer à tous les autres avantages, pourvu qu'il vous accordât en dédommagement la ſeule grâce que votre cœur déſiroit ?

» Eh ! qu'eſt-ce que cette beauté que vous ſemblez adorer, comparée à celle qui doit donner des deſcendans au *Califе* de *Bagdat ?* N'étiez-vous pas malheureux, lorſque toutes les beautés de la *Circaſſie* étoient à vos ordres ? Ne mépriſiez-vous pas alors ces vains enchantemens ? Ne demandiez-vous pas au ciel un bonheur plus ſolide ? Celle qui doit remplir vos deſirs & la promeſſe du prophète ſe montre à vos yeux, & vous la fuyez ; vous la déteſtez pour retourner aux voluptés auxquelles vous aviez ſi ſolemnellement renoncé ! Ne te flatte pas, ô *Haſſan* ! que *Mahomet* laiſſe ton ingratitude impunie. Non. Jouïs de la compagnie de ta belle *Houri* : ton amour eſt ſi fort que tu la ſuivras ſans-doute dans le tombeau ».

Haſſan ne l'écoutoit pas : il s'occupoit à

ſecourir la nymphe mourante. Le *Génie* frappe la terre de ſa baguette, & en fait ſortir un nombre prodigieux d'eſclaves, de pierres & de tous les matériaux propres à bâtir un édifice. *Omphram* dit aux eſclaves : » Enfermez ce corps expirant d'un monument ſolide, & voyons juſques à quand l'amour du *Califé* ſe tiendra collé ſur le corps de ſa maîtreſſe ».

Les eſclaves obéirent ; c'étoient des *Génies* d'un ordre inférieur : ils eurent plutôt élevé le monument ſous la direction de celui qui le leur commandoit, que des ouvriers humains n'euſſent pu en creuſer les fondemens.

Haſſan ne prit pas garde à ce qui ſe paſſoit autour de lui, & ſe laiſſa enfermer avec ſa maîtreſſe, ayant toujours les lèvres appliquées ſur ſa bleſſure.

Avant que le tombeau fût entièrement couvert d'une ſeule & grande pierre, qu'aucune force humaine ne pouvoit remuer, *Omphram* appela le *Califé*, & lui ordonna de tourner la tête, & de ſortir. Le *Califé* étoit ſourd à la voix qui l'appeloit. Il n'avoit de ſentiment que pour ſa chère *Houri.*

Alors donc les *génies* achevèrent leur ouvrage. *Omphran* ſe laſſa d'appeler en vain

le *Calife* : on l'enferma dans le mausolée, avec le cadavre de sa belle maîtresse.

Le tombeau avoit une double enceinte. La première étoit formée d'une grille de fer qui serroit de toutes parts le prince amoureux. La seconde enceinte étoit un mur fort épais, avec quelques petites ouvertures par où la lumière réfléchie au travers de la grille, sur le corps de la nymphe, procuroit à son amant la douce satisfaction de contempler ses charmes : volupté qu'il avoit préférée à la volonté du prophète.

Hassan persista plusieurs jours dans son amour insensé, toujours collé sur le corps de son amante. Enfin les ravages de la mort firent bientôt de cette beauté ravissante un spectacle d'horreur. Plus les chairs étoient tendres & délicates, plus elles devinrent hideuses par la corruption. Une odeur infecte s'exhaloit du cadavre qui tomboit en pourriture.

Le prince fut alors aussi épouvanté qu'il avoit été charmé quelques jours auparavant. Son amour n'avoit pour but que les plaisirs des sens. Voyant l'objet de ses desirs ainsi défiguré, il en eut horreur. Sa situation cruelle le remplit de désespoir. Enfermé avec cet amas d'infection, devenu la proie des

vers, il déteſtoit la paſſion extravagante qui l'avoit porté à déſobéir aux ordres du ciel.

» Eſt-ce donc là, s'écria-t-il dans les tranſports de ſa rage; eſt-ce donc là l'effet de la mort ſur la beauté? Cette beauté qui nous enchante & nous ravit d'amour, n'eſt donc qu'une combinaiſon différente des élémens de la matière; & la laideur, qui nous inſpire tant d'averſion eſt de même un autre arrangement des mêmes particules matérielles! Quoi! les plus pures délices de ce monde ſe transforment en douleurs! Ce qui nous cauſe aujourd'hui tant de plaiſir, peut devenir demain l'objet de notre haine! O prophète! tu me punis juſtement. Je reconnois l'équité de tes jugemens ſévères. Je ſens à cette heure la différence du bien que tu voulois me faire, au mal que j'ai choiſi ». En achevant ces mots, il tombe accablé de veilles, de fatigues, d'effroi, & d'horreur, appelant la mort comme l'unique remède à à ſon état déplorable.

La négreſſe parut au-deſſus de la grille, & le voyant ainſi étendu par terre, elle l'accabla de reproches: « Prince aveugle, *Caliſe* inſenſé, dit-elle, combien de temps contempleras-tu encore l'objet charmant de ton choix? Ne ſens-tu pas enfin que tu ne peux

peux te soustraire à la volonté du ciel? Tu l'accomplis malgré toi. Vois où t'a réduit ta folie. Le prophète te promettoit la postérité que tu désirois; & tu as préféré à l'accomplissement de ses promesses, la volupté qu'il te commandoit de fuir! Il doutoit de la sincérité de ton cœur: l'événement a fait voir que ses doutes étoient bien fondés. Il t'a mis à l'épreuve: il t'a conduit à la tentation la plus délicate, celle de la volupté. Homme lâche, comment y as-tu résisté?

» O *Calife!* étoit-ce la vertu, ou le plaisir qui te donnoit tant d'amour pour cette jeune beauté? Tu l'as vue & aimée, sans connoître les perfections ou imperfections de son ame, sans t'informer si elle étoit aussi vertueuse que belle. Cédant en aveugle à l'attrait des sens, tu n'aimas en elle que les charmes qui flattoient tes désirs profanes. Ta passion seule & sa beauté lui servoient de recommandation. La volonté du prophète parloit en ma faveur. Tu as porté l'aveuglement jusqu'à te faire un supplice d'obéir à sa voix céleste, & un plaisir de suivre ta passion. Tu posèdes l'objet de tes désirs: il est en ta puissance, & tu peux te convaincre à loisir où est le vrai bonheur, dans la soumission aux ordres d'en-

haut, ou dans la pourſuite des vains plaiſirs de la terre. Savoure à longs traits l'amertume qui infecte la volupté.

» Tu ſais que la vie eſt courte, incertaine, périlleuſe : c'eſt un état d'épreuve & non de jouiſſance. Les plaiſirs terreſtres nous y ſont offerts, moins pour nous y livrer que pour nous en faire un ſujet de mérite en y renonçant. Lorſque le ciel ordonne expreſſément de s'en abſtenir, leur privation fait notre bonheur, & le gage d'une jouiſſance bien plus délicieuſe après cette vie.

» Ne penſe pas, ô *Calife!* que je te parle de moi-même. Tout ce que je dis m'eſt inſpiré par le prophète. Il m'a choiſie entre mille autres de ma nation ; il m'a tirée d'entre les bras d'un jeune noir que j'avois préféré à tout autre, à cauſe de ſa force & de ſon adreſſe dans tous les exercices du corps.

» *Nakin Palata*, me dit une voix dont les ſons m'étoient nouveaux : écoute les ordres du ciel, & ſache que tu es faite pour accomplir ſa volonté. J'étois alors occupée à admirer la force de mon jeune amant dans ces jeux en uſage chez notre nation,

pour exercer le corps, le rendre plus agile & plus vigoureux.

» Auſſitôt je ſentis un pouvoir inviſible qui me ſaiſit ; la terre s'ouvrit ſous mes pas ; j'y fus précipitée ; j'entrai dans une petite tour, & de-là, ſous une hutte qui en occupoit le centre ; le tout étoit porté ſur un éléphant, comme vous l'avez vu.

» Le négre qui le conduiſoit me dévoila le myſtère de cet enlèvement. Vous êtes deſtinée, me dit-il, à être la mère d'une race royale : votre modeſtie, votre humilité, votre ſoumiſſion au pouvoir d'en-haut, vous ont fait choiſir entre mille pour cette glorieuſe fonction. Un grand roi ſera mis entre vos bras. Mais vous devez renoncer pour toujours à votre jeune amant & à votre patrie, votre cœur ne doit plus former de déſirs qui ſe rapportent à l'un ou à l'autre.

» Ces paroles, ô *Haſſan* ! me remplirent du chagrin le plus vif ; je préférois mon *caffre* à toutes les grandeurs, à tous les tréſors de la terre. L'éclat de l'or & de la pourpre me plaiſoient moins que ſa noirceur.

» Quoi ! m'écriai-je, ne reverrai-je donc plus mon cher *caffre*, l'idole de mon ame ?

Et quels biens m'offre-t-on qui compenſent ſa force, ſon agilité, ſon adreſſe ?

» Oui, répliqua mon guide, vous le reverrez encore, pour vous convaincre par votre propre expérience combien votre choix eſt aveugle, & ce que c'eſt que cette force & cette adreſſe qui vous rendent ſi fortement amoureuſe de ce jeune noir.

» Mon guide me prit par le bras, & nous nous trouvâmes auſſitôt ſur la terre, après avoir traverſé rapidement une profonde caverne qui s'élevoit du centre de la terre, & s'ouvroit dans un bois que je reconnus pour celui qui étoit aſſez près de l'habitation de mon *caffre.*

» Alors le nègre me quitta, & me dit de pénétrer dans l'épaiſſeur du bois. J'obéis. Quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je vis mon perfide amant dans les bras de la femme de mon frère ! Mon ſang ſe glaça dans mes veines, & je reſtai immobile devant le *caffre* adultère.

» Mon guide revint à moi. Témoin de mon embarras & de ma peine, il me reprit par le bras. La terre ſe r'ouvrit, & nous rentrâmes dans ſon ſein, où je trouvai l'éléphant & la tour qu'il portoit.

» Eh bien, me dit le nègre, après m'avoir

remise dans la hutte, êtes-vous encore aussi amoureuse de ce *caffre* agile? Le connoissez-vous à présent? Etes-vous plus résignée à la volonté du prophète de la *Mecque?*

» Oui, répondis-je, toute pleine encore de l'effroi que m'avoit causé la vue de l'infâme *caffre.* Oui, je sens combien je suis incapable de faire moi-même un choix qui me soit avantageux. Que le prophète dispose de moi selon sa volonté! Je ne suis pas assez éclairée pour savoir distinguer le bien réel de ce qui n'en a que l'apparence.

„ Cela est bien, répliqua le conducteur. Vous êtes dans la disposition requise pour accomplir dignement la volonté du prophète.

„ Prenez, continua-t-il, votre arc & vos flèches, & quand vous verrez le *calife Hassan Assar* préférer la volupté sensuelle, & la jouissance d'une vaine beauté aux ordres du prophète, lancez votre dard le plus aigu au sein de sa maîtresse. Ne craignez point de la faire mourir. Ce n'est qu'un corps d'air, un fantôme paré de toutes les grâces de la beauté, pour convaincre *Hassan Assar* de la foiblesse de son cœur, & de l'estime immodérée qu'il a pour des plaisirs périssables.

„ Après cette instruction, nous remontâmes encore vers la terre qui s'entr'ouvrit au

moment même où vous alliez embraſſer cette beauté fantaſtique. Voilà, ô *Calife*! ce que vous ignoriez. Reconnoiſſez votre faute, & admirez la protection du prophète, qui emploie des voies ſi merveilleuſes pour vous apprendre la ſageſſe „.

Lorſque *Nakin Palata* eut achevé ce diſcours, “ *Haſſan* ſe proſterna le viſage contre terre, adora trois fois *Alla* & ſon glorieux prophète; & répéta à pluſieurs repriſes ces paroles de la négreſſe. Que le prophète diſpoſe de moi ſelon ſa volonté. O prophète! fais de moi ce que tu voudras, je ſuis à tes ordres „. Un bruit de tonnerre ſe fit entendre, le *Génie Omphram* deſcendit du ciel.

A ſa préſence le tombeau s'ouvrit, la grille de fer ſe briſa en éclats. *Haſſan* reconnut ſon *Génie* tutélaire, & ſe proſterna pour le remercier de ſa protection.

„ Heureux! heureux *Calife*! ô prince trois fois heureux, dit *Omphram*! je te vois enfin réſigné à la volonté du prophète. Tu es heureux dans ton choix, puiſqu'il vient du ciel même. Tu reçois des mains du prophète une femme vertueuſe qui échange de ſon côté un ſauvage, un barbare, contre un monarque ſage, prudent & religieux.

„ Ne dis plus que les ordres de *Mahomet* ſont trop durs à exécuter. O *Haſſan Aſſar* ! contemple à préſent ta nouvelle épouſe ; vois ce que peut un amour vertueux. T'inſpire-t-elle encore la même répugnance ? La déteſtable *Nakin Palata* ne vaut-elle pas bien la douce & tendre *Houri* qu'elle a percée d'un trait empoiſonné ? „

A ces mots le *Califè* ſe leva ; il ne vit plus la négreſſe, mais la plus belle femme qui eût jamais frappé ſa vue. Ravi d'étonnement & de crainte, tranſporté d'amour pour cette nouvelle beauté, & de reſpect pour le prophète, il ne ſavoit s'il devoit ſe livrer aux tendres ſentimens qu'il éprouvoit.

„ *Califè*, reprit *Omphram*, ne ſoyez point ſurpris de ce grand changement. Vous donnez trop à l'apparence des choſes. Sachez que *Nakin Palata* ne vous ſemble ſi belle que parce qu'elle vous aime. Votre amour pour elle vous rend également aimable à ſes yeux. C'eſt l'effet naturel de votre affection réciproque. Vous continuerez à vous trouver charmans l'un l'autre, tant que votre amour durera. Mais dès que le caprice, le ſort irréſiſtible, le malheur de votre nature imparfaite, ou l'attrait d'une paſſion nouvelle refroidira votre première tendreſſe pour cette

I iv

aimable compagne; alors vous perdrez à ſes yeux toute l'amabilité qu'elle trouve en vous, & vous ſerez devant elle comme un tyran cruel devant ſon eſclave. Lorſqu'auſſi elle ceſſera d'avoir pour vous les attentions & la ſoumiſſion qu'une femme doit à ſon mari, tous ſes charmes la quitteront, & elle reprendra ſa première laideur, cette noirceur hideuſe & dégoutante qui vous a rebuté à ſon premier abord,,.

Omphram leur ayant donné cette leçon, les fit monter l'un & l'autre dans ſon char attelé de deux lions majeſtueux, & les conduiſit par la plaine des airs au palais du *Caliſe* à *Bagdat*.

Ses ſujets accoururent en foule pour le féliciter de ſon arrivée, & lui témoigner la joie que leur cauſoit ſa préſence. Il étoit adoré de ſon peuple & méritoit de l'être. Les grands & les petits déſiroient également de lui voir un héritier de ſes états & de ſes vertus. Il leur préſenta ſa nouvelle épouſe, qu'il déclara la ſeule ſultane de ſon royaume.

Toute la cour la reçut avec de grandes acclamations de joie. La nouvelle en fut également agréable à la ville & dans les provinces. Par-tout on ſouhaita mille proſpérités à l'aimable ſultane *Nakin Palata*. Le *Génie*

déclara aux courtisans assemblés au tour du *Calife* les raisons de son nouveau choix, & leur promit, au nom du prophète, un successeur du sang royal.

Cette promesse remplit tous les cœurs d'une nouvelle joie. Ce n'étoient qu'exclamations, louanges, vœux les plus ardens. L'air retentissoit des noms augustes de *Hassan Assar* & de *Nakin Palata* : *Hassan Assar*, leur bon, sage & religieux *Calife! Nakin Palata*, la gloire & la consolation du meilleur des princes!

OMPHRAM avoit fini son conte. Le sage *Iracagem* ordonna à l'assemblée des croyans confiés à l'instruction des *Génies*, de s'asseoir sur les tapis étendus pour leur servir de siéges. A un signe qu'il fit avec la baguette qu'il tenoit en main, on leur servit une légère collation digne des favoris du prophète.

Un nombre infini de *Génies* inférieurs leur servirent du ris & du lait.

„ La nourriture des croyans est simple & naturelle comme l'instruction qu'ils reçoivent, dit *Iracagem*. Ils ne désirent point des viandes délicieuses & apprêtées à grands frais. Ils ne soupirent qu'après l'aliment immortel de l'esprit. Comme un coursier dédaigne les meilleurs pâturages, lorsqu'il est engagé

dans la carrière ; ainſi les élus du ciel mépriſent les délices des enfans de la terre.

„ Contenter l'eſprit, l'éclairer des rayons de la vraie ſageſſe, lui faire goûter la vérité, c'eſt-là leur unique affaire. Ils puiſent l'une & l'autre dans leur ſource, & ils ſont heureux. O mes enfans ! raſſaſiez votre faim : c'eſt un beſoin naturel à votre être. Réparez les forces qu'une abſtinence prolongée affoibliroit exceſſivement. Mais ne ſouffrez pas qu'un beſoin du corps ait la préférence ſur les déſirs céleſtes de l'eſprit qu'il contient „.

Les diſciples des *Génies* ayant achevé leur repas frugal, *Haſſarack* eut ordre de leur raconter l'hiſtoire de *Kélaun* & de *Guzzarate*.

CONTE QUATRIEME.

KÉLAUN ET GUZZARATE.

Au pied d'un rocher eſcarpé, dans les montagnes de *Gabel-el ared*, vivoit un bon & ſimple payſan. Son occupation étoit de con-

duire un petit troupeau, au travers des passages des montagnes, d'une vallée à l'autre, dans de fertiles pâturages, près des ruisseaux, & des cascades formées par les eaux qui se précipitoient avec grand bruit de tous côtés du haut du rocher.

Cansu menoit une vie pastorale depuis son enfance. Tout son bien consistoit en douze brebis dont il avoit soin lui-même, & quatre chèvres que sa femme trayoit chaque jour pour leur subsistance & celle de leur fils.

Si *Cansu* formoit quelque désir au-delà de son état actuel, il souhaitoit seulement que *Kélaun* son fils devînt bientôt l'époux de la fille de *Raask*, un de ses voisins qui désiroit aussi ce mariage.

Dans cette intention, les deux enfans avoient été élevés ensemble dès leur plus bas âge : ils avoient les mêmes amusemens ; on leur assignoit le même endroit de la prairie pour jouer & sauter comme font les enfans de la campagne, pour tendre des filets, ou faire retentir l'écho des montagnes, du son de leurs rustiques instrumens.

Mais *Kélaun* & sa compagne *Guzzarate* étoient d'un caractère incompatible. L'un impétueux & fier ne pouvoit supporter l'humeur contrariante & impérieuse de l'autre.

Ils étoient ſans-ceſſe en diſpute; & loin de s'aimer au gré des vœux unanimes de leurs parens, ils ſe portoient une haine opiniâtre. Leur averſion avoit crû avec le temps: elle étoit montée au ſouverain degré, lorſqu'ils furent en âge d'être unis.

Canſu, témoin de leur antipathie, la jugeoit un obſtacle invincible à ſes deſſeins, à moins que le prophète ne daignât changer leur cœur, & y mettre l'amour à la place de la haine. Il l'en conjuroit les larmes aux yeux; mais ſa prière n'étoit point exaucée. Il ſe déſoloit chaque jour davantage. Son chagrin éclata en murmures. Au lieu de ſe ſoumettre aux décrets de la providence, il accuſoit le ciel de ſe faire un plaiſir barbare de le tourmenter en s'oppoſant à ſes déſirs.

Un jour qu'étant aſſis ſur une pierre au bord du torrent, il gardoit ſon troupeau, & faiſoit retentir les montagnes de ſes murmures indiſcrets, il apperçut quelque choſe de blanc qui ſuivoit le cours de l'eau. C'étoit un corps nud que le torrent emportoit, & qui lui ſembla mort.

Cependant, comme le cadavre étoit aſſez près du rivage, il crut pouvoir le tirer de l'eau: il ſe ſervit de ſa houlette pour l'aprocher encore davantage; &, quoique le

torrent fût très-rapide, comme le lit en étoit étroit, & l'eau fort haute dans ce paſſage, il l'en tira heureuſement.

Quand il l'eût amené ſur le ſable, il reconnut que c'étoit le corps d'une belle femme qui donna des ſignes de vie dès qu'elle fut hors de l'eau, & recouvra aſſez vîte l'uſage de ſes ſens.

Le modeſte *Canſu* la couvrit de ſes propres vêtemens, & la porta ſur le gazon de la prairie, pour y être plus commodément que ſur le ſable. Elle étoit déjà entièrement revenue, & il ne fut pas peu ſurpris de voir ſortir de chacune des épaules de cette belle étrangère une eſpèce de membrane étendue en forme d'aîles, au moyen deſquelles elle s'éleva dans les airs, comme un aigle qui va regarder fixement le ſoleil.

Canſu ſuivit des yeux le monſtre aîlé qui s'envôla au-deſſus des rochers, vers l'endroit où il l'avoit retiré du torrent : le nouvel oiſeau fit pluſieurs fois le tour des montagnes, ſemblant chercher quelque proie.

Bientôt après il apperçut une autre figure dans l'air, que la femme attaqua; mais elle fut vivement repouſſée, & tomba une ſeconde fois dans le lac, où le conducteur de trou-

peaux la vit encore ſans mouvement, emportée par le cours rapide de l'eau.

Canſu, touché de compaſſion, vola à ſon ſecours ; & l'ayant retirée auſſi aiſément que la première fois, elle reprit auſſi promptement le mouvement & la vie.

» O *Canſu !* lui dit-elle, c'eſt en vain que je réſiſte à un *Génie* d'une race ſupérieure à la mienne. Sans vous, j'allois périr. Telle eſt la nature de mon être, qu'il ſe diſſout dans l'eau, en moins de temps qu'il n'en faut au ſoleil pour faire le tour de la terre. Je ſuis de la race des *Génies*, de ces *Génies* audacieux & indépendans qui violèrent le ſceau de *Salomon*, & déſobéirent aux ordres de *Mahomet*.

» Mon plaiſir eſt de m'oppoſer à la volonté du prophète. Vous m'avez vu tout-à-l'heure aux priſes avec le *génie Nadoc* qui s'acquittoit d'un ordre dont *Mahomet* l'avoit chargé. *Nadoc*, connoiſſant l'imperfection de ma nature, ne m'a attaquée que lorſqu'il m'a vu voler au-deſſus du lac, où il m'a précipitée pour me faire périr. Auſſi j'aurois évité ſa rencontre dans un lieu dangereux pour moi, ſi je n'avois ſu qu'il y avoit quelqu'un auprès du torrent qui feroit aſſez complaiſant pour m'en retirer. Je n'ignore pas que vous avez

ſujet d'être mécontent du prophète que je déteſte. Il rejette vos prières; il a mis une inimitié irréconciliable entre votre fils & la fille de votre voiſin. Eh bien! ce qu'il vous refuſe ſi obſtinément, je le ferai pour vous, à la ſeule condition que vous acceptiez mes ſervices. Car, ſans votre conſentement, je ne puis rien en votre faveur. Mon pouvoir eſt limité : il ne nous eſt pas poſſible de rien faire, ni pour, ni contre les hommes, ſans le concours de leur volonté.

» O *génie* charmant! ô *génie* ſecourable! répondit *Canſu* tranſporté de joie & d'eſpérance, vous avez mon conſentement. Uniſſez mon fils *Kélaun* à *Guzzarate :* faites que leur mariage ſoit heureux & fécond. J'accepte tout ce que vous ferez en ma faveur; je ſerai éternellement ſoumis à vos ordres.

» Retournez donc gaiement à votre hutte, dit *Guïaraha* : une partie de votre ſouhait eſt déjà remplie ».

En achevant ces mots, elle étendit ſes aîles; & d'un vol rapide elle diſparut aux yeux de *Canſu.*

Le payſan étoit fort loin de ſa cabane; ſon troupeau ne pouvoit pas aller auſſi vîte qu'il eût voulu. Il n'arrive auprès de ſon rocher natal, que lorſque le ſoleil étoit

déjà caché derrière les montagnes de *Gabel-el-ared.*

Ses douze brebis & les quatre chèvres marchoient devant lui. Sa femme qui avoit entendu & reconnu le bêlement de fon troupeau, vint à la rencontre de fon mari, avec d'autant plus d'empreffement qu'il revenoit plus tard qu'à l'ordinaire.

» Le nombre de tes brebis eft complet, lui dit-elle, celui des chèvres l'eft auffi. Mais, ô *Canfu* ! où eft ton fils ? où as-tu laiffé *Kélaun* ?

» *Kélaun* ? répondit le père étonné, il n'eft pas venu avec moi. Le chemin étoit trop difficile, trop long, & la chaleur trop grande ; je n'ai pas voulu qu'il m'accompagnât.

» Je le fais, repartit fa femme ; mais après la grande chaleur, lorfque les ombres commençoient à croître dans les vallées, *Kélaun* eft forti pour aller au-devant de toi — ».

A ces mots, *Canfu*, interdit, fe rappela que c'étoit précifément à cette heure qu'il avoit donné fon confentement à la belle *Guiaraha* pour le mariage de fon fils.

» N'eft-il pas chez *Guzzarate*, fille de

Raask, répliqua le père inquiet? Je vais y aller de ce pas ».

La demeure de *Raask* n'étoit pas fort éloignée de la ſienne; il y arriva en peu de temps; mais *Kélaun* n'y étoit pas.

Le pauvre berger, accablé de fatigue, de chagrin & de remords, réſolut néanmoins de ne prendre aucun repos qu'il n'eût retrouvé ſon fils, laiſſa ſon troupeau ſous la garde de ſa femme, & alla chercher *Kélaun* dans les montagnes.

Il chercha toute la nuit, ſans le trouver. Il revint à ſa cabane, le déſeſpoir dans le cœur.

» Hélas! s'écrioit ce père déſolé, j'ai moi-même ordonné mon malheur : j'y ai conſenti, je l'ai voulu. *Guaraha* m'a ſans doute enlevé mon fils, mon unique conſolation, mon unique bien. O coupable aveuglement!... Prophète, divin prophète!... mais je n'oſe plus te prier. Le malheureux *Canſu* s'eſt ligué avec tes ennemis, & tu l'as juſtement livré à la perverſité de ſon cœur, à l'indiſcrétion de ſes deſirs ».

Laiſſons le coupable *Canſu* pleurer ſon crime & ſon malheur, & ſuivons les traces du jeune *Kélaun* dans les montagnes.

Kélaun connoiſſoit toutes les vallées &

tous les détours des rochers qui entouroient la cabane de ſon père ; il ſavoit tous les chemins & les moindres ſentiers que la main de *Canfu* avoit coupés & pratiqués. Il les ſuivoit fidèlement, s'attendoit à tout moment à rencontrer ſon père avec ſes brebis & ſes chèvres, dont il préféroit la compagnie à celle de l'impérieuſe *Guzzarate*.

Mais, à l'approche de la nuit, la ſolitude du lieu où il étoit l'épouvanta. Ses genoux tremblans ne pouvoient plus le porter. La laſſitude, jointe à la peur, l'obligea de s'arrêter. Il appela ſon père, il appela *Canfu*. Ses parens ne lui avoient pas appris à invoquer d'autre divinité.

Il ſe trouvoit dans un défilé étroit, entouré de tous côtés de rochers eſcarpés. Il y avoit une ſeule iſſue étroite qui conduiſoit dans une vallée un peu plus large.

Kélaun ſe lève par un dernier effort de courage, paſſe outre, & ayant gagné le milieu de la vallée, il apperçut une flamme bleue qui ſortoit de terre, croiſſoit en s'élevant, prenoit une forme pyramidale, & parut enfin comme une petite montagne de feu.

Un vent violent s'éleva tout-à-coup : il ne ſouffloit que ſur le ſommet des mon-

tagnes, & ne pénétroit point dans la vallée étroite, où le jeune *Kélaun*, oubliant un inſtant ſon chagrin, prenoit plaiſir à contempler la grande flamme qui brilloit devant ſes yeux.

L'air retentit ſoudain de cris perçans ; & la montagne de feu fut environnée des *Génies* qui préſidoient à ce lieu.

Guiaraha, la fière *Guiaraha*, ſupérieure aux autres en dignité, quoique de la même race, commanda que l'on fît ſilence, & ouvrit la célébration de leurs myſtères nocturnes, par la harangue ſuivante.

» O vous! *génies* invincibles, qui réſiſtez à tout, excepté à l'élément deſtructif de l'eau, voyez parmi vous un jeune enfant livré au pouvoir de votre art. J'ai le conſentement de ſon père : j'ai tout pouvoir ſur lui. *Kélaun*, fils de *Canfu*, eſt confié aux ſoins des *génies* ennemis de *Mahomet*. Eſſayons, ô race illuſtre! eſſayons juſqu'à quel degré de perverſité le cœur humain peut parvenir ſous notre direction. Conduiſons-le dans notre palais, au centre de la terre ; enſeignons-lui tous les crimes ; inſtruiſons-le dans toutes ſortes de vices. Qu'il ſoit le fléau des humbles ſujets du prophète de la *Mecque* ».

L'aſſemblée entière applaudit à ce diſcours. La vallée s'abaiſſa par degrès, deſcendit avec les *Génies* & leur proie vers le centre de la terre, laiſſant les montagnes ſuſpendues par leurs enchantemens.

Kélaun, ſurpris & interdit à cette vue, remplit l'air de ſes cris inutiles. Son ſort eſt decidé. Son coupable père l'a livré aux mauvais *génies*. *Mahomet* ne le tirera point des mains de ceux qui troublent ſon empire & haïſſent ſon nom.

La vallée s'arrêta à une certaine profondeur ; & par une ſecouſſe violente, ſemblable à un tremblement de terre, elle ſe plaça elle-même au centre du globe.

La vallée ne fut pas plutôt fixée, que les rochers qui l'environnoient ſe fendirent en pluſieurs endroits pour former des eſpèces d'arcades & d'avenues irrégulières qui conduiſoient aux différentes parties intérieures de la terre.

Dans un inſtant, une armée horrible de mauvais *génies* entra par toutes ces ouvertures ; l'endroit fut rempli de ces eſprits malfaiſans qui ſe plaiſent à tourmenter les hommes.

Ils avoient pour chef le fier & prudent *Allahoara*, l'auteur de leur rébellion, le

moteur de toutes leurs machinations contre le genre humain. Sa voix reſſembloit au bruit épouvantable du tonnerre, lorſqu'il retentit dans les montagnes : ſes yeux enflammés étinceloient comme les feux de l'éclair.

Le jeune *Kélaun* penſa mourir de frayeur en le voyant. La cruelle *Guiaraha* ſe plaiſoit à le voir tremblant comme la feuille des peupliers que le vent agite.

Allaohara, qui n'ignoroit pas le préſent que lui avoit apporté ſa ſœur *Guiahara*, loua beaucoup ſa fidélité, & la propoſa pour exemple aux autres *génies* ; puis il donna ordre qu'on élevât convenablement le jeune homme, & qu'on ſe hâtât de le former à l'emploi dont il avoit deſſein de le charger, dès qu'il ſeroit en état de le remplir.

Guiaraha fut nommée ſa gouvernante. Cet honneur lui appartenoit de droit. Elle le conduiſoit elle-même aux diverſes écoles de ces êtres méchans, ſelon l'ordre d'*Allachara* : il y avoit des maîtres pour tous les crimes.

Après ces arrangemens, la troupe immonde ſe diſperſa de tous côtés dans les entrailles de la terre, pour aller vaquer

chacun à ſes fonctions particulières, bien réſolu de ne rien épargner pour former le nouveau néophyte.

Guiaraha, reſtée ſeule avec ſon cher diſciple, le conduiſit par un chemin voûté dans un magnifique appartement richement meublé : toutes les richeſſes y étoient prodiguées : elle s'attachoit à lui en vanter le prix. Elle lui inſpiroit encore plus d'orgueil en lui répétant ſans-ceſſe qu'il étoit un petit dieu, & que tous les *génies* le regardoient ainſi. *Kélaun* ſe plaiſoit dans ce lieu brillant d'or & de pierreries. Il écoutoit avidement les baſſes flatteries de ſa gouvernante, & commençoit à la croire.

Sa vanité croiſſoit chaque jour. Il étoit plein de ſa propre excellence : toutes ces penſées étoient concentrées dans lui-même; les *génies* de la terre n'étoient plus pour lui que des eſclaves faits pour le ſervir.

Guiaraha le coucha mollement ſur un ſopha, où elle l'abandonna au ſommeil, & préſenta à ſon imagination une viſion de la nuit.

Kélaun vit en ſonge ſon père *Canſu* ſur les rochers de *Gabel-el-ared*. Son viſage avoit la forme d'un abîme ténébreux : ſa voix ſortoit de ce gouffre avec le bruit des

vagues qui se précipitent des profondes cavernes. Il reprochoit à son fils sa vaine magnificence, son orgueil, sa présomption, & lui ordonnoit de reprendre son habit de berger, & de suivre ses douze brebis jusqu'au prochain ruisseau.

Le jeune *Kélaun* se réveilla, tout effrayé de cette vision, qu'il raconta aussitôt à l'artificieuse *Guiaraha*.

» Père simple & grossier, s'écria le *génie*! pauvre & rustique *Cansu*! berger trop simple! *Kélaun*, le favori des *génies*, le dieu *Kélaun*, doit-il se laisser ébranler par un songe? Doit-il encore s'inquiéter des paroles d'un père mortel? Doit-il songer qu'il y ait au monde un homme tel que le pauvre berger *Cansu*? Non, mon fils; oubliez les leçons que vous donna ce conducteur de chèvres : oubliez les contes de vos indignes parens. Vous êtes appelé à de plus brillantes destinées. *Kélaun* est né pour commander. Un roi doit-il recevoir des instructions de la pauvreté & de l'ignorance »?

Guiaraha prit alors le glorieux fils de *Cansu* par la main : après l'avoir habillé plus superbement encore qu'il ne l'étoit, elle le mena dans une petite prairie, où il vit un nombre presqu'infini de lutins & d'esprits follets qui

jouoient enſemble. Ils le ſaluèrent avec beaucoup de reſpect, louèrent l'élégante beauté des plumes qui ornoient ſa tête, & la richeſſe de la robe dont il étoit revêtu. Ils firent mille jeux & mille tours pour l'amuſer.

Les uns apportèrent à ſes pieds de petits animaux de toutes les ſortes, qu'ils tourmentèrent en mille manières, ſe faiſant un plaiſir méchant de les voir ſouffrir, & encourageant le jeune *Kélaun* à en rire comme eux. D'autres abattoient & briſoient tout ce qui ſe rencontroit devant eux. Il y avoit un petit lutin dans la troupe, beaucoup plus malin que tous les autres, il exerçoit ſon humeur cruelle ſur ſes camarades, & vouloit que *Kélaun* l'imitât.

Le diſciple entra aiſément dans les ſentimens féroces de cet eſprit deſtructeur; comme s'il fût tout-à-coup devenu maître en fait de méchanceté, il commença par eſſayer ſon humeur barbare ſur celui même qui lui avoit donné ce conſeil. Il l'auroit peut-être même exercée ſur la perſonne de ſa gouvernante, ſi elle n'avoit jugé à propos de la réprimer par le pouvoir de ſon art magique.

Enchantée des progrès qu'il avoit faits en ſi peu de temps, elle le mena dans un antre qu'habitoit

qu'habitoit une vieille ſorcière maîtreſſe conſommée dans toutes ſortes de ſcélérateſſes & d'abominations.

« *Morad*, dit le *génie*, je vous amène un élève qui demeurera quelque temps avec vous. Je vous prie de l'inſtruire dans toutes les ruſes de votre art. Qu'il devienne un inſtrument propre à tourmenter le genre-humain ».

La ſorcière *Morad* frappa le jeune *Kélaun* d'une de ſes potences. Il tomba rudement par terre, cria & pleura. Sa compatiſſante conductrice le releva & diſparut.

« Petit miſérable, lui dit la ſorcière; quitte d'abord ces vains ornemens, prends cette cruche, & va-t-en me chercher de l'eau au ruiſſeau : j'ai ſoif ».

Kélaun étoit trop bien éduqué pour obéir. *Guiaràha* l'avoit guéri en le touchant, du coup que lui avoit donné *Morad* : il refuſa de faire ce qu'elle vouloit, & appela ſa gouvernante à ſon ſecours. Ce fut en vain. La vieille ſorcière, faiſant mille imprécations, le traîna par les cheveux dans un foſſé fangeux, d'où elle lui ordonna de tirer de l'eau pour elle & pour lui.

Le pauvre *Kélaun*, ſentant qu'il réſiſteroit en vain à un pareil caractère, remplit la

cruche de l'eau bourbeuſe de ce foſſé, & l'apporta à l'antre de la ſorcière qui le régala d'un morceau de charogne.

» Les leçons de la pauvreté & de la néceſſité ont deux effets oppoſés, lui dit-elle. Elles rendent les hommes compatiſſans, ou elles les rendent cruels. Le chien qui ſouffre eſt ſoumis & careſſant : le tigre bleſſé devient furieux, remplit les bois de carnage, & s'abreuve de ſang.

» Que la fureur du tigre ſoit mon partage, dit *Kélaun* ; & *Morad* en reſſentira les effets.

„ Les vœux de *Morad* ſont des imprécations horribles, répliqua la ſorcière. Apprends à me connoître „.

Elle prend auſſitôt le malheureux fils de *Canſu*, & le jette dans une cave remplie de corps morts, en lui diſant :

« Va apprendre à te repaître de chair humaine. Tu paſſeras la nuit au milieu de ces cadavres enſanglantés. Prépare-toi à ſouffrir demain de nouvelles tortures „.

Quoique le cœur de *Kélaun* fût déjà fait aux horreurs du crime, au moins juſqu'à un certain point, il recula de frayeur à la vue de ces cadavres entaſſés, victimes de la rage de *Morad*. Il veut ſortir de la cave, & préſente la tête à l'ouverture. La ſorcière

le faifit par les cheveux, & l'y précipite avec plus de violence que la première fois. Elle prononce quelques paroles magiques; & par la force de fon enchantement il refte fans mouvement, le vifage collé fur celui du cadavre le plus infect.

Le petit lutin s'accoutuma bientôt à cette étrange fituation : il put même fe repaître de ce corps fanglant dont il dévora une partie. *Morad* le croyant fuffifamment inftruit, le renvoya au *génie Guiaraha.*

" *Morad* eft-elle contente de fon élève, demanda le *génie.*

,, Oui, répondit la forcière. Je fuis contente de *Kélaun* : il eft en état de recevoir des leçons de fraude & d'hypocrifie ,,.

Guiaraha le conduifit alors dans l'épaiffeur d'un bois, au milieu duquel vivoit le vieux & décrépit *Nervan.*

" *Nervan*, ami conftant des *génies* indépendans, dit *Guiaraha* en lui préfentant *Kélaun*; recevez ce jeune homme pour votre difciple : donnez-lui des leçons de fraude & d'hypocrifie ,,.

Nervan remercia le *génie* & lui promit de former en peu de temps le jeune homme confié à fes inftructions. Il conduifit *Kélaun*

dans ſa cellule qui étoit toute bâtie d'os & de crânes.

“ Çà, dit le vieillard, le petit lutin mortel eſt-il content de ma demeure? Que lui en ſemble.

» Il me ſemble, répliqua le diſciple, que *Morad* a dévoré le cadavre, & qu'elle en a laiſſé les os à *Nervan*.

» Ainſi penſent les fous, continua le vieillard. Ce que l'œil juge, ils le croient : leurs eſprits ſe laiſſent aveuglément conduire par les ſens. Une telle route ne t'élèvera pas au-deſſus des autres mortels, prends cette éponge, & la paſſe ſur tes yeux „.

Kélaun prit l'éponge que *Nervan* tira de deſſous ſa robe, & l'ayant paſſée ſur ſes yeux, ſelon l'ordre du vieillard, la cellule mortuaire diſparut, & fut ſoudainement remplacée par une grande & ſuperbe moſquée, ornée de riches tombeaux de ſultans & de prophètes.

Nervan ſe proſterna devant un des tombeaux, & avertit le fils de *Canſu* d'en faire autant.

Kélaun ignoroit quelle étoit cette eſpèce de culte, & à qui il le rendoit. Cependant il imita la dévote cérémonie de *Nervan*.

Quand le vieillard eut achevé ſa prière;

& qu'il se fut levé, le jeune homme lui demanda pourquoi le serviteur des *génies* ennemis de *Mahomet* adoroit dans ce temple.

« Ainsi parlent les fous, répondit *Nervan*. Ce que l'œil juge, ils le croient stupidement : leurs esprits se laissent aveuglément conduire par les apparences sensibles.

» Sache donc, homme stupide, qui nâges sur la surface du lac, & ne vois pas ce qu'il y a de caché dans le centre des rochers, sache que la superstition est ce qui offense le plus *Alla* & son prophète, & que l'hypocrisie est de tous les vices le plus dangereux, le plus propre à porter des coups terribles au genre-humain. Que les crédules sectateurs de *Mahomet* te croient plus dévôt qu'eux; qu'ils te voient te prosterner souvent devant le tombeau du prophète. Ce vernis de religion transformera tes vices en vertus. Animé d'un fougueux enthousiasme tu feras passer les plus noires actions pour des inspirations sacrées.

» La crainte superstitieuse asservit les esprits foibles. Celui qui croit sans raison, aveuglément, & parce qu'on lui dit de croire, est comme le sable du rivage qui suit tous les mouvemens du vent qui l'emporte ».

A ces mots, *Guiaraha* parut, & dit:

« C'eſt aſſez, *Kélaun*, c'eſt aſſez : te voilà ſuffiſamment inſtruit. Tu reçus de la nature un cœur porté au crime. Tes parens ont permis que nous cultivaſſions ce mauvais penchant. Nous avons appris à t'y livrer ſans meſure. Te voilà propre à faire le malheur du monde. Tu viendras dès aujourd'hui avec moi dans les états du *calife* de *Bagdat*, pour y faire tes premiers eſſais „.

Elle le prit par le bras, & dans un moment ils furent tranſportés au milieu du palais de *Bagdat*.

Ils étoient dans le plus bel appartement du palais : *Kélaun* apperçut un jeune homme qui repoſoit ſur un ſopha.

« *Kélaun*, dit le *génie*, tu vois l'unique héritier du *calife*.

» Oui, répliqua-t-il ; mais je n'ai point de poiſon pour l'endormir d'un ſommeil éternel. Que j'aurois de joie à commencer par ce forfait, l'exercice de mon glorieux emploi !

„ Notre pouvoir ne s'étend pas juſques-là, répartit ſa conductrice. S'il nous étoit permis de gouverner à notre gré les hommes ſoumis à nos machinations, ſi nous pouvions tourmenter les croyans, ſelon notre bon plaiſir, nous aurions mille ſortes de

poiſons au lieu d'une, & bien d'autres moyens de nous en défaire; mais comme nous contrarions en tout *Mahomet*, que nous déteſtons, il s'oppoſe auſſi de ſon côté à nos deſſeins, & arrête ſouvent les effets de notre méchanceté. *Kélaun* n'auroit point eu l'entrée de ce palais, ſi *Raalcour*, le fils du *calife*, n'avoit pas négligé de faire ſon pélerinage au tombeau du prophète. Sa faute le livre en vos mains, à condition toutefois que vous n'attenterez pas à ſes jours. C'eſt pourquoi je le protégerai, & je vous donnerai ſa figure ,,.

Elle ſouffla ſur *Kélaun*, & toucha du doigt *Raalcour*, qui fut ſubitement changé en oiſeau.

Le fils de *Canſu*, voyant cette métamorphoſe, ſe ſaiſit de l'oiſeau, & l'auroit étranglé ſur le champ, ſi *Guiaraha* ne l'en eût empêché.

" Qu'allois-tu faire, miſérable, s'écria le *génie*? Es-tu parvenu ſi promptement à ce haut degré de méchanceté, que de mépriſer ainſi les ordres de ta protectrice? Que la malédiction de l'aveuglement tombe ſur toi! Et de peur que ta malice ne te porte à trahir les ſecrets de notre race, je t'ôte dès ce moment le ſouvenir du paſſé.

„ Que ta race ſoit à jamais maudite ; répartit *Kélaun* ! Que le prophète que tu hais te perſécute à jamais, toi & tes ſemblables ! Que tes iniques travaux ſoient éternellement en exécration à tous ceux que tu prétends ſervir ! Il n'y a ni paix, ni amitié, ni reconnoiſſance, ni amour entre les ouvriers de l'iniquité, & ils ſeront les premiers à maudire ceux qui prétendent leur vouloir du bien „.

Le *génie* s'enfuit, ſans rien répondre. Il reconnut que l'eſprit du prophète parloit par la bouche de *Kélaun*. Outré de dépit, tranſporté de rage, il ſe précipite dans les abîmes de la terre, vallées ténébreuſes de la mort.

Cependant, les muets & les eunuques ouvrirent l'appartement où repoſoit *Raalcour*. Trompés par l'apparence, ils ſe proſternèrent devant celui qui tenoit ſa place.

Les eunuques lui dirent : " La mort a fermé les yeux de *Zimphrah*. Le *calife* de *Bagdat*, ton illuſtre père, eſt monté au neuvième ciel. Les *Houris* lavent ſon précieux corps dans une rivière de lait. A ſon approche, les vierges immortelles ont orné le paradis de guirlandes nouvelles. Il a paſſé le gouffre de feu, ſans en recevoir aucune

atteinte. Il eſt honoré comme le chef de la race des croyans „.

Kélaun entendoit la voix des eunuques, mais il ne les voyoit point. De leur côté, ils furent ſurpris de voir le feint *Raalcour* marcher à tâtons, comme un homme qui a perdu la vue.

„ Hélas ! s'écrièrent-ils, quel funeſte accident afflige notre ſeigneur ! Pourquoi refuſe-t-il de laiſſer tomber ſes regards ſur ſes eſclaves proſternés ? Toute la ville aſſemblée autour de ce palais appelle le nouveau *calife* ; & *Raalcour* ne voit point ſes eſclaves qui le nomment leur maître.

» Je reçois leurs hommages, dit *Kélaun* ; pour première marque de leur attachement, qu'ils faſſent leurs efforts pour rendre la vue à leur nouveau *calife*. Dites que je promets les plus grandes récompenſes à ceux qui pourront me rendre ce ſervice ».

L'ordre fut exécuté. Pendant ſept jours les héraults proclamèrent au ſon des trompettes & des tymbales, les grandes récompenſes que le *calife* de *Bagdat* promettoit à celui qui pourroit lui rendre la vue.

Les médecins accoururent en foule au palais. Les plus habiles oculiſtes promirent de guérir le *calife* aveugle. Mais après bien

des opérations répétées, *Raalcour* ne vit pas mieux qu'auparavant.

Le *calife*, outré de colère, ordonna qu'on mit à mort tous ceux qui avoient entrepris de lui rendre la vue, sans pouvoir y réussir. Ainsi furent payés leurs services.

Chaque jour voyoit de nouvelles exécutions. La ville désolée pleuroit la mort de ses sages. Les yeux du *calife* étoient toujours couverts des mêmes ténèbres. Personne ne s'offroit plus pour le secourir.

Au bout de quelque temps, un jeune homme en habit de médecin se présenta à la porte du palais, demandant que le *Calife* voulût bien éprouver son savoir.

Les esclaves du sérail furent fâchés de la demande de ce nouveau prétendant. Lassés de voir couler le sang des plus habiles dans l'art de guérir, ils lui conseillèrent de ne pas entreprendre cette cure, ajoutant que la mort seroit la récompense de sa témérité, que la ville étoit inondée du sang de ses pareils.

Le jeune médecin ne répondit que par un sourire. Il les pria de ne se point défier de son savoir, & de le présenter incontinent au *Calife*.

Il fallut se rendre à ses instances. Les

eunuques le firent entrer dans l'appartement du *Calife*, avec le même chagrin que s'ils l'euſſent conduit à la mort.

Le médecin ſalua le *Calife* ſuppoſé. Celui-ci, ſans répondre à ſon compliment, lui ordonna d'opérer ſans délai, de lui rendre la vue à l'inſtant, ou de préſenter ſa tête aux bourreaux qui l'attendoient.

Ces mots firent frémir l'aſſemblée. Le jeune homme tira tranquillement de ſa poche une petite boîte remplie d'une poudre qu'il ſouffla ſur le viſage du *Calife*, & il fut guéri.

Les courtiſans jetèrent un grand cri de joie.

Le *Calife*, ſurpris & charmé de revoir la lumière, regarde avec une joie mêlée de reſpect celui qui venoit de lui rendre la vue, & lui en marqua ſa reconnoiſſance en ces termes.

» Que ce médecin ſoit honoré de tous mes ſujets. Qu'il commande aux viſirs & aux grands de mon royaume. Que ſon nom ſoit prononcé avec louanges, avec mille bénédictions. Que chaque jour ajoute à ſa gloire. Mon ami, continua-t-t-il, en lui adreſſant la parole, quelle récompenſe exigez-vous de moi? Que déſire votre ame? Parlez, demandez-moi ce que vous voudrez. La moitié

de mon royaume eſt à vous, ſi vous voulez l'accepter pour prix du ſervice que vous venez de me rendre.

» O *Califé*! répondit modeſtement le jeune médecin, je ſuis bien éloigné de déſirer les honneurs, ni les richeſſes. Il n'appartient point à une ſimple payſanne comme moi, de figurer parmi des courtiſans. Pardonne-moi ſeulement un déguiſement que je n'ai pris que pour te rendre la vue. Le ſuccès de mon entrepriſe me ſuffit pour récompenſe ».

En prononçant ces derniers mots, le faux médecin ſe découvrit le ſein, & *Kélaun* reconnut qu'il parloit à une belle femme.

» Que je m'eſtime heureux, dit le *Califé*, de pouvoir récompenſer dignement mon aimable médecin! Oui, belle étrangère, qui que vous ſoyez, vous ſerez la ſultane de mon cœur. Partagez avec moi la gloire & les plaiſirs attachés au diadême ».

La belle étrangère tomba aux pieds du *Califé*, & après un moment de ſilence, elle lui adreſſa ces paroles.

» Que je ſois la dernière de tes eſclaves, ô magnifique ſeigneur! C'eſt où aſpire l'unique ſouhait de *Guzzarate*, fille du payſan *Raask*, qui habite dans les montagnes de *Gabel-el-ared*.

» Je ne connois pas les montagnes dont vous parlez, répondit *Kélaun*. Mais le paradis feroit honoré d'avoir donné naiffance à mon aimable fultane. Pourquoi laiffé-je plus long-temps à terre un précieux bijou dont j'ai réfolu d'embellir ma couronne. Oui, charmante bienfaitrice, foyez dès ce moment la maîtreffe de mon cœur, & la reine de *Bagdat*.

» Seigneur, dit *Guzzarate*, il eft étonnant que le prince *Raalcour* ne connoiffe pas les montagnes de *Gabel-el-ared*, où je l'ai vu fi fouvent chaffer le tigre féroce au travers des rochers qui dominent la demeure de mon père, & les vallées où il va paître fes brebis. O prince! comme mon œil avide fuivoit la trace de vos pas divins! Ne vous fouvient-il plus du jour où, plus fatigué que de coutume, vous demandâtes à ma mere un peu d'eau pour étancher l'ardeur de votre foif. Alors elle envoya votre efclave *Guzzarate* chercher du lait de fes chèvres. Oui, feigneur, je vous vis fourire à mon approche, & vous me priâtes de me hâter de vous fervir ».

Le fils de *Canfu* ne comprenoit rien à ce difcours. Le *génie Guiaraha* lui avoit ôté le fouvenir du paffé; ou plutôt, il n'avoit

jamais ſu ce que le vrai *Raalcour* avoit fait avant ſa métamorphoſe.

» Hélas! ma princeſſe, répondit *Kélaun*, je perdis, avec la vue, la mémoire du paſſé. Il n'eſt pas étonnant que je ne me ſouvienne plus de mes courſes dans les montagnes dont vous parlez. J'avois oublié mon état même, lorſque mes eſclaves vinrent m'annoncer mon avènement au trône des *Califes*, mes ancêtres : mon fidèle eunuque fut obligé de m'apprendre mes titres. Mais, ſoit que vous ſoyez née à l'ombre du trône, ou ſous un toît ruſtique; ſoit que vous ſoyez une précieuſe émeraude arrachée des entrailles de la terre, ou l'étoile du matin ſortie du palais brillant du ſoleil, vous êtes digne de moi. Vous tirez votre éclat de vous-même, & n'avez pas beſoin d'une grandeur étrangère. Mais, dites-moi, par quel art avez-vous pu me rendre la vue? Vous avez fait un prodige que les plus habiles médecins de mon royaume avoient tenté inutilement. Qui vous a ouvert les tréſors de la médecine? Où une ſimple villageoiſe comme vous a-t-elle puiſé des connoiſſances qui ſurpaſſent celles des ſages qui ont étudié toute leur vie dans les cités ».

Guzzarate répondit : « Le *Califs* de *Bagdat*

entendra ſon eſclave lui dévoiler tous les ſecrets de ſa ſcience.

Pluſieurs lunes s'étoient paſſées depuis que j'avois vu mon prince, le glorieu x *Ralcour*, chaſſant dans les montagnes, lorſque j'appris, par une caravane qui voyageoit par nos cantons, que le *caliſe Zimphrah* n'étoit plus, & que ſon fils venoit d'être proclamé ſon ſucceſſeur. Les voyageurs ajoutèrent que ceux qui lui avoient annoncé cette nouvelle, l'avoient trouvé privé de l'uſage des yeux, & qu'il promettoit de grandes récompenſes à quiconque pourroit lui rendre la vue.

» Je déſirai de pouvoir opérer cette guériſon : & ce déſir ne quittoit pas plus mon eſprit, que le ſouvenir du prince qu'il avoit pour objet. J'en étois inquiéte & penſive. Ma mère, qui s'en apperçut, m'en fit des reproches, en me demandant le ſujet de mon inquiétude. O ma mère! lui répondis-je, oh! ſi *Guzzarate* pouvoit rendre la vue à un aveugle!

» Eh! de quoi ſe mêle *Guzzarate*, me répliqua-t-elle? Es-tu folle de former un pareil ſouhait? Pourquoi voudrois-tu la ſcience des ſages?

» Alors je demandai à ma mère ſi elle ignoroit que le *Caliſe*, notre maître, languiſ-

ſoit dans les ténèbres de l'aveuglement; & qu'il avoit promis de récompenſer magnifiquement celui qui le guériroit.

» Fille orgueilleuſe! vaine *Guzzarate!* me répondit le femme de *Raask*, comment une pauvre payſanne peut-elle s'occuper des pompes & des grandeurs de la cour? Hélas! je vois bien que ma fille renonce au bonheur, depuis qu'elle a vu le train magnifique du prince *Raalcour*; peut-être oſe-t-elle porter ſes déſirs ambitieux juſqu'à ſa perſonne royale. Va, petite orgueilleuſe, ſouviens-toi de ta baſſeſſe, & de l'état de tes parens : va paître les chèvres dans les montagnes de *Gabel-el-ared.*

» Ma mère, irritée, m'ordonna d'aller garder les chèvres de mon père, de peur qu'elles ne s'égaraſſent dans les détours des montagnes.

» J'obéis à ma mère. Mes pieds obéirent à ſa voix; mais mon cœur lui réſiſtoit. Je m'enfuis comme un léopard ſur les rochers; l'image du *Califе*, toujours préſente à mon eſprit, me ſuivoit par-tout.

» La vue des chèvres de mon père ne me fit ſouvenir de la baſſe condition de mes parens, que pour en avoir honte. Pourquoi, diſois-je en ſoupirant, pourquoi la nature

a-t-elle mis les ames ambitieuses sous le joug de la vieillesse & de l'autorité? Pourquoi l'activité de la jeunesse & l'amour du plaisir, qui lui est si naturel, sont-ils éteints par les âpres leçons de l'infirmité? Le lionceau ne se précipite-t-il pas avec plus de fureur sur sa proie, que le roi des bois affoibli par le nombre des années? Le jeune poulain précède sa mère à la chasse. Pourquoi donc *Guzzarate* consumeroit-elle les belles années de sa vie dans les viles occupations de la femme de *Raask*?

» Lorsque je m'occupois de ces pensées, j'apperçus une jeune bergère qui s'avançoit vers moi d'un pas alerte. Elle avoit un chapeau de fleurs sur la tête, & des guirlandes ornoient sa parure. Elle dansoit aux accords charmans d'un hautbois dont elle jouoit divinement, & auxquels succédoit par intervalles la douce mélodie de sa voix. Son troupeau, sensible à ses accens harmonieux, sembloit partager sa gaieté.

» Quand la bergère fut à une certaine distance de moi, je me levai pour danser avec elle. Elle sourit en me voyant, & commença ainsi ses railleries piquantes:

» O compagne élégante des brebis & des chèvres! comment peux-tu te plaire ainsi

dans le ſein faſtueux de tes nobles parens ?

» Heureuſe villageoiſe ! heureuſe montagnarde ! heureuſe *Guzzarate* ! qui met ſon bonheur dans l'obéiſſance. Mais plus heureuſe la femme de *Raask* d'avoir une fille ſi douce !

» Ce diſcours fut accompagné d'un ſourire malin ; puis elle ajouta : *Guzzarate*, humble & docile *Guzzarate*, ſuis tes chèvres, prends garde qu'elles ne s'égarent, vois une de tes compagnes prête à tomber dans un précipice.

» Je vis en effet une des chèvres qui étoit tombée dans un foſſé profond. Mais le diſcours de la bergère m'avoit piquée. Belle étrangère, lui dis-je, tâchez plutôt d'adoucir mes malheurs que de les augmenter par vos railleries amères. Ayez pitié de mon ennui. Aidez-moi de vos conſeils. Montrez-moi les moyens de parvenir à une vie plus brillante, telle que mon cœur la déſire.

» Elle me fit promettre de ſuivre ſans reſtriction les conſeils qu'elle me donneroit. Jurez-moi, dit-elle, d'obéir à ma voix, comme vous avez ſuivi juſqu'ici les ordres de la femme du pauvre *Raask*.

» Je le jure, lui dis-je : délivrez-moi

ſeulement de cette miſérable condition. Je n'oublierai jamais les grâces que j'attends de vous.

» Eh bien! répliqua la bergère, retournez à la maiſon de votre mère, & n'exécutez aucun des ordres qu'elle vous donnera. Si vous êtes fidèle à ce premier précepte, revenez me trouver dans trois jours. Je ſerai ici dans ce même lieu où je vous parle.

» Ayant dit ces mots, elle reprit ſon hautbois & s'enfuit dans les rochers, comme elle étoit venue, en danſant & en chantant.

» Je revins à la nuit, chez ma mère. Elle m'ordonna de préparer un chevreuil pour notre ſouper. Je la laiſſai dire & n'en tins aucun compte. Je me piquai de tenir parole à la belle bergère qui m'avoit ſi bien inſtruite.

» Mon père étoit abſent. Sa digne moitié ſe mit dans une furieuſe colère contre moi. Elle appela ſon voiſin *Canfu*, pour l'aider à dompter l'obſtination de ſa fille déſobéiſſante.

» Ce monſtre des montagnes prit plaiſir à me tourmenter. Il me traîna par les cheveux hors de la maiſon de ma mère, & m'attacha à un tronc d'arbre, devant la porte „.

Ici le *Calife* indigné interrompit le récit de

Guzzarate, pour lui demander qui étoit ce misérable *Canfu*, qui avoit ofé traiter fi cruellement fa chère & belle fultane.

Elle pourfuivit ainfi : "O prince de ma vie ! n'avez-vous donc jamais ouï parler des cruautés de ce *Canfu*, ce vil payfan des montagnes de *Gabel-el-Ared* ? Peu fatisfait de m'avoir fi mal traitée, il porta plus loin fa méchanceté, digne du plus cruel habitant des forêts.

„ Il irrita mon père contre moi. *Raask* de retour, apprenant mon obftination, fit revenir *Canfu* pour me mettre à la raifon, ainfi qu'il parloit. Je lui dis que les tourmens qu'on me faifoit fouffrir étoient inutiles; que j'étois ennuyée d'une vie ruftique & groffière; que je voulois vivre comme les dames de la ville. Je fus indomptable fur ce point.

„ Mon père fe mit dans une furieufe colère contre moi. La fureur étoit dans fes yeux : il me reprocha mon orgueil en ces termes : comment ! fille dénaturée, tu méprifes la vie de tes parens qui te nourriffent, & de tes amis qui te recherchent. Eh bien ! pour t'en punir, l'amitié que j'ai eue pour toi va fe tourner en haine, & les bontés que notre voifin *Canfu* te témoigna, fe chan-

geront en malédictions, en fureurs, ſur ta tête coupable. Nous verrons s'il n'y a pas moyen de dompter ton arrogance.

„ Le cruel *Canſu* ajouta: oui, mon ami; je ſaurai bien vaincre l'obſtination de cette maudite fille. Le cœur des parens ſe laiſſe toucher par les larmes de leurs enfans. Un ami eſt plus propre à les corriger.

„ Mon père me livra aux mains du monſtre *Canſu* qui me traîna dans ſa chambre, hors de la préſence de mes parens.

„ Dès que j'y fus arrivée, il me préſenta à ſa femme, en l'exhortant à me traiter comme mon caractère impérieux le méritoit. Car cette ame de boue n'avoit aucun ſentiment de la grandeur; & mes nobles déſirs lui ſembloient des crimes.

„ Tiens, ma femme, dit *Canſu*, je t'amène la fille déſobéiſſante de *Raask*: venge-toi ſur elle de la perte de ton fils. C'eſt elle qui l'a perdu. Ce ſont ſes manières dures & impérieuſes qui l'ont fait fuir.

„ Sa femme, auſſi méchante que lui, commença par vomir mille imprécations contre moi: elle m'accabla de coups; & ſa rage ne ſe ralentit que lorſqu'elle me vit tomber à terre où je nageois dans mon ſang.

„ J'en jure par les mauvais *Génies*, dit

le faux *Calife Canfu*, le cruel *Canfu*, & sa déteſtable femme, expireront dans les tourmens. J'inventerai de nouveaux ſupplices, pour leur faire expier leur barbarie „.

Puis adreſſant la parole à ſes eunuques, il ajouta: " Qu'on traîne par les cheveux ces miſérables, le long des montagnes, juſqu'à la ville, qu'ils comparoiſſent demain au Divan, qu'on dreſſe un échaffaud, que tous les habitans de *Bagdat* ſoient témoins de leur châtiment.

„ Ils le méritent, répondit *Guzzarate*, en ſe proſternant devant le faux *Raalcour*.

„ Ainſi doivent être traités les ennemis des juſtes; qu'ils périſſent.

„ Continuez votre récit, aimable *Guzzarate*, dit le *Calife* en la relevant. Je frémis à la penſée des tourmens auxquels vous êtes échappée; mais j'eſpère vous les faire oublier par des douceurs qui les ſurpaſſeront.

„ *Guzzarate* reprit ainſi : *Canfu* & ſa femme me maltraitèrent pendant deux jours. J'avois formé des projets de vengeance, pendant la nuit qui précéda la troiſième. *Canfu* ſortit dès la pointe du jour pour paître ſes brebis. Sa femme ſe leva pour me battre, comme à l'ordinaire. Je lui réſiſtai, & ma rage augmentant ma force, je lui rendis

avec usure les coups qu'elle m'avoit donnés. Elle appela au secours. Personne ne vînt. L'ayant laissée à demi - morte, je m'enfuis dans les rochers, vers l'endroit où j'avois vu auparavant l'aimable bergère qui m'avoit promis de revenir dans trois jours. J'ignorois où *Canfu* gardoit son troupeau, & je craignois de le rencontrer. Je fus assez heureuse pour l'éviter.

» Le soleil commençoit à pâlir. J'apperçus ma bergère, elle tenoit en main une petite boîte, & un paquet de hardes.

» Dès qu'elle fut auprès de moi, elle me dit d'un air gai : ma chère pupille, puisque vous avez eu l'esprit de sortir des mains cruelles qui vous tourmentoient, prenez cet habit, c'est celui d'un sage de *Bagdat*; & cette boîte, remplie d'une poudre salutaire. Allez à la ville, demandez à parler au *Calife*. Soufflez un peu de cette poudre sur ses yeux, & il recouvrera la vue.

» Aussitôt elle m'ôta mes habits de paysanne, me déguisa en médecin, me donna la boîte & me toucha. En un clin-d'œil je fus transportée dans les rues de *Bagdat*, devant le palais de mon seigneur.

» Une foule de peuple s'assembla autour de moi.

„ Ces gens, étonnés de me voir, crioient de toutes leurs forces : es-tu donc resté seul de nos sages, ou bien es-tu étranger ? Si tu l'es & si tu ne sais pas rendre la vue à un aveugle, sors de la ville, ou prépare-toi à mourir.

„ Je répondis tranquillement que je venois rendre *Raalcour* à ses esclaves ; qu'ils alloient revoir ses beaux yeux fermés à la lumière.

„ J'entrai dans le palais de mon seigneur, & les eunuques m'introduisirent devant le glorieux *Calife* de *Bagdat* „.

Le prince satisfait, dit à *Guzzarate*, que ce jour étoit doublement cher à son cœur, parce qu'il recouvroit la vue, & qu'il recevoit un objet digne de son affection. Il prit la princesse par la main ; & la fille ambitieuse de *Raask* fut proclamée sultane de *Bagdat*.

En même temps les eunuques exécutoient les ordres du *Calife*. On élevoit un échafaud devant le palais, & une troupe de gens armés étoit sortie de la ville, pour se saisir de *Cansu* & de sa femme.

Les soldats n'arrivèrent à la cabane que bien avant dans la nuit. Ils frappèrent à la porte, en appelant *Cansu*.

Celui-ci ayant regardé au travers du treillis

lis avant que d'ouvrir, apperçut les soldats du *Calife*. Saisi de frayeur à cette vue, il s'écria: “ *génies* de l'air, où est mon fils *Kélaun* ? Sont-ce là vos promesses? Hâtez-vous de secourir l'infortuné *Cansu*. Je suis perdu si vous ne venez à mon secours „.

A la voix tremblante du paysan, *Guiaraha* parut & lui dit :

“ Que demande mon fidelle serviteur *Cansu* ?

„ Hélas! répondit-il, les soldats du *Calife* sont à ma porte; tu sais, ô *génie* bienfaisant, que ce sont des instrumens de mort.

„ Ne crains point, répliqua le *génie* ; je n'oublie pas mes promesses : mes paroles ne seront point vaines. Tu verras ton fils *Kélaun* dans les bras de l'impérieuse *Guzzarate*. Ne m'en demande pas davantage. Souviens-toi que tes désirs se sont bornés à voir *Kélaun* ton fils marié à la fille de ton voisin *Raask*. C'est aussi tout ce que t'ont promis les *génies* de l'air. Si ton souhait est accompli, qu'as-tu à désirer davantage ? Que les désirs des mortels viennent de folie ou de prudence, c'est de quoi notre race immortelle ne s'inquiète guères, pas plus que des moyens qu'elle employe pour les remplir „.

Après ce difcours, *Guiaraha*, regardant *Canfu* avec un ris méprifant, déploya fes aîles & s'enfuit. Les foldats forcèrent la porte de la cabane, fe faifirent de *Canfu* & de fa femme, & les traînèrent à la ville.

Avant que le foleil parût fur l'horizon ces deux miférables furent chargés de fers & conduits dans la cour du palais. Au lever du *Calife*, les eunuques vinrent lui dire que les prifonniers étoient dans les fers.

A ces mots *Guzzarate* fentit renaître toute fa fureur : le *Calife* auffi indigné fe leva pour aller voir les barbares qui avoient maltraité fa divine princeffe.

On avoit élevé un trône à quelque diftance de l'échaffaud. Le *Calife* & *Guzzarate* y montèrent : tous les grands de la cour de *Bagdat* entouroient le trône.

Les rues étoient pleines de peuple. Perfonne n'ignoroit la méchanceté des criminels. On demandoit leur mort. On jouiffoit d'avance de ce fpectacle fanglant.

Le feint *Raalcour* commanda de ménager leur vie, pour leur faire fouffrir mille morts dans une feule. Son règne avoit déjà été plein de cruautés ; cette dernière exécution devoit paffer tout ce qu'on avoit jamais vu de plus cruel.

Vingt officiers noirs, la tête chauve, les jambes & les cuiffes nues jufqu'à la ceinture étoient devant l'échaffaud, tenant une tête de mort dans la main droite, & une torche allumée dans la gauche. La torche répandoit une odeur infecte.

Six autres étoient habillés d'une toile légére, d'un blanc livide, ferrant le corps par-tout, & peinte en forme de fquelette. Il y en avoit d'autres qui reffembloient à des fpectres hideux.

Ces monftres tenoient un morceau de chair humaine qu'ils dévoroient à belles dents; le fang couloit le long de leur corps.

Enfuite venoient douze figures gigantefques : c'étoient des hommes les plus grands & les plus forts qu'on pût trouver. Ils étoient rehauffés fur des échaffes; une fumée épaiffe fembloit fortir de leurs narines; le feu fortoit de leurs bouches. Chacun tenoit dans fes bras un enfant auquel il faifoit fouffrir des tortures affreufes : car telle étoit la férocité du calife, que, pour rendre cette fcène plus horrible, il avoit ordonné qu'on lui livrât douze enfans de la ville, pour ce fpectacle inhumain.

Les cris de ces tendres victimes perçoient le cœur de tout le peuple, & fai-

ſoient preſſentir au malheureux *Canfu* & à ſa femme à quels ſupplices ils étoient réſervés.

Les deux criminels ſuivoient les douze géants. La femme paroiſſoit d'abord. Deux noirs, armés de tenailles rougies, la tourmentoient dans toutes les parties de ſon corps. Ses cris aigus attendriſſoient tous les cœurs, excepté ceux de *Kélaun* & de la ſultane *Guzzarate*, qui, ne trouvant pas même que les bourreaux s'acquittaſſent à ſon gré de leur emploi, deſcendit de ſon trône pour les exciter.

On tourmentoit *Canfu* d'une manière encore plus horrible. Huit eſclaves couverts de peaux de tigre le harceloient devant eux, avec des fourches armées de pointes qu'ils lui enfonçoient dans le corps, mettant quelque diſtance entre leurs coups, pour lui laiſſer le temps de reſſentir toute la vivacité de la douleur.

Les hurlemens affreux que leur arrachoit la cruauté des tourmens qu'ils enduroient, mêlés aux cris que pouſſoient les *génies* de l'air, ennemis de *Mahomet*, qui prenoient plaiſir à voir ſouffrir ces malheureuſes victimes de leur malice, retentirent au loin. Toute la ville de *Bagdat* étoit épouvantée

de la cruauté du tyran, & de la joie barbare de la ſultane.

Tandis que cette proceſſion ſanglante marchoit du ſerrail à l'échaffaud, un bruit confus de gens armés ſe fit entendre à l'autre bout de la ville. Le Calife effrayé, fit ſuſpendre l'exécution, & demanda ce que c'étoit qui excitoit ce tumulte.

Perſonne ne put le ſatisfaire. La populace étonnée ignoroit la cauſe de ce bruit, & ne pouvoit pas même imaginer d'où il venoit.

L'incertitude de *Kélaun* ne dura pas longtemps. Le *génie Haſſarak* parut couvert d'une brillante armure d'or. Mille plumes ornoient ſon caſque; un petit oiſeau étoit perché ſur ſa main gauche, & dans ſa droite brilloit une baguette de diamant.

Une armée de cent mille hommes le ſuivoit. La garde de *Kélaun* fut conſternée à cette vue. Le tyran étoit ſi univerſellement haï, que pas un de ſes ſujets ne ſe préſenta pour le ſecourir.

Le *génie*, parvenu au pied du trône, le toucha de ſa baguette de diamant: le faux calife & ſa cruelle ſultane reſtèrent immobiles, comme s'ils euſſent été ſubitement changés en ſtatues de pierre.

Alors le *génie* ſe tournant vers le malheu-

reux *Canfu*, que fes bourreaux tourmentoient encore avec leurs fourches, il lui dit.

» C'eft ainfi que font tourmentées les ames barbares qui fe livrent à la férocité de leur caractère ».

Auffitôt, tous les acteurs de cette fcène fanglante devinrent la proie des flammes. Dans un inftant *Canfu* & fa femme furent réduits en cendres.

Le payfan de *Gabel-el-ared* étoit près de la mort, fes yeux alloient fe fermer à la lumière du jour, quand le *génie Haffarak* avoit paru. Il ne lui refta qu'autant de vie qu'il lui en falloit pour comprendre le fens de ce qui lui étoit arrivé depuis la rencontre de *Guiaraha*.

» La loi du prophète étoit trop dure pour *Canfu*, dit le *génie*; les voies impénétrables d'*Alla* lui paroîtront fans-doute trop févéres & injuftes. Mais les foibles conceptions de l'homme doivent-elles cenfurer les fublimes penfées du principe de toute juftice? La main de celui qui fit le foleil & toute l'armée des aftres, doit-elle fuivre les vaines imaginations d'un vil reptile?

» O *Canfu*! homme imbécille, efprit incrédule! Qu'as-tu gagné à renoncer au culte de *Mahomet*, pour fuivre les traces des gé-

nies prévaricateurs ? Si le prophète s'oppofoit à tes defirs, c'eft parce qu'il favoit quels maux devoit caufer l'amour de *Guzzarate* & de *Kélaun*. C'étoit pour prolonger la vie de *Canfu* & de fa femme, qu'il avoit mis une forte d'antipathie entre leur fils & la fille de *Raask*. Mais depuis le moment que tu t'es lié avec fes ennemis, le favori d'*Alla* a permis qu'ils exécutaffent leurs noirs deffeins, pour lefquels ils t'ont demandé ton confentement. Tes vœux font remplis : vois par quels épouvantables moyens ils le font. Adorateur fervile des mauvais *génies*, déferteur infâme de la loi du prophète, blafphémateur impie, contemple ce terrible événement, le fruit de tes defirs indifcrets ».

Haffarak tourna fa baguette, & auffitôt le *calife*, quittant les traits & les habillemens de *Raalcour*, redevint *Kélaun*, le fils du pauvre *Canfu*.

Le payfan oublia dans ce moment toutes fes douleurs : ou plutôt, fon plus grand fupplice fut de reconnoître fon fils pour l'auteur des tourmens qu'il fouffroit. *Kélaun*, de fon côté, fut confondu en fe voyant dans fes premiers habits, & en reconnoiffant que c'étoient fon père & fa mère qu'il faifoit mourir d'une manière fi barbare.

» O maudite *Guiaraha*! dit le coupable *Canfu*, avant que de rendre le dernier soupir, tu as rempli ta promesse. Tu as uni *Kélaun* à l'impérieuse *Guzzarate*. Je meurs victime de mes souhaits insensés ».

Le paysan expira en prononçant ces paroles. Il avoit les yeux fixés sur *Kélaun* & sur sa cruelle maîtresse. Sa femme le suivit dans les vallées de la mort.

Guzzarate fut étrangement humiliée de ne trouver à la place du *calife Raalcour*, que son voisin *Kélaun*; & de quitter le trône de *Bagdat* pour redevenir paysanne de *Gabel-el-ared*.

Sa langue étoit chargée de malédictions, & ses yeux enflammés de colère; mais *Hassarak* usa de son pouvoir magique, pour modérer ses emportemens.

Le peuple de *Bagdat*, assemblé en foule autour de l'échafaud, que le feint *calife* avoit fait élever pour l'exécution de *Canfu* & de sa femme, admiroit avec effroi le changement opéré par le *génie Hassarak*, & dans sa surprise, qui égaloit celle des acteurs mêmes de cette métamorphose, il s'applaudissoit de se voir délivré d'un tyran, sans pouvoir comprendre comment *Kélaun* avoit su si bien contrefaire le prince *Raalcour*.

Haſſarak, qui voyoit ce qui ſe paſſoit dans l'ame des ſpectateurs, le tira d'inquiétude. » Où eſt votre *caliſe Raalcour?* ô habitans de *Bagdat*! Où eſt le fils de *Zimphrah?* Il eſt caché ſous le plumage de cet oiſeau ſoumis à la malice des mauvais *génies*. Mais ne croyez pas que *Mahomet* eût permis cette étrange métamorphoſe, ſi *Raalcour* fût demeuré fidelle obſervateur de la loi du prophète. En négligeant de ſaire le voyage de la *Mecque*, il s'eſt attiré la colère d'*Alla*. Son crime eſt expié, & je vais vous rendre votre *caliſe* ».

En diſant ces mots, *Haſſarak* toucha légèrement de ſa baguette l'oiſeau perché ſur ſa main, & *Raalcour* reprit ſa première forme.

Les habitans de *Bagdat*, tranſportés de joie & de reconnoiſſance, remercièrent *Mahomet* & *Haſſarak* de les avoir délivrés de la tyrannie de *Kélaun*, & de leur avoir rendu leur vrai *caliſe*.

Dès que *Raalcour* reconnut le merveilleux changement arrivé dans ſa perſonne, il monta ſur l'échaffaud, & s'étant proſterné à la vue de tout ſon peuple, il s'écria : » C'eſt ainſi, ô mes ſujets! que je demande pardon au prophète. Qu'il daigne rentrer en grâce avec

moi ! Gloire à *Alla*, à l'être puiſſant & juſte, qui mérite nos adorations & notre obéiſſance ! Que nous ſommes vils, lorſque nous refuſons de lui rendre le culte qui lui eſt dû ! Qu'eſt-ce que la vie, ſi nous ne l'employons à louer, à ſervir, à glorifier celui qui nous l'a donnée ?

» Je vois avec plaiſir les premiers mouvemens de votre reconnoiſſance envers le ciel, ô *calife !* dit le *génie Haſſarak*. C'eſt un préſage aſſuré de la juſtice & de la piété qui règneront avec vous ſur les habitans de Bagdat. Après vous être humilié ſur l'échafaud, montez ſur le trône, & commencez votre règne par faire juſtice de ces deux criminels, qui ont offenſé *Alla* & ſon peuple.

» Puiſque *Mahomet* l'ordonne par votre bouche, répondit le *calife Raalcour*, que *Kélaun* & *Guzzarate* montent ſur l'échafaud élevé par leur ordre. Mais que le genre de leur mort annonce l'humanité de leur juge, plutôt que la vengeance d'un ennemi irrité.

» Equitable *calife*, répliqua *Haſſarak*, que tous vos jugemens reſſemblent au premier ! Vos ſujets vous aimeront, & vous obéiront avec joie. *Mahomet*, le rémunérateur des fidèles croyans, vous recevra

dans les demeures fortunées de ſon paradis éternel ».

Le *génie* diſparut. Les bourreaux ſe ſaiſirent du fils de *Canſu*, & de ſa femme orgueilleuſe.

Kélaun monta avec répugnance ſur l'échafaud. *Guzzarate* ſembloit préférer la mort à un époux tel que le fils d'un ſimple conducteur de chèvres.

La hache étoit levée ſur la tête du méchant *Kélaun ;* il regarda fixement la terre qui l'avoit ſupporté malgré ſes crimes ; il la frappa du pied, & dans ſon déſeſpoir, il vomit ces dernières paroles pleines de rage.

« J'ai fait le mal tous les jours de ma vie. J'ai fui le travail & la peine. J'ai recherché l'oiſiveté ; & jamais il n'y a eu de bonheur pour moi. J'ai empoiſonné celui des autres. Déteſté parmi les enfans des hommes, la trace de mes pas étoit maudite. Mes forfaits deviennent des vautours cruels qui me déchirent le cœur ; je vois les mauvais *génies* qui m'attendent dans les régions maudites. Frappe, ô hache ! frappe, puiſque la foudre d'*Alla* tarde à m'écraſer. Que mon corps ſoit foulé ſous les pieds des croyans, comme

le talon du voyageur écrase le serpent venimeux ».

Quand *Hassarak* eût fini son conte, le sage *Iracagem* se leva de son trône, & dit.

« Les paroles de ma sœur sont pleines d'instruction. A peine les enfans des hommes auroient-ils besoin de notre protection, s'ils n'étoient sans-cesse obsédés par les *génies* malfaisans, ces ennemis irréconciliables du saint prophète, & de ses pieux serviteurs. Mais leur malice ne peut rien contre ceux qui restent fidelles à la loi de *Mahomet*. Il n'y a que ceux qui refusent de le connoître pour le favori d'*Alla*, ou qui, reconnoissant sa mission divine, & son pouvoir au ciel & sur la terre, violent ses commandemens; il n'y a que ceux là qui soient livrés à la méchanceté de ces esprits immondes.

» Mais, ô ma sœur! continua le chef des bons *génies*, en adressant la parole à *Hassarak*, l'œil du jour commence à se fermer. La nuit va couvrir de ses ombres la nature livrée aux charmes du sommeil. Ne violons point les loix de la création. *Alla* a fait le jour pour le travail, & la nuit pour le repos. Les œuvres d'*Alla* sont grandes & bonnes ».

A ces mots l'assemblée se sépara. Les enfans

de la terre ſuivirent leurs *génies* protecteurs, qui les conduiſirent dans des appartemens retirés, où, après un repas frugal, ils ſe livrèrent aux douceurs innocentes d'un ſommeil tranquille.

Au lever du ſoleil, les enfans de la terre, conduits par leurs *génies* protecteurs, allèrent ſe purifier & prier dans la moſquée où la race immortelle de ces êtres bienfaiſans avoient coutume de rendre leurs hommages au grand & puiſſant *Alla*, & au prophète. Ils revinrent enſuite dans la ſalle d'inſtruction, où le ſage *Iracagem* les voyant aſſemblés & aſſis à leurs places ordinaires, ouvrit ainſi la ſéance.

« Les leçons que mes frères donnèrent hier à leurs diſciples, avoient pour but de les diriger dans la recherche du vrai bonheur que la religion ſeule peut donner, ainſi que le comprit le marchand *Abudah*, par ſes différentes aventures.

» Le premier, & le plus grand de nos devoirs, eſt de ſe ſoumettre humblement aux décrets ſuprêmes d'*Alla*, de le ſervir en eſprit & en vérité, avec confiance & droiture de cœur; & non pas de mettre la créature à la place du créateur, comme *Alfouran*; ni de négliger, à l'exemple de

Sanballad, les obligations les plus indispensables de la vie sociable, pour suivre un vain phantôme de sainteté dans les cavernes de la terre, ou dans les antres des rochers ; encore moins de couvrir l'hypocrisie du masque de la dévotion, offensant *Alla* pour tromper les hommes ; c'est de préférer la volonté de l'être des êtres à toutes choses, à tous les plaisirs, à tous les biens de la terre, au lieu d'ajouter la présomption aux autres crimes, comme fit le sultan *Hassan Assar*, en refusant obstinément de remplir nos devoirs, quoique nous en connoissions l'étendue & l'importance.

» La soumission aux ordres d'*Alla* rend tout aisé. Elle donna la beauté à *Nakin Palata*. Elle remplit de joie le cœur des croyans, & les porte avec allégresse à tout ce que le ciel exige d'eux. Elle ne s'inquiète point, comme *Cansu*, si c'est par sagesse ou par bonté que le ciel refuse d'accomplir nos desirs indiscrets. Elle adore la providence en tout, & comprend la nécessité de se soumettre à des événemens que nous ne pouvons éluder. Adorer *Alla*, le servir, le louer, avoir confiance en lui, voilà pour quelle fin l'homme a été créé.

» Mais la foiblesse a besoin d'un appui.

C'eſt pourquoi le grand *Alla* a donné à ſes enfans des principes de moralité que l'exemple grave profondément dans leurs tendres eſprits : ce ſont ces inſtructions céleſtes que nous ne ceſſons de leur préſenter de la manière la plus ſenſible. Ma ſœur, continua *Iracagem*, en s'adreſſant à celle des *puiſſances* dont le trône étoit le plus proche de celui d'*Haſſarak*, faites part à cette illuſtre aſſemblée, de vos leçons amuſantes, en joignant l'exemple au précepte ».

Le *génie* ſe leva, & commença les aventures d'*Urad*, ou de la belle voyageuſe.

CONTE CINQUIEME.

LES AVENTURES D'URAD,

O U

LA BELLE VOYAGEUSE.

SUR les bords du *Tigre*, au-deſſus de la grande & ſuperbe ville des croyans, vivoit une pauvre veuve nommée *Nouri*, qui paſſoit

ſa vie à élever ces vers précieux, dont la ſoie habille les riches & les belles. Son mari avoit long-temps eſcorté les caravanes des marchands. Il avoit perdu la vie dans une rencontre avec des voleurs *Arabes*. Sa pauvre veuve n'avoit point d'autre moyen de pourvoir à ſa ſubſiſtance & à celle d'*Urad* ſa fille qui étoit encore enfant, que le travail de ſes mains. Elle dévidoit la ſoie de ſes vers. Cette occupations lui fourniſſoit un peu au-delà des beſoins de la nature, parce qu'elle ſe mettoit à l'ouvrage dès la pointe du jour, pour ne le quitter que lorſqu'elle voyoit la lumière tremblante des étoiles du firmament, réfléchie dans les eaux du *Tigre*.

Telle étoit la vie de l'infatigable veuve, dont la fille ſecondoit le travail autant que la foibleſſe de ſon enfance le lui permettoit, lorſque le voluptueux *Almurah* fut proclamé ſultan. Il ne tarda pas à faire ſentir à ſes ſujets le poids de ſa puiſſance. Ayant réſolu d'enclorre un vaſte terrein pour ſes plaiſirs, pour en faire des chaſſes, il ordonna aux habitans de quatorze-cent villages de quitter leurs maiſons, leurs terres & leurs biens.

Ces familles ruinées & déſolées, forcées d'obéir aux ordres de leur maître barbare, quittèrent en un ſeul jour l'héritage de leurs

pères, la terre qui les avoit vu naître, pour chercher un asyle au milieu des forêts, dans les déserts arides & incultes qui s'étendent des deux côtés du *Tigre*.

Quelques-uns de ces fugitifs infortunés passèrent par l'habitation de *Nouri*. La veuve compatissante leur donna ce qui lui restoit de sa provision de la veille, & ce qu'elle réservoit pour le lendemain. N'ayant plus rien à donner, elle combla les derniers venus de voeux, de souhaits & de bénédictions.

Parmi ceux qui passèrent chez elle, il y avoit un jeune homme qui marchoit à pas lents, portant sur ses épaules une femme vieille & infirme. Excedé de fatigue, il la mit à terre à la porte de la veuve *Nouri* qu'il pria de lui donner une goutte d'eau pour étancher la soif ardente qui le bruloit.

Nouri avoit déjà vidé plusieurs fois sa cruche pour désaltérer tous ceux qui avoient précédé le jeune homme. Elle se hâta d'aller puiser de nouvelle eau, & en même temps elle alla demander quelque provision à une de ses voisines qui habitoit sur le penchant d'une colline près du fleuve, pour l'apporter à ce fils généreux & à sa vieille mère.

Elle revient avec sa provision d'eau &

de riz. Elle retrouva la femme. Le jeune homme n'y étoit plus.

« Etrangère infortunée, dit la bonne *Nouri*, où eſt votre fils, votre pieux & généreux fils, qui vous a portée ſur ſes épaules ?

» Hélas ! répondit la vieille, mon fils m'a ſauvée de la tyrannie d'*Almurah* ; mais il me laiſſe périr ici dans les déſerts du *Tigre*. A peine étiez-vous ſortie pour aller puiſer de l'eau, qu'une troupe de jeunes filles a paſſé par ici. Elles l'ont enlevé à ſa mère expirante. Mais je vous en conjure, ô femme généreuſe ! donnez-moi une goutte d'eau à boire, ou je vais mourir : la ſoif, la faim, le trouble, le chagrin, ne tarderont pas à terminer les jours de la malheureuſe *Houadir* ».

La tendre & compatiſſante *Nouri* fit entrer *Houadir* dans ſa maiſon, la mit ſur un lit de paille, & lui ſervit les rafraîchiſſemens qu'elle avoit apportés.

Houadir ayant pris quelque nourriture, apprit à ſa bienfaitrice le cruel décret d'*Almurah*, qui avoit obligé ſon fils de quitter le petit patrimoine qu'il cultivoit pour leur ſubſiſtance. Juſqu'à ce jour, il n'avoit jamais manqué à l'amour, à l'obéiſſance, aux de-

voirs d'un fils envers sa mère. Elle conclut par souhaiter son retour.

La veuve *Nouri* fit tout ce qu'elle put pour consoler *Houadir*, elle l'engagea à prendre du repos, & se remit elle-même à son travail journalier.

Quand sa tâche fut achevée, elle alla chercher sa petite provision à la ville, prit ensuite son frugal repas avec sa fille *Urad*, après en avoir distribué une partie aux malheureux fugitifs qui se présentèrent à sa porte.

Tandis que *Nouri* donnoit un morceau à la petite *Urad*, *Houadir* s'éveilla, se plaignant de la faim, & priant son hôtesse de vouloir bien lui donner à manger.

Avant que *Nouri* se fût levée, *Urad* courut au lit de la vieille, & lui offrit ce que sa mère venoit de lui donner. *Houadir* prit avec reconnoissance le morceau que l'enfant lui offroit, persuadée que sa mère, témoin de la charité de sa fille, ne la laisseroit pas sans récompense & sans dédommagement.

Houadir demeura plusieurs jours chez la veuve *Nouri*, attendant toujours le retour de son fils. Perdant enfin l'espérance de le revoir, & sentant combien elle étoit à charge à celle qui l'avoit si généreusement accueillie

& nourrie jusqu'à ce jour, elle lui parla ainsi, un soir, après son travail.

» Je vois, ma bonne & charitable *Nouri*, je vois que mon fils m'a oubliée & abandonnée. Je vous dérobe une partie de votre subsistance, & de celle de votre pauvre petite fille, qui imite si bien la charité de sa mère. Je consume le fruit de votre travail, sans espoir de pouvoir vous en dédommager. Ecoutez ma proposition, & jugez si elle est convenable. Il y a une partie de vos occupations journalières, que je crois pouvoir remplir, quelque vieille que je sois. Je puis dévider votre soie, soigner vos vers. Faites-moi faire ce dont vous me jugerez capable : je m'acquitterai avec zèle de tout ce qui ne sera pas au-dessus de mes forces. Le soir encore, lorsqu'après votre travail du jour, vous serez occupée aux soins domestiques du ménage, je me charge d'instruire l'innocente *Urad*, & de lui apprendre comment elle doit se conduire, quand le ciel jugera bon de vous tirer de ce monde, où il n'y a que misère & méchanceté. Votre fille a les plus belles dispositions à la vertu : je vois avec peine, qu'obligée de suffire à tout, vous n'ayez plus de temps pour les cultiver ,,.

La veuve étoit enchantée du discours de la vieille *Houadir*.

„ Votre pensée me charme, lui répondit *Nouri*. Il est vrai que j'ai bien de la peine à gagner, par mon travail, la subsistance de trois, & je ne puis donner de temps à l'instruction de ma chère *Urad*, que je ne le prenne sur mes occupations du jour. Je vois aussi que très-peu de chose vous suffit. Il me semble même que depuis que vous êtes ici, les denrées me coûtent moins cher qu'auparavant. Je ne sais pourquoi j'en ai beaucoup plus pour le même prix. C'est sans doute une bénédiction du ciel dont je vous suis redevable.

„ Je n'ai garde de laisser ma bienfaitrice dans l'erreur, dit *Houadir*. *Alla* me préserve de m'attribuer un mérite que je n'ai point. C'est la disette d'habitans, occasionnée par la tyrannie d'*Almurah*, qui, diminuant la consommation, fait nécessairement baisser les denrées. Mais j'insiste à partager les travaux du jour, puisque j'en partage le profit. L'instruction d'*Urad* sera ma douce occupation du soir „.

Dès ce moment, *Houadir* fut regardée comme étant de la famille de *Nouri*. Elle instruisit *Urad*, lui inspira l'amour de la

vertu & l'horreur du vice, lui apprit à se contenter de la pure satisfaction qui accompagne une vie innocente, & à craindre les remords & les inquiétudes inséparables d'une vie criminelle.

L'enfant prenoit un goût particulier aux leçons de sa vieille maîtresse. Les heures les plus agréables pour elle, étoient celles où elle recevoit ses douces & charmantes instructions.

A chaque leçon que *Houadir* donnoit à sa jeune élève, elle avoit coutume de lui donner un grain de poivre, en lui recommandant de le regarder souvent; & de se rappeler, en le voyant, la leçon qui l'avoit accompagné.

Ainsi, la petite *Urad* croissoit en vertu comme en beauté. Instruite des plus pures maximes de la morale & de la religion, elle donnoit chaque jour des preuves de sa pieuse éducation, tant par ses actions, que par ses discours. Elle atteignit l'âge de puberté. *Nouri* la voyant si belle, si vertueuse, si accomplie en toutes ses perfections, croyoit à peine qu'elle fût la mère d'une fille si aimable. *Urad* savoit, dans un égal degré d'habileté, tout ce qui concernoit le métier de sa mère; quand *Nouri* fut vieille &

malade, elle lui rendit les ſoins & les ſervices qu'elle en avoit reçus pendant les jours de ſon enfance.

Un ſoir qu'*Houadir* inſtruiſoit ſon élève attentive, *Nouri*, qui étoit étendue ſur un peu de paille, où elle attendoit la mort, appela ſa fille & lui dit.

„ Ma chère *Urad*, ma fille bien aimée, je vous plains beaucoup plus que moi-même. Tandis que *Houadir* vivra, vous aurez en elle une mère auſſi tendre, & plus capable de vous inſtruire que moi-même. Mais que deviendrez-vous, ma chère & innocente *Urad*, que deviendrez-vous, lorſque vous n'aurez plus ni elle ni moi? Je crains que vous ne deveniez la proie de la force, de la tyrannie, ou de la volupté. Conſiderez, mon enfant, qu'*Alla* ne vous a pas envoyée dans ce monde pour y être néceſſairement & inévitablement méchante. Vous pouvez toujours faire le bien avec l'aſſiſtance du ſaint prophète qui ne manque point à ceux qui le ſervent. Dans quelque circonſtance que vous vous trouviez, ſouvenez-vous qu'il dépend toujours de vous, de reſter fidelle aux préceptes de la religieuſe *Houadir*, aux maximes ſaintes & chaſtes qu'elle vous répète chaque jour, & auxquelles vous

trouvez tant de douceur. Puiſſe *Alla*, & le prophète des croyans, protéger, bénir, & conſerver ma chère *Urad* dans l'innocence & la vertu „!

Ce furent les dernières paroles de *Nouri*. Elle mourut en béniſſant ſa fille. Son corps fut enſeveli dans les eaux du *Tigre*.

L'inconſolable *Urad* pleura long-temps ſa tendre mère. *Houadir* lui donna des leçons de patience & de réſignation : leçons qu'*Urad* trouva plus difficiles que les précédentes. Elle eut toutes les peines du monde à modérer la violence de ſon chagrin.

„ *O Urad* ! dit *Houadir*, la douleur qui accompagne le repentir, le chagrin que cauſe le ſentiment de ſes mauvaiſes actions eſt vain, s'il n'eſt pas ſuivi de l'amendement. L'ame alors eſt juſtement affligée. Elle doit reconnoître la grandeur de ſes fautes avant que de s'en corriger, & cette connoiſſance eſt déſolante. J'eſpère que ma chère pupille n'éprouvera jamais de ces ſortes de chagrins. Mais l'affliction que produit la perte de nos amis ou de nos parens eſt un devoir de piété envers eux, pourvu qu'elle ſoit modérée. Nous devons apprendre à quitter ou perdre ce qu'il n'eſt pas en notre pouvoir de conſerver. Notre attachement pour les choſes

choſes les plus précieuſes de la vie, doit être ſubordonné à la volonté de celui qui eſt l'arbitre de notre être, & de tout ce que nous poſſédons par ſa bonté. O ma chère *Urad*! ne vous laiſſez point abattre par le chagrin. Pourquoi vous affliger, tandis que vous êtes innocente? Souvenez-vous que la patience, la réſignation aux ordres du ciel, eſt une vertu auſſi néceſſaire à notre bonheur que toutes les autres. Ce n'eſt pas que je n'eſtime des larmes que fait répandre la reconnoiſſance filiale. Je ne vous dis point d'être inſenſible à la perte des perſonnes qui vous ſont les plus chères, ou même, de ſupporter ſans peine leur abſence. Il convient de regretter tendrement une mère qui prit tant de ſoin de votre enfance, qui vous aima tant, qui vous apprit la vertu, après vous avoir donné la vie. Mais votre juſte douleur doit être raiſonnable & réſignée. Soumettez-vous humblement aux décrets du ciel qui vous l'enlèvent. Vous l'honorerez davantage par cette vertueuſe réſignation, que par des larmes indiſcrètes. *Alla* ordonne tout ſelon les vues de ſa bonté infinie. C'eſt à nous à l'adorer juſques dans nos malheurs.

„ O ſage *Houadir!* répondit *Urad*, vos

préceptes ſont juſtes & vrais. C'eſt *Alla* qui créa la meilleure des mères, & qui me la conſerva juſqu'à ce jour. C'eſt lui qui me l'a ôtée. Qu'*Alla* me préſerve de murmurer jamais contre ſa ſainte volonté! La plaie eſt profonde : je reſſens vivement ce coup. Je tâcherai de le ſupporter avec réſignation „.

Houadir continua de ſervir de mère à l'aimable *Urad*, qui avoit pour elle toute ſorte de reſpect & de déférence. La vieille étoit ſi charmée de voir fructifier heureuſement les ſemences de vertu qu'elle avoit miſes dans le cœur de ſa pupille, & ſi sûre de ſon amour pour l'innocence & la religion, qu'elle commença à la livrer un peu plus à elle-même. Elle diminua la longueur de ſes inſtructions, exhortant *Urad* à y ſuppléer par des prières ferventes faites au prophète, pour attirer les bénédictions du ciel, par de fréquentes méditations ſur les règles de conduite qu'elle lui avoit données, afin que, s'étant bien pénétrée de l'importance & de la néceſſité de ces préceptes vertueux, elle n'en perdit jamais le ſouvenir, & s'en rendît la pratique chaque jour plus aiſée & plus douce : „ Car, lui diſoit la prévoyante *Houadir*, quand le prophète voudra que je quitte ma chère *Urad*, elle

n'aura plus pour ressource que ses grains de poivre.

„ Ah! ma bonne, dit *Urad*, comment ces grains de poivre pourront-ils m'être de quelque secours ?

„ Je vous l'ai dit, répliqua *Houadir*, chaque grain vous rappellera une des leçons, un des préceptes que je vous ai donnés. C'est ainsi qu'ils vous seront d'un grand secours au besoin „.

Urad se prêta avec peine aux nouveaux arrangemens de sa bonne. Sevrée d'une partie de ses instructions, auxquelles elle prenoit tant de goût, elle ne trouvoit point le même plaisir à contempler des grains de poivre, qui lui rappeloient bien les leçons de *Houadir*, mais qui ne leur donnoient pas ce ton de douceur & de persuasion qu'elles avoient dans la bouche de sa vieille gouvernante. Cette perte l'affligeoit. Son ame encore foible ne trouvoit plus la même satisfaction à méditer des leçons de prudence, de chasteté, de vertu, qu'à les recevoir de la sage *Houadir*.

Cependant la bonne, courbée sous le poids des ans, devenoit chaque jour plus infirme. Un beau matin *Urad*, toujours diligente, ayant achevé son premier travail du jour,

vint au lit de *Houadir* pour l'éveiller & l'aider à se lever, comme à l'ordinaire, ses infirmités ne lui permettant plus de se lever sans aide; elle ne la trouva plus.

La jeune fille en fut d'autant plus étonnée, qu'elle ne concevoit pas où sa bonne avoit retrouvé assez de force pour se lever, s'habiller & sortir, elle, qui pouvoit à peine se remuer sans assistance. Elle l'avoit cherchée par-tout autour de la maison : elle alla chez les voisins, personne ne l'avoit vue, personne ne put lui en dire des nouvelles, *Urad*, inquiète, continua ses recherches, parcourant les bois, les forêts & les montagnes du *Tigre :* elle craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident. Ses recherches furent inutiles. Elle employa tout le jour à courir de côté & d'autre, appelant *Houadir*, sa bonne *Houadir*. La nuit vint, qui l'obligea de rentrer dans sa chaumière. Elle s'y enferma & passa la nuit dans les larmes & les lamentations.

Urad se livra entièrement au chagrin. Le souvenir de sa mère vint ajouter à sa douleur. Le matin la retrouva dans le même accablement. Sa porte resta fermée : elle n'alla point à son travail accoutumé. Plusieurs jours se passèrent ainsi dans la même

triſteſſe. *Urad* avoit quelques proviſions auxquelles elle toucha peu, ne ſe nourriſſant que de larmes & de douleur : elle déploroit la perte de *Houadir*, ſa bonne & chère gouvernante, de *Nouri* ſa tendre & bonne mère.

Les voiſines d'*Urad*, ne la voyant plus venir depuis quelques jours à ſes travaux accoutumés, obſervant en outre que ſa maiſon ruſtique demeuroit toujours fermée, vinrent frapper à la porte, demandant ſi *Urad*, la fille de *Nouri*, étoit encore en vie.

Urad, entendant ce concours de peuple, ouvrit la porte en pleurant & en tremblant, & leur demanda ce qu'elles deſiroient.

„ O *Urad!* répondirent-elles d'une voix unanime, nous ne vous voyons plus depuis long-temps, depuis que vous avez perdu votre amie *Houadir*. Nous craignions que vous ne fuſſiez auſſi perdue ou morte. Vous ne venez plus travailler avec nous. Les vers, dont vous aviez ſoin, periſſent dans votre abſence, & votre ſoie ſe gâte ſur les écheveaux ?

» O mes amies, répondit la triſte *Urad!* laiſſez une fille infortunée pleurer dans les ténèbres la perte de ce qu'elle eut de plus cher au monde. *Nouri*, qui me donna la

vie, qui me nourrit du lait de ſon ſein, eſt à préſent la proie des vautours ſur les bords du *Tigre ;* & *Houadir*, dont je reçus les douces & ſages inſtructions, s'eſt évanouïe comme un ſonge de la nuit ».

Les jeunes filles, ſes compagnes, ſe mocquèrent d'*Urad*, au lieu de paroître ſenſibles à ſa douleur.

» Hélas ! diſoit l'une, le grand malheur de n'avoir plus à travailler que pour une au lieu de trois ! En vérité, *Urad* eſt bien à plaindre de ſe voir délivrée d'une vieille qui devoit l'ennuyer à la mort !

» Une autre diſoit : Je voudrois bien que pareil malheur m'arrivât ! J'aime aſſez mes parens pour deſirer qu'ils aillent jouir promptement de la vue du prophète.

„ Et moi, diſoit une troiſième, j'attends avec impatience que notre cabane ſoit vide de toutes ces vieilles gens qui la meublent, y compris mon père & ma mère, pour les remplacer par un jeune berger que j'aime, & une troupe de petits bergers.

» Allons, ajoutèrent pluſieurs autres enſemble, cherchons un conſolateur pour *Urad*. Elle eſt jolie, elle mérite un amant auſſi bien fait, auſſi adroit qu'elle eſt belle. Qui lui donnerons-nous ?

» Je ſais ce qu'il lui faut, dit une vieille fille, fameuſe pour ces ſortes de négociations, je vais lui envoyer *Darandu*. Il ſera ici avant la nuit. C'eſt un grand garçon alerte, bien taillé, qui, je crois, s'entend à merveille à conſoler une fille.

„ Que vous en ſemble, belle *Urad*, dirent-elles toutes à-la-fois? Que vous dit le cœur? *Darandu* va venir vous conſoler. Il eſt à pêcher ſur les bords du *Tigre*. Puiſque le fleuve vous a ravi une de vos compagnes, il eſt juſte qu'il vous la rende avec uſure. Vous aurez un jeune homme pour une vieille femme. Que vous êtes heureuſe „!

Urad, pleine de mépris pour les railleries inſultantes de ſes voiſines, ſe ſentit pourtant émue au nom de *Darandu*. C'étoit le plus beau des bergers, d'un air engageant, & outre cela le plus riche de tous ceux qui habitoient ſur les bords du *Tigre*. “ Mais, ô *Houadir*! ô *Nouri*! s'écria la belle affligée: non, jamais *Urad* ne cherchera à oublier, entre les bras d'un amant, les bontés d'une ſi tendre mère, les inſtructions d'une ſi ſage gouvernante „.

Ces réflexions replongèrent *Urad* dans ſa première affliction. Elle paſſa le reſte du jour dans la triſteſſe & dans les larmes,

appelant tour-à-tour *Nouri* & *Houadir*, *Houadir* & *Nouri*; demandant au prophète de terminer ses jours, de la retirer de ce monde où il n'y avoit ni paix ni consolation pour elle.

Au milieu de ces tristes méditations, elle entend frapper à sa porte. Elle se lève en tremblant, & demande avec inquiétude, qui est-là?

Une voix douce lui répond d'un ton bas: « C'est quelqu'un qui souffre, & qui cherche un remède à ses maux qu'il ne sauroit trouver. Il cherche la paix, & la paix fuit loin de lui.

„ Hélas! répliqua *Urad*, la paix n'habite point sous ce toît rustique. Vous ne trouverez point de consolation ici. O voyageur! qui que vous soyez, allez plus loin; laissez l'inconsolable *Urad* pleurer des malheurs bien plus grands que ceux dont vous vous plaignez, & dont vous souhaitez d'être délivré.

„ Ah! dit la voix, les maux de la belle *Urad* sont les miens. Je les ressens aussi vivement qu'elle. Les chagrins qui l'affligent rendent *Darandu* malheureux.

„ *Darandu*, répondit *Urad* un peu troublée, quel que soit le motif de votre cha

ritable visite, éloignez-vous, laissez-moi pleurer seule dans la nuit & le silence. Il ne convient point à une fille affligée d'admettre un jeune garçon. Allez, berger, retirez-vous. Les filles du voisinage n'approuveroient pas votre conduite : tous les bergers qui habitent les bords du *Tigre* me mépriseroient.

„ Eh bien ! dit le berger *Darandu*, pour convaincre l'aimable *Urad* combien je serois fâché de lui faire la moindre peine, combien je suis sensible aux pertes qu'elle a faites, & que je n'ai apprises que ce soir, je vais lui obéir : je quitte ce lieu qui renferme mon bien, mon trésor, l'amour de mon cœur. Quelque cruelle que soit pour moi cette séparation, il me suffit que vous l'ordonniez. La paix de celle qui régne sur mon ame m'est plus chère qu'une pomme de grenade dans la chaleur brûlante du midi, plus précieuse que les écailles argentées de dix mille poissons pris dans les filets de mes compagnons de pêche „.

Darandu se retira. La belle affligée se mit au lit. Le sommeil donna du relâche à son chagrin, suspendant pour quelques heures la tristesse indiscrette à laquelle elle se livroit.

Le lendemain *Urad*, dévançant l'aurore,

vint errer ſur les rochers du *Tigre*, ſoit que la mélancolie du lieu l'y attirât, pour donner un libre cours à ſes larmes, & faire retentir au loin les accens de ſa douleur; ſoit qu'un charme plus doux y conduisît la bergère imprudente, pour y voir de plus près le beau *Darandu*, ſans en être apperçue.

Darandu vit de loin la fille de *Nouri*. Les yeux de l'amour ſont clairvoyans. Il alloit mettre ſa barque à l'eau. Il étoit trop habile en amour, pour faire ſemblant de la voir. Au contraire, il ſe tourna du côté de l'eau, s'eloignant du rivage, pour mieux lui perſuader qu'il ne l'avoit point vue. C'étoit aſſez pour lui, de ſavoir qu'il n'étoit pas indifférent à la bergère.

Urad, ſachant à peine pourquoi elle avoit quitté ſi matin ſa cabane, ni ce qu'elle venoit chercher ſur ces rochers eſcarpés, avançoit toujours, lorſqu'elle apperçut *Darandu* au milieu d'une troupe de pêcheurs qui jetoient leurs filets dans le fleuve.

A cette vue, elle rebrouſſa chemin, & revint chez elle plus irréſolue, plus inquiète qu'auparavant, & moins diſpoſée que jamais à continuer le métier de ſa mère.

Le ſoir rappela dans ſon eſprit la viſite de *Darandu*. Elle commença à s'inquiéter ſi

le berger reviendroit, ſoit qu'elle le craignît ou l'eſpérât. Ses proviſions étoient épuiſées. Il ne lui reſtoit de reſſource pour ſubſiſter que de reprendre ſes premiers travaux. Mais ſon dégoût croiſſoit chaque jour pour un genre de vie qui lui rappeloit ſes chagrins, en lui retraçant les occupations de ſa mère & de ſa bonne amie.

Tandis qu'elle s'occupoit de ces penſées, on frappa à la porte. Elle ſe troubla; ſon cœur palpitoit. Elle étoit encore plus tourmentée par la faim, & par l'ennui que lui cauſoit la vie ſolitaire qu'elle menoit depuis pluſieurs jours.

Elle reſta quelque temps ſans avoir le courage de répondre. On frappa une ſeconde fois. Alors elle demanda doucement qui étoit à la porte.

“ C'eſt *Lahnar*, votre voiſine, lui répondit-on. Je viens conſoler *Urad*, s'il eſt poſſible, ou pleurer avec elle la meilleure des mères, & la plus tendre des amies.

„ C'eſt donc vous, *Lahnar*, reprit *Urad*: vous êtes bien bonne d'avoir quelqu'amitié pour les malheureux. Vous êtes bien charitable de venir ſoulager les chagrins & la douleur de l'infortunée *Urad* „.

En diſant ces mots, elle ouvrit ſa porte.

Lahnar entra : elle avoit un panier ſur la tête.

“ *Lahnar*, dit la belle affligée, laiſſez votre panier à la porte, & entrez dans cette demeure de la douleur. Hélas ! hélas ! voici la place qu'occupoit ma chère & reſpectable mère ; voilà celle de la ſage *Houadir*, ma bonne amie, celle qui prit ſoin de mon éducation. A préſent ces deux places ſont vides. La douleur ſeule & le chagrin habitent avec la malheureuſe *Urad* !

Vos malheurs ſont grands, répondit *Lahnar :* mais vous devez les ſupporter avec patience. Ce ſont des pertes auxquelles vous deviez vous attendre, puiſqu'elles tiennent au cours ordinaire des choſes. Nous ne ſommes pas immortelles. Votre bonne mère *Nouri* a vécu juſqu'à un âge fort avancé : vous pouvez aiſément remplacer *Houadir*. La perte de cette bonne & douce amie n'eſt pas irréparable. Mais, ô *Urad* ! combien ne dois-je pas être alarmée de votre nouveau genre de vie ? Que faites-vous à préſent ? Nous ne vous voyons plus partager nos travaux ; vous ne venez plus cueillir des feuilles de mûrier, ſoigner nos précieux inſectes, ni dévider leur ſoie. Vous fuyez notre ſociété. Semblable à la taupe qui vit ſous

terre; vous ne voulez ni voir ni être vue.

„ Il eſt vrai, dit *Urad*, jusqu'à ce moment mon chagrin m'a fait oublier mes occupations ordinaires. Je compte retourner à mon travail. Dès demain vous me reverrez parmi vous.

„ Mais, reprit *Lahnar*, attendrez-vous auſſi à demain pour prendre quelque nourriture ? Votre chagrin ne vous a pas fait ſeulement oublier vos travaux accoutumés, il vous a encore fait négliger le ſoin de votre ſubſiſtance. Je vous ai apporté quelques proviſions, un peu de riz bouilli, & du poiſſon que mon frère *Darandu* a pêché ce ſoir dans la rivière du *Tigre*. Voulez-vous partager avec moi ce léger repas ?

„ Je vous prie de m'en diſpenſer, répondit *Urad*, je ne vous en ai pas moins d'obligation. Le chagrin m'a ôté l'appétit, & m'empêche d'accepter votre offre obligeante.

„ Au moins, répartit *Lahnar*, vous voudrez bien me permettre de m'aſſeoir ici, de m'y repoſer un inſtant, & de manger un morceau en votre préſence. Peut-être que l'appétit vous viendra en me voyant manger„.

Sans autre compliment, elle prit ſon panier, en tira le riz & le poiſſon, en ſervit une partie devant *Urad*, & l'autre partie

devant elle, & ſe mit à manger à belles dents, invitant la belle affligée à ſuivre ſon exemple.

Urad fut tentée par la faim, & auſſi par l'exemple de *Lahnar*. Elle avoit ſur-tout envie de goûter du poiſſon de *Darandu*. Cependant, elle prit d'abord un peu de riz, & mangea enſuite du poiſſon, d'auſſi bon appétit que ſa voiſine. Quoiqu'elle eût dit que la douleur lui avoit ôté la faim, il ſe trouva néanmoins qu'elle mangea tout autant que *Lahnar*, de l'un & l'autre mêts.

Lahnar ayant fini ſon repas, engagea *Urad* à n'être plus ſi ſolitaire, & prit congé d'elle, la laiſſant méditer à loiſir ſur les motifs de cette étrange viſite.

Quelle qu'en fut la raiſon, la fille de *Nouri* ne put s'empêcher d'en être bien aiſe. La ſociété a des charmes pour ceux mêmes qui dédaignent ſes douceurs. Une amie qui vient vous conſoler après une longue affliction, eſt un baume ſalutaire répandu ſur une plaie douloureuſe.

Cependant *Urad*, toute charmée qu'elle avoit été de la viſite charitable de *Lahnar*, fut ſurpriſe de l'entendre revenir ſur ſes pas au bout de quelques minutes, & la prier de lui r'ouvrir ſa porte.

„ Qu'y a-t-il donc, demanda *Urad*? quel motif ramène *Lahnar* vers une fille inconsolable ?

„ Ma chère *Urad*, répondit-elle, souffrez que je passe la nuit avec vous. Il est si tard que je n'ose rentrer à cette heure chez mon père ; & la nuit est si sombre que je n'ose la passer à l'air „.

Urad y consentit. Cependant, avant que de se mettre au lit, elle eut la curiosité de passer la main sous le menton de *Lahnar* ; & ne l'ayant pas trouvé aussi poli que celui d'une vierge, elle recula de frayeur, en criant de toutes ses forces : *Darandu*, la feinte *Lahnar*, la prit aussitôt entre ses bras, & lui dit.

„ O charmante *Urad* ! je meurs si vous n'avez compassion de moi. Je meurs si vous ne vous rendez à la vivacité de mon amour. Vos pleurs & vos cris sont inutiles. Cette maison est isolée. Il ne passe point de voyageur à cette heure. Personne ne vous entendra. Rendez-vous aux désirs de *Darandu* : passons la nuit dans les délices de l'amour „.

Urad tremblante, confuse, désespérée, tâche en vain de sortir de ses bras. Il la presse davantage, & fait tous ses efforts pour l'étendre sur le lit. *Urad* résiste toujours avec

un nouveau courage. L'image de *Houadir* s'offre à ſa penſée ; elle ſe reſſouvient des grains de poivre. Elle en prend un qu'elle laiſſe tomber en terre.

Auſſitôt on frappe un grand coup à la porte de la cabane. *Urad* redouble ſes cris. *Darandu*, épouvanté, quitte ſa maîtreſſe, & regarde en tremblant vers la porte.

La fille court précipitamment ouvrir. Le fils de *Houadir* paroît, & demande à *Urad* le ſujet de ſes cris.

„ Ange protecteur ! ange du ciel ! dit *Urad* encore palpitante, cet infâme ſéducteur, déguiſé ſous les habits de ſa ſœur, eſt venu ſurprendre la trop crédule *Urad*. Sans vous j'étois perdue „.

Darandu étoit déjà bien loin. La crainte & la baſſeſſe ſont le partage du coupable.

Le fils de *Houadir* dit d'un ton ſévère : « Avant qu'*Urad* r'ouvre ſa porte à un autre homme, je vais reprendre devant elle ma première forme. Si *Darandu* étoit un homme déguiſé ſous l'habit d'une femme, moi je ſuis une femme ſous la figure d'un homme „.

Urad le regarde, & voit la vieille *Houadir*, ſa bonne amie *Houadir*.

A cette vue, la jeune fille rougit, tranſ-

portée d'étonnement, & couverte de confusion.

„ De quoi rougit *Urad*, demande *Houadir?* Cette rougeur annonce-t-elle son innocence, ou son crime ?

O *génie!* répondit *Urad*, je ne suis point coupable. J'en jure par votre présence. Je n'ai point appelé *Darandu.* Je n'ai point désiré qu'il vînt.

„ Prenez garde à ce que vous dites, répliqua *Houadir*. Si vous ne l'avez pas appelé, vous ne l'avez pas non plus banni de votre présence. Sans votre imprudence, il ne vous auroit point attaquée. Votre cœur tressaillit la première fois qu'on vous parla de lui. Vous le renvoyâtes si foiblement, quand il vint frapper à votre porte, qu'il connut aisément votre foiblesse. Qu'alliez-vous faire sur les bords du fleuve, vers l'endroit où vous saviez qu'il avoit coutume de jeter ses filets ?

„ Qu'avez-vous fait depuis que je vous ai quittée? Avez-vous continué votre vie laborieuse ? Avez-vous répété les leçons que je vous donnai, ou bien, avez-vous perdu votre temps dans une lâche oisiveté ? *Urad* a-t-elle honoré la mémoire de sa mère & de son amie, par une fidélité constante à

leurs préceptes, ou bien, s'eſt-elle révoltée contre les diſpoſitions du ciel & la volonté de *Mahomet*, en s'abandonnant à une douleur immodérée?

„ Hélas! répondit la belle *Urad*, il n'eſt que trop vrai, je ſuis coupable. Je ſens ma faute. Ne me la reprochez plus, ô ſage & reſpectable *Houadir*! Sous un vain maſque d'amour & d'attachement, je me ſuis laiſſée aller à la lâcheté & à l'indolence. Je reconnois la vérité de vos ſages inſtructions. La pareſſe eſt la mère des vices. Oui, ma chère *Houadir*, ſi j'avois été fidèle à vos bonnes leçons, j'aurois évité le piège que *Darandu* m'a tendu; ou plutôt, je ne lui aurois point donné occaſion de venir ici. Il me ſemble pourtant que j'avois quelque raiſon de m'affliger après de telles pertes. La mort d'une mère comme *Nouri*, la perte d'une amie comme *Houadir*, méritent bien quelques larmes.

„ Le chagrin procédant du cœur, dit *Houadir*, il eſt néceſſaire qu'il le change & en altère les diſpoſitions, lorſqu'on s'y livre indiſcrettement. Ce changement eſt ſubtil, & ſouvent il eſt déjà bien avancé avant que l'on s'en apperçoive. Toute entière à votre douleur, vous ne vous apperceviez pas que

vos pieds vous conduifoient, à votre infçu, vers le frère de *Lahnar :* votre ame, déjà attendrie par une longue affliction, n'en étoit que plus propre à fe laiffer toucher par les douces paroles de ce féducteur.

„ Ceci vous rappelle une maxime que je vous répéterai encore, c'eft qu'il eft important pour les filles de bien garder les avenues de leur cœur. Les hommes adroits ont mille rufes, mille ftratagêmes pour s'y infinuer, fans être apperçus. Ils ne propofent d'abord rien de criminel : ils favent ménager la délicateffe d'une fille chafte. Le premier pas eft innocent; c'eft pourquoi les filles peu défiantes le leur laiffent faire impunément. Mais ils fe fervent enfuite de ce premier avantage pour les attaquer plus ouvertement; & ils ne ceffent leurs pourfuites que lorfqu'ils font parvenus à fatisfaire leurs défirs.

» Défiez-vous de votre foibleffe, ô *Urad !* Défiez-vous d'un cœur qui confpire contre vous, lors même que vous croyez être sûre de lui, qui fe fait fouvent l'avocat de vos ennemis, & dont vous avez tout à craindre, ainfi que de l'homme tentateur.

» Fuyez l'ombre du mal. La fuite eft le feul parti sûr. Craignez le danger; évitez

l'occafion avant qu'elle foit venue. On n'a plus la force de fuir, quand un objet charmant nous follicite. Méditez fouvent les leçons de votre bonne amie. Faites ufage de vos grains de poivre. Abandonnez cette cabane qui fera fans-ceffe affiégée par un homme trop fenfible à votre innocence, pour ne pas employer toutes les rufes imaginables pour vous enlever un bien fi précieux ».

La belle *Urad* fe hâta d'obéir à fa vieille & prudente amie. Elle fit un paquet de ce qu'elle avoit de plus précieux, & s'enfonça dans la forêt, fans favoir où diriger fes pas. Saifie de frayeur & d'inquiétude, elle prit la route la plus étroite, comme la plus sûre.

Son premier foin fut de répéter les fages inftructions de *Houadir*. Elle marcha jufqu'à ce que les forces lui manquaffent, regardant de temps en temps derrière elle : car elle craignoit que *Darandu* ne la pourfuivît.

Après avoir erré dans la forêt pendant une grande partie du jour, elle fe trouva fur une petite colline, au pied de laquelle étoit une vallée charmante, plantée d'arbres qui la couvroient de leur ombre. L'afpect du lieu l'attira. Elle defcendit, & fe promena fur un gazon entouré de montagnes & de bois. D'un côté, couloit une fource d'eau

pure : elle ſe baiſſa pour étancher l'ardeur de ſa ſoif.

Comme elle ſe levoit pour continuer ſa route, elle entendit un bruit confus de voix qui, ſortant du bois, retentiſſoient ſur le ſommet des montagnes oppoſées à celles d'où elle venoit de deſcendre.

Elle fut alarmée : elle eut néanmoins aſſez de préſence d'eſprit pour ſe reſſouvenir des conſeils de la vieille. Elle répéta ſes inſtructions. Elle ne tarda pas à voir au travers des arbres, une troupe de gens qui accouroient en hâte vers elle, jetant de grands cris, & s'empreſſant de ſe devancer les uns les autres, pour s'aſſurer de leur proie.

Dans ce danger preſſant, *Urad* tremblante, n'eut que la force de prendre un grain de poivre. A l'inſtant elle ſe trouva changée en fourmi. Elle vit un petit trou dans la terre où elle ſe gliſſa.

Les voleurs, parvenus au fond de la vallée, furent ſurpris de ne plus trouver l'étrangère qu'ils avoient vue de loin. Ils ſe ſéparèrent en différentes bandes, pour aller à la découverte, ne pouvant pas croire qu'elle fût loin, ni qu'elle pût leur échapper. Ils aſſignèrent cette même vallée pour le lieu du rendez-vous.

Urad, voyant qu'ils avoient quitté la place, ſouhaita de reprendre ſa première forme. Hélas! ſon ſouhait ne fut point rempli. La belle *Urad* continua d'être un miſérable inſecte.

Les voleurs revinrent bien avant dans la nuit; la lune réfléchiſſoit ſes pâles rayons ſur leurs viſages cruels. A cette vue, *Urad* ſe renfonça dans ſon trou, ne pouvant ſe croire trop en ſûreté, tant elle avoit peine à revenir de ſa première frayeur.

La troupe de brigands réſolut de paſſer le reſte de la nuit dans ce même lieu: en conſéquence, ils ouvrirent leurs malles, prirent leurs proviſions de pain & de vin, & ſe mirent à boire & à manger au bord de la fontaine, jurant & blaſphêmant de n'avoir pu rejoindre la nymphe qu'ils avoient vue.

« O *Alla*, diſoit l'un, que ne l'ai-je attrappée »! j'en aurois tiré bon parti.

« Toi, ours mal léché, diſoit un autre, tu lui aurois fait peur. Elle ſeroit morte avant de répondre à tes déſirs. Mais ſi elle étoit tombée entre mes mains, oh —!

» Oui, diſoit un troiſième, avec ces mains ſanglantes qui ont déjà tué deux filles aujourd'hui —!

» Eh bien! répondoit le ſecond, après

en avoir joui, je lui aurois fait ſubir le ſort des deux autres.

» Oh! diſoit le capitaine de la bande, elle avoit l'air d'être un morceau friand. J'en aurois pris les prémices, puis je vous l'aurois abandonnée. Vous auriez tiré au ſort pour le rang ».

Urad frémiſſoit d'horreur à ces propos affreux qu'elle entendoit de ſon trou, ſans oſer remuer. Elle remercioit le prophète & ſon *génie* protecteur, de l'avoir délivrée des mains de ces hommes féroces.

Ils paſsèrent une partie de la nuit à boire & à chanter, en attendant leurs compagnons qui étoient allés faire leur caravanne de l'autre côté de la forêt. Enfin ils s'endormirent à moitié ivres: leur méchanceté aſſoupie laiſſoit le monde en paix.

Urad, n'entendant plus de bruit, ſort de ſon trou, les voit aſſoupis; & par un mouvement de bienveillance pour le genre-humain, elle grimpe ſur le capitaine, dont elle va piquer les yeux avec ſon aiguillon: ce qu'elle fait enſuite à tous les autres.

Le poiſon de la petite fourmi ne tarda pas à opérer. Ils ſe réveillèrent par la vivacité des douleurs qu'ils reſſentoient. Ils étoient aveugles. Comme les méchans ſont naturelle-

ment ſoupçonneux, chacun ſuppoſa que ſon camarade l'avoit aveuglé pour jouir ſeul du butin qu'ils avoient fait : ce qui les irrita tellement, que, pour ſe venger, ils ſe maſſacrèrent les uns les autres, ſur la place : en peu de temps toute la bande fut détruite.

Urad contemploit avec étonnement l'effet de la piquûre qu'elle leur avoit faite. Elle reprit ſa première forme ; & s'appercevant de ſon nouveau changement, elle dit en elle-même : « Je ſens à préſent que la providence a des moyens extraordinaires pour parvenir à ſes vues ».

Elle continua ſon voyage au travers de la forêt, craignant de rencontrer une ſeconde bande de voleurs : ce qui lui fit diriger ſa marche avec tout le ſecret & toute la précaution imaginables.

Elle marchoit en jetant de côté & d'autre des regards inquiets, ſignes non équivoques de ſa frayeur. Le bruit du vent redoubloit ſes alarmes. Tout-à-coup le fils de *Houadir* ſe préſente à la belle voyageuſe.

Urad vola vers lui, priant avec tranſport ſon ancienne gouvernante de ne point lui cacher ſes véritables traits, & de lui continuer ſes bonnes inſtructions.

« Ma chère enfant, répondit le fils de *Houadir*,

Houadir, je ne puis pas encore satisfaire à votre première demande. Le temps n'en est pas venu. A présent que vous avez été éprouvée, je dois vous conduire au palais des *génies* de cette forêt, & leur présenter votre ame pure & innocente, comme l'hommage le plus agréable au prophète. O ma chère *Urad* ! ô mon aimable pupille ! votre vertu a triomphé du danger & de la tentation. Vous êtes vraiment digne des leçons que je vous donnai. Je prévoyois les maux auxquels vous seriez exposée, j'eus pitié de votre innocence, je vins vivre auprès de vous avec *Nouri* votre bonne mère, afin d'avoir occasion de prémunir votre vertu contre les dangers qu'elle devoit courir. L'événement a répondu à mes vœux. Fidelle à mes préceptes, vous avez conservé votre cœur pur & intact. *Urad* va jouir du bonheur des *génies* ».

Le fils de *Houadir* pressoit *Urad* entre ses bras, lui donnant mille baisers. La jeune fille se prêtoit avec répugnance aux caresses de *Houadir*, cachée sous l'apparence d'un homme. Cependant elle le remercia de ses bons soins & de sa protection. Ils prirent dans un petit sentier, si couvert & si étroit qu'il étoit im-

possible d'en reconnoître l'entrée, ni de découvrir leur marche.

Après avoir fait plusieurs tours & détours par des sentiers tous plus difficiles & plus cachés les uns que les autres, ils parvinrent à une petite cabane, où le fils de *Houadir* entra le premier : la belle *Urad* le suivit.

Il frappa le plancher avec sa baguette : aussitôt une flamme brillante parut au milieu d'eux. Il prit plusieurs herbes différentes qu'il y jeta, répétant quelques paroles magiques. Le fond de la cabane s'ouvrit, & montra à la vue d'*Urad*, un dôme magnifique sous lequel étoit une table, & autour de la table une nombreuse assemblée de convives joyeux, de l'un & de l'autre sexe.

Le fils de *Houadir*, prenant *Urad* par la main, lui dit : « Ma chère pupille, vous voyez l'assemblée des *génies* de la forêt». Il la présenta à la troupe divine, en disant : « Voici la belle & vertueuse *Urad*, dont la vertu éprouvée est digne des plus douces récompenses. Aimable fille, vous pouvez oublier ici la réserve qui fit votre gloire pendant le temps de votre épreuve, & savourer avec délices les plaisirs innocens des *génies* de la forêt ,,.

Le fils de *Houadir* la fit affeoir à la table, & s'affit près d'elle fur le même fopha.

Ce joyeux feftin remplit agréablement le refte du jour. Elle vit avec quelle complaifance les *génies* de fon fexe fe prêtoient aux careffes des *génies* leurs amans.

Urad, qui n'avoit rien vu de fi charmant, de fi engageant & de fi magnifique que la compagnie agréable de ce fuperbe fallon, eut moins de répugnance à recevoir les baifers de *Houadir*, & à y répondre.

Après le feftin, *Urad* fut conduite dans un riche appartement, où le fils de *Houadir* la fuivit & refta feul avec elle.

Alors *Urad* lui dit : « Ma chère *Houadir*, quand vous verrai-je fous vos véritables traits ? Quand pourrai-je vous appeler ma protectrice, ma bonne & fage maîtreffe ?

„ Ma chère *Urad*, ne vous alarmez point de ces apparences, lui répondit le *génie* ; je vous protégerai fous toutes les formes. Les *génies* n'en ont point de particulières. Celle que j'ai à préfent n'eft pas plus la mienne que celle fous laquelle je parus à vos yeux pour la première fois. Je ne fuis ni un jeune homme, ni une vieille femme. Je vais vous dévoiler un fecret qui vous enchantera. Je fuis de la race des *génies*. Au moment de

votre naiſſance, je réſolus de prendre la belle *Urad* pour ma femme. Je vous vis croître ſous les yeux de vos vertueux parens. Vous avanciez en âge. Je vins vous inſpirer l'horreur du vice, & l'amour de la vertu. O vierge pure & belle ! venez dans mes bras, ſouffrez que je recueille le fruit de mes longs travaux. Livrez-moi des tréſors que j'ai ſi bien mérités „.

Urad, étonnée, ne ſavoit que répondre au fils de *Houadir*. La timidité naturelle à ſon ſexe, l'étrange propoſition qu'il lui faiſoit, & à laquelle elle ne s'attendoit pas, firent naître dans ſon eſprit mille craintes différentes. Elle conjura le *Génie* de vouloir bien la laiſſer ſeule quelque temps, & de ne pas augmenter par ſa préſence la honte dont elle étoit couverte.

„ Non, ma chère *Urad*, lui dit-il, jamais ton fidèle *Génie* ne te laiſſera ſeule, que tu ne lui aies accordé une faveur qu'il eſtime plus que la dignité de ſon eſſence ſpirituelle.

„ Pourquoi donc, reprit *Urad*, m'avez-vous donné tant de grains de poivre, s'il me deviennent inutiles à cette heure ?

„ Non, *Urad*, ils ne vous ont pas été tout à fait inutiles, répondit le fils de *Houadir*; cependant ils ne valent pas à beaucoup près

des femences de melons que j'ai, & dont je puis vous mettre en poffeffion : elles vous préferveront de toute forte de mal, quel qu'il foit. Fidèle *Urad*, prenez ces femences ; lorfque vous craindrez quelque danger, vous en avalerez une, & auffitôt vous ferez délivrée „.

Urad les prit avec reconnoiffance, en lui difant : " Et que dois-je faire des grains de poivre ?

„ Rendez-les moi, reprit-il, j'en augmenterai la vertu. Je leur donnerai le pouvoir de triompher de toutes les autres puiffances „.

Urad, la fimple *Urad*, tira les grains de poivre du fac qui les contenoit, & les donna au prétendu fils de *Houadir*. Celui-ci les prit, & au lieu de les rendre doués d'une nouvelle vertu, il les mit dans les plis de fon habit.

„ O fils de *Houadir* ! que faites-vous, s'écria *Urad* ?

„ Je m'affure la poffeffion de l'aimable *Urad*, répondit le *Génie* ; & à préfent je vais m'offrir à elle, fous ma forme véritable, ainfi qu'elle l'a fouhaité „. En achevant ces paroles, il prit fa figure naturelle, celle d'un fatyre des bois.

„ O belle *Urad* ! dit-il, je fuis l'enchan-

teur *Répah*, qui rode dans la ſolitude de cette forêt. J'y tends des pièges à toutes les beautés que je rencontre. C'eſt l'occupation de ma vie. J'ai ſu que vous étiez ſous la protection du *Génie Houadir*; c'eſt pourquoi il m'a fallu uſer d'artifice pour réuſſir dans mes deſſeins ſur vous. Mais pourquoi perdre le temps en paroles, tandis que votre beauté enflamme mes déſirs „.

L'infâme ſatyre ſe jeta auſſitôt ſur la tendre *Urad*, qu'il accabla de ſes careſſes brutales.

En vain elle implore ſa pitié : elle gémit, elle pleure ; il ſe rit de ſes larmes, en lui diſant que ſes yeux humides en ſont plus beaux.

„ Quoi ! dit l'enchanteur, déſirerois-je de voir finir des plaintes qui me charment, des ſoupirs qui ſont auſſi doux pour moi que les parfums de l'*Arabie*? Non, non ; j'aime à jouir de la nature dans ce qu'elle a de plus touchant, de plus pénible. Je me plais à exciter la plus furieuſe tempête dans le ſein paiſible de la belle innocente. Le calme a pour moi moins d'attraits „.

Il prend *Urad* entre ſes bras, & s'efforce de la jeter ſur un ſopha. La pauvre fille réſiſte à ſes emportemens furieux, rempliſſant toute la chambre de ſes cris ſuperflus.

L'enchanteur redouble ſes efforts. La fille, au deſeſpoir, remet la main dans le ſac, en invoquant ſon *Génie* tutelaire. Hélas! ſon tréſor n'y étoit plus; le *Génie* n'entendoit pas ſes cris. Cependant, n'ayant point d'autre reſſource, elle cherche dans tous les recoins du ſac; elle ſent un ſeul grain de poivre qui étoit échappé à ſes premières recherches.

Elle s'en ſaiſit, & le jette ſur le plancher. Auſſitôt l'enchanteur quitte ſa priſe, & reſte immobile devant elle. La chambre & le dôme s'évanouiſſent. Elle ſe trouve avec le ſatyre ſous une hutte ſombre, meublée de divers inſtrumens de nécromancie.

Urad, excédée de frayeur & de fatigue, ayant ſi long-temps combattu contre les efforts de l'enchanteur, tombe à terre preſqu'évanouie. Heureuſement pour elle, la vertu du grain de poivre le retenoit dans ſon état d'immobilité, & l'empêchoit d'abuſer de ſa foibleſſe.

„ Ris à préſent de ma ſottiſe, lui dit-il, en la voyant étendue par terre. En vérité, je ſuis un grand ſot de ne t'avoir pas demandé le ſac même qui renfermoit ta force & la protection du *Génie Houadir*. Son aimable pupille auroit été ſacrifiée à mes déſirs, en dépit des leçons qu'il lui donna, ſous la

forme d'une vieille enthousiaste. Mais ne te glorifie pas de ta victoire. C'est le hasard, & non ta vertu, ni ton heureuse éducation, qui te délivre de mon sérail, où le vice règne avec fierté, d'où la modestie & la froide chasteté sont exclues pour faire place au badinage délicieux que les dévots appellent les emportemens de la débauche. Je suis encore moins fâché de perdre une aussi jolie fille, que de me voir vaincu par un pouvoir irrésistible, qui me condamne à te déclarer ici la cause de ton erreur.

» Ecoute, *Urad* : ce n'est plus moi qui te parle; c'est celui qui fait tirer le bien du mal, qui me force à te dire que les cœurs vraiment vertueux se défient des apparences. La malice n'est jamais plus à craindre que lorsqu'elle se cache sous le voile de l'amitié. Pourquoi donc *Urad* a-t-elle eu la présomption indiscrette de se livrer si aveuglément au fils de *Houadir*, ou plutôt à sa vaine image? Pourquoi n'a-t-elle pas consulté ses fidèles moniteurs, ses sages conseillers? Un grain de poivre jeté par terre lui auroit appris à ne pas se confier si aisément à une fausse apparence; à ne pas se défaire de son trésor, même en faveur de *Houadir*; à ne pas renoncer aux sentimens de vertu,

de chaſteté & d'honneur, ſous quelque prétexte que ce fût ; & pourtant *Urad* a été ſur le point de céder à la tentation. Elle a balancé un inſtant entre l'innocence & le crime. Un donneur d'avis eſt un trompeur, s'il viole d'un côté les inſtructions qu'il donne de l'autre. Il n'y a point de préſomption qui doive faire regarder comme vrai & ſaint ce que la vertu & la religion s'accordent à proſcrire. Quel profit *Urad* a-t-elle donc retiré des leçons de *Houadir ?* Comment les a-t-elle compriſes ? Si *Houadir* ne l'avoit réellement élevée que pour la faire ſervir à ſes déſirs voluptueux ; s'il ne lui avoit enſeigné la vertu que pour la préſerver des pièges des autres, & la faire tomber dans les ſiens, ne ſeroit-il pas auſſi coupable que ces hypocrites qui s'arrogent le droit de cultiver l'eſprit des jeunes filles & de former leur cœur, pour abuſer enſuite de leur ſimplicité, de la confiance qu'ils inſpirent, de l'aſcendant qu'ils prennent ſur leur volonté? Ces ſéducteurs ſont les plus vils, les plus dangereux, ceux dont on doit ſe garder avec plus de précaution».

Ainſi parla l'enchanteur. Sa bouche ſe ferma & il reſta ſans mouvement. Ce diſcours rappela *Urad* à ſes premiers ſentimens.

Elle ſe remit de ſa frayeur, ſortit de la hutte du ſatyre, & s'apperçut qu'il étoit déjà jour.

Elle n'avoit plus de grains de poivre pour la préſerver des nouveaux dangers auxquels elle pouvoit être expoſée. Elle appela pluſieurs fois *Houadir*, ſa chère *Houadir*. Le *Génie* étoit ſourd à ſes cris.

» Malheureuſe que je ſuis! dit-elle en elle-même, que vais-je devenir? Errante dans une forêt dont j'ignore les chemins! Livrée à la merci du premier venu, homme ou bête, qui m'attaque! Mais, pourſuivit-elle, pourquoi n'ai-je pas eu le courage de reprendre mes grains de poivre? L'enchanteur immobile n'eût pu m'en empêcher. Je retournerai à ſa cabane, je fouillerai dans les plis de ſon habit, je prendrai mes grains de poivre, je les remettrai dans le ſac, & ils me préſerveront de tout mal».

En diſant ces mots, elle retourna à la cabane du ſatyre, qu'elle trouva dans le même état d'immobilité où elle l'avoit laiſſé. Mais ſon aſpect étoit ſi effrayant, qu'elle recula pluſieurs fois avant d'oſer l'approcher. Enhardie néanmoins par la néceſſité de r'avoir ſes grains de poivre, elle eut le cou-

rage de mettre la main dans les plis de son habit, & d'en retirer son cher trésor.

Elle s'enfuit aussitôt avec la rapidité de l'éclair. Elle courut jusqu'à ce qu'elle eut regagné le chemin dont l'enchanteur l'avoit détournée.

Elle continua son voyage pendant sept jours, se nourrissant des fruits de la forêt, se désaltérant au bord des ruisseaux qu'elle rencontroit sur sa route, & dormant sous le couvert des arbres les plus touffus.

Le huitième jour de sa marche, comme elle alloit passer un gué, dans un endroit de la forêt où la pluie avoit formé un petit ruisseau, elle apperçut un corps d'hommes à cheval qui avançoient au grand galop: elle ne douta pas que ce ne fût le reste de la bande de voleurs qu'elle avoit rencontrés auparavant.

Urad étoit en quelque sorte aguerrie. Elle ne craignoit plus le danger: elle prit un grain de poivre, le laissa tomber, & compta sur un prompt secours.

Cependant le grain de poivre restoit à terre; la horde des voleurs approchoit; & personne ne se présentoit pour la secourir.

» Hélas! dit *Urad*, *Houadir*, ma chère *Houadir*, m'avez-vous oubliée? Ni vos

ſages conſeils, ni le pouvoir magique de vos grains de poivre, ne peuvent me délivrer des mains barbares & impures de ces voleurs. Il eût mieux valu pour moi d'être la victime de *Darandu*, ou même de ſervir aux plaiſirs d'un enchanteur, que de me voir livrée à la brutalité de tant de monſtres. O *Génie*, *Génie*! m'as-tu abandonnée dans la circonſtance la plus terrible de ma vie»?

Pendant qu'elle parloit ainſi, les voleurs arrivèrent, charmés de faire une ſi bonne priſe.

„Voilà ce qu'il nous falloit, dit leur chef; une vierge d'une beauté & d'une innocence comme celle-ci eſt un régal; nous goûterons tous de ce friand morceau. Mes amis, le ſultan *Almurah* n'a rien de ſi beau dans ſon vaſte ſerrail. Il ne goûte point une volupté ſemblable à celle dont nous allons jouir. Les cent femmes deſtinées à ſes plaiſirs ne valent pas celle que nous offre cette forêt. Nous en jouirons tous, & moi le premier.

„A la bonne heure, dit un voleur; mais commençons par lui donner chacun un baiſer. Il y a long-temps que je n'ai eu le bonheur de coller mes lèvres ſur celles d'une vierge. Je n'ai pas goûté ce plaiſir

depuis celle que je poignardai pour mon apprentiſſage „.

Le même deſcendit auſſitôt de cheval. *Urad* tremblante jeta un cri perçant, auquel on entendit les lions de la forêt répondre par leurs rugiſſemens.

„ O *Alla*! s'écria le chef, les lions vont nous dévorer!

„ Cela peut être, répliqua froidement celui qui étoit deſcendu de cheval; mais quand l'univers s'élèveroit contre moi, je commencerai toujours par ſauver ma proie, & puis je ſongerai à ma propre sûreté „? En parlant ainſi il prit *Urad* pour la mettre ſur ſon cheval.

Le rugiſſement des lions continuoit. Pluſieurs ſortirent de l'épaiſſeur du bois. Les voleurs ſe mirent à fuir. Mais celui qui, plus intrépide que les autres, s'étoit ſaiſi de la belle *Urad*, étoit occupé à la mettre ſur ſon cheval.

Un lion s'élança ſur lui & le mit en pièces. *Urad*, témoin de ce ſpectacle ſanglant, attendoit le même ſort. Elle étoit au milieu d'une armée de lions rugiſſans. „ Plutôt la mort que le déshonneur, diſoit-elle; j'aime mieux tomber entre les griffes d'un

lion affamé, qu'entre les mains d'un voleur brutal ,,.

L'animal ſuperbe avoit dévoré ſa proie. Il vint lècher les pieds d'*Urad*, la regardant avec un air de douceur qui la ſurprit. Elle fut bien plus étonnée, lorſqu'elle entendit ces paroles ſortir de ſa gueule enſanglantée :

,, O vierge! (car il n'y a qu'une vierge qui puiſſe mériter notre ſecours, & échapper à notre fureur), je ſuis le roi de ces forêts. C'eſt le *génie Houadir* qui m'envoie vers toi, pour te délivrer. Mais pourquoi *Urad* s'eſt-elle livrée au déſeſpoir? Pourquoi a-t-elle accuſé la Providence de l'avoir abandonnée? Elle auroit dû plutôt attendre patiemment ſa délivrance de la main qui l'avoit protégée dans tant d'autres occaſions, & ne pas accuſer ſon protecteur de mauvaiſe volonté.

,, Il eſt vrai, ô magnifique lion! répondit *Urad*; mais on n'eſt pas maître de la peur. Les enfans des hommes ne ſont que foibleſſe & ingratitude. Béni ſoit *Alla*, qui, au lieu de ſe rebuter par mon impatience, envoie à mon ſecours le gardien de l'innocence. Mais comment ſe peut-il que vous, qui êtes naturellement fier & cruel, mon-

triez tant de compaſſion, de douceur & de tendreſſe pour une pauvre fille que vous pourriez dévorer en un inſtant ?

Le lion répondit : „Les ames grandes & nobles mettent leur gloire à ſecourir l'innocence opprimée. Apprenez de-là, belle *Urad*, qu'il n'y a d'homme vraiment noble, grand & vertueux, que celui qui ſait commander à ſes deſirs, & réſiſter à la tentation de perdre une fille innocente qui tombe en ſa puiſſance. Que devez-vous donc penſer de ces miſérables qui cherchent à corrompre votre vertu, à ébranler vos pieuſes réſolutions, qui cherchent à vous ſéduire ſous le voile d'une ſainte affection, & qui vous diſent enſuite, s'ils ne réuſſiſſent pas dans leurs vues profanes, qu'ils vouloient ſeulement vous profaner ? Tout hypocrite eſt vil, mépriſable, & indigne des affections chaſtes d'une fille vertueuſe. C'eſt pourquoi, ô *Urad* ! fuyez un homme de ce caractère. Ne vous fiez point à ſon extérieur vertueux, ni à l'eſtime qu'on fait de lui. Il uſurpe des honneurs qu'il ne mérite pas. Il fait profeſſion de reſpecter votre innocence : ſes reſpects ſont démentis par ſes deſirs. C'eſt pour vous tromper qu'il affecte cette fauſſe apparence de ſainteté. C'eſt parce qu'il eſt mé-

chant, qu'il prend le masque de la bonté S'il est vrai, s'il est sincère, il est lâche, impudent, téméraire ; il vous invite au crime „.

Urad, accompagnée du lion son libérateur, traversoit la forêt en écoutant avec respect les sages leçons qu'il lui faisoit. Ils entendirent un grand bruit, des aboyemens, des hennissemens, & une musique de chasse.
„ Hélas! dit la belle *Urad*, qu'est cela? Qu'entends-je encore? Suis je réservée à de nouveaux malheurs?

„ Vous prenez aisément l'allarme, répondit le lion. Vous entendez le bruit d'une chasse. Ces gens-là ne vous cherchent point; ils n'en veulent qu'à moi. Vous appelez le lion cruel, parce qu'il dévore sa proie, c'est-à-dire, parce qu'il se nourrit de ce qu'il rencontre : il ne tue que pour subsister. Que devez-vous donc penser de ceux qui se font un plaisir de tuer avec art des êtres dont ils ne peuvent se repaître? Mais l'homme est le monarque de tous les animaux : voyez comment il les gouverne!

„ O mon illustre protecteur, répondit *Urad*! laissez-moi; songez à votre sûreté. *Houadir* saura me secourir s'il y a du danger

pour moi. Fuyez, les chaſſeurs vont vous atteindre.

„ Non, belle étrangère, répliqua le lion, *Houadir* m'a ordonné de ne vous point quitter que je ne la voie. A quoi puis-je mieux ſacrifier ma vie, qu'au ſervice de l'innocence & de la chaſteté ?

Les chaſſeurs arrivèrent ; mais au lieu d'attaquer le lion, ils paſsèrent à côté, & ſembloient pourſuivre quelqu'autre bête. Il n'y en eut qu'un qui marcha vers *Urad* en la regardant fixement : il avoit l'air plus diſtingué que les autres ; il étoit ſuivi d'un grand nombre d'eunuques.

Le lion dreſſe ſa crinière, enfle ſes naſeaux ; ſes yeux lancent des éclairs ; ſa queue élevée frappe ſes vaſtes flancs. Avec un front hériſſé, une gueule écumante & des yeux irrités, il s'élance ſur celui qui commandoit la troupe.

Le cavalier voyant ſon deſſein, prend ſa lance & pouſſe ſon fier courſier contre l'animal furieux.

A peine le lion a-t-il atteint le cavalier, que celui-ci lui porte un coup vigoureux. La lance lui perce une des pattes de devant qui reſte attachée à terre. Le lion en eut bientôt détaché ſa patte ; mais la lance reſte

enfoncée dans le pied de l'animal : la douleur que lui cause cette blessure lui fait pousser des rugissemens qui remplissent la forêt d'épouvante.

Alors l'étranger s'approcha de la belle *Urad* ; & la voyant de plus près, il s'écria transporté de joie : » Par *Alla*, tu es digne des embrassemens du visir *Mussapulta*. Eunuques, qu'on la prenne, qu'on en ait soin, qu'on la porte, au travers de la forêt de Bagdat, dans le serrail de mes ancêtres ».

Le visir fut obéi. Les eunuques se saisirent d'*Urad*, qui jeta en vain un grain de poivre à terre. Cependant elle eut confiance en *Houadir*, & ne perdit pas cette fois l'espoir d'être secourue.

Mussapulta ordonna ensuite à ses esclaves d'achever le lion, d'en enfouir le cadavre en terre, de peur de laisser aucun vestige de ce meurtre : car *Almurah* avoit défendu de tuer aucun lion de ses forêts, sous peine de mort.

Les eunuques amenèrent *Urad* au serrail du visir, & la logèrent dans l'appartement le plus retiré du palais, de peur qu'on entendît ses cris. *Mussapulta* les suivit à quelque distance, laissant ses esclaves massacrer le lion fidelle & infortuné.

Le visir & le reste de sa suite arrivèrent bientôt au palais. On revêtit *Urad* des plus magnifiques habits, & on lui dit que *Mussapulta* viendroit la voir cette nuit.

La fille de *Nouri* s'évanouit à cette nouvelle. Elle craignit que le *génie* ne l'eût oubliée. Elle résolut d'essayer un nouveau grain de poivre, dès que les eunuques se seroient retirés. Mais ils emportèrent ses habits de paysane, & la pauvre fille oublia d'en ôter le sac qui renfermoit son trésor.

Urad acheva de se désespérer à ce nouveau malheur. Sûrement *Houadir* m'oubliera, disoit-elle, puisque je me suis oubliée moi-même.

Elle passa la nuit entière dans les pleurs & dans des transes cruelles. Le visir ne vint point.

Le lendemain les eunuques entrèrent dans son appartement, & lui dirent que le sultan avoit envoyé la veille *Mussapulta* appaiser une émeute qui s'étoit élevée dans une province éloignée, de sorte qu'ils ne l'attendoient pas avant vingt jours.

Pendant cet intervalle, on n'épargna rien pour réconcilier *Urad* avec son nouveau sort, & lui rendre sa nouvelle demeure agréable. Quoiqu'elle détestât ce lieu, elle

ne put s'empêcher d'en admirer la magnificence; & bientôt elle en connut tous les agrémens, quoiqu'elle n'y prît aucun plaisir.

Le visir s'étant acquitté de sa commission, revint à *Bagdat*. Il n'avoit pas oublié sa belle captive. Il donna ses ordres pour qu'on la préparât à recevoir sa visite dès le même soir.

Urad fut magnifiquement parée de brocards, de perles & de bijoux. Elle effaçoit toutes les beautés de la *Circassie*. L'air de candeur & d'innocence répandu sur toute sa personne relevoit l'éclat de ses charmes. Les eunuques n'osoient la regarder.

Mussapulta vint au serrail. On le conduisit à l'appartement de la belle captive, qu'il trouva dans la plus profonde affliction.

» Quoi! lui dit-il, depuis le temps que vous habitez dans ce palais, n'avez-vous point assez versé de larmes? Les beautés de ce lieu n'ont-elles pu vous faire oublier vos chagrins? Rejouissez-vous, *Urad*; sachez que le visir *Mussapulta* vous estime plus que toutes ses femmes?

» L'estime d'un voleur & d'un chasseur injuste ne flatte point la vertu, répondit *Urad*. Le ciel préserve mon corps d'être souillé par un monstre tel que toi! Il n'y a

point de puiſſance capable de me faire aimer le meurtrier de mon ami. Je ne me réjouirai point dans la préſence d'un infâme ».

Muſſapulta, irrité de cette réponſe, lui répartit : » Quoi ! vous refuſez les offres de mon amour ? Miſérable villageoiſe, oui, je vais commencer par cueillir cette fleur dont tu ſembles faire tant de cas, & puis je t'abandonnerai à mes eſclaves. Je ſuis en poſſeſſion de ton corps, j'en ferai tel uſage que la tache de ta vertu déshonorée paſſera juſqu'à ton ame. J'aurai des témoins de mon triomphe & de ta honte. Je vais aſſembler mon ſerrail, toutes mes femmes vont venir; elles riront de tes cris, tandis que je jouirai de toi ſur le lit de mes deſirs, d'où tu ne te relèveras qu'après que tous mes eſclaves auront ſuivi l'exemple de leur maître.

» Eunuques, continua-t-il, qu'on prenne cette vertueuſe fille, qu'on l'attache ſur ce ſofa; qu'on appelle mes femmes; que tous mes eſclaves viennent. Otez à *Urad* ces vains ornemens qu'elle dédaigne. Qu'elle nous montre la beauté de ce corps dont elle chérit tant la pureté ».

Les eunuques s'approchèrent de la belle *Urad*, & ſe mettent en devoir d'exécuter les ordres de leur maître. En vain l'inno-

cente fille fait retentir le palais de ses cris lamentables, appelant *Alla*, *Mahomet* & *Houadir*.

Les femmes du visir arrivèrent. *Mussapulta* leur dit pourquoi il les faisoit venir. Elles s'approchèrent de la belle pleureuse; & se moquèrent de son chagrin, dans les termes les plus durs & les plus indécens.

Les esclaves parurent aussi. *Urad*, exposée presque nue à leurs yeux, fut contrainte de supporter leurs railleries brutales.

„ Pourquoi retarder plus long-temps nos plaisirs, dit le visir orgueilleux? Eunuques, qu'on se hâte d'exposer à la vue publique cette tendre innocence, cette vertu pure, cette vertu virginale qui va devenir la proie du voluptueux *Mussapulta* „.

A peine eut-il achevé ces mots, qu'un héros du grand seigneur arriva en hâte, en criant à haute voix : „ Place, place; le grand sultan *Almurah* approche „.

Toute la salle fut remplie de confusion. *Mussapulta*, pâle & tremblant, ordonna de revêtir *Urad* des ornemens dont on l'avoit dépouillée. Le fidelle lion arriva avec le sultan.

L'animal glorieux se saisit du visir; & le mit en pièces, à la vue de toute sa maison

qu'il avoit aſſemblée pour un autre ſpectacle, pour être témoin de ſa barbarie & de ſa brutalité. Cependant le lion dédaigna de ſe repaître des membres d'un monſtre : il les jeta au milieu de ſes femmes épouvantées de cette ſcène ſanglante.

Almurah fit approcher *Urad ;* & la voyant ſi belle, il dit au lion : " animal généreux, je ne ſuis point ſurpris que vous n'ayez pu me peindre les beautés de cette aimable fille; je la contemple & j'en ſuis moi-même ravi d'admiration.

„ Fille vertueuſe, continua le ſultan en adreſſant la parole à la belle *Urad*, votre libérateur m'a tant dit de merveilles de vous, de votre perſonne, de vos perfections, que je m'eſtimerois le plus heureux des hommes, ſi vous daigniez agréer le cœur d'*Almurah*. Mais je le jure (& mon ſerment eſt inviolable) ſi vous me refuſez, je plaindrai mon malheur, & ne chercherai point à obtenir par force ce que je veux devoir à un ſentiment plus doux.

„ O ſultan ! dit *Urad* avec un ſoupir reſpectueux, vous faites trop d'honneur à votre eſclave. Cependant que je ſerois heureuſe, ſi *Houadir* étoit ici „ !

Auſſitôt le *génie Houadir* parut. Il avoit

encore la figure d'une vieille femme, ſous laquelle il avoit donné tant d'utiles inſtructions à *Urad ;* mais il étoit environné d'une gloire éclatante : ſa démarche avoit un air majeſtueux & divin.

Almurah s'inclina juſqu'à terre ; *Urad* lui témoigna ſon reſpect & ſa ſoumiſſion ; le reſte de l'aſſemblée ſe proſterna en ſa préſence.

Le *génie* parla ainſi : " O *Urad* ! c'eſt à préſent que mes conſeils vous ſont néceſſaires. La propoſition du ſultan mérite réflexion. Il ne convient pas à une fille de prendre de tels engagemens, quelque flatteurs & magnifiques qu'ils ſoient, ſans conſulter ceux qui peuvent la diriger dans une démarche auſſi importante. Moi, qui connois le cœur d'*Almurah*, le fidelle ſerviteur de *Mahomet*, je ſais qu'il eſt vertueux. Il eſt vrai qu'il s'eſt rendu coupable de quelques excès. Il eſt certain auſſi que ſes fautes doivent lui être moins imputées qu'à ſon méchant viſir *Muſſapulta* ,,.

A ce mot le lion pouſſa un rugiſſement terrible.

" *Almurah*, continua *Houadir*, le viſir a frappé, malgré mes ordres, ce ſuperbe animal que j'avois donné pour protecteur à la belle voyageuſe, afin de lui apprendre que

que c'eſt le propre de grandes ames de ſecourir l'innocence opprimée. *Muſſapulta* l'ayant bleſſé, commanda à un de ſes eſclaves de le mettre à mort, & d'enfouir ſon cadavre, de peur que ce crime ne parvînt à votre connoiſſance. J'ai ému de compaſſion l'eſclave du viſir, il a conduit chez lui l'animal bleſſé, il a panſé ſa bleſſure, il l'a guéri. Sur ces entrefaites vous êtes venu chaſſer dans la forêt, le lion fidelle s'eſt préſenté à vous, & vous a fait connoître la méchanceté de *Muſſapulta*; mais il n'eſt plus : oublions qu'il fut.

„ A préſent, *Urad*, ſi vous avez de l'inclination pour *Almurah*, recevez ſes vœux, mais ne lui donnez pas votre main ſans votre cœur. Il n'y a point de grandeur qui puiſſe ſuppléer au défaut de l'affection. L'amour ſeul peut rendre votre main heureuſe „.

Urad répondit : " Si mon gracieux ſeigneur veut me jurer de m'accorder trois choſes que je lui demanderai, je m'eſtimerai heureuſe d'être à lui.

„ Belle *Urad*, reprit vivement *Almurah*, demandez - moi, non pas trois, mais trois mille choſes, & je vous les accorderai, ſi elles dépendent de moi.

„ Et qu'eſt-ce donc que la fille de *Nouri*

désire si ardemment du sultan de *Bagdat* demanda *Houadir* ?

Quoique ce soit, gracieux *génie*, dit *Almurah*, la maîtresse de mon cœur est sûre de l'obtenir. Elle peut me commander ce qu'elle voudra ; elle sera obéie ,,.

Alors *Urad* dit avec un air aussi grand que respectueux : " Le premier de mes désirs, c'est que les habitans de la forêt & des environs du *Tigre* rentrent dans les terres dont ils ont été chassés contre toute justice.

Alla ! s'écria le sultan ; ô *Mahomet* ! saint prophète des justes, vous le savez, ce fut le visir *Mussapulta* qui donna cet ordre cruel. Oui, belle *Urad*, vos désirs seront satisfaits dès aujourd'hui.

,, Mais, avant de continuer à me faire connoître vos intentions, permettez que je vous rende à vous - même une justice qui vous est dûe. Je veux sacrifier en même temps à l'équité & à la chasteté, en faisant vœu, devant le bon *génie Houadir*, de renvoyer toutes les femmes de mon sérail, pour n'être qu'à vous.

Généreux sultan, dit *Urad*, un si noble sacrifice ne me laisse plus rien à désirer. Puisque vous savez si bien lire dans mon

cœur, & prévenir mes ſouhaits, ſouffrez que je me diſpenſe de vous les déclarer.

„ Oui, reprit *Almurah*, je lis encore dans les yeux de la charmante *Urad*, qu'elle eſt pénétrée de reconnoiſſance pour l'animal bienfaiſant qui l'a délivrée des mains de l'infâme viſir, & de l'opprobre qu'il lui deſtinoit. Vous m'alliez demander quelque grâce pour ce lion généreux. Qu'il ſoit honoré comme le protecteur d'*Urad*, & l'ami d'*Almurah*! Qu'il vive dans mon palais! Qu'il ait des eſclaves pour le ſervir; afin que les jours de ſon repos ne ſoient point ſans gloire: pour conſerver le ſouvenir de ce qu'il a fait pour vous, tous les ans on ſacrifiera à ſa juſte colère tous les raviſſeurs coupables de viol. Ainſi il ſera le vengeur de l'innocence dans les jours de ſa vieilleſſe „.

Urad ſe jeta aux pieds du ſultan, & le remercia des marques d'affection qu'il lui donnoit. Le *génie Houadir* approuva également & les demandes de la belle voyageuſe, & les promeſſes du généreux ſultan. Le lion s'approcha & lécha les pieds de ſon bienfaiteur, en ſigne de ſa reconnoiſſance. Le *génie* bénit les illuſtres époux & diſparut.

“ Garder le ſexe foible des artifices du ſexe trompeur, c'eſt un emploi digne de

notre race immortelle, dit *Iracagem*. Le ſage *Houadir* a judicieuſement mêlé la prudence & la chaſteté dans ſes charmantes inſtructions. La foibleſſe d'une jeune fille, qui, ſans expérience, ſe trouve comme livrée aux entrepriſes d'une foule de ſéducteurs, rend trop inégal le combat de l'innocence contre la méchanceté, à moins qu'elle ne ſoit aſſiſtée d'un ſecours ſupérieur. C'eſt pourquoi *Alla* eſt le premier & le plus puiſſant protecteur de la chaſteté des vierges. Toutes celles qui l'invoqueront avec confiance, recevront la force & le conſeil : avec ce ſecours, la beauté modeſte confondra toujours les ruſes & les artifices des hommes.

„ Mais, continua le chef des *génies*, en parlant à un des plus illuſtres d'entr'eux, ne nous laiſſe pas ignorer les nobles leçons de ta langue. Nous attendons de toi les aventures de *Miſnar*, le bien aimé d'*Alla* & de ſon prophète *Mahomet*. Satisfaits notre curioſité.

» Chef glorieux de notre race, répondit le *génie*, ô toi ! le plus fervent adorateur d'*Alla* ! toi dont les louanges s'élèvent & plutôt & plus ſouvent vers ſon trône glorieux que celles de tous les *génies*, je ſuis prêt à t'obéir „.

Alors il commença ainſi ſon conte auſſi inſtructif qu'amuſant.

CONTE SIXIEME.

LES ENCHANTEURS,

OU

MISNAR, SULTAN DE L'INDE.

A LA mort du puiſſant *Dabulcombar*, le maître de l'Orient, *Miſnar*, le ſage *Miſnar*, fils aîné du ſultan, monta ſur le trône de l'*Inde*. A peine la main du temps avoit ombragé ſon menton d'un duvet délicat, que déjà ſon cœur connoiſſoit la ſageſſe. Il s'étoit appliqué ſur-tout à la connoiſſance de ſoi-même. Ni l'éclat de la pompe qui l'environnoit, ni l'attrait du plaiſir qui ſollicitoit de toutes parts ſes déſirs naiſſans, ni la flatterie des eſclaves qui l'adoroient, n'avoient pu le diſtraire de cette étude précieuſe.

Il commença par aſſembler les ſages de ſes vaſtes états, depuis *Cabul* & *Attok*, qui

voient le ſoleil plonger ſes rayons dans la mer, juſqu'à *Thoanoa* dont les moſquées reçoivent les premiers rayons du jour.

Alors le faquir *Ciumpſo* de *Banſac*, *Balihu* de *Quéda*, l'hermite des fidelles, le ſage *Aouta* de *Biſnagar*, & *Canduſa*, l'Iman de *Lahor*, ſe rendirent aux ordres du magnifique ſultan. On vit auſſi à cette illuſtre & vénérable aſſemblée *Sallaſalſor* de *Neuhel*, *Carnaſtan*, le plus fidelle adorateur des côtes d'*Ava*, le prophète *Mangélo*, dont les rochers de *Caxol* reſpectent la ſageſſe, & *Garah*, le plus vieux & le plus célèbre des ſages qui habitent les montagnes de *Caharzi*. *Azo* envoya un fameux interprète des ſonges; & *Narvan*, un philoſophe accoutumé à lire la deſtinée des hommes & des empires dans le grand livre du firmament. *Zeuramaund*, le père des prophètes de *Naugracut*, quitta les montagnes qui l'avoient vu naître, & le collège des ſages dont il étoit le chef: les Bramins de *Lactora* députèrent les plus habiles d'entr'eux (1).

---

(1) Le Catalogue des Sages eſt beaucoup plus long dans l'original. Il occupe plus de douze pages; mais nous avons cru ce détail inutile pour nous. Il ſuffit de l'échantillon que nous venons d'en donner, pour faire connoître la manière & le goût de l'au-

Le ſultan *Miſnar* ordonna à ces illuſtres ſages de s'aſſembler au divan. Il y vint lui-même, accompagné de ſa cour brillante; s'aſſit ſur le trône de ſes ancêtres; & leur ouvrit ainſi ſon cœur:

„ O vous, les ſources de la lumière & de la ſcience, vos conſeils me ſont plus chers & plus précieux que les mines de *Raalconda*, & les émeraudes de *Gani*. La ſageſſe eſt le vrai ſoutien de la gloire. La puiſſance du ſultan de l'*Inde* eſt fondée ſur les conſeils de ſes ſages. O vous! dont la prudence eſt le fruit d'une longue expérience, apprenez à *Miſnar* ce qu'il doit faire pour remplir dignement le trône du puiſſant *Dabulcombar*, pour faire le bonheur de ſes peuples, & vivre lui-même heureux au milieu des embarras, des ſoins, des dangers inſéparables de la royauté. Celui qui m'apprendra à bien régner, ſera honoré comme mon bienfaiteur & mon père „.

Les ſages aſſemblés furent étonnés & ravis de la condeſcendance de leur jeune

---

teur Oriental. Il eſt probable que tous ces noms de ſages ne ſont point ſuppoſés, mais que ce ſont tous des perſonnages célèbres de l'Orient, qui ont vécu dans l'un ou l'autre ſiècle chez diverſes nations.

ſultan. L'un d'eux ſe proſterna devant le trône, les autres ſuivirent ſon exemple, & tous enſemble dirent d'une voix unanime:

„Que la ſageſſe guide les pas de l'illuſtre *Miſnar!* que l'eſprit de notre glorieux ſultan ſoit comme l'œil du jour „!

Après ce ſouhait, le prophète *Zeuramaund* ſe leva & dit:

„Je vois les ſombres nuages du malheur s'aſſembler pour troubler les jours de l'avenir. O ſultan de l'*Inde!* les eſprits des méchans trament dans l'obſcurité leurs noirs complots contre toi. La tempête eſt prête à fondre ſur ta tête. Mais, le livre immenſe du deſtin s'ouvre devant moi; & j'y lis la fin heureuſe & glorieuſe de ces troubles „.

Ainſi parla *Zeuramaund.* L'eſprit d'*Alla* parloit par ſa bouche; il avoit l'air inſpiré. Tous les ſages le regardoient avec étonnement, lorſqu'il prononçoit cette prédiction. Quand il eut ceſſé de parler, ils ſe proſternèrent le front contre terre en préſence de la divinité qui l'inſpiroit.

Miſnar ne fut point troublé des malheurs qu'on lui annonçoit. Son ame étoit préparée aux revers. Le ſort, quel qu'il fût, ne pouvoit l'abattre.

„O mes amis! dit-il d'un air tranquille,

la rose ne fleurit point sans épines. La vie ne se passe point sans quelques calamités. Les nuages de l'air doivent se fondre en pluie sur nos campagnes, avant que le riz y germe. La femme entend les cris de l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, dès qu'elle sent le plaisir d'être mère. Ne vous affligez donc pas, mes amis, des malheurs qui menacent votre sultan. Je les envisage d'un œil intrépide, dans l'espérance que votre sagesse & vos conseils m'aideront à les supporter, & à corriger la maligne influence du sort, autant qu'il dépendra de moi. La vertu nous rend supérieurs à la fortune „.

A ces mots, les sages se levèrent, regardant avec admiration l'air serein & tranquille de leur sultan. Ils admiroient tant de prudence & de force dans un cœur si jeune.

Un profond silence régna pendant quelque temps. Un des plus anciens de l'assemblée s'avança vers le prince intrépide, & lui donna ce conseil.

„ O vive lumière de la terre ! dit-il d'un ton respectueux ! toi dont la vertu & l'innocence n'ont point encore été en bute aux artifices des méchans, aux piéges de l'imposture ; toi dont l'esprit pur & droit ignore les détours tortueux, les replis ca-

O v

chés du cœur humain, ne compte point ſur le haſard, lorſque ton bras peut t'affermir ſur le trône de ton père. La prudence veut qu'on ne riſque point ce que l'on peut s'aſſurer par ſoi-même. O ſultan! tu as un frère : un ſang royal coule dans ſes veines. Son cœur eſt auſſi grand que ſa naiſſance. Si donc *Ahubal* étoit moiſſonné dans la fleur de ſon âge, avant qu'il fût en état de rien machiner contre toi ; ſi tu l'écraſois, comme le payſan arrache & détruit le *lacar* des prairies (1)....

„ Quels ſoupçons indignes oſes-tu m'inſpirer, dit le jeune ſultan? Quel conſeil vil & déteſtable oſes-tu me donner? N'y a-t-il donc pas d'autre moyen de s'affermir ſur le trône de la juſtice & de la bonté, que le meurtre & le fratricide? La prudence, qui ſe baigne dans le ſang, ceſſe d'être vertu ; elle dégénère bientôt en méchanceté & en lâcheté. Non, jamais celui qui eſt né pour rendre la juſtice, n'aſſurera ſa puiſſance par la cruauté & l'oppreſſion. *Alla*, le juſte, le ſaint par excellence, ne m'a point mis ſur

(1) Le *lacar* eſt une ſorte de plante venimeuſe fort abondante dans quelques isles des Indes, mais peu ou point connue en Europe.

la terre pour étendre une ombre mortelle ſur la poſtérité de ſon prophète *Mahomet*. Si la crainte & la ſoumiſſion eſt la vertu d'un ſujet, la bonté eſt la perfection d'*Alla;* & ceux qui tiennent ſa place ſur la terre doivent imiter l'amour univerſel qu'il a pour toutes ſes créatures. Mais, pour toi, ame vile, qui as oſé me conſeiller d'écraſer un rejeton de la race du grand *Dabulcombar*, que la vengeance du ſang de mon frère tombe ſur toi! Que ta mort expie ton crime „.

Les gardes du Divan, ayant entendu prononcer cette ſentence, alloient ſe mettre en devoir de l'exécuter. Ils ſe ſaiſirent du faux ſage, & levant leurs cimeterres ſur ſa tête coupable, ils l'auroient frappé ſur le champ, ſi *Miſnar* ne les eût arrêtés par ces paroles :

„ Qu'aucun de mes ſujets n'oſe violer la ſainteté de ce refuge de l'innocence opprimée! Le ſanctuaire de la juſtice eſt un lieu ſacré qu'on ne doit point ſouiller de ſang. Cependant ôtez ce monſtre de ma vue, & que ſes deſirs cruels s'éteignent dans ſon propre ſang „.

A peine avoit-il fini de parler, que les gardes voulurent ſe ſaiſir du ſage; mais dès

qu'ils ſe furent approchés de lui, un torrent de flammes ſortit de ſa gueule ardente ; il n'avoit plus la figure d'un homme, c'étoit un dragon furieux.

Toute l'aſſemblée, ſaiſie d'épouvante, ſe mit à fuir devant ce monſtre terrible. *Miſnar* ſeul reſte intrépide ſur le trône. Il tire ſon cimeterre, prêt à ſe défendre contre le dragon, s'il l'attaquoit. Au travers des flammes, qu'il vomiſſoit de toutes parts, il apperçut ſur le dos du monſtre un vieux magicien qui lui parla en ces termes :

„ C'eſt en vain, foible enfant de *Mahomet*, c'eſt en vain que ton bras s'arme contre le pouvoir de mon art. Tu ſerois la victime de ma rage, ſi tu n'étois ſoutenu par une force inviſible & ſupérieure à la mienne. Mais tremble ſous le diadême. Ecoute ta ſentence. Huit de mes frères ſe ſont ligués contre toi. La couronne de *Dabulcombar* chancelle ſur ta tête. Son trône ſous tes pieds. La crainte, la méfiance & la foibleſſe de ton cœur, que les crédules adorateurs du prophète *Mahomet* appellent prudence, ſageſſe, modération, t'ont préſervé en ce moment du piége que je t'avois tendu ; mais les eſprits de ténèbres ſont dé-

chaînés. Le pouvoir de l'enchantement va prévaloir „.

Ainſi parla le vieux magicien. Son fier dragon s'éleva en rugiſſant ; & perçant la voûte de la ſalle, il diſparut.

Miſnar, qui avoit toujours conſervé ſa première tranquillité, remit ſon cimeterre dans le fourreau, & dit aux ſages reſtés aſſemblés autour de lui : „ C'eſt ainſi que l'intrépidité de la foi fait évanouir les vains preſtiges des ennemis de *Mahomet*. Ces vils impoſteurs ſont déconcertés en préſence de la vertu. Mais dites-moi, amis de la ſageſſe, comment cet enchanteur a-t-il pu s'introduire ici parmi vous, ſous les traits d'un de vos frères „ ?

Balihu, l'hermite des croyans de *Quéda*, prit la parole, & répondit au ſultan. „ Que le ſeigneur de l'*Inde*, & de toutes mes volontés, triomphe de ſes ennemis. Je traverſois les montagnes de *Quéda*, où je ne vis ni le vol des oiſeaux, ni les traces d'aucun animal; je paſſai, par haſard, auprès d'une caverne qui s'enfonce bien avant dans le roc, je vis à la porte ce faux ſage dont l'apparence m'en impoſa. Ne me défiant d'aucune impoſture, je l'invitai à faire le voyage avec moi, & à ſe rendre aux or-

dres du glorieux *Mifnar*. Nous arrivâmes heureufement à la porte du divan. Comme j'y entrois, il m'arrêta, & me dit : Mets ta main en avant, & pouffe-moi devant toi dans le temple de la juftice, en invoquant le nom de *Mahomet*, car les mauvais efprits font fur moi, & me tourmentent „.

Quand l'hermite *Balihu* eut parlé, *Mangélo* fe leva.

„ Que la puiffance du fultan de l'Orient s'étende jufqu'aux extrémités de la terre, dit-il; mais fache, ô prince magnifique, qu'il n'y a ni enchanteur ni mauvais *génie* qui puiffe entrer dans le temple de la juftice, fi ce n'eft au nom de *Mahomet*.

„ Si cela eft ainfi, reprit *Mifnar*, ils ne peuvent donc auffi cacher long temps leur méchanceté aux yeux de la juftice; car c'eft toi, ô *Alla*! fource éternelle de toute droiture, qui es affis fur les tribunaux que tu as établis fur la terre : tu fais fuir le menfonge devant celui qui cherche fincèrement la vérité.

„ C'eft pourquoi, continua le fultan, de peur que cette affemblée des fages ne foit encore infectée par le levain impur de la méchanceté & de l'infidélité, comme les herbes empoifonnées corrompent les plantes

ſalutaires qui rendent la ſanté, & ſoutiennent la vie, je commande aux mauvais *génies* de confeſſer devant moi leur malice „.

Auſſitôt une odeur de ſoufre embrâſé remplit la ſalle, & d'un nuage épais d'une fumée noire, ſortirent ſept ſpectres d'une forme hideuſe.

Le premier, l'enchanteur *Taſnar*, prit l'eſſor ſur les aîles d'un vautour, & s'éleva juſqu'à la voûte. Il reſſembloit à un indien qu'on empâle : ſa peau noire & brûlée tomboit en lambeaux de ſon corps enſanglanté.

Le ſecond ſe traînoit ſur un énorme ſcorpion dont la queue couvroit de ſon venin mortel la route qu'elle traçoit. C'étoit *Ahaback* ; ſes yeux ardens lançoient des regards furieux ſur le jeune ſultan.

Happuck le ſuivoit, *Happuck* le plus ſubtil des magiciens. Il étoit monté ſur un tigre dont la crinière étoit hériſſée de ſerpens, & la queue formée de vipères entortillées.

Hupacuſan, cette vieille & décrépite ſorcière, qui avoit pris les traits du ſage Sallaſalſor de *Necbal*, confondue de voir ſon hypocriſie découverte, parut aux yeux de l'aſſemblée auſſi hideuſe qu'elle l'étoit. Cha-

cun frémit d'horreur en la voyant. Ses os, qui perçoient au travers de ſa peau jaunâtre & ridée, repréſentoient au naturel ces antiques momies d'Egypte. Elle étoit montée ſur le ſquelette de la mort. Sa figure étoit celle d'une araignée, mais la maſſe de ſon corps étoit auſſi énorme que celle d'un éléphant des bois. Ses longues pattes décharnées étoient couvertes de poils en forme de toile d'araignée, & de la partie poſtérieure de ſon corps couloit une matière de couleur blanchâtre, un poiſon infect qui répandoit au loin ſa mal gne influence.

Ulin, la méchante ſœur de *Hupacuſan*, parut enſuite, portée ſur un crapaud affreux, dont la gueule énorme vomiſſoit la peſte : peſte auſſi terrible que celle qui fit périr les malheureux habitans de *Dely*.

Un ſerpent long & gros comme les cèdres des montagnes, s'élança au milieu de l'aſſemblée, formant mille replis tortueux, & rempliſſant la ſalle de ſes ſifflemens horribles; il portoit l'enchantereſſe *Deſera*, dont les oreilles épouvantables couvroient à plusieurs doubles une tête d'iniquité, & dont les longues mamelles deſſéchées & ridées pendoient ſur un cœur de rocher.

Le dernier des enchanteurs, le géant

Kifri, s'avança enſuite comme une montagne ambulante. Sa vue remplit l'aſſemblée d'épouvante. Sa tête ſembloit porter la voûte de la ſalle; il étoit porté ſur un crocodile d'une grandeur immenſe, qui gémiſſoit ſous cette charge énorme. Chacune de ſes écailles ſembloit une gueule qui vomiſſoit un ſang corrompu. Le géant tenoit dans ſa main une torche allumée, qu'il agitoit de côté & d'autre. Il la ſecoua ſur l'intrépide *Miſnar*, en lui diſant avec une voix de tonnerre :

„ Tremble, vil reptile, tremble devant un géant. Crains ſa colère, crains le pouvoir magique de mes frères, ſi toutefois ce nom peut convenir à notre race qui ne reconnoît & ne reſpecte aucun lien de la nature. Tremble, vil reptile, ton ſort eſt décidé, ta perte eſt réſolue „.

A ces mots, la troupe infernale fit retentir la voûte de ſes cris aigus, & tous d'une voix unanime répétèrent avec *Kifri* cette menace inſolente : „ Tremble, tremble, vil reptile; ton ſort eſt décidé, ta perte eſt réſolue. „

Les enchanteurs étoient enveloppés d'un nuage épais de fumée, d'où ſortoient des traits de feu ſemblables à la foudre. Le nuage s'éleva au milieu du divan, & diſparut.

Quand l'enchantement fut diſſipé, *Miſnar*

ſe proſterna la face contre terre, en diſant: „ Il n'y a ni ſageſſe, ni prudence, ni force que la ſageſſe, la prudence & la force qui viennent d'*Alla*, & que donne le prophète des croyans! O protecteur des muſulmans! ſi tu daignes affermir mes pas dans la route que ta loi m'a tracée, la crainte du mal ne viendra point ſur moi; jamais on ne verra ton humble adorateur trembler devant les méchans, ni s'effrayer de leurs vains preſtiges.

» Heureux, s'écria *Canduſa*, Iman de *Lahor*, proſterné auſſi juſqu'à terre, heureux le prince qui a mis ſa confiance dans *Alla*, & dont la ſageſſe vient du treizième ciel!

» Toute l'aſſemblée des ſages s'inclina profondément devant *Miſnar*, en répétant plusieurs fois cette exclamation: Heureux, mille fois heureux, notre auguſte ſultan, le favori d'*Alla!*

„ O ſages! répliqua *Miſnar*, c'en eſt trop: le ſultan de l'orient ne peut entendre des louanges exagérées qu'il eſt bien loin de mériter, au moins dans toute leur étendue. Mais qu'*Alla*, l'auteur de toute ſainteté, approuve mes penſées & mes actions. Les méchans périront par les puiſſances infernales qu'ils mettent en œuvre pour nuire aux

bons; & les flèches empoisonnées rebrousseront chemin pour venir percer ceux qui les soufflent (1). O sages! quoique cette assemblée soit moins nombreuse qu'elle n'étoit il n'y a qu'un moment, elle en est plus prudente, plus propre à instruire *Misnar* votre sultan qui vous demande vos conseils, dans le dessein de les suivre. Dites-moi ce que je dois faire de mon frère *Ahubal*, issu comme moi du glorieux *Dabulcombar?* Qu'exigent de moi, dans la conjoncture présente, la paix & la sûreté de mon trône?,,

Le sage *Carnakan* répondit le premier en ces termes : " Qu'*Alla* me préserve de donner à mon maître mes paroles pour des oracles. Mais il ne seroit pas prudent que le prince ton frère eût un pouvoir égal à celui du sultan, mon seigneur & le sien, pouvant faire, à son exemple, tout ce qu'il jugeroit à propos. Il doit être esclave ou maître. Puisque le droit de la naissance te place sur le trône de l'orient, il doit être à tes pieds. Tous les princes ne sont-ils pas

(1) Dans plusieurs parties de l'Asie les habitans ont de petits traits empoisonnés qu'ils soufflent sur leurs ennemis, au travers d'une espèce de roseau creux.

les vaſſaux du ſultan de l'*Inde?* Qu'il jouiſſe donc de la vie & de tous ſes agrémens; mais qu'on lui ôte les moyens de troubler le règne du ſultan *Miſnar*. Sur les rochers eſcarpés d'*Aboulfakem*, où l'*Ava* prend ſa ſource, il y a un vaſte & magnifique château, bâti par les ordres du ſage *Illfakircki* qui en donna lui-même le plan. Il n'a d'autre iſſue qu'une vallée étroite, que l'on peut faire garder par une poignée d'eſclaves. Qu'on y conduiſe le prince, qu'on lui donne un ſérail nombreux, qu'il y jouiſſe de tous les plaiſirs de la vie, ſans pouvoir rien entreprendre contre la tranquillité glorieuſe de ton règne „.

L'avis de *Carnakan* fut agréé du ſultan & de l'aſſemblée des ſages. *Miſnar* donna ordre aux muets de conduire le prince ſon frère, avec toute ſa ſuite, ſes femmes & ſes eſclaves, au château royal d'*Aboulfakem*. Il congédia enſuite les ſages, en leur ordonnant de ſe trouver une fois la ſemaine au divan.

Quelques jours après, les muets & les gardes que *Miſnar* avoit envoyés pour prendre le prince *Ahubal*, ſe préſentèrent au palais du ſultan; & étant admis en ſa préſence, ils ſe proſternèrent la face contre terre, en s'écriant.

„ Que la colère du ſultan de l'*Inde* ne tombe point ſur ſes eſclaves. Tes eſclaves accompliſſoient ta parole ſacrée; ils traverſoient les déſerts, conduiſant le prince ton frère au château d'*Aboulfakem*, lorſqu'ils rencontrèrent un parti de cinq mille chevaux qui les arrêta, & leur ordonna de livrer le prince *Ahubal*, ou de le défendre au péril de leur vie.

„ En vain tes eſclaves auroient choiſi ce dernier parti. Ils le vouloient. Mais, hélas! que pouvoient quatre cent gardes, & vingt muets, contre une armée entière. Cependant tes eſclaves, réſolus de ſacrifier leur vie pour accomplir tes ordres, délibéroient ſur les moyens de réſiſter à cette troupe nombreuſe, lorſque le prince, tirant ſon cimeterre, fait tomber ceux qui étoient près de lui, & frappant de côté & d'autre, avec une rage indomptable, il ſe fait un paſſage au travers des gardes juſqu'à ſes amis, qui le reçoivent & nous l'enlèvent.

„ Ils alloient nous mettre en pièces, ſi leur chef ne les en eût empêchés en leur diſant : Laiſſons vivre ces eſclaves : qu'ils aillent porter au ſultan *Miſnar* la nouvelle de l'enlèvement du prince. Puis, en nous adreſſant la parole, il ajouta : Allez, vils

efclaves, allez dire à votre maître, qu'*Ahubal* a des amis qui fauront punir *Mifnar* de fes procédés envers un frère ,,.

A ces mots, *Mifnar* pouffa un profond foupir, & dit.

,, La prudence humaine n'eft pas capable feule d'éluder les pièges des méchans. Mais *Alla* eft plus puiffant que l'homme. J'enverrai vers les prophètes, & je leur demanderai ce que je dois faire pour me procurer les fecours de *Mahomet* contre mes ennemis ,,.

Sans perdre de temps, *Mifnar* fit venir *Zeuramaund* avec fon collège : le prophète *Mangélo* eut auffi ordre de quitter les montagnes de *Caxol*. Il leur dit ce qui étoit arrivé, & leur demanda ce qu'il devoit faire pour fe procurer l'affiftance du prophète & la protection d'*Alla*, contre les ennemis qui cherchoient à ébranler fon trône.

Alors *Zeuramaund* répondit ainfi à la demande du fultan.

,, Sur le tombeau du prophète de la *Mecque* eft le cachet de *Mahomet*. Perfonne jufqu'ici n'a pu l'enlever ; aucune force humaine n'eft capable de l'ôter de fa place ; mais fi le prophète des croyans veut écouter la prière du fultan, il lui laiffera prendre ce gage précieux de fa protection.

„ Oui, reprit *Mangélo*, le prophète des montagnes de *Caxol*, le ſceau de *Mahomet* eſt bien capable de défendre le prince qui le poſsède contre toute ſorte d'enchantement. Mais cela ne ſuffit pas. Il faut de plus, qu'il s'empare de la ceinture d'*Opakka*, que porte le géant *Kifri*, l'ennemi juré du trône de l'orient. Car, quoique le cachet de *Mahomet* puiſſe préſerver le ſultan de tout mal, la ceinture d'*Opakka* peut ſeule l'empêcher d'être trompé. C'eſt elle qui lui fera reconnoître l'impoſture „.

Le ſultan *Miſnar*, frappé de ces diſcours, paſſa la nuit dans une perplexité cauſée par les différentes réflexions qu'ils lui fournirent. Il n'eſpéroit guères qu'il lui fût accordé de prendre le cachet de *Mahomet*, qui, depuis tant de ſiècles, étoit immobile ſur le tombeau du prophète. D'un autre côté, il lui ſembloit impoſſible d'arracher la ceinture d'*Opakka*, des reins d'un enchanteur qui, par la force de ſon art, pouvoit détruire en un inſtant l'armée la plus nombreuſe.

Cependant, plein de confiance & de ferveur, il ſe détermina, ſur la foi de ſon conſeil, à partir dès le lendemain avec ſa cour, pour le pélérinage de la *Mecque*.

Le ſultan ſortit de grand matin de ſon

férail, & donna ordre qu'on préparât tout pour ce voyage folemnel. Il vouloit partir fur le champ.

Tandis que *Mifnar* faifoit favoir fes intentions, un meffager, dépêché par le gouverneur des provinces du midi, vint en hâte au palais du fultan, & demanda audience. Il dit que le royaume du midi étoit révolté, que les rebelles avoient à leur tête une héroïne qui déclaroit hautement qu'elle vouloit mettre *Ahubal*, frère du fultan, fur le trône de l'*Inde*.

Mifnar ne douta pas que cette révolte ne fût excitée par les enchanteurs. Il défefpéra de l'appaifer à force ouverte. Mais de peur que les autres royaumes, voyant qu'on ne s'oppofoit point aux rebelles, ne fuffent encouragés à fuivre leur exemple par l'efpoir de l'impunité, il affembla les armées de *Dély*, & leva des nouvelles troupes, dont il donna le commandement au vifir *Horam*. Il le fit venir pour lui donner les inftructions relatives à fa commiffion : il lui ordonna furtout, d'envoyer chaque jour des meffagers à la capitale, porter des nouvelles de fes fuccès.

Le vifir *Horam* accepta avec reconnoiffance l'honneur que le fultan lui faifoit; mais

mais il prit la liberté de lui faire les représentations suivantes au sujet du dernier ordre.

„ Que le sultan, mon seigneur, ne se mette pas en colère contre son esclave. Si mon seigneur l'ordonne, j'enverrai mille messagers chaque jour. Mais c'est une peine superflue. Si le sultan, mon maître, daigne accepter ces tablettes, elles l'instruiront de nos succès, chaque fois que mon seigneur voudra en savoir des nouvelles. Nous soumettrons les ennemis de ton glorieux règne, quelque nombreux qu'ils soient „.

Misnar prit les tablettes du visir, & lui dit avec surprise : " Par quelle vertu ces tablettes peuvent-elles m'instruire en un instant de ce qui se passera si loin de moi?

„ O sultan! répondit *Horam*, lorsque mon père, victime de la méchanceté de ses ennemis, fut banni de la présence du grand *Dabulcombar*, qui jouit à présent de la compagnie de *Mahomet*, & des faveurs des célestes *Houris*, ce sage exilé m'appela, & me dit : O *Horam*! les méchans ont prévalu, ton père est sacrifié aux ennemis de la vérité. Non, mon fils, je ne verrai plus les enfans de ma force, je ne verrai plus la gloire & la splendeur de la cour du sultan. J'ignore où l'on m'envoie. Mais prends ces

tablettes, ô mon fils, & quelque part que je ſois, tu liras ſur les feuilles de ce livre, tout ce que je voudrai te faire ſavoir. Après ma mort, *Horam* pourra faire le même préſent à un ami, & cet ami y lira de même tout ce que tu voudras lui faire connoître. Mon reſpectable père a terminé ſa carrière, & je conſervois précieuſement ces tablettes pour une occaſion importante.

„ Fidèle viſir, répondit le ſultan, le préſent que tu me fais eſt d'un prix ineſtimable. Pour récompenſe, je te donne la première place dans mon eſtime. Sache donc, ô fidèle *Horam*! que les enchanteurs ont conjuré contre ma perſonne & ma couronne. J'ai conſulté les prophètes & les ſages. Je ne puis rien contr'eux, ſi je n'ai le cachet de *Mahomet*, & la ceinture d'*Opzkka*. Je n'ai d'autre parti à prendre pour le préſent, que d'aller à la *Mecque*, prier le prophète qu'il daigne me laiſſer prendre ſon cachet; & j'avois deſſein de partir dès ce moment avec ma cour. Cependant, le nombre des rebelles s'accroît, leur parti ſe fortifie. Le train d'un ſultan ne peut aller qu'à petites journées. Mes ennemis auroient le temps de me détrôner avant que je puſſe arriver ſur le tombeau du prophète, ſi je voulois

attendre ma cour. Je m'avancerai donc vers la *Mecque*, en ſecret & en hâte, ſans aucune ſuite. Au contraire, je ferai publier que *Miſnar* marche contre les rebelles, à la tête de ſes armées, laiſſant la pompe de mon train me ſuivre lentement : car le prophète n'a pas beſoin de ce faſte pour m'exaucer. *Alla* ne regarde qu'à la ferveur, à la pureté, à la foi du cœur. Ma tente royale ſera dreſſée au milieu de mes ſoldats, il ne ſera permis qu'à *Horam* d'y entrer. Mes eſclaves croiront que le ſultan eſt avec eux, & leurs cœurs ſeront pleins de force & de courage.

» Que la volonté du ſultan ſoit accomplie, dit *Horam*; mais mon ſeigneur ne ſe fera-t-il pas accompagner d'une garde pour la ſûreté du voyage ? Il y a des montagnes & des déſerts à traverſer, des mers à paſſer : tous ces paſſages, tant de terre que de mer, ſont dangereux.

» Non, dit le ſultan, je ne veux ni ſuite, ni garde. Ceux qui ſont ici mes eſclaves deviendroient mes maîtres dans le déſert. La confiance augmente le danger. J'ai des gardes au cœur de mes états, au milieu de mes fidèles ſujets, & je confierois ma vie à un eſclave dans des lieux inhabités où je riſquerois de n'être ni connu, ni reſpecté !

Le diamant brut eſt libre dans la mine ; ſans qu'on l'inquiète : on le travaille dès qu'il eſt ſorti des entrailles de la terre „.

Horam ne répliqua point ; il ſe retira en ſilence, admirant la prudence de ſon jeune ſultan.

Cependant les troupes nombreuſes de l'*Inde* s'aſſemblèrent. Leurs tentes couvroient la campagne, & le pavillon royal s'élevoit bien au-deſſus des autres. *Horam* fut déclaré le chef général des armées du ſultan. *Miſnar* entra dans ſa tente au milieu d'une pompe éclatante. *Horam* ſeul l'y ſuivit. Il fut défendu à tout autre d'en approcher.

Le viſir avoit eu ſoin d'y faire mettre un habit de déguiſement, ſelon l'ordre qu'il en avoit. A minuit il conduiſit ſon maître déguiſé en berger, hors du camp, & le ſuivit dans un bois épais, où ſe jetant à ſes pieds, il le conjura de conſidérer quel danger il alloit courir.

„ *Horam*, lui dit le ſultan, je connois & approuve la bonté de ton cœur. Ta crainte eſt fille de ton amour. Je ſens tous les riſques de mon pélérinage. Aux grands maux il faut de grands remèdes. Si les hommes ſeuls s'étoient élevés contre moi, je leur oppoſerois des hommes. Mais des puiſſances

plus qu'humaines ont juré ma perte : je dois attendre un ſecours plus qu'humain, ou me réſoudre à périr. A qui aurai-je recours, ſinon au prophète des fidèles? Je ſuis sûr que les enchantemens ne prévaudront point contre l'innocence de mon cœur, tandis que je marcherai vers la *Mecque*. Telle eſt la force de la foi. Les vrais croyans peuvent être tourmentés & traverſés dans leurs pieuſes entrepriſes : c'eſt un orage qui paſſe, ils triomphent à la fin. *Horam*, il n'y a point d'autre reſſource.

„ Il eſt vrai, répondit le viſir, ſans *Alla* toute la prudence des hommes eſt vaine; mais, ô ſultan! *Alla* n'eſt-il pas par-tout, & toujours prêt à ſecourir les enfans de la foi?

„ Oui, dit *Miſnar*, *Alla* eſt tout-puiſſant. Cependant ce n'eſt pas à ſes humbles adorateurs à vouloir conduire l'arbitre ſouverain de toutes choſes. Si nous voulons mériter ſa protection, il nous faut obéir à ſes commandemens. La parole du prophète nous aſſure que *la prière des fidèles ſera écoutée à la Mecque*. Ainſi *Horam*, mon ami, & non plus mon eſclave, conduis mes armées avec foi & confiance; ne doute point que celui qui chaque jour fait briller le ſoleil d'un

nouvel éclat, ne rétablisse bientôt *Misnar* sur le trône de ses ancêtres „.

Le sultan se sépara du visir qui le voyoit s'éloigner à regret, sans gardes, à la merci des brigands dont la forêt étoit peuplée.

Un profond silence régnoit dans toute la nature couverte de sombres voiles. Seulement la sultane de la nuit brilloit d'un sombre éclat au travers des nuages qui passoient devant elle. Sa pâle lueur, qui s'éclipsoit par intervalles, ne servoit qu'à rendre l'aspect de la forêt plus lugubre & plus effrayant.

L'intrépide *Misnar* la traversoit en silence, absorbé dans ces profondes réflexions.

„ Je me connois mieux que jamais, depuis que j'erre solitaire dans cette retraite obscure & silencieuse. A la cour de mes ancêtres, on me nommoit la lumière du monde, la gloire de l'Orient, l'œil du jour. Dans la forêt de *Tarapajan*, je ne suis qu'un vil reptile qui se traîne dans les ténèbres au pied des cèdres qui le couvrent & lui dérobent l'éclat de la lune. La gloire de l'homme n'est que vanité : les grandeurs de la terre ne sont qu'illusion & apparence trompeuse. J'avois plus à craindre des enchantemens sur le trône de *Dabulcombar*, que dans les horreurs de cette forêt noire.

Ici les bêtes farouches ne me flatteront point: le fier lion ne me reconnoîtra pas pour le maître de ſon domaine ſauvage.

,, En quoi l'homme foible & imbécille doit-il donc mettre ſa confiance? Sur quelle pierre poſera-t-il le pied pour ne point craindre de tomber? Sur quel rocher le fils de la terre bâtira-t-il pour y vivre en ſûreté? Grâce à la foi que j'ai en *Mahomet*, le ſaint prophète des *Arabes*, je ſuis tranquille, je ne crains rien. J'ai mis ma confiance dans *Alla*. Sa main conduit les pas de ſes enfans. Il eſt maître ſur les repaires des bêtes fauves, comme ſur les demeures des hommes,,.

Le ſultan voyagea pluſieurs jours de ſuite; s'entretenant avec lui-même de ces ſages penſées. Une nuit il apperçut une lumière réfléchie au firmament, puis pluſieurs feux. Mille cris confus vinrent frapper ſes oreilles. C'étoient des Indiens qui ſe divertiſſoient dans le bois.

Miſnar ſe détourna pour les éviter. Mais un des payſans Indiens l'ayant apperçu à la lumière de leurs feux, il l'appela ſon frère, & l'invita, au nom de tous, à partager leur joie & leur feſtin.

Le ſultan déguiſé auroit voulu s'en défen-

dre ; ils parurent diſpoſés à inſiſter, & il fallut condeſcendre à leur invitation.

Il trouva dix à douze feux avec une nombreuſe troupe d'hommes & de femmes : les uns étoient aſſis, les autres danſoient autour des premiers. Une muſique ruſtique animoit leurs danſes. La joie éclatoit dans leurs yeux.

Miſnar demanda quelle étoit la cauſe de cette fête extraordinaire.

„ Quoi ! répondit une vieille femme, êtes-vous donc ſi étranger dans *Tarapajan*, que vous ne ſachiez pas qu'on célèbre la fête du *Tigre* par ces feux nocturnes. Sachez que tout paſſager qui entre dans ce bois pendant la célébration de cette fête, doit y prendre part, & ne peut s'en aller que quand les feux ſont éteints.

» Combien la fête dure-t-elle, demanda *Miſnar* ?

» Il y a trois nuits, dit la vieille, que ces feux ſont allumés, & ils doivent brûler encore pendant onze nuits & onze jours. Pendant tout ce temps on ne voit point la coignée dans la main du bucheron : on ne tire pas une ſeule flèche dans les bois de *Tarapajan* ; & celui qui a été admis à voir

la célébration de ces jeux, ne peut partir avant qu'ils ſoient finis „.

Miſnar fut également ſurpris & fâché de cétte réponſe. Avant qu'il pût dire une ſeule parole, la troupe des Indiens l'entoura, de ſorte qu'il lui étoit impoſſible de leur échapper.

« Allons, dit leur chef, initions cet étranger à nos myſtères. Qu'on apporte la peau du tigre, la griffe du lion, avec la lance, & l'arc qui ne retentit point dans les bois de *Tarapajan* durant ces fêtes nocturnes „.

En effet, un de la bande apporta une peau de tigre & la jeta ſur les épaules de *Miſnar*. Un autre vint avec une patte de lion armée de ſes griffes & la paſſa au cou de l'étranger, de ſorte qu'elle pendoit ſur ſa poitrine. Un troiſième apporta la lance qu'il mît dans la main droite de *Miſnar*. Un quatrième enfin l'arma d'un arc. Alors ils pouſsèrent de longs hurlemens & ſe mirent tous à danſer autour du ſultan étonné.

Quand la danſe fut finie, le chef dit :

« Qu'on faſſe retentir à préſent les inſtrumens d'airain, pour avertir la lune & les étoiles que cet étranger va jurer de ne jamais révéler nos myſtères „. Puis s'adreſſant à *Miſnar*, il ajouta : « Mets ta main

ſur ta tête, & ton doigt dans ta bouche en diſant :

» Comme la nuit ſans étoiles eſt obſcure ; comme l'antre de la mort eſt ténébreux, ainſi mes penſées & mes paroles ſeront d'une obſcurité impénétrable concernant la ſolemnité des tigres.

» Mais, demanda *Miſnar*, pourquoi ce ſerment ? Pourquoi exige-t-on le ſecret ? Qu'en arriveroit-il à celui qui ne le garderoit pas ? L'eſprit de l'homme n'eſt-il pas libre ? Qui eſt-ce qui peut nuire à celui qui ne cherche point à nuire aux autres ?

» Quiconque voyage dans un pays, répondit le chef, doit ſuivre les coutumes & s'accommoder aux mœurs du peuple chez qui il eſt reçu.

» A la bonne heure, continue *Miſnar* ; je ferai ce que vous exigerez de moi, ſous deux conditions : la premiere, que vous me jurerez tous qu'après les onze jours je ſerai libre de pourſuivre mon voyage : la ſeconde, que vous ne me demanderez rien qui ſoit contraire à la loi de *Mahomet*.

» Etranger, répliqua le chef, tu partiras quand tu voudras après la célébration de cette fête. Mais pendant cette ſolemnité que nous célébrons en l'honneur de notre glo-

rieux ancêtre qui employa quatorze jours à détruire les tigres qui infeſtoient cette forêt, quiconque arrive ici, doit y reſter juſqu'à ce que les feux ſoient éteints. Car ce fut par le feu qu'il détruiſit les bêtes féroces; & c'eſt par des feux que nous honorons la mémoire de ſes glorieux exploits. Ceci eſt une fête civile qui n'a rien de contraire à la loi de *Mahomet*. Nous ne pouvons pas non plus révéler nos myſtères, ſi ce n'eſt à ceux qui les découvrent par haſard. C'eſt-là la circonſtance où nous nous trouvons à ton égard; c'eſt pourquoi nous nous ſommes engagés à t'admettre dans notre ſociété. Mais nous exigeons le ſecret de tous ceux que nous initions.

» Si telle eſt votre coutume, dit *Miſnar*, je jure donc de plein gré, que, comme la nuit ſans étoiles eſt obſcure, comme l'antre de la mort eſt ténébreux, ainſi mes penſées & mes paroles ſeront d'une obſcurité impénétrable concernant la ſolemnité des tigres ,,.

A peine *Miſnar* eut-il achevé ce ſerment, que les danſes & les cris recommencèrent. On fit raiſonner enſuite les inſtrumens d'airain, & les habitans de la forêt eurent ordre de recevoir l'étranger pour leur frère, avec les cérémonies ordinaires.

Alors donc les hommes pafsèrent un à un devant *Mifnar*, en lui mettant la main fur la poitrine. Les femmes pafsèrent enfuite, en donnant un baifer à leur nouveau frère. *Mifnar* les laiffa paffer, fans y faire beaucoup d'attention, jufqu'à ce que parmi les plus jeunes, il en vit une qui fembloit rougir de la liberté que la coutume exigeoit d'elle. Elle avoit l'air d'une vierge modefte & innocente.

Le fultan déguifé ne put voir cette aimable fille fans en être épris. Il oublia dans ce moment fon pélérinage & fa couronne. Il étoit impatient de recevoir de cette jeune indienne le tendre gage de fraternité prefcrit par le cérémonial. Quand elle fut dans fes bras, il eût voulu qu'elle n'en fortît jamais. Toute l'affemblée s'apperçut de la prédilection de l'étranger. Le chef s'approcha de *Noradin*; c'étoit le nom de la belle indienne que *Mifnar* adoroit.

« Eh bien! lui dit-il, vous n'avez point encore d'amant? Où fixerez-vous votre choix —? Ici, continua-t-il, en adreffant la parole à *Mifnar*, on ne gêne perfonne : chaque fexe jouit d'une liberté entière. L'amour feul donne des chaînes, & fes chaînes font des fleurs toujours fraîches. Il

y a trois jours que *Noradin* voit toute notre tribu à ſes pieds, languir d'amour pour elle. Cette fille inſenſible refuſe toutes leurs avances. Si elle vous aime, notre joie ſera complette. Perſonne alors ne ſera ſans compagne „.

Miſnar attendoit avec impatience la réponſe de la belle *Noradin*. Son cœur, incertain entre la crainte & l'eſpoir, étoit plus affecté qu'il ne l'avoit été par les enchantemens de ſes ennemis.

Enfin la fille innocente répondit en rougiſſant & d'une voix mal aſſurée : « Que la joie de mes frères ſoit complette „!

Miſnar, ravi de la préférence que *Noradin* lui donnoit, lui prit la main, & danſa avec elle au ſon des ruſtiques inſtrumens qui ſe firent entendre pour la troiſième fois, pour annoncer le choix de *Noradin*, la belle & charmante *Noradin*.

A la pointe du jour, on bâtit à la hâte une cabane pour *Miſnar* & *Noradin*. On la couvrit de feuilles de platane. Le chef y conduiſit les deux amans, & ſe retira. Les Indiens rentrèrent auſſi chacun dans leur cabane.

Quand *Noradin* ſe vit ſeule avec *Miſnar*, elle lui demanda amoureuſement s'il agréoit

le choix qu'elle avoit fait, si elle pouvoit s'attendre à un amour constant de sa part.

Misnar qui donnoit plus de signification à cette demande qu'elle n'en avoit dans la bouche de *Noradin*, lui demanda de son côté quels étoient les usages de sa nation.

« Je resterai dix jours avec toi, dit l'aimable *Noradin*, & le onzième, si nous nous aimons assez pour vouloir vivre ensemble, le chef nous conduira à celui qui lit le *Koran*, pour recevoir nos vœux, & la promesse que nous nous ferons réciproquement en sa présence. Pendant cet intervalle, les amis de mon père nous accompagneront par-tout, afin que je retourne vierge dans leurs bras, si je ne te suis pas agréable. C'est pourquoi ils sont actuellement occupés à bâtir des huttes autour de nous pour nous observer „.

Misnar fut très-affligé de cette réponse. Il croyoit pouvoir jouir d'abord de sa belle maîtresse. Ce contre-temps rappela dans son esprit le souvenir des affaires plus importantes qui devoient l'occuper. « Mais, disoit-il en lui-même, qu'ai-je besoin de m'inquiéter désormais de mon royaume & de mon pélérinage! Je suis ici au milieu d'une nation de Sauvages qui ne connoissent d'autre loi

que leur volonté. Il eſt de la prudence de ſouffrir patiemment les miſères de la vie, & de tâcher de s'en conſoler par la jouiſſance des agrémens dont ſes peines ſont entremêlées. Je paſſerai le reſte de mes jours dans les bras de ma belle Indienne, juſqu'à ce que les jours de mon exil ſur la terre ſoient accomplis „. Puis ſe tournant tout-à-coup vers la belle *Noradin*, comme un homme qui ſort d'une profonde méditation, il lui dit : " O la joie de ma vie, que ces dix jours vont me paroître longs ! Que je voudrois bien qu'il fût poſſible de les abréger ? J'attendrai pourtant. Mais hélas ! je ſouhaiterois que l'aſtre de mon bonheur brillât dès ce moment.

„ Dis-moi, reprit *Noradin*, toi à qui ſe rapportent toutes mes penſées ; l'amour de ta compagne aura-t-il le pouvoir de fixer dans mes bras mon aimable voyageur „ ?

Cette queſtion preſſante confondit le ſultan. Le remords commença à s'élever dans ſon cœur. Au lieu de répondre, il fit en lui-même ces réflexions.

" Quoi ! une paſſion indiſcrette pour une inconnue me fera-t-elle renoncer à la gloire de régner ſur le trône de mon père, & d'y remplir la place de *Mahomet* ? Serai-je aſſez

bas pour tromper cette aimable personne; pour l'abandonner, après avoir joui de ses attraits; pour empoisonner le reste de ses jours, après lui avoir fait connoître le plaisir? Non, ma belle & chère *Noradin*, un homme droit ne doit point abuser de la crédulité d'un cœur simple & innocent qui cherche à le rendre heureux. Le livre du destin s'ouvre devant moi. Le prophète ne me permet pas de me livrer à l'attrait qui me sollicite en ta faveur. Quoiqu'il en coûte à ton esclave, il faut qu'il parte lorsque les feux éteints l'avertiront que vos fêtes sont finies. Plaignez-moi sans me blâmer.

A ces mots, l'enchantement s'évanouit. *Misnar* reconnut l'enchanteresse *Ulin* à la place de la belle *Noradin* : « Homme vil, lâche, foible, insensible, lui dit-elle, n'appelle point vertu ce qui n'est que l'effet de ton imbecillité & de ta jeunesse sans expérience. La beauté fut toujours supérieure à la prudence. Le pouvoir de l'amour triompha toujours de la force de la raison. Mais tu n'es pas encore capable d'amour, tu ne sens pas encore les traits de la beauté. Ce n'est pas ta prudence qui te sauve du piége que je te tendois. C'est l'espèce même de cet appât; & je devois savoir qu'il n'avoit pas

d'empire ſur un cœur auſſi neuf, auſſi imbécille que le tien. Cependant j'ai obtenu tout ce que l'imperfection de ta nature pouvoit permettre. Quoique tu ſortes de cette forêt, tu y as reſſenti mon pouvoir magique; j'ai ſoulevé contre toi le royaume du Midi. Va chercher un remède aux maux dont je t'accable. Pourſuis, ſuperſtitieux reptile, pourſuis ton pélérinage à la *Mecque*, tandis qu'*Horam* éprouve ma vengeance dans les déſerts incultes d'*Ahajah* „.

Tandis qu'elle parloit, elle étendit ſa baguette & tout diſparut, les feux & les bûcherons de la forêt, & la ſorcière *Ulin* elle-même.

Le ſultan ſe proſterna le viſage contre terre, il adora *Alla* & ſon prophète *Mahomet*, qui le délivroit miraculeuſement des embûches de ſes ennemis. Il continua ſon voyage dans la forêt immenſe de *Tarapajan*. Il y avoit deux lunes qu'il avoit quitté ſa tente royale.

Il ouvroit chaque jour les tablettes d'*Horam*. Toujours elles lui annonçoient de bonnes nouvelles. Ce ſuccès conſtant lui donna des ſoupçons.

„ Hélas! dit-il, accablé de chagrin; peut-être me ſuis-je confié à un homme

ſans foi, qui profite de ma crédulité pour mettre ma couronne ſur la tête de mon frère. Il n'étoit pas néceſſaire d'un pouvoir ſurnaturel pour me détrôner, puiſque mon imprudence me trahit, & livre mon royaume à la diſcrétion de mes ennemis„.

Miſnar, donc, réſolut de revenir à *Dély* ſans ſe faire connoître, & d'y apprendre par la voix publique, comment Horam ſe conduiſoit dans le commandement de ſes armées, qu'il lui avoit confié. Cependant, il conſultoit chaque jour les tablettes du viſir. La fatigue l'obligea de ſe repoſer ſous l'ombre d'un palmier. Il ouvrit les tablettes, & il y lut l'adreſſe ſuivante :

HORAM, fidelle eſclave du Sultan de l'Inde, à MISNAR, le ſeigneur de toutes ſes volontés.

» Quelque temps après que j'ai quitté le magnifique ſultan, mon maître, lorſque mon cœur étoit encore oppreſſé de la douleur de l'avoir laiſſé dans la forêt de *Tarapajan*, & que mes yeux étoient encore humides des larmes que je répandis en ſa préſence, quand il m'obligea de me ſéparer de lui, un meſſager vint m'annoncer en hâte l'approche des ennemis. Les révoltés

avoient gagné toutes les provinces qu'ils avoient traverſées. Leur parti étoit conſidérablement accru & fortifié. Lorſque ton eſclave ſe fut aſſuré de la vérité de ces bruits, par la bouche de tous ceux qui arrivoient au camp, je fis lever des nouvelles troupes que je joignis aux armées de l'Inde. Je fis obſerver la plus exacte diſcipline dans tout le camp. Je ne doutois pas que l'ennemi ne ſe préſentât bientôt pour livrer bataille. De mon côté, je tins l'armée en bon ordre, mais je n'avançois qu'à très-petites journées, pour ne point fatiguer les ſoldats de mon ſeigneur, & ménager leurs forces pour une vigoureuſe réſiſtance. Souvent l'indiſcrétion d'une marche dans le déſert fait plus périr de monde qu'un combat ſanglant. Je les conduiſis auſſi par des campagnes fertiles où ils puſſent trouver commodément le néceſſaire, & ſe réjouir en déployant leurs tentes. Mais, hélas! ton peuple eſt privé de ta préſence. Ils demandent à voir leur ſultan. Ils murmurent hautement, en diſant que l'œil de leur maître ne les éclaire point. Ils ſont irrités contre *Horam*, ton eſclave. Les capitaines demandent à toute force à être admis dans la tente de mon ſeigneur. Ils oſent même

accuſer ton viſir d'un attentat horrible ſur ta perſonne ſacrée „.

Quand le ſultan eut lu ces nouvelles affligeantes, les tablettes lui tombèrent des mains, ſon cœur s'abandonna au chagrin, les larmes coulèrent de ſes yeux.

„ O *Miſnar*, *Miſnar*! s'écria-t-il, l'eſprit de ténèbres eſt déchaîné contre toi. Le pouvoir des enchantemens prévaudra. Ta perte eſt sûre !

» Oui, ta perte eſt infaillible, dit la ſorcière *Ulin* qui lui apparut auſſitôt. Le pouvoir des enchantemens prévaudra. *Miſnar*, le fidelle ſerviteur de *Mahomet*, eſt ſoumis à mon pouvoir. *Alla* le livre à ma vengeance, puiſque le malheureux a oſé ſe défier de ſa protection, & révoquer en doute la vérité de ſes promeſſes. Pour premier châtiment, rampe, vil reptile, rampe ſur la terre. Deviens crapaud, ſuce de la terre une vapeur venimeuſe, & tire du ſoleil un feu empoiſonné ».

A la voix puiſſante de la ſorcière, le ſultan *Miſnar* quitta ſa figure naturelle, pour revêtir celle d'un reptile. Il traînoit ſon ventre jaune & tacheté ſur la pouſſière; ſa gueule béante vomiſſoit un poiſon impur.

Miſnar ne perdit point avec ſa première



Oui, ta perte est infaillible, le pouvoir des enchantemens prévaudras.

forme le ſouvenir de ce qu'il avoit été. Il ſentoit ſon étrange métamorphoſe ; il reconnoiſſoit l'équité de ſon châtiment. Quoiqu'il ne pût ſe fuir lui-même, il s'enfonça ſous terre, ne pouvant ſupporter la lumière du jour après une telle diſgrace.

La néceſſité de ſatisfaire aux beſoins de la nature le fit bientôt ſortir de ſa retraite ſouterraine. Il ſe traînoit çà & là dans le déſert, cherchant ſa nourriture. Il rencontra un ſentier où il rampoit avec plaiſir. Une odeur flattoit ſon odorat, & ſon ventre délicat étoit porté ſur une mouſſe tendre & molle.

„ Sûrement, dit-il, au fond de ſon cœur, la bonté d'*Alla* ne laiſſe point ſes moindres créatures ſans plaiſirs & ſans conſolation. Dans mon état de crapaud, je reſpire une odeur de roſes & de violettes qui m'enchante, je jouis d'une ſanté & d'une vigueur, qui ſont le plus doux charme de la vie „.

Occupé de ces penſées, il ſe traînoit vers un buiſſon où un inſtinct invincible ſembloit le pouſſer. Mais il ſe ſentit ſaiſi d'horreur à la vue d'un cadavre à demi pourri, qu'il trouva ſous ce même buiſſon.

Un reptile de ſon eſpèce ſembloit, comme

lui, desirer de se repaître de cette charogne infecte, & détester en même temps un si horrible repas.

Misnar, oubliant dans ce moment sa métamorphose, eut horreur du reptile son semblable, & du cadavre qu'il appercevoit. Il vouloit fuir : l'autre crapaud l'arrête, en lui parlant ainsi dans la langue des habitans de *Dély*.

„ Arrête, qui que tu sois, arrête : soit qu'un enchantement t'ait réduit comme moi à la vile condition d'un reptile, ou que tu sois réellement ce que ta forme présente annonce „....

Misnar fut étonné de ce discours. Il connut qu'il n'étoit pas le seul malheureux de son espèce. Il demanda à son compagnon d'infortune, par quel accident il se trouvoit ainsi transformé.

Le reptile répondit : » Puisque je vois à ton discours que nous sommes tous deux la victime d'un enchantement, je n'aurai point de répugnance à te déclarer la cause de ma métamorphose. J'espère aussi que ma confiance sera payée d'un juste retour, & qu'après que je t'aurai raconté mon histoire, tu ne me refuseras pas de me dire la tienne.

» Nous ſommes frères, reprit *Miſnar*, & par la reſſemblance de notre ſort, & par notre eſpèce ; & j'aurois tort de te demander une grâce que je ne voudrois pas reconnoître comme elle le mérite.

» Eh bien ! dit l'autre, éloignons-nous donc de la vue horrible de ce cadavre. Allons-nous retirer ſous un autre buiſſon, où nous puiſſions nous confier librement nos aventures étranges : car, quoique la ſorcière *Ulin* ait le pouvoir de changer notre première forme, & que, pour nous faire ſentir plus vivement notre laideur & notre baſſeſſe actuelle, elle nous oblige, par une force irréſiſtible, à venir chaque jour devant cette charogne puante ; cependant, les fruits de la terre ſont notre nourriture propre. Cette enchantereſſe, toute méchante & puiſſante qu'elle ſoit, ne ſauroit nous forcer à rien de contraire à la nature humaine, même ſous la forme de reptile qu'elle nous a donnée ,,.

Tandis qu'il parloit, un troiſième crapaud vint les joindre.

,, Voici encore un de nos frères, dit le même, & nous en verrons un quatrième. Nous étions trois, quand tu es venu parmi nous. — O princeſſe, ajouta-t-il, en parlant au crapaud nouveau venu, où eſt cet

infortuné, la dernière victime de la cruelle *Ulin* ?

,, Il va venir, répondit la princesse ; il se tenoit dans le sable, au soleil, à demi assoupi. Je l'ai réveillé : il vient ,,.

En effet, le dernier crapaud arriva au bout de quelques minutes. Alors ils quittèrent le buisson du cadavre, pour en chercher un autre.

,, Nous pouvons nous arrêter ici, dit le premier à *Misnar*, nous y serons en sûreté : nous n'y craindrons point la dent cruelle du serpent ; car nous sommes sous l'ombre odoriférante du cinnamome.

,, Votre précaution est bonne, dit *Misnar*, & nous vous en sommes obligés. Mais il me tarde d'apprendre l'histoire de votre métamorphose ,,.



CONTE

CONTE SEPTIEME.

HISTOIRE DE MAHOUD.

Je ſuis fils d'un joaillier de *Dély*, dit le crapaud; mon nom eſt *Mahoud*. Mon père, près de terminer une vie induſtrieuſe & économe, me fit approcher de ſon lit, & me dit : „ O mon fils ! mes jours ont été des jours de travail & de peine. Le ſuccès a couronné toutes mes entrepriſes. J'ai ſemé & tu peux recueillir : j'ai amaſſé & tu peux prodiguer : j'ai travaillé & tu peux jouir de mes travaux. C'eſt pour toi que je me ſuis donné tant de peines. J'ai ſacrifié ma paix & ma tranquillité pour te mettre dans l'abondance. Je meurs, sûr que mon cher *Mahoud* n'éprouvera jamais la gêne & les misères de la pauvreté. Heureux les pères ſages & prévoyans qui voyent la mort en ſouriant, comme moi, parce qu'ils laiſſent après eux des enfans aſſez riches pour n'avoir beſoin de perſonne „ !

Ce furent les dernières paroles que me

dit mon père expirant : elles furent accompagnées de larmes. Il me bénit & rendit l'ame. A peine eut-il les yeux fermés, que j'eus la curiosité d'examiner les immenses richesses qu'il me laissoit.

Transporté de joie, je me hâtai d'ouvrir les coffres & les armoires. J'y trouvai une multitude infinie d'écrits, & plus de richèsses qu'il n'en falloit pour satisfaire les desirs d'un jeune homme ardent pour le plaisir. Il y avoit un grand nombre de diamans qui passoient la mesure (1) royale, & plusieurs autres d'un prix inestimable ; & de plus, des monceaux d'or & d'argent. Je crus ces richesses inépuisables.

Devenu tout-à-coup le possesseur de tant de biens, je me livrai à l'attrait du plaisir. Ma maison étoit ouverte à tous les jeunes gens du même âge que moi. Nous passions les jours & les nuits dans la joie des festins & dans la débauche. La loi sévère de *Mahomet* n'étoit point observée. Nous buvions, jusqu'à l'ivresse, du vin le plus exquis. Les Houris ne nous manquoient pas. Si elles

(1) Tous les diamans d'une certaine grosseur appartiennent de droit au Mogol. Ceux de ses sujets qui en trouvent de pareils dans les mines, sont obligés de lui en faire hommage.

n'étoient pas auſſi pures que celles de *Mahomet*, au moins elles étoient auſſi belles. Lorſque nos verres étoient pleins de vin, nous ne portions point envie aux rivières de lait que le prophète a promiſes aux fidelles muſulmans.

Je vivois ainſi dans la compagnie de ceux pour qui la religion eſt un objet de raillerie, & qui mépriſent les règles de la prudence & de la ſobriété. L'heure vint bientôt où ma folle joie ſe changea en triſteſſe, & je ne tardai pas à comprendre que toute la prudence d'un père laborieux n'étoit pas capable de préſerver un fils méchant du chagrin & de la douleur.

Mes richeſſes, quelque conſidérables qu'elles fuſſent, furent bientôt épuiſées. Je vendis tous mes bijoux les uns après les autres. Comme j'en ignorois la valeur, je les donnai à vil prix. Chacun me trompa. Mon étourderie m'expoſoit à être la dupe de tout le monde. Mon or & mon argent étoient à mes amis comme à moi. Quand j'eus tout diſſipé, j'eus recours à ceux qui m'avoient été le plus attachés, & à qui j'avois tout prodigué. Mais ils furent auſſi avares envers moi que j'avois été prodigue pour eux.

Les marchands qui avoient tant gagné avec moi, eurent bien de la peine à me prêter quelques légères ſommes d'argent ; ils me les firent redemander peu après; & quand ils me trouvèrent inſolvable, ils eurent la cruauté de ſe ſaiſir de mes meubles, de mes habits même, & de les faire vendre à l'encan.

Ainſi je fus chaſſé de chez moi par ceux que j'y avois reçu mille fois à bras ouverts. Ceux que j'avois preſſés contre mon ſein me rejetèrent comme un chien.

Accablé de remords, abandonné de tout le monde, ne ſachant à qui avoir recours, je me couvris de quelques haillons que l'on m'avoit laiſſés ou donnés par charité, & je m'aſſis à la porte d'un jeune homme très-riche, & qui me ſembloit prodiguer ſon bien comme j'avois fait moi-même.

Bennaskar (c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit) le riche & joyeux *Bennaskar* ſortit accompagné d'une troupe de jeunes gens, de muſiciens & de danſeurs. Voyant un pauvre malheureux ſe plaindre à ſa porte, il demanda qui j'étois, ce que j'avois.

Je lui dis que je m'étois livré, comme lui, à toutes ſortes de plaiſirs, à la danſe, à la volupté, à la bonne chère; mais que

le défaut de prévoyance étoit la cause de ma ruine, & encore plus la confiance indiscrette que j'avois eue en de faux amis qui ne la méritoient pas.

Plusieurs de ses amis m'entendant parler avec tant de liberté, voulurent me chasser de sa présence, en disant qu'un misérable comme moi ne méritoit pas seulement de respirer l'air ni de voir la lumière. *Bennaskar* s'y opposa, & me demanda si l'infidélité de mes amis m'avoit appris à être sincère envers les autres.

Je lui répondis que j'avois toujours été sincère & vrai, même envers ceux qui me trompoient, & que j'aurois mieux aimé mourir que de tromper mes amis.

« Je saurai si vous dites vrai, me répondit *Bennaskar*; soyez mon ami. Dites à mes gens qu'ils vous ouvrent ma garderobe. Choisissez les habits qui vous conviendront, & vivez avec moi. Je ne vous demande qu'une grâce, c'est de ne rien révéler de ce qui se passera dans ma maison, de tout ce que vous y verrez & entendrez.

» Votre offre gracieuse annonce la générosité de votre cœur, lui dis-je. Mais je ne puis vivre aux dépens de personne sans lui être utile. Donnez-moi le moyen de méri-

ter vos bontés, si vous voulez que je les accepte.

» Vous les mériterez, me répondit *Bennaskar*, si vous êtes sincère avec moi. Il y a long-temps que je cherche un véritable ami, un ami à qui je puisse me confier. Si je le trouve en vous, ce trésor vaut plus que tous mes biens. Ce sera moi qui vous serai redevable : ce que je ferai pour vous sera plutôt un devoir de reconnoissance qu'un effet de générosité ».

Les amis de *Bennaskar*, rongés d'envie, entourèrent leur protecteur, & lui dirent qu'il pouvoit compter autant de vrais amis qu'il y avoit de personnes autour de lui.

« Non, leur dit le jeune homme, quoique je paroisse aussi étourdi que vous, croyez que toutes mes pensées ne sont pas vaines. Vous n'êtes que de vils flatteurs, plus attachés à la fortune qu'à la personne de celui qui vous fait du bien. Je vous ai tous mis à l'épreuve : je vous ai tous trouvés faux & ingrats. Cet homme que vous méprisez est le seul qui ait refusé mon amitié, à moins qu'il ne pût y répondre par un retour de bons offices. Lui seul mérite mon estime ».

Les amis de *Bennaskar*, frappés de ces

paroles, voulurent renouveler les protestations de leur attachement & de leur sincérité. Il les connoissoit trop bien pour se fier à leurs vains discours: il les fit chasser de chez lui, &, me prenant par la main, il me fit entrer dans un superbe appartement.

Dès que je me vis seul avec lui, je me jetai à ses pieds en disant: « Que mon seigneur ne se fâche point contre son serviteur. Mais j'ignore encore quel service il attend de moi.

» Je vous l'ai dit, reprit *Bennaskar;* tout ce que je vous demande, c'est de ne rien révéler de tout ce qui se passera dans ma maison, de tout ce que vous y verrez & entendrez.

» Mon seigneur, lui dis-je, de quelle utilité peut être pour vous une telle condescendance, qui peut me coûter cher? Si je ne parle pas, vos esclaves parleront, & je deviendrai responsable de leur mauvaise foi. Rendez-moi, je vous prie, mes haillons. J'aime mieux ma pauvreté qu'une place où votre maison entière conspireroit contre moi pour me faire perdre votre estime & votre faveur.

» Votre réponse, dit *Bennaskar*, est celle d'un homme prudent; mais ne craignez

point. Je ne puis vivre ſans un ami tel que vous; & j'eſpère que ce que vous verrez, aucun autre ne le verra, & conſéquemment aucun autre ne peut manquer de ſincérité à mon égard ».

Après cette aſſurance, je ne pus refuſer les bontés de *Bennaskar*. Ses eſclaves me conduiſirent au bain, me lavèrent, me parfumèrent, & me revêtirent des plus riches habits de leur maître.

Bennaskar étoit impatient de me revoir. Quand j'entrai dans ſon appartement, le jeune homme ſe hâta de venir au-devant moi; &, me prenant entre ſes bras, il me dit: « Enfin j'ai trouvé un ami, un véritable ami ». — Je répondis, par ce ſouhait; « que *Mahoud* ſoit l'ami de ton cœur ».

Bennaskar me fit paſſer dans un autre appartement, où l'on nous ſervit un repas délicieux. Il fit venir des muſiciennes & des danſeuſes pour nous amuſer pendant le repas.

« Les femmes, dit-il, ſont le charme de la vie: j'aime ſurtout à entendre leur voix douce & flatteuſe dans la joie des feſtins. —

» Dites plutôt, repris-je, que les femmes ſont la peſte de la vie. Mais, grâces à *Alla* & à ſon prophète, juſqu'ici *Mahoud* s'eſt

gardé de leurs piéges ; & en cela, la volonté de ſon père a été accomplie.

,, Quoi! dit *Bennaskar*, étonné d'un tel diſcours, mon ami auroit-il un cœur à l'épreuve des traits de la beauté ? Seroit-il au-deſſus des foibleſſes de l'humanité ? Alors je l'en eſtimerois bien davantage ; car celui qui ſait commander à l'amour, mérite de gouverner l'univers entier.

,, Non, répondis-je, je ne ſuis pas inſenſible. Au contraire, j'ai reſſenti vivement les traits de l'amour. L'homme bleſſé craint la lance & l'épée.

,, Mais, dit *Bennaskar*, ce que vous voyez ici ſont des figures ordinaires, dont il eſt aiſé de ſe défendre. Je vais vous en montrer d'autres auxquelles il n'eſt pas poſſible de réſiſter.

,, Ne me les montrez pas, ô *Bennaskar !* lui dis-je, ne me les montrez pas. Je verrois ſans plaiſir les ſultanes de *Dély*, & celles que vous aimez ſeroient choquées de mon indifférence. Je ne veux point vous chagriner, dit *Bennaskar* en ſouriant. Je n'avois deſſein que de vous éprouver. Ces danſeuſes ſuffiſent pour ce moment ; & je ne veux ni faire parade de mes femmes, ni m'en ſervir pour tourmenter un ami. Je

vois que vous êtes un peu troublé. Allons prendre le frais dans ces allées plantées d'orangers „.

Je paſſai ainſi quelque temps dans la compagnie de *Bennaskar*. C'étoient, chaque jour, nouvelles fêtes, & nouveaux plaiſirs. Nous nous plaiſions enſemble; nous étions très-ſatisfaits l'un de l'autre.

Il y avoit dix-huit jours que j'étois chez mon ami, ſans qu'aucun nuage eût troublé la tranquillité dont nous jouiſſions ſous les auſpices de l'amitié. Le dix-neuvième jour au matin, *Bennaskar* m'aborda avec un viſage ſombre & triſte.

“ Qu'avez-vous, ô mon ſeigneur! lui dis-je? Quel chagrin trouble la ſérénité de votre ame? *Mahoud* ne partagera-t-il pas avec vous les biens & les maux, les plaiſirs & les peines, les faveurs & les diſgraces qu'*Alla* vous envoie?

„ O *Mahoud!* me dit *Bennaskar*, ne ſommes-nous pas dans la pleine lune?

Oui, répondis-je en ſouriant. Mais qu'eſt-ce que les phaſes de cet aſtre inconſtant ont de commun avec le bonheur de mon ami?

„ O *Mahoud!* répliqua *Bennaskar* en ſoupirant; le ſort de ton ami dépend du

caprice des étoiles. Je dois mettre cette nuit ton amitié à l'épreuve. Si la ſincérité de *Mahoud* ſe dément, *Bennaskar* eſt le plus malheureux des hommes. Si ton cœur n'eſt pas aſſez fort pour réſiſter à la tentation la plus ſéduiſante, fuis, ô mon ami! tandis qu'il en eſt temps. Mais pourquoi douterois-je de l'amitié de *Mahoud*? *Mahoud* me ſera fidelle. Pourquoi dirois-je? éloigne-toi, *Mahoud*, éloigne-toi? Si tu me fuis, où trouverai-je ton ſemblable? Et cependant je ſens que je ne puis vivre ſans un ami en qui je puiſſe me confier.

,, Soyez tranquille, *Bennaskar*, lui dis-je d'un ton ferme, ſoyez tranquille: *Mahoud* peut être malheureux; mais il ne ſera ni injuſte, ni perfide. Quelle eſt donc cette épreuve terrible qui vous fait trembler pour la fidélité de votre ami?

,, Sans doute; dit-il, *Mahoud* ne mérite aucun ſoupçon. Attendons le coucher du ſoleil, juſqu'à ce que nous voyions la lumière étincelante des étoiles.

Bennaskar alla au bain, & ſe fit habiller magnifiquement. Il m'ordonna d'en faire autant.

Je lui obéis. Nous nous retrouvâmes bientôt enſemble dans le ſallon.

„ Hélas! dit *Bennaskar* en me voyant, comment prier mon ami de prendre l'image de la laideur, & de la porter quelques heures „?

„ Comment, répliquai-je! quelle image de laideur dois-je porter? *Mahoud* eſt toujours ſemblable à lui-même : mettez votre ami à une plus forte épreuve „.

Alors *Bennaskar* me préſentant un petit pot d'onguent noir avec un pinceau, me dit : " Il faut que *Mahoud* ſouffre que je déguiſe ſa couleur avec cet onguent. Il doit faire cette nuit le perſonnage d'un eſclave noir.

» N'eſt-ce que cela, repris-je? donnez-moi ce pinceau, & me faites un habit d'eſclave. Une telle épreuve ne méritoit pas tant de frayeurs de votre part.

» L'habit eſt prêt, dit *Bennaskar*, tout eſt préparé. Mais vous ne pourriez pas vous déguiſer ici, ſans que mes eſclaves s'en apperçuſſent. Attendons la nuit, & alors *Bennaskar* ſe repoſera ſur l'amitié de *Mahoud* ».

On nous ſervit un magnifique feſtin. Je mangeai de bon appétit. *Bennaskar* étoit penſif, & ne ſembloit prendre aucun goût à ce qu'on lui ſervoit.

Je fis ce que je pus pour le tirer de

ſa mélancolie. Je plaiſantai ſur ſes vaines frayeurs : je me mis à chanter & à rire devant lui. Je fis venir ſa muſique ordinaire avec ſes danſeuſes, pour le diſtraire des penſées chagrinantes qui l'occupoient. *Bennaskar* reſta muet : rien ne put l'égayer.

Le repas & la muſique furent prolongés juſqu'à la nuit. Alors *Bennaskar* commanda aux eſclaves de ſe retirer. Il prit une lampe, & me conduiſit par une multitude d'appartemens qui m'étoient inconnus.

» *Mahoud*, dit-il, lorſque nous eûmes fait pluſieurs tours & détours dans ſon vaſte palais : *Mahoud* n'a jamais vu les merveilles de ces lieux.

» Il eſt vrai, répondis-je, & je m'eſtime heureux d'admirer aujourd'hui les richeſſes de mon ſeigneur. Mais je n'avois point ſollicité cette grâce. *Mahoud* reſpectoit aſſez les ſecrets de ſon ami, pour ne pas déſirer de les ſavoir ».

Nous arrivâmes dans une petite chambre voûtée, au milieu de laquelle pendoit une lampe que *Bennaskar* alluma. Puis il éteignit celle qu'il tenoit en main.

» *Mahoud*, me dit-il, entrez dans ce cabinet que vous voyez devant vous; prenez-y un habit d'eſclave que vous y trouverez, &

peignez-vous le visage & les mains avec cet onguent noir ».

Je fis d'abord ce que *Bennaskar* me dit; & bientôt je représentai un esclave noir.

» Mon cher *Mahoud*, reprit *Bennaskar* en me voyant : te voilà parfaitement bien déguisé. A présent obéis-moi en silence : sois comme un muet devant son maître ».

Je lui fis une profonde inclination, & les gestes dont se sert un muet pour marquer sa soumission à son maître. *Bennaskar* sourit.

» *Mahoud*, dit-il, prends & lève cet anneau de fer qui est attaché au milieu du plancher ».

Je prends l'anneau, & j'apperçois une femme d'une grande beauté à moitié enterrée.

Frappé de cette apparition, je reculai de frayeur, & pensai tomber en arrière. *Bennaskar* me donna un coup de chabouc (1), qu'il tira de dessous sa robe, en me disant : » Si tu bronches, je te traiterai en esclave ».

Quoiqu'irrité du coup que je venois de recevoir, je me ressouvins de ma promesse, & revins à la trappe.

Esclave, continua *Bennaskar*, achève de déterrer cette femme; tu trouveras la bêche & la pelle dans le caveau.

(1) C'est un grand fer.

Je descendis, pris les instrumens, & me mis à travailler. Mais ni la crainte, ni le travail ne purent m'empêcher de jeter des regards fréquens sur l'aimable femme que je déterrois, & qui, quoiqu'elle semblât morte, avoit toute la beauté d'une nymphe en santé.

Quand j'eus ôté toute la terre qui la couvroit, ce que je fis avec complaisance, découvrant chaque fois de nouveaux appas, il me donna une petite fiole d'une liqueur bleue, dont il m'ordonna de répandre quelques gouttes sur les lèvres de la femme morte, quand il seroit entré dans le cabinet voisin.

Quand *Bennaskar* fut retiré, je pris la fiole, en versai quelques gouttes sur les lèvres vermeilles de l'aimable morte, avec un pressentiment de ce qui arriva.

Aussitôt elle ressuscita; ses yeux s'ouvrirent; & portant ses regards de côté & d'autre, elle fut effrayée en me voyant. Elle s'écria : « O *Alla!* défends-moi de ce monstre ».

En même temps *Bennaskar*, sans se montrer, dit du cabinet où il étoit caché.

» *Hemjunah*, êtes-vous disposée à faire la volonté de *Bennaskar*, ou userons-nous

encore de la voie des enchantemens pour dompter votre obſtination ? Quoique *Macoma* ne me permette pas de vous voir ſans vous priver de l'uſage de vos ſens, & moi de mes déſirs, cependant *Ulin* vous ſoumettra à ſa volonté puiſſante.

„ Infâme, répondit la belle étrangère, je ne crains point le pouvoir de ta magie. *Macoma* ne me trompe point : tu ne peux avoir aucun empire ſur moi, ſans mon conſentement. *Mahomet*, qui permet que je ſois pendant quelque temps le jouet de tes preſtiges, me délivrera enfin de tes mains barbares.

„ Puiſque tu perſiſtes, reprit *Bennaskar*, il faut eſſayer le fouet dans la contrainte. Eſclave, qu'on donne cinquante coups de fouet à cette femme obſtinée & rebelle „.

Je pris le chabouc, & me mis en devoir d'accomplir l'ordre ſévère de *Bennaskar*, maudiſſant intérieurement la promeſſe que je lui avois faite. Je l'avois faite à un ami & non pas à un monſtre.

Dès que la belle *Hémjunah* ſentit le fouet, elle remplit la voûte de ſes cris. Chaque coup que je lui donnois m'étoit auſſi ſenſible qu'à elle-même. J'en modérois la violence. Les larmes couloient de mes yeux, & je

ſouhaitois ardemment d'être délivré de cette tâche cruelle. Je m'eſtimai heureux, lorſque le nombre de cinquante fut rempli.

„ Eh bien! dit alors *Bennaskar*, toujours enfermé dans le cabinet, que penſe à préſent *Hemjunah?* Eſt-elle déterminée à ſe rendre à mes déſirs?

„ Rien n'eſt moins propre à gagner l'affection d'une femme que la barbarie, reprit foiblement *Hemjunah*. Que je meure plutôt que de conſentir jamais à appartenir au vil & cruel *Bennaskar*!

„ Meurs donc, dit-il avec fureur en ſortant du cabinet; meurs, & que *Macoma* te voie rentrer dans la terre d'où je t'avois fait tirer „.

En effet, dès que *Bennaskar* parut aux yeux de *Hemjunah*, elle perdit tout ſentiment, tout mouvement; un bruit ſouterrain ſe fit entendre. Un nain ſortit de la trappe, ſe ſaiſit du corps de *Hemjunah*, & le remit dans la terre. La trappe ſe referma avec un bruit qui fit retentir la voûte.

Bennaskar me dit alors de le ſuivre. Il me conduiſit au bain, & me dit de me laver ſur-tout les mains & le viſage, de reprendre mes vêtemens ordinaires, & de revenir dans le ſallon.

J'étois si stupéfait de ce que je venois de voir que je savois à peine ce que je faisois. Cependant, quand je fus seul au bain, je tâchai de me remettre de mon étonnement. Mais la réflexion augmentoit ma surprise & mon inquiétude, au lieu de les diminuer. Tantôt je voulois aller trouver le Cadi, & lui déclarer l'horrible aventure dont j'avois été témoin. Un moment après j'avois honte de moi-même, & cependant je n'osois violer le secret que j'avois promis de garder. ,, *Bennaskar*, disois-je en moi-même, m'a semblé un ange pendant près d'un mois. Ce dernier trait se perd dans mon esprit. Cette nuit me l'a montré sous l'image d'un monstre. Comment accorder ces apparences contraires ? Le plus tendre & le meilleur des amis peut-il être en même temps le plus féroce & le plus méchant des hommes ? Seroit-il victime de quelqu'enchantement? Le *Bennaskar* de cette horrible nuit est-il bien le même d'hier & des jours précédens? Quelqu'esprit méchant a-t-il pris sa figure pour le perdre ? Mais non, je cherche en vain à excuser la plus affreuse cruauté exercée sur la plus belle des femmes. Quelle horrible scène j'ai vue ! Que dis-je? j'ai été forcé d'en être l'acteur ! Combien mon

cœur étoit attendri! Combien elle a détesté les mains barbares qui exécutoient les ordres cruels de son tyran! Ai-je bien pû me prêter à cet indigne ministère? Tourmenter une innocente qui appeloit *Alla* à son secours? Quoi! j'ai osé servir la férocité d'un monstre, contre une femme sans défense, & je diffère d'instruire le Cadi de ce qui se passe dans cette maison d'enchantement „.

Je pris la résolution d'instruire d'abord le cadi des sortilèges & des enchantemens de *Bennaskar.*

Je sortis du bain, repris mes vêtemens; & m'avançai vers la porte. „ Mais, dis-je en moi-même, que vais-je faire? A quoi aboutira cette démarche? Je violerai ma foi, sans servir la pauvre infortunée qui excite ma pitié. *Bennaskar* m'attend dans le sallon. Lorsqu'il me verra sortir, il aura quelque soupçon, & par le pouvoir de son art, il saura cacher la belle *Hemjunah* aux yeux du Cadi. Il y a un mois que je suis avec *Bennaskar;* & je n'avois pas encore vu la chambre affreuse où s'est passée cette sanglante exécution. Il a été obligé lui-même de me suivre. Personne que lui ne connoît ces lieux souterrains. D'ailleurs, il s'est plaint lui-même du retour de la pleine lune. Il

s'eſt levé accablé de triſteſſe & de chagrin. Non, il ne prend point plaiſir à faire ſouffrir l'innocent. C'eſt pour moi un myſtère que je ne comprends pas. Je retournerai donc vers mon ami avec un viſage ſerein, & je ne témoignerai rien de l'inquiétude qui m'agite „.

Bennaskar vint au-devant de moi.

“ D'où vient *Mahoud*, demanda-t-il avec empreſſement ?

„ Je ſors du bain, répondis-je, & je viens rejoindre mon ami *Bennaskar*.

„ Oui, *Bennaskar* eſt votre ami, reprit-il; mais *Mahoud* eſt-il ſincère, me ſera-t-il toujours fidelle „ ?

Ces paroles m'embarraſsèrent. Le ſouvenir de la nuit me fit héſiter un moment. Cependant n'oſant répondre autrement, je lui dis: “ Pourquoi douteriez-vous de la ſincérité de mon cœur ?

„ *Mahoud* m'eſt donc fidelle, répliqua-t-il avec une exclamation qui marquoit ſes ſoupçons ?

„ Oui, répondis-je à contre cœur ; *Mahoud* vous eſt fidelle.

„ Je le veux croire, continua *Bennaskar*, mais mon ami n'a-t-il pas été ſurpris de la ſcène dont il vient d'être témoin ? Il a dû

l'être. Néanmoins, garde-toi de me demander aucune explication, ou de révéler ce secret. —

„ Vous doutez donc de ma fidélité, répondis-je. Autrement vous ne feriez aucune difficulté de m'expliquer cette scène étrange. Qui peut garder un secret, en peut bien garder deux.

„ Il n'y a qu'un mois que tu es mon ami, me dit *Bennaskar*, & tu voudrois être admis dans la confidence de tous mes secrets. Jeune homme inconsidéré, prends garde de te brûler les aîles au soleil, en volant au-dessus des plus hautes montagnes. Un ami bien éprouvé est le trésor qui charme *Bennaskar*; mais la malédiction & la mort sont le partage de ses ennemis „.

En achevant ces mots, *Bennaskar* me jeta un regard sévère, & me quitta brusquement. Je me retirai dans mon appartement, fort irrésolu sur le parti que j'avois à prendre.

En regardant de côté & d'autre dans ma chambre, j'apperçus un petit livre ouvert sur une espèce de pupitre, devant la lampe allumée. C'étoit le koran de notre sainte loi.

N'ayant pas envie de dormir, je me mis à lire à l'endroit ouvert. C'étoit le chapitre où il est parlé de la vache sainte. Il me

sembla voir le nom de *Mahoud* écrit dans le livre sacré.

Cette merveille me surprit. Je regardai avec une nouvelle attention. Je lus distinctement ces mots :

Mahoud ! Mahoud ! Mahoud ! *Il y a beaucoup de bien dans le monde, mais il y a encore plus de mal. Le bien est un don d'*Alla, *le mal est l'ouvrage de ses créatures. Parce que l'homme a péché, & qu'il marche dans les ténèbres de l'ignorance, la méchanceté des génies malfaisans, & la puissance des enchantemens triomphent de la sagesse des justes. A ce moment,* Mahoud *est dans la maison d'un magicien, auquel il s'est malheureusement lié par des engagemens d'honneur. Manquer à sa parole, c'est bassesse ; la tenir, c'est un crime. Quand les hommes s'abandonnent au mal, ils deviennent soumis au pouvoir des mauvais* génies : *alors nous autres, les protecteurs du genre-humain, nous ne pouvons plus ni nous intéresser en leur faveur, ni leur prêter notre secours contre les dangers qu'ils courent, qu'à proportion de leurs remords. Son ame facile, trompée par la profonde dissimulation de* Bennaskar, *s'est laissée prendre aux pièges qu'il lui tendoit ; la voix de sa bouche a reçu ta prudence. Tu as promis à tout*

*événement, de ne point révéler les ſecrets de ſa maiſon, & par cette promeſſe imprudente tu t'es aſſocié, ſans le vouloir, à la méchanceté de ton faux ami. Mais l'homme attaché au ſervice d'*Alla *par une loi inviolable & immuable peut-il diſpoſer de lui-même contre la volonté de ſon auteur? Le vermiſſeau qui rampe ſur la terre oſera-t-il ſe revolter contre la main qui l'a formé? Si* Mahoud, *en promettant de ne rien dire de ce qui ſe paſſeroit dans la maiſon de* Bennaskar, *en avoit excepté tout ce que la loi de Mahomet lui ordonnoit de révéler, il eût agi prudemment. Celui qui marche dans les ténèbres tombera infailliblement dans le précipice qu'il ne voit pas. A ces mots, reconnois le* génie Macoma *qui emprunte la reſſemblance du* koran *pour t'inſtruire. Je vois les maux qui t'attendent, ſi tu entreprends de délivrer la princeſſe de* Caſſimir; *& cependant cette entrepriſe eſt le ſeul moyen qui te reſte pour ſecouer le joug de la cruauté & de l'oppreſſion. Choiſis donc: ſi ton cœur ſe ſent ému de compaſſion pour l'innocence opprimée, prépare-toi à ſouffrir pour la cauſe de la vérité & de la vertu; prends dans ton ſein ce livre qui pourra te faire voir la princeſſe toutes les fois que tu voudras; ſinon, ſois toujours l'eſclave de l'ennemi du prophète.*

Je voulus continuer de lire ; mais je ne vis plus rien d'écrit. Je résolus sur le champ de prendre la défense de la princesse, & de faire tout au monde pour la délivrer, quoiqu'il dût m'en coûter. Je mis le livre sur ma poitrine, je pris la lampe dans ma main, & vins dans le sallon, ne doutant pas que *Bennaskar* ne se fût retiré dans son sérail.

Je m'engageai dans différens appartemens que je reconnus pour être ceux par lesquels j'avois déjà passé. Je me trouvai bientôt dans la petite chambre voûtée.

Je levai vîte la trappe, je touchai la princesse *Hemjunah* avec le livre, ne songeant qu'aux moyens de la tirer de cette horrible prison.

La princesse s'éveilla au toucher du livre. Dès qu'elle me vit, elle jeta un grand cri qui m'alarma. Je craignois qu'elle n'éveillât *Bennaskar*, ou quelqu'un de ses esclaves.

Je lui dis pour la rassurer, que j'étois envoyé par le *génie Macoma*, pour la délivrer ; que je détestois l'horrible cruauté avec laquelle je l'avois traitée la nuit précédente.

« Vous, l'envoyé du *génie Macoma*, me dit-elle, en soupirant & criant par intervalle ? Vos paroles décèlent la fausseté de votre cœur. Je ne vous ai jamais vu, à moins que

que vous ne ſoyez le magicien *Benna kar* deguiſé ſous une apparence étrangère, ainſi que je le ſoupçonne. Quoiqu'il en ſoit, homme vil, monſtre implacable, tes ruſes n'auront pas plus de pouvoir que ta cruauté. Rien n'eſt capable de me faire conſentir à ce que tu exiges de moi. Je perſiſterai éternellement dans ma haine contre un monſtre tel que *Bennaskar* : je ſuis ſûre qu'il ne peut ni me détruire, ni me déshonorer ſans mon conſentement.

» Adorable *Henjunah*, divine princeſſe, lui dis-je en me jetant à ſes pieds, je vous conjure de m'écouter un inſtant. Je ne ſuis ni *Bennaskar*, ni un de ſes eſclaves. Je ſuis le fidelle ſerviteur du *génie Macoma*. C'eſt lui qui m'a envoyé vers vous, qui m'a donné ce livre dont l'attouchement vous a rappelé à la vie. C'eſt lui qui m'ordonne de tenter votre délivrance, & vous me voyez diſpoſé à mettre tout en œuvre pour vous tirer de ce palais enchanté. Il eſt vrai, vous ne m'avez jamais vu ſous mes traits, & dans mon caractère naturel. Mais c'étoit moi que *Bennaskar* a conduit ici la nuit dernière ſous la figure & avec les habits d'un eſclave, & j'ai été forcé par un ſerment téméraire à exécuter ſes ordres barbares.

O charmante princeſſe ! pardonnez un crime involontaire.

» Un crime involontaire, reprit la belle *Hemjunah ?* Je reconnois à ton diſcours ta noirceur & ta perfidie. En ſuppoſant ton récit vrai, quel ſerment peut autoriſer une mauvaiſe action, un emportement féroce ? Ne devois-tu pas t'expoſer à toutes ſortes de haſards, plutôt que de faire ſouffrir cruellement une fille innocente ? Si tu es réellement le ſerviteur fidelle du *génie Macoma*, comme tu le dis, je le ſaurai à cette marque. Sors à ce moment de la maiſon de *Bennaskar*, & va inſtruire le Cadi de ſes cruautés & de ſes enchantemens.

» O ma princeſſe ! lui dis-je, laiſſez-moi plutôt vous tirer de ce tombeau affreux. Nous pouvons fuir ſans être apperçus.

» C'eſt ce que tu ne peux faire, à moins que tu ne ſois le cruel *Bennaskar*, comme je le ſoupçonne encore. Je ne puis ſortir de ce caveau que par ſon ordre. Inſenſée que je ſuis, continua-t-elle en verſant un torrent de larmes, quelle folie d'écouter les impoſtures d'un homme tel que toi !

» O aimable *Hemjunah !* répliquai-je, puiſque vous eſpérez quelque ſuccès de la démarche que vous m'ordonnez, je vais dès

ce moment instruire le Cadi de votre état & de la cruauté de votre persécuteur ».

J'avois été jusqu'alors prosterné devant le tombeau de la belle *Hemjunah* ; quand je me levai pour exécuter ma pieuse résolution, j'apperçus *Bennaskar* qui marchoit dans l'appartement voisin.

Il entra dans la chambre voûtée. A sa vue, la princesse jeta un grand cri, & resta sans mouvement. Je pensai m'évanouir de frayeur. Quoique mes intentions fussent droites & pures, la présence d'un enchanteur me glaça d'effroi ; je me rappelai la promesse que je lui avois faite, & que j'allois violer. Je m'attendois à éprouver la force de son pouvoir magique.

Je me couvris le visage de mes mains, n'osant lever les yeux. Ma frayeur fut bientôt calmée. *Bennaskar* se jeta à mes pieds. Je fus surpris ; mais je ne doutai pas alors que le *génie Macoma* ne me protégeât, & j'attribuai l'humiliation du magicien à un pouvoir supérieur.

« O *Mahoud* ! me dit *Bennaskar*, pardonne à un malheureux qui t'a trompé, qui t'a offensé.

« Si tu veux que je te pardonne, lui répondis-je, cesse de persécuter la princesse de

Caſſimir : mets-la en liberté ; car tandis qu'elle reſtera dans la terre , tes prières ſeront inutiles.

» O *Mahoud* ! reprit-il, ô l'ami de mon cœur , le confident de mes ſecrets ! quoique tu n'aies point reſſenti le pouvoir de l'amour , aies pitié de ceux qu'il captive. Si l'aimable princeſſe de *Caſſimir* connoiſſoit la pureté de mon cœur , ſi . . . . —

» Envoyé de *Macoma* , s'écria la princeſſe en interrompant *Bennaskar* , n'écoute point le traître avant qu'il m'ait miſe en liberté. Il m'a trompée. Profite de mon erreur , tu ſeras ſoumis à ſon pouvoir , ſi l'eſprit de prudence ne t'éclaire & ne te dirige „.

Alors *Bennaskar* ſe leva bruſquement ; & , ſe découvrant la poitrine , il me dit : « Frappe , *Mahoud* , finis mes tourmens , & les malheurs de *Hemjunah* ; car *Bennaskar* ſent qu'il ne peut renoncer au tréſor de ſon cœur.

» Il ne m'eſt pas permis de t'ôter la vie , répondis-je ; mais je te livrerai au pouvoir du cadi , qui tient ſur la terre la place du grand *Alla* , pour punir les méchans qui oppriment l'innocence „.

La princeſſe de *Caſſimir* me demanda alors le livre du *génie Macoma* , afin qu'il lui ſervît

de défenſe contre les inſultes & les embûches du cruel *Bennaskar*.

« Sa demande me parut ſi raiſonnable, que je ne pus la refuſer, je lui remis ſur le champ le livre du génie protecteur ».

Lorſque je quittai la chambre voûtée, accompagné de *Bennaskar*, il me conjura de ne pas perdre un ami qui avoit eu tant de confiance en moi. Je lui dis qu'il étoit juſte d'obéir à *Alla* préférablement à l'homme.

Je me préſentai à la porte du cadi. Il étoit nuit. Ses officiers me dirent que je ne pouvons pas lui parler à cette heure. Je leur appris le ſujet de ma viſite nocturne. Quand ils ſurent que j'avois en ma puiſſance le magicien barbare qui avoit enlevé la princeſſe de *Caſſimir*, ils allèrent avertir le cadi. Ce vigilant magiſtrat ſe leva en hâte, & me ſuivit avec une forte garde à la maiſon de *Bennaskar*.

Le magicien nous attendoit à ſa porte, avec une lampe en main. Son aſſurance me ſurprit, & me fit craindre le pouvoir de ſon art. Mais dès que le cadi entra, *Bennaskar* ſe jeta à ſes pieds, confeſſant ſon crime, & demandant pardon.

Le cadi ordonna aux gardes de ſe ſaiſir de ſa perſonne, & dit à *Bennaskar* de nous

conduire dans l'appartement où il retenoit la princeſſe captive.

Bennaskar obeit. En traverſant les différens appartemens qui conduiſoient à la chambre voûtée, il me dit : « *Mahoud*, vous ſavez que le corps de la princeſſe *Hemjunah* eſt à moitié enſeveli dans la terre, ſans être couvert. Obtenez du cadi qu'il nous permette d'aller ſeuls la tirer de cet état, afin de lui épargner la peine de paroître ainſi devant lui. De mon côté, la vue de mes péchés me fait horreur, le remords m'accable, & je veux ſincèrement délivrer cette princeſſe innocente.

„ Si vous me promettez, lui dis-je, de tirer la princeſſe de cet horrible tombeau, je tâcherai d'obtenir du cadi ce que vous me demandez. Autrement, je veux que tout le monde ſoit témoin de votre malice déteſtable.

„ O mon ami ! répartit *Bennaskar*, ne me faites plus de reproches ; mon cœur m'en fait aſſez. Oui, *Mahoud*, je vous le promets ; je tirerai la princeſſe de cet état cruel, comme vous le déſirez. Je ne me repoſe plus que ſur la bonté & la pitié du cadi. Je n'implorerai plus déſormais la puiſ-

ſance des mauvais *génies*. Soyez en sûr ; je renonce à leurs enchantemens ».

Je croyois le repentir de *Bennaskar* ſincère, & je m'en réjouiſſois. Je priai donc le cadi qu'il nous permît de le dévancer dans la chambre voûtée, pour délivrer la princeſſe de l'enchantement auquel elle étoit ſoumiſe.

Le cadi conſentit à ma demande. En même temps il ordonna à ſes gardes de reſter à l'entrée de l'appartement, tandis que j'y ſerois avec *Bennaskar*.

Dès que nous fûmes entrés, le magicien me prit par les cheveux, m'entraîna bruſquement dans le cabinet, & ferma la porte ſur nous.

» Perfide, me dit-il, reçois la juſte récompenſe de ton parjure ». Sans me donner le temps de répondre, il me cracha au viſage, me renverſa par terre, me foula ſous ſes pieds, & s'enfuit en fermant la porte du cabinet.

Je fus quelques minutes ſans mouvement, étourdi de ma chûte, du traitement indigne que je venois de recevoir, & encore plus des ſuites que j'en appréhendois. Je me levai enfin, j'ouvris la porte, mais je ne vis

plus, ni la princeſſe de *Caſſimir*, ni le cruel *Bennaskar*. Ma ſurpriſe fut extrême.

Cependant le cadi & ſes gardes, impatiens d'attendre ſi long-temps, entrèrent dans la chambre. Le cadi me fit ſaiſir par ſes ſoldats, en me diſant : « Malheureux, où eſt la princeſſe ? Où eſt celui qui nous a révélé ta méchanceté.

» O comble du malheur ! m'écriai-je, ô déſeſpoir » ! Je m'apperçus que ma voix étoit comme la voix de *Bennaskar*. Je regardai mes vêtemens : c'étoient ceux du magicien. En un mot, je ne pouvois plus douter que, pour me punir de lui avoir manqué de foi, il ne m'eût donné ſes traits & ſa figure.

Je tombai aux pieds du cadi, en le ſuppliant de m'écouter un moment. Je lui racontai toute mon aventure depuis que j'étois entré dans la maiſon de *Bennaskar*, juſqu'à l'inſtant préſent. Il traita mon diſcours de fable. Ses gardes en rirent. Néanmoins, après un moment de réfléxion, il me regarda fixement, & m'ordonna de délivrer la princeſſe & mon ami de l'enchantement où je les retenois.

J'eus beau atteſter le ciel de la vérité de mes paroles. Le cadi, indigné de mon obſ-

tination prétendue, me fit donner cent coups de chabouc par ses gardes.

Pour comble d'infortune, *Bennaskar* m'apparut au bout de la chambre. Je criai : » Le voilà, le traître qui me fait si cruellement souffrir » ! — Le cadi regarde de tous côtés ; &, ne voyant personne, il s'imagina que je me moquois de lui. Il me fit encore donner une centaine de coups de fouet.

Accablé de désespoir, & succombant à la violence d'un tel châtiment, je tombai par terre, presque sans vie. Les gardes me trainèrent en prison. On me mit dans un cachot profond & obscur, où l'on me chargea de chaînes.

Dès le lendemain, je reparus devant le cadi, dans la salle publique de justice. On me fit mon procès. Je fus condamné à être brûlé vif le jour suivant, à moins que je ne délivrasse avant ce temps la princesse de *Cassimir* & *Mahoud*.

Il eût été inutile de répéter mes protestations. Quand j'aurois juré mille & mille fois par *Alla*, que j'étois le véritable *Mahoud*, & que tout ce que je souffrois étoit un effet des enchantemens de *Bennaskar*, on étoit déterminé à ne pas me croire. Je pris donc le parti de ne rien répondre. Mon

ſilence fut mal interprété. On l'attribua à une obſtination indomptable. Pour me faire parler, on ordonna aux bourreaux de me donner une baſtonnade de cinq cent coups. Alors, je priai le cadi de conſidérer ſi j'avois quelque choſe à répliquer dans la ſituation où je me trouvois. « Mon hiſtoire eſt vraie dans toutes ſes circonſtances, ajoutai-je, je ſouffre pour la promeſſe téméraire que je fis à *Bennaskar* ; je dois me ſoumettre avec réſignation à la rigueur de mon ſort „.

Le cadi outré, me fit reconduire au cachot. On dreſſa un bûcher ſur le marché public, & l'on prépara tout pour me faire brûler le lendemain en préſence de tout le peuple.

Je paſſai une nuit cruelle. Je ſouhaitois que le ſoleil ne ſe levât plus jamais. Vain ſouhait ! Cette nuit affreuſe ne me parut qu'un moment. Les étoiles diſparurent, comme à l'ordinaire, en préſence du jour, & je vis approcher le moment de mon exécution.

La priſon étoit entourée d'une foule de peuple répandu dans toutes les rues des environs, juſqu'à la place où étoit dreſſé le bûcher. Quand je paſſai, les uns m'accabloient d'injures, les autres me crachoient au viſage; quelques-uns même me lapidèrent.

En avançant vers le bûcher, j'apperçus le

cadi & ſes officiers aſſis ſur une eſpèce d'amphithéâtre couvert, qu'on avoit élevé devant le bûcher. Il me fit venir devant lui, & me dit.

„ Infâme magicien, je veux bien encore te laiſſer maître de ton ſort : rends la princeſſe & ton ami que tu caches par le pouvoir de ton art, ou la ſentence que la loi porte contre toi & tes ſemblables va être exécutée dans toute ſa rigueur.

„ O cadi, ô mon juge! lui dis-je, puiſque vous ne voulez pas croire ce que je vous ai dit, faites-moi au moins ſavoir qui m'a dénoncé à votre tribunal, qui m'accuſe de magie ou de ſorcellerie? Ne ſuis-je pas *Bennaskar*, riche marchand de *Dély?* Où ſont ceux qui oſent s'élever contre moi & me calomnier? Vous êtes venu cette nuit dans ma maiſon. Vous vous êtes ſaiſi de ma perſonne. Vous m'avez fait conduire en priſon, & jeter dans un cachot où l'on m'a traité comme un vil eſclave. Vous me condamnez à être brûlé vif : tout cela ſans témoin, ſans aucune preuve du crime dont vous me puniſſez. C'eſt pourquoi, ô cadi! j'en appelle à l'équité du ſultan de l'orient, & j'eſpère que mes concitoyens ne permet-

tront pas qu'on m'exécute ainſi, ſans avoir conſtaté mon crime.

„ Jeune homme, répliqua le cadi, votre appel n'eſt pas néceſſaire. Je ſuis bien éloigné de condamner, ſans raiſon valable, aucun des habitans de *Dély*. Vous auriez raiſon de vous plaindre, & je ſerois le premier à vous écouter, ſi vos propres paroles ne vous condamnoient pas elles-mêmes. Hier vous proteſtiez que vous n'étiez pas *Bennaskar*; aujourd'hui vous dites que vous l'êtes. Vous voilà convaincu de fauſſeté par votre propre bouche. Si vous n'étiez pas un magicien, qu'aviez-vous beſoin de nier hier que vous étiez le marchand *Bennaskar*„?

Le peuple applaudit au diſcours du juge. Chacun cria que j'étois un magicien, & que je méritois le feu.

Les gardes me lièrent ſur le bûcher avec les chaînes que j'avois toujours portées aux pieds & aux mains, depuis le moment que j'avois été pris. Le peuple jeta un grand cri de joie. On mit le feu au bûcher : bientôt la fumée & la flamme enveloppèrent le malheureux *Mahoud*.

En un moment, je ne vis plus ni le ciel ni la foule du peuple qui rempliſſoit la place :

mais je me trouvai au centre du bûcher ſous la forme d'un crapaud. Je tâchai de ſortir du milieu des flammes. Je me traînai avec quelque peine ſous une pierre de la rue.

Le peuple reſta ſur la place juſqu'à ce que le bûcher fut entièrement conſumé. On porta les cendres hors de la ville, où on les jeta au vent. Je reſtai ſous la pierre juſqu'à la nuit.

J'avois deſſein de ſortir de la ville dès qu'il feroit aſſez ſombre pour le faire en ſûreté. Mais le ſommeil vint ſur moi, au temps où les animaux ſe retirent pour repoſer; & en m'éveillant je me trouvai dans cette forêt, où je vivois depuis un mois, lorſque je fis la rencontre de ces deux compagnons de ma ſolitude & de mon malheur.

» Vos aventures ſont ſurprenantes, ô *Mahoud!* dit le ſultan de l'*Inde*; elles nous apprennent combien la prudence nous eſt néceſſaire, à nous qui ſommes enveloppés dans le même malheur que vous. Je vois que nos maux, à l'un & à l'autre, viennent d'un défaut de confiance en la protection d'*Alla*. Je dois avouer que cet être tout-puiſſant eſt toujours prêt à ſecourir ceux qui ne ſe manquent point à eux mêmes.

» Mais, ô *Mahoud*! ſouffrez que je vous faſſe part de mon inquiétude. Qu'eſt devenue

la belle *Hemjunah*, princesse de *Cassimir*. Ne vous étonnez pas de ma demande, ce nom rappelle à mon esprit des idées qui ne s'effaceront jamais. Comment une si aimable personne, une princesse si belle & si innocente, a-t-elle pu être soumise au pouvoir d'un enchanteur? Mais dois-je m'en étonner, moi qui éprouve le même sort? Sûrement, notre compagnon, que vous décorez du titre de princesse, ne peut pas être la fille de *Zebenezer*, sultan de *Cassimir*.

» C'est elle-même, répondit *Mahoud* : elle a été métamorphosée comme nous ; cet autre que vous voyez à ma droite, est *Horam*, le visir favori de *Misnar*, sultan de *Dély*.

» Quoi! s'écria *Misnar* transporté d'étonnement, quoi! mon fidelle *Horam* partage mes malheurs. *Misnar* est donc comme la feuille de l'automne, ou comme la plume que le vent emporte ».

Horam, apprenant qu'il étoit en présence de son seigneur, le sultan de *Dély*, lui témoigna son respect autant que sa forme hideuse put le lui permettre : *Mahoud* imita l'exemple du visir.

Misnar se tournant vers la princesse de *Cassimir*, lui dit d'un ton obligeant :

» O princeſſe ! quel accident étrange, quel enchantement cruel a pu vous faire perdre la plus belle des formes, pour vous donner celle d'un vil reptile ? Souffrez que je vous demande le récit de vos malheurs depuis que vous avez quitté la cour de *Zebenezer* votre illuſtre père. Agréez mes vœux pour votre délivrance. Mon bras eſt trop foible pour travailler à votre rétabliſſement & au mien.

» Très-magnifique ſultan, répondit la princeſſe *Hemjunah*, j'obéirai à vos ordres, quelque douloureux que me ſoit le ſouvenir de mes malheurs. Mon indiſcrétion me couvrira de honte : cependant je ſatisferai votre curioſité.

Non, princeſſe, reprit le ſultan : c'eſt aſſez de confeſſer nos fautes à la face du ciel. Celui qui prend plaiſir au récit des peines d'autrui eſt le plus lâche des enfans de la terre.

» Je remercie *Alla*, dit la princeſſe, de ce que mon indiſcrétion n'a pas été telle que le ſultan de *Dély* ſemble la ſoupçonner. Mon malheur vient d'une foibleſſe commune aux jeunes perſonnes de mon ſexe. Il y en a peu qui en ſoient exemptes.

» Plus un diamant a d'éclat, reprit *Miſ-*

nar, plus le moindre défaut, s'il en a, eſt apparent. De même, le roſeau le plus foible eſt celui qui cède le plus aiſément à l'impreſſion de l'air. Votre ſexe a une délicateſſe, un éclat qui fait paroître la moindre faute, quelque légère qu'elle ſoit. Je ne doute pas que l'extrême ſageſſe de la princeſſe de *Caſſimir*, & ſa profonde modeſtie, ne lui faſſent regarder comme un crime ce que tout le monde mettroit au nombre des perfections.

» O ſultan! dit *Hemjunah*, l'excès de votre indulgence ne diminuera point ma faute à mes yeux; & mon ſilence pour la groſſir aux vôtres. Souffrez donc que je vous raconte mon hiſtoire, de peur que mon crime tenu caché & ſecret, ne ſoit jugé plus grand que lorſque je le révélerai ».

Tandis que la princeſſe parloit, un Dervis, courbé ſous le poids des ans & des infirmités, parut dans l'épaiſſeur de la forêt.

Horam, ſe remettant d'abord les traits du ſaint homme, dit au ſultan: « Magnifique ſeigneur, voilà *Shemshelnar*, le plus ſaint des adorateurs d'*Alla*, le plus pieux des habitans de l'Aſie.

„ Je ne me remets pas ſes traits, dit *Miſnar*; venoit-il à l'aſſemblée du Divan?

„ Non, glorieux ſultan, répondit *Horam*; ſon grand âge l'en empêchoit „.

Shemshelnar approcha de l'endroit où étoient les quatre crapauds. Il ſe proſterna devant *Miſnar*, & dit :

“ Que le prince de l'*Inde* ne ſoit pas ſurpris que *Shemshelnar*, ſon eſclave, le reconnoiſſe ſous la forme que lui a donné le pouvoir d'un enchanteur. O ſultan! je n'ignore aucun des maux qui t'accablent. Je les avois prévus, quoique je ne puſſe aſſiſter à ton conſeil. Je priois pour toi dans le ſecret de ma ſolitude. Je conjurois celui qui eſt plus fort que la fureur des méchans, de détourner de toi les maux dont ils te menaçoient. *Alla* a exaucé ma prière. Il m'a vu proſterné dans ma cellule, & il m'a envoyé le *génie Bahoudi*, qui m'a ordonné de te chercher dans la forêt de *Tarapajan*, où ta nouvelle forme te forçoit de ramper.

„ J'ai dit à *Bahoudi : O génie !* comment puis-je accomplir tes ordres? Mes pieds refuſent de me porter. Les infirmités m'accablent.

„ Va, reprit *Bahoudi*, en me touchant du bout du doigt. Le ciel t'envoie la force néceſſaire pour exécuter ce qu'il t'ordonne. La ſorcière *Ulin* a métamorphoſé ton prince

en le plus hideux reptile de la terre : ce qui ne doit point t'étonner ; car tel eſt le deſtin des hommes les plus éminens en vertu & en dignité. Quand leurs ennemis trouvent l'occaſion de leur faire ſentir leur pouvoir, ils les réduiſent à la condition des êtres les plus vils. Tu trouveras le ſultan au milieu de trois autres malheureux comme lui. Tu ne peux délivrer que le prince de l'*Inde*. Les trois autres doivent reſter dans l'enchantement juſqu'à la mort de la ſorcière *Ulin*.

„ Mais, ô ſultan ! continua le Dervis, avant que je détruiſe le charme qui te captive, le *génie* m'a commandé de te répéter ces mots :

„ La religion, ô *Miſnar* ! eſt le premier & le plus grand des devoirs de l'homme. Adorer *Alla*, ſuivre la loi de ſon prophète, c'eſt le plus noble hommage d'un cœur reconnoiſſant. Celui qui a inſtitué les cérémonies pieuſes, & les pratiques de dévotion, a auſſi établi les différentes conditions de la ſociété, avec leurs devoirs & leurs obligations. Eſt-ce donc honorer *Alla*, que de négliger les devoirs les plus indiſpenſables de l'état où il nous a placé, pour faire des pélerinages ? O prince ! le cachet de *Mahomet* que t'a vanté le prophète *Mangélo*,

n'eſt-il pas ce ſceau ineffaçable que tous les fidelles portent imprimé ſur le front, & qui nous donne la force d'obéir à la voix de la raiſon & de la religion? La ceinture d'*Opakka*, que porte l'enchanteur *Kifri*, n'eſt autre choſe que la prévoyance & la prudence, qui ſont les meilleurs alliés que puiſſent avoir le ſultan de l'Orient. *Miſnar* abandonne ſon peuple pour le ſauver, & livre à la diſcrétion de ſes ennemis, ſes états qu'il veut conſerver! Puiſqu'*Alla* t'a fait aſſeoir ſur le trône de l'*Inde*, c'eſt de-là que tu dois lui adreſſer tes prières. Mais le ciel a pitié des foibleſſes qui viennent plutôt de l'ignorance que de la mauvaiſe volonté. C'eſt pourquoi, je te recommande de te lever, ô ſultan! ajouta le Dervis en le touchant; lève-toi de la pouſſière où tu rampes. Reprends l'éclat dont *Alla* t'avoit revêtu. Sache & ſouviens-toi que *Mahomet* te protège, qu'il a appéſanti ſon bras ſur tes ennemis, qu'il t'ordonne de marcher contr'eux, en t'aſſurant que leurs enchantemens ne pourront renverſer tes projets, que leur pouvoir magique cédera toujours à ta prudence, à moins que tu ne te jettes indiſcrettement dans leurs pièges. Sois vigilant & prudent, & ne crains rien. Tout ce qu'ils peuvent, c'eſt de ſe

souftraire à tes coups par la puiffance de leur art ; & tu ne faurois rien tenter contr'eux, dont ils ne foient inftruits auparavant. C'eft de cette prévoyance qu'ils tirent leur plus grande force. Sois ferme dans tes réfolutions, vif & courageux dans l'exécution, mais prudent & circonfpect avant l'entreprife. Car, quand la force leur manque, ils emploient la rufe pour te perdre „.

Quand *Shemshelnar* eut fini de parler, *Mifnar* fe leva majeftueufement, & reparut fous fes véritables traits. Mais avant de répondre au faint Dervis qui l'avoit délivré, il fe profterna & adora la bonté d'*Alla* & de fon prophète, qui avoit éclaté en fa faveur, en détruifant l'enchantement fous lequel il gémiffoit par le pouvoir tyrannique d'*Ulin*. Après cet acte de religion, il remercia *Shemshelnar* de fes fages confeils, & de la liberté qu'il venoit de lui rendre.

Le Dervis lui répondit : " Vous faites bien, ô *Mifnar* ! d'adorer & de remercier *Alla* avant toutes chofes. A lui feul appartient toute gloire & tout hommage ; *Shemshelnar* n'eft que l'efclave de *Mahomet*, ton prophète & le mien.

„ Et, reprit le fultan, n'y a-t-il pas lieu d'efpérer qu'il plaira au grand prophète des

fidelles de rendre auſſi la liberté à ceux qui ſouffrent encore le fatal changement dont je ſuis délivré par ſa bonté ?

„ *Miſnar* peut ſeul les délivrer, répliqua le Dervis. Fais périr *Ulin*, & ces infortunés, victimes de ſon pouvoir, te feront rendus, à toi & à eux-mêmes. Mais en attendant ils doivent apprendre par l'exemple de ta délivrance, à ne pas ſuccomber ſous le poids de leurs malheurs, à eſpérer, & à prier pour ta ſûreté. Le chemin de *Dély* eſt par cette forêt, & le palais d'*Ulin* eſt vers la gauche. Elle ſait déjà ton rétabliſſement; & elle s'occupe des moyens de te tromper une ſeconde fois. Tiens-toi ſur tes gardes. Aies plus de prévoyance que par le paſſé. Si elle triomphe une autre fois, ta perte eſt ſûre : tu mourras ».

Miſnar ayant reçu les inſtructions du Dervis, prit congé de ſes compagnons, en les aſſurant qu'il ſouhaitoit de rencontrer au plus vîte la ſorcière *Ulin*, pour faire valoir ſes prétentions, recouvrer ſon royaume, & délivrer ſes fidelles ſujets, ſes chers amis, des mains de cette cruelle enchantereſſe.

✿

Suite du conte des Enchanteurs, ou MISNAR, Sultan de l'Inde.

LE fultan de l'*Inde* traverfoit la forêt, mâchant quelques feuilles que le dervis *Shemshelnar* lui avoit données, pour le foutenir contre la violence de la faim, jufqu'à ce qu'il arrivât à fon palais.

Après deux jours de marche, qui fe pafsèrent fans aucune aventure, il entendit les cris d'une femme qu'on maltraitoit. Il avance, & voit de loin quatre brigands qui frappoient cruellement une femme qui avoit l'air d'une perfonne de diftinction.

Mifnar, indigné, vôle à fon fecours, & défie les quatre brigands.

Mais ceux-ci n'ofant combattre *Mifnar*, prirent la fuite, laiffant la dame à demi-morte. Le fultan s'approcha d'elle, & lui demanda par quel accident elle étoit tombée dans les mains de ces voleurs, & pourquoi ils la maltraitoient ainfi.

„ O illuftre étranger! lui dit-elle, en verfant un torrent de larmes, votre air m'annonce un homme au-deffus du vulgaire, & votre générofité mérite toute ma con-

fiance. Mon ſort étoit d'être aimée du plus beau des enfans des croyans. Je ſuis fille d'un émir, je vivois à *Dély* dans la maiſon de mon père. *Hazar* m'aima. *Hazar* commandoit mille hommes dans les armées de *Miſnar*, notre magnifique ſultan. Hélas ! ſon amour a fait mon malheur. Le ſecond fils du grand *Dabulcombar*, aidé du pouvoir magique de l'enchantereſſe *Ulin*, aſpiroit au trône de ſon frère. Les ſoldats qui aiment à courir les haſards de la guerre, déſertoient chaque jour, quittant le camp du prince de l'Orient, pour s'aller joindre à ſes ennemis. *Hazar* ſe révolta avec ſa troupe. J'eus beau l'en diſſuader, il mépriſa mes conſeils, & perſiſta dans ſa révolte.

„ On n'a point d'occaſions de s'avancer ſous le règne pacifique de *Miſnar*, me diſoit-il, je veux ſuivre les étendarts de ſon frère, & tenter la fortune ſous les ordres d'un prince que la guerre élèvera ſur le trône de l'*Inde*.

„ J'employai tout ce que l'amour & la raiſon ont de pouvoir pour le diſſuader d'un crime ſi déteſtable. *Hazar*, ébloui par un fol eſpoir de grandeur, me répondoit avec enthouſiaſme : Mon amour eſt conſtant. Ne crains pas que je change de maîtreſſe comme

de ſultan. Bientôt tu me reverras, favori d'un nouveau monarque, occuper à ſa cour le premier rang, & t'élever avec moi au-deſſus de ton père.

„ *Hazar* me quitta pendant la nuit, & bientôt après j'appris qu'il étoit allé ſe joindre aux rebelles. Mais, ô généreux étranger! quel fut mon chagrin, lorſque je ſus qu'*Ulin*, cette enchantereſſe abominable, devenue amoureuſe de lui, l'avoit invité à partager ſon lit, & le pouvoir qu'elle a ſur les foibles mortels? Outrée de dépit, je m'abandonnai au déſeſpoir. Je quittai d'abord le camp; & loin de l'armée de *Miſnar*, je m'enfonçai dans l'épaiſſeur de ce bois, ſuivie de quatre eſclaves. Dès le ſecond jour de marche je fus enlevée par deux ſatyres du bois. Ma ſuite me fut inutile: mes eſclaves me cherchèrent & ne me trouvèrent plus.

„ Les ſatyres, favoriſés par la nuit, me conduiſirent par des ſentiers cachés & embarraſſés, juſqu'à un palais éclairé de dix mille lampes.

„ Ils me dirent en entrant: fille orgueilleuſe, qui aſpiras à l'amour d'*Hazar*, viens contempler ton amant.

„ Je fus conduite dans une ſalle magnifique;

&

que, & de-là dans un appartement aussi riche où s'élevoit un trône d'argent. J'y vis *Hazar*, le perfide *Hazar*, assis à côté d'*Ulin*, la détestable *Ulin*.

„ Ma colère fut si grande, qu'oubliant au pouvoir de qui j'étois, j'éclatai en reproches contre mon amant infidelle. *Hazar*, lui dis-je, homme rebelle à l'amour & à ton prince, oses-tu préférer les embrassemens impurs d'une vile enchanteresse, aux caresses innocentes de celle qui a reçu ta foi ?

„ *Ulin*, témoin de mon dépit, écouta mes plaintes avec froideur, & y répondit avec un ris insultant. Courage, me dit-elle; courage, ô douce maîtresse d'*Hazar* ! je vous ai fait conduire ici pour me divertir : vous répondez à merveille à mon attente. La passion de cet aimable jeune homme n'eût eté rien pour moi, si je ne me fusse assurée, par mes propres yeux, qu'il préfère les plaisirs substantiels qu'il goûte avec moi, aux chimériques délices dont son imagination se repaissoit auprès de vous. Oui, belle créature, approchez, rassasiez vos yeux du plaisir de voir celui que vous aimez avec tant de passion.

„ En achevant ces mots, l'infâme sorcière

embraſſoit *Hazar*, & je vis le traître répondre à ſes careſſes.

» Je ne pus ſupporter la vue de tant de méchanceté. Je m'évanouis aux pieds du trône. Quand je revins à moi, je me trouvai ſeule dans un appartement rempli d'ordures, où je ſuppoſai que l'on m'avoit miſe par les ordres de la cruelle enchantereſſe.

» Le lendemain on me ramena devant le trône d'*Ulin*, pour y entendre ſes railleries piquantes, & y contempler l'homme le plus perfide de ſon ſexe.

» J'étois curieuſe de ſavoir comment & par quels ordres, & par où l'on m'avoit tranſportée de cet appartement dans celui que je venois de quitter. Je fis ſemblant de m'évanouir une ſeconde fois. Je tombai ; des eſclaves s'empreſsèrent de me ſecourir. J'entendis *Ulin*, qui leur diſoit : que perſonne ne s'approche pour la faire revenir. Qu'on la laiſſe dans cet état juſqu'à ce que nous ſoyons ſortis, l'aimable *Hazar* & moi.

» Alors vous la conduirez dans le petit caveau qui eſt ſous mon palais.

» Je perſiſtai dans mon évanouiſſement ſuppoſé. Quand *Ulin* & *Hazar* furent ſortis de l'appartement, les eſclaves me portèrent

dans le caveau ſouterrain, où ils m'abandonnèrent à mon malheureux ſort.

» Dès qu'ils furent partis, je cherchai de tous les côtés le paſſage par où l'on m'avoit deſcendue; car je n'avois pas oſé ouvrir les yeux juſqu'à ce moment. Hélas! je l'aurois fait inutilement; ces lieux étoient ténébreux: jamais l'œil du jour n'y pénétroit. Après bien des peines & des inquiétudes, je traverſai en tâtonnant pluſieurs ſentiers auſſi ſombres que la caverne, & j'arrivai enfin au pied d'un eſcalier. Je montai en tremblant, & me trouvai dans une cour du palais. Il étoit encore jour. Je redeſcendis quelques degrés, & je m'aſſis en attendant la nuit. Dès que je crus l'heure favorable à ma fuite, je réſolus de chercher une iſſue, aimant mieux mourir que de demeurer dans ce lieu déteſtable.

» Ayant traverſé la cour, je parvins au bord d'un foſſé profond, dont l'eau me ſembloit couler autour du château. Je ne doutai pas qu'il y eût d'autre entrée & d'autre iſſue au palais, qu'un pont gardé par les ſatyres du bois, comme je l'avois pu voir lorſqu'ils m'y avoient conduite.

» Je ſavois nager, je l'avois appris dans les bains des femmes de mon père. Je me

déterminai à traverser le canal à la nage : je préférois la mort au sort de demeurer plus long-temps prisonnière d'*Ulin*. Je me jetai dans le canal : la peur me donna des forces, j'atteignis bientôt l'autre bord.

» Echappée de ce premier danger, j'entrai dans la forêt, où j'errai tout le reste de la nuit, sans savoir où j'allois. Ce matin, à la pointe du jour, j'ai entendu un bruit confus au travers des arbres.

» Dans un instant je me suis vue environnée de quatre brigands ; & sans votre favorable assistance, j'aurois souffert la mort la plus cruelle, ou peut-être ce qui est pis que la mort même ,,.

Misnar tâcha de consoler la belle étrangère. Il lui demanda si elle croyoit qu'il fût possible à un homme courageux de forcer l'entrée du palais d'*Ulin*, & de l'aller combattre jusques sur son trône d'argent.

» Si j'ai pu en sortir aussi heureusement que j'ai fait, répondit-elle, ne doutez pas que vous ne puissiez y entrer par la même voie ,,.

Cependant le sultan *Misnar* paroissoit indécis ou même méfiant.

» Sultan, ajouta-t-elle, souffrez que je

vous accompagne dans cette noble entreprise. Je vous en assurerai le succès „.

Misnar parut quitter aussitôt toute défiance. Il pria l'étrangère de le précéder, pour lui montrer le chemin du palais.

« Volontiers, dit-elle. Mais nous attendrons la nuit pour passer le canal. Son ombre favorable nous sera d'un grand secours „.

Misnar suivoit les pas de la belle étrangère. Ils entendirent du bruit. *Misnar* dit : " Je tirerai mon cimeterre ; car nous pouvons être surpris par les voleurs qui rodent dans la forêt.

„ Fort bien, répondit sa conductrice, la précaution est bonne. Armez-vous du cimeterre redoutable de vos ancêtres „.

Le sultan tenoit son cimeterre levé. Il serre les pas de la belle inconnue ; & au moment qu'elle s'y attendoit le moins, il lui porte un grand coup entre l'épaule & le cou : elle tombe.

Aussitôt elle change de figure. Ses joues pleines & vermeilles se creusent comme celles d'une vieille femme décharnée. Son front se ride en se resserrant ; son menton s'approche de son nez ; Sa gorge tombe, & n'offre plus qu'une peau jaunâtre flottante sur un

ſquelette. *Miſnar* reconnut les traits hideux de l'enchantereſſe *Ulin*, qui, quoiqu'elle répandît beaucoup de ſang par ſa bleſſure, eut encore aſſez de force pour vomir ces imprécations contre celui qui avoit triomphé de ſon art.

„ Que la colère de notre ſexe tombe ſur toi, ô le plus traître des hommes! puiſque ton cœur barbare n'a pu ſe laiſſer attendrir ni par les charmes, ni par les malheurs de la beauté affligée. Tu as évité mes pièges en violant le plus beau ſentiment de l'humanité, & les loix les plus ſacrées de l'hoſpitalité. Inſenſée que j'étois de me fier à un monſtre tel que toi! De quel ſecours l'apparence de la vertu & du malheur pouvoit-elle m'être contre une ame barbare comme la tienne? Tu as beau te faire appeler le lieutenant d'*Alla* ſur la terre, & l'ami de l'innocence opprimée. C'eſt un vain titre que tu ne méritas jamais. Non, les malheureux ne trouvent point de protection ſous ton règne. Sous l'apparence de la vertu perſécutée, je meurs victime de ton perfide cœur. Puiſqu'*Alla* protège de pareils hypocrites, j'ai plus de raiſon que jamais de rejeter ſon autorité ſur le même principe qui me fit

braver ſa vengeance, & refuſer de ſuivre ſes loix.

„ Déteſtable enchantereſſe, répliqua *Misnar*, vil inſtrument du crime, rends juſtice à l'être que tu oſes blaſphêmer. Avant de quitter cette demeure mortelle du vice & de l'infamie, reconnois la ſainteté d'*Alla*. Apprends par quels moyens j'ai découvert ton artifice.

„ La fuite précipitée des quatre brigands qui te maltraitoient quand j'ai paru, eſt la première choſe qui m'a fait ſoupçonner ta malice. Un homme ſeul peut-il en faire trembler quatre autres? Je les ai défiés. Je m'attendois au moins à les voir revenir ſur moi. Quand j'ai vu qu'aucun d'eux ne reparoiſſoit, mes ſoupçons ont augmenté; l'hiſtoire que tu viens de me faire ne m'a paru qu'une fable controuvée pour ſurprendre ma crédulité. Ton conte, tout artificieux qu'il eſt, ſe contredit, & n'a ſervi qu'à me confirmer ton hypocriſie. Le déſordre de ta parure ſembloit prémédité, moins pour exciter la compaſſion que le deſir. Tu m'as dit que tu avois traverſé le canal à la nage, & tes vêtemens étoient ſecs & propres. Tout cela fortifioit mes ſoupçons, juſqu'au moment où tu m'as donné le titre

de ſultan. Alors je n'ai plus douté que tu ne fuſſes la ſorcière *Ulin*, ou quelqu'un de ſes ſuppôts. Quelle apparence qu'une femme infortunée, échappée heureuſement de ſon palais, eût voulu y conduire un étranger qu'elle ne connoiſſoit pas. L'évidence prenant donc la place du doute, j'ai réſolu de me venger. Je t'ai fait marcher devant moi pour mieux exécuter mon projet. Tu ſens comment *Alla* a conduit mon bras — „.

Miſnar n'acheva pas ; car il vit que l'eſprit immonde d'*Ulin* avoit quitté ſon corps hideux. Il laiſſa ce cadavre défiguré ſervir de pâture aux ours & aux tigres de la forêt.

Le ſultan revint ſur ſes pas. La ſorcière étoit morte. Il pouvoit déſormais délivrer ſes compagnons. Il les cherchoit pour leur rendre leur première forme. Il vint à l'endroit où il les avoit laiſſés ; il ne les trouva plus. Alors il ſuppoſa que leur enchantement avoit ceſſé à la mort d'*Ulin*. Il reprit le chemin de *Dély*, ſubſiſtant des feuilles que le dervis lui avoit données, & de quelques fruits qu'il cueillit ſur ſon paſſage. Après douze jours de marche, il arriva dans une petite ville de ſes états.

Il logea dans une maiſon aſſez pauvre, où il trouva une vieille femme & ſon fils. Il

leur demanda s'ils pouvoient lui procurer des chevaux ou des mulets pour le conduire le lendemain à *Dély*.

» Hélas ! répondit la vieille, nous n'avons plus ni chevaux, ni mulets, ni aucune autre monture. L'armée nous a tout enlevé.

» Quoi ! dit *Mifnar* étonné, l'armée des rebelles eft-elle donc venue fi près de *Dély* ?

» Je crois, répondit la bonne femme, que toute armée eft pour nous une armée de rebelles. Cependant les foldats nous difoient qu'ils étoient de l'armée du fultan, qu'ils venoient nous défendre contre les rebelles ; mais toute leur protection s'eft réduite à nous enlever nos bêtes & nos provifions, fans nous rien payer. En nous dépouillant ainfi de nos biens, ils proteftoient qu'ils étoient nos meilleurs amis. Si c'eft-là toute l'amitié que l'on doit attendre des grands, nous les en tenons quittes : il eft meilleur, pour nous autres petits, qu'ils n'approchent jamais de nous ».

Le fultan fut fenfible à l'affliction de la veuve & à la folidité de fes plaintes. Elle fortit : elle alla chercher quelque peu de bois pour faire du feu, & préparer quelque nourriture à fon nouvel hôte. Pendant ce

temps-là *Misnar* adressoit au ciel cette fervente prière :

„ O *Alla* ! être juste & bon par excellence ; & toi, ô prophète des croyans ! je vous prends à témoins de la sincérité de mon cœur. Vous savez avec quelle répugnance je m'engageai dans cette guerre, & combien j'aurois désiré de gouverner mes sujets en paix, non par aucun motif de crainte personnelle, mais uniquement pour l'amour que je porte à mes sujets. Ce sont mes enfans : leur bonheur est entre mes mains. Je n'ai point de plus ardent desir que de leur procurer toutes sortes de prospérités. O *Alla* ! préserve mon cœur de l'avarice & de l'ambition. Tandis que les grands de ma cour, enivrés de la gloire militaire, me conseillent la guerre & le carnage, fais que je n'oublie jamais la misère du peuple, & que je préfère la douce satisfaction de soulager un malheureux que l'indigence accable, à l'éclat des bienfaits dont je ne puis combler les émirs de ma cour qu'aux dépens de mon peuple „.

Dès que la vieille fut rentrée, le sultan déguisé lui dit, qu'elle feroit bien de se plaindre au sultan, de concert avec ses voi-

ſins, & de lui faire préſenter une requête dans l'aſſemblée du divan.

„ Une requête, reprit la bonne femme, & pourquoi?

„ Pour obtenir un dédommagement, dit *Miſnar*.

„ Hélas! répliqua la vieille, nous n'attendons de dédommagement & de conſolation que d'*Alla!* Quel autre pourroit avoir pitié de notre misère?

„ Mais, dit *Miſnar*, croyez-vous donc que votre ſultan, le fidelle adorateur d'*Alla!* fût inſenſible à vos maux?

„ Quoi! pourſuivit la vieille, le ſultan peut-il me rendre mon fils, l'aîné de mes enfans, l'unique conſolation de ſa mère, le ſoutien de ma vieilleſſe? Ils me l'ont enlevé, & l'ont forcé de ſervir dans l'armée royale. Qui ſait ce qu'il eſt devenu? Le ſultan peut-il rappeler à la vie une foule de braves hommes ſacrifiés au ſort de la guerre? Peut-il faire renaître la joie dans le cœur des veuves & des mères de l'Inde? S'il le peut, qu'il ſe hâte de conſoler ſes ſujets affligés, & qu'il ſoit comme un dieu ſur la terre ».

Le ſultan *Miſnar*, frappé des paroles de la vieille, ſentoit combien ſes obſervations

étoient justes. Elle parloit de l'abondance du cœur : ses plaintes étoient l'expression naïve des sentimens dont elle étoit pénétrée.

» Qu'il est rare, disoit-il en lui-même, qu'il est rare que le riche sente la misère du pauvre ! Quel est le conquérant qui, au milieu des acclamations de ses flatteurs, entende les pleurs & les gémissemens de ceux qui ont perdu leurs plus chers amis pour sa défense,, ?

Misnar passa la nuit chez la veuve. Il se leva le lendemain de grand matin, & pria le jeune fils de son hôtesse de le conduire à la ville la plus proche, qui n'étoit qu'à une demi-journée de chemin. Le jeune homme se fit un plaisir de l'accompagner. Le sultan y trouva des mulets, & le jour suivant, il arriva à *Dély*, capitale de ses états.

Il entra dans un caravanserail, où il trouva plusieurs marchands qui vaquoient aux affaires de leur négoce. Il leur demanda comment ils osoient s'occuper de commerce, tandis que les armées des rebelles couvroient la face de l'Inde ?

Un des marchands lui répondit : ,, Ce qui vous paroît un si grand inconvénient ne nous inquiète guère. Nous attendons le sort

des armes. Quel que ſoit le parti qui l'emporte, nous nous ſoucions aſſez peu quel maître nous ſervions, pourvu que le commerce ſoit encouragé. Quant au parti du ſultan, il étoit déſeſpéré juſqu'à ces derniers jours. Le jeune monarque avoit abandonné ſon trône & ſes états, de peur de tomber aux mains de ſes ennemis, & les capitaines de l'armée s'étoient défait du viſir *Horam*, preſque le ſeul qui lui fût reſté fidelle. Mais la fortune a changé.

„ Et quelle eſt la cauſe de cet heureux changement, demanda *Miſnar* „?

Le même marchand répondit : „ Depuis dix jours le viſir *Horam*, que nous croyions tous mort, a reparu à la tête de l'armée, au grand étonnement de tout le monde. Il a dit aux officiers que *Miſnar*, leur jeune ſultan, étoit en vie ; qu'il avoit tué l'enchantereſſe *Ulin*, la protectrice de ſon frère *Ahubal*; que la nouvelle de cette mort avoit jeté l'épouvante & la confuſion dans l'armée des rebelles qui s'étoit diſſipée ; & que dans peu ils reverroient leur maître glorieux & juſte, affermi ſur le trône de l'*Inde* „.

Miſnar apprit ces nouvelles avec une joie ſecrète. Sans s'arrêter davantage dans le

caravanferail ; il fe rendit d'abord au palais du vifir.

Les efclaves de *Horam*, qui ne le connoiffoient pas, lui demandèrent ce qu'il defiroit de leur maître.

Il répondit qu'il venoit lui donner des nouvelles du fultan de l'*Inde*.

A ces mots, les efclaves l'introduifirent en préfence de *Horam*. Le vifir reconnut fon maître, fe profterna la face contre terre, & le félicita de fon heureux retour.

,, Mon fidelle *Horam*, dit *Mifnar*, lève-toi. Le jour n'eft pas encore fort avancé. Fais affembler ma cour. Donne les ordres néceffaires pour que mes troupes foient fous les armes. Envoie tes efclaves à mon palais ; qu'ils m'apportent la pourpre impériale, & les autres attributs de la royauté. Je veux me montrer à mon peuple. Il defire ma préfence, & il me tarde de voir les défenfeurs de mon trône ,,.

Le vifir fe leva. *Mifnar* l'embraffa, en lui difant :

,, *Horam*, je fuis curieux de favoir vos aventures depuis que je vous quittai dans la forêt ; mais le bien public mérite la préférence. Nous goûterons enfuite les charmes d'un entretien particulier ,,.

Le fidelle *Horam* fit assembler les princes, les visirs & les grands de la cour de *Dély*. L'armée eut ordre de se mettre sous les armes devant le divan.

Le sultan *Misnar*, orné de la pourpre royale, & accompagné d'une pompe brillante, se montra à son peuple. Dès qu'il fut apperçu, tous ses sujets, transportés d'une vive allégresse, s'écrièrent unanimément : ,, Vive, vive le sultan de nos cœurs, la gloire & la force de l'*Inde*, le seul capable de triompher du pouvoir des enchantemens ,, ?

Misnar goûta le bonheur pur d'un grand prince, celui d'être adoré & aimé de ses sujets. Il fit des largesses au peuple & à son armée.

Les visirs & les officiers du divan assemblés attendoient l'arrivée de leur glorieux sultan. *Misnar* monta sur son trône, & demanda à son fidelle visir des nouvelles de ses ennemis.

Horam se leva, & assura son maître que l'armée des rebelles étoit dispersée; qu'*Ahubal* s'étoit retiré avec les chefs de son parti, vers les rivages de l'océan de l'*Inde*.

Sur ce rapport, le sultan commanda à ses troupes de camper autour de *Dély*, à-

peu-près à une journée de la ville. L'armée fut réduite. On réforma une partie des officiers & des soldats, que l'on renvoya vers leur famille. On proclama la paix dès le jour suivant.

Quand l'assemblée des visirs & des princes fut congédiée, *Mesnar* se retira dans son palais, accompagné de son fidelle *Horam*, auquel il demanda le récit de ce qui lui étoit arrivé depuis son départ de l'armée.

,, Magnifique seigneur, répondit *Horam*, dès que vous fûtes parti, j'apportai tous mes soins pour maintenir l'ordre, la discipline & la santé parmi vos troupes. Je cherchai les moyens les plus commodes & les moins dispendieux pour approvisionner convenablement l'armée. Je chargeai de ce soin des officiers affidés. Je donnai à d'autres l'inspection des tentes, afin qu'elles fussent toutes en bon état. Je distribuai les quartiers. Je fis toujours camper dans des terreins secs & bien aërés à portée des rivières & de bonnes sources, loin des marécages & de l'air contagieux des forêts.

,, Tout cela fut exécuté avec toute l'habileté imaginable de la part des officiers de mon seigneur. Je n'entrerai pas dans un plus

grand détail à ce sujet, je dois seulement en rendre justice à ceux qui sont restés fidèles.

„ L'armée des révoltés étoit assez tranquille. Son éloignement nous empêchoit de l'attaquer. Un messager vint en diligence nous informer que toutes les provinces méridionales s'étoient soulevées ; que l'enchanteresse *Ulin* étoit cause de leur défection ; qu'elle conduisoit leurs troupes ; qu'elle avoit fait proclamer *Ahubal* sultan de l'*Inde*, & qu'elle étoit déterminée à le soutenir de tout son pouvoir.

» Je souhaitai alors que le sultan mon maître lût cette triste nouvelle sur mes tablettes, & je ne doutai pas qu'il ne l'apprît. Mais dès la nuit suivante nous eûmes une seconde allarme plus fâcheuse que la première. Un espion vint dire que l'armée des ennemis n'étoit qu'à une demi-marche de notre camp. Ce qui ne pouvoit être que l'effet de l'enchantement, vu la distance où ils étoient peu d'heures auparavant.

» Cette nouvelle jeta la consternation parmi les officiers. Ils s'assemblèrent en corps, & accoururent à la tente royale, demandant à voir le sultan, & déclarant qu'ils se joindroient au parti ennemi, si vous

ne vous mettiez vous-même à leur tête pour les conduire contre les rebelles.

„ J'écrivois des dépêches dans la tente de mon ſeigneur, j'entendis leurs cris tumultueux. Jugez de mon embarras. Il n'étoit pas prudent de reſter. Ne vous trouvant point, ils n'auroient pas manqué de m'accuſer du plus grand des crimes, de celui que mon ame a le plus en horreur. Tandis qu'ils crioient à l'entrée de la tente, j'eus le temps de prendre un habit d'eſclave, & de m'échapper ſans être reconnu.

„ Je ſortis du camp avec précipitation. Je fus arrêté par pluſieurs ſentinelles. Je dis que je portois des ordres du viſir, & je montrai mon propre cachet.

„ Dès que je fus à quelque diſtance de l'armée, je me repentis de ma folie. Qu'ai-je fait, diſois-je en moi-même? J'ai abandonné mon poſte, & les intérêts de mon maître. Il eût été plus glorieux pour moi de mourir à la tête de ſes troupes, ou victime de leur rage, que de m'expoſer, comme j'ai fait, à une mort obſcure; car je périrai infailliblement dans ce déſert. D'ailleurs, peut-être ai-je pris vainement l'allarme. Peut-être l'armée ennemie n'eſt-elle pas auſſi près que je le crains. J'aurois dû reſter,

parler aux officiers, & tâcher de les appaiser par de bonnes paroles.

„ J'étois incertain si je retournerois au camp, ou si, pénétrant plus avant, je chercherois à m'instruire par mes yeux de la position réelle des ennemis. Je pris ce dernier parti : j'avançai aussi secrettement & aussi promptement que je pus, vers l'endroit où leur armée devoit camper, suivant le rapport des espions.

„ J'arrivai à l'endroit désigné; je n'y vis ni sentinelles, ni camp. J'en fus surpris. Je passai outre, & marchai tout le jour & le suivant sans rencontrer d'armée, ni rien qui annonçât son approche.

„ Je me reprochai ma folie & ma crédulité. Hélas! *Horam*, me disois-je à moi-même, combien tu es peu digne de la confiance de ton maître! Cependant, il vaut encore mieux que tu sois trompé, que de voir l'armée ennemie si près de la nôtre; ce qui n'eût pu se faire sans un pouvoir surnaturel.

„ Pénétré de ma faute, je songeai aux moyens de la réparer. J'allois retourner au camp, dans l'espoir de rassurer les troupes, d'appaiser les officiers, en leur disant que je m'étois moi-même déguisé pour aller recon-

noître les ennemis, & que je ſavois par mes yeux que la dernière alarme étoit abſolument fauſſe.

„ Mais au moment que je voulus me tourner pour prendre le chemin du camp, je ſentis mes pieds immobiles réſiſter à ma volonté. La terre trembla, & je vis l'enchantereſſe *Ulin* portée ſur un énorme crapaud.

„ Sage & pénétrant viſir, me dit-elle, d'un ton inſultant, j'admire votre prudence & votre diſcrétion. Quoique *Mahomet* & la troupe fidelle de ſes *Génies* ne nous permettent pas d'avoir aucun pouvoir ſur vous, ni ſur votre illuſtre maître, à moins que par votre imprudence vous ne tombiez dans nos pièges; cependant, vous voyez que cette reſtriction ne nous inquiète guères, & qu'avec toute votre ſageſſe, & l'aſſiſtance d'*Alla*, vous êtes encore aſſez aiſément les dupes de nos artifices. L'armée que je conduis contre celle de ton miſérable ſultan qui rampe dans la pouſſière, n'eſt pas à moins de quarante journées d'ici; les montagnes & les forêts arrêtent ſa marche; & cependant, le crédule viſir abandonne ſon poſte à la moindre alarme, à une fauſſe nouvelle dépourvue de toute probabilité. Il fuit, &

vient ſe jeter étourdiment dans les mains de celle qui ſaura récompenſer dignement ſa prudence & ſa fermeté. Lâche viſir, deviens à l'inſtant comme le reptile qui me porte. Je vais te tranſporter, dans un clin d'œil, dans la forêt de *Tarapajan*, où tu verras pluſieurs de tes ſages frères venir au-devant de toi.

» A ces mots, la ſorcière infâme ſouffla ſur moi. Son haleine empeſtée opéra mon étrange métamorphoſe. Je tombai par terre, & rampai devant elle comme un crapaud.

» *Ulin* me toucha enſuite de ſa baguette. Je m'endormis; & quand je me réveillai, j'étois dans la forêt de *Tarapajan*, entre le marchand de *Dély* & la princeſſe de *Caſſimir* qui, vraiſemblablement, étoient auſſi tranſformés par un effet de la vengeance de cette même ſorcière.

» C'étoit une conſolation pour nous de jouir encore de l'uſage de la parole : nous nous racontâmes mutuellement nos malheurs. Ce fut une récréation dans l'état où nous étions.

„ *Mahoud* me demanda le premier le récit des aventures de ma vie, & je les lui contai la veille du jour où le glorieux

ſultan de l'*Inde*, métamorphoſé comme nous, vint nous honorer de ſa préſence.

„ *Mahoud* nous faiſoit alors ſon hiſtoire. Votre voix frappa mes oreilles. Je craignis que mon cher maître ne ſubit un ſort pareil à celui de ſon eſclave. Ma crainte n'étoit pas vaine „.

Quand le viſir eut fini l'hiſtoire de ſa métamorphoſe, *Miſnar* lui demanda ſi *Hemjunah*, la princeſſe de *Caſſimir*, leur avoit auſſi conté ſes aventures.

„ Non, glorieux ſultan, répondit *Horam*; elle en alloit faire le récit, lorſque vous parûtes. Et lorſque *Shemshelnar* vous eut délivré, & que le même dervis nous eut aſſurés d'une prompte délivrance, elle jugea à propos de différer à nous les apprendre, juſqu'à ce que nous euſſions repris notre première forme.

„ Cependant, le bon dervis *Shemshelnar* reſta avec nous, pour nous conſoler dans notre affliction. Deux jours après que vous nous eûtes quittés, nous apperçûmes tout-à-coup une vive lumière, comme un éclair; un grand coup de tonnerre ſe fit entendre; & tandis que nous nous regardions l'un & l'autre, le bois s'évanouit, & je me trouvai dans mon palais de *Dély*. J'ignore ce que

ſont devenus *Mahoud* & la princeſſe de *Caſſimir ;* mais je ne doute pas qu'ils n'aient reſſenti comme moi, par une même délivrance, le pouvoir que vous avez eu de détruire les enchantemens d'*Ulin*, en l'immolant à votre juſte colère.

„ J'allai trouver auſſitôt les viſirs & les émirs aſſemblés au divan. Ils furent étonnés de me voir. Ils alloient procéder à l'élection d'un ſultan. Car les nouvelles de l'armée leur apprenoient que *Miſnar*, le glorieux *Miſnar*, & ſon eſclave le viſir, avoient quitté ſecrétement le camp pour chercher leur ſûreté dans la fuite. Les créatures d'*Ahubal* l'avoient fait propoſer pour ſucceſſeur de ſon frère. Toutes les voix s'étoient réunies en ſa faveur. Il alloit être proclamé ſultan de l'*Inde*, lorſque j'entrai au divan.

„ Inſtruit de la réſolution des viſirs & des émirs, je leur dis que *Miſnar*, notre glorieux maître, vivoit ; qu'il n'étoit ſorti du camp que pour aller combattre l'enchantereſſe *Ulin* qui protégeoit *Ahubal ;* & qu'elle étoit tombée ſous ſes coups, en reconnoiſſant malgré elle la juſtice du bras qui l'écraſoit.

» A cette nouvelle, les viſirs & les émirs ſe proſternèrent en préſence d'*Alla*, le re-

merciant de ſa protection ſignalée. Les trompettes annoncèrent dans les rues de *Dély* le retour d'*Horam*, & la victoire que *Miſnar* avoit remportée ſur l'enchantereſſe *Ulin.*

Avant que l'aſſemblée ſe ſéparât, j'envoyai des exprès à l'armée, annoncer vos glorieux ſuccès. Je donnai ordre de ramener une partie des troupes vers *Dély*, ne laiſſant en campagne qu'autant de monde qu'il étoit néceſſaire pour obſerver les mouvemens des ennemis, & les contenir au cas qu'ils vouluſſent ſe rallier; car je ſavois que la mort d'*Ulin* avoit diſperſé leur armée conſternée.

,, Je fus content de voir les affaires de mon maître ainſi rétablies. J'appris bientôt après que le magnifique ſultan de l'*Inde* approchoit; & *Horam*, ton eſclave, jouit encore de la vue de ſon ſeigneur,,.

Quand le viſir eut fini ce diſcours, il ſe proſterna devant *Miſnar*, & lui demanda ſi l'on enverroit un ambaſſadeur au ſultan de *Caſſimir*, pour s'informer du ſort de la princeſſe *Hemjunah.*

,, *Horam*, répondit le ſultan, tandis que la guerre eſt dans le ſein de mes états, il n'eſt pas à propos de ſonger à un bonheur dont je puis être privé, dans un moment,

par

par un revers inopiné. Attendons un temps plus favorable ,,.

On reçut incontinent, courriers ſur courriers, qui apportoient la nouvelle de la mort d'*Ulin*, de la retraite d'*Ahubal*, & du retour de dix provinces qui avoient abandonné ſon parti. Bientôt on vit les députés des provinces rébelles, qui venoient implorer la clémence du ſultan, le prier d'oublier leur déſobéiſſance, & proteſter de leur ſoumiſſion.

Miſnar leur pardonna. La ſeule vengeance qu'il tira de leur révolte, fut de faire garder leurs frontières par des troupes affidées, propres à les contenir dans le devoir en cas de beſoin. C'étoit moins une vengeance, qu'une précaution jugée néceſſaire après ce qui venoit d'arriver.

Le ſultan répara enſuite, autant qu'il put, tous les dommages que ſes troupes avoient cauſés dans les places & les campagnes de leur paſſage & de leur ſéjour. Il fit une réforme; c'eſt-à-dire, qu'il permit à ceux qui voudroient quitter le ſervice, de ſe retirer, formant du reſte des troupes de bonne volonté qui veillaſſent à la ſûreté de ſes états. *Miſnar* ſentoit qu'il devoit craindre que les enchanteurs, ſes ennemis jurés, ne

donnaſſent bientôt de l'exercice à ſa prudence & à ſon courage.

Ses preſſentimens ne furent pas vains. *Ahubal*, quoique délaiſſé par les provinces méridionales, avoit encore pour lui le magicien *Happuck* qui, apprenant la mort de ſa ſœur, réſolut de la venger.

En effet, le ſultan fut informé que cet enchanteur avoit voulu entraîner dans une ſeconde révolte les provinces qu'*Ulin* avoit ſoulevées auparavant, & qui étoient rentrées dans l'obéiſſance; mais que la crainte des troupes de *Miſnar* les avoit retenues, & que, malgré leur inclination pour *Ahubal*, elles avoient été contraintes de refuſer les offres d'*Happuck*.

Sur cet avis, le ſultan jugea convenable de s'aſſurer de nouveau de leur ſoumiſſion, en renforçant les troupes qu'il y avoit, & en entretenant une fréquente correſpondance entr'elles & le reſte de ſes vaſtes dominations.

Happuck jugea à ce trait de prudence, que la force ouverte lui ſeroit inutile : il crut plus convenable d'employer la ruſe & la diſſimulation.

Le magicien avoit travaillé près d'un an à révolter les ſujets de l'*Inde* contre leur ſultan. Il n'avoit pu engager que deux pro-

vinces dans le parti d'*Ahubal*. Tout le reſte perſiſtoit conſtamment dans ſa fidélité à ſon légitime ſouverain.

Les deux provinces révoltées s'étoient preſqu'épuiſées pour former une armée de quarante mille brigands qui, par des courſes fréquentes, harceloient & ravageoient les provinces voiſines.

Trois mille cavaliers quittèrent bruſquement le gros de l'armée; & par des routes détournées, traverſant des déſerts incultes & des forêts peu fréquentées, ils arrivèrent ſecrètement à deux journées de *Dély*.

Ils campèrent dans la plaine, & envoyèrent leurs principaux officiers à *Dély*, aſſurer le ſultan que, pénétrés de repentir pour leur déſobéiſſance, ils venoient ſe jeter à ſes pieds, implorer ſa bonté, prêts à quitter les armes, s'il vouloit bien les recevoir à merci.

Horam reçut les ſuppliants; & après avoir conféré avec le ſultan ſur l'objet de leur requête, il leur donna ordre de rejoindre les troupes de *Miſnar*. En même-temps il écrivit au général de les faire démonter & déſarmer, & de les camper de telle manière, qu'ils ne puſſent échapper, & encore moins nuire à ſon armée, s'ils vouloient ſe révolter.

Happuck étoit au nombre des officiers qui

vinrent à *Dély*. Il tramoit une trahiſon. Il deſiroit de voir le ſultan lui-même ; & il fut fort fâché de n'avoir audience que du viſir, ſans pouvoir être admis en la préſence de *Miſnar*. Il diſſimula, vint trouver ſes trois mille cavaliers, & marcha vers la grande armée du ſultan, ſelon l'ordre qu'il en avoit.

Le ſultan avoit coutume de faire une revue générale de ſes troupes une fois l'an. Le magicien déguiſé arriva trois jours avant cette revue. Il ſe réjouit d'avoir été ſi bien ſervi par le haſard. Il attendoit avec impatience le moment favorable à ſon deſſein.

« *Ibrac*, dit-il à l'officier qui commandoit ſa troupe, la fortune nous offre l'occaſion de venger la mort de ma ſœur *Ulin*. L'habit d'un officier ne me déguiſe pas encore aſſez bien. Je veux deſcendre au dernier rang, pour donner encore moins de ſoupçon. Lorſque *Miſnar* paſſera entre le rang où je ſerai, je tirerai un couteau que je tiens caché ſous ma ceinture, & je lui percerai le cœur. Puis, je me rendrai inviſible. Dans la conſternation générale, vous proclamerez *Ahubal*, ſultan de l'*Inde*.

« Très-puiſſant magicien, répondit *Ibrac*, qu'avez-vous beſoin de cette ruſe ? Puiſque vous pouvez vous rendre inviſible, il doit

vous être aisé de pénétrer dans le palais de *Misnar*, & de le poignarder, sans que vous craigniez d'être apperçu, ni de lui ni de personne.

» Fidelle *Ibrac*, répartit l'enchanteur, tu ne sais pas quelle puissance protège ce vil reptile. *Bahoudi*, dont le nom fait trembler notre race, est son *génie* tutélaire. Il m'empêche d'approcher de *Misnar*. Il est écrit dans le livre du destin que l'enchantement n'aura point de pouvoir sur *Misnar* qu'autant qu'il lui en donnera en s'exposant à nos surprises. Autrement ne crois pas, *Ibrac*, qu'il fût nécessaire que tous mes frères, dont un seul peut ébranler les montagnes & soulever les flots de l'Océan, se liguassent contre un enfant. *Misnar* seroit indigne de notre vengeance, s'il n'étoit soutenu par *Mahomet*, & par ses humbles vassaux, les *génies* protecteurs des hommes. Mais tandis que cet enfant aura pour lui une force qui balance la nôtre, il nous sera glorieux de le faire tomber dans nos piéges, pour montrer que les hommes nous appartiennent, à nous, & non pas aux puissances célestes „.

Alors *Ibrac* donna au magicien un habit de soldat, & il se mêla aux derniers rangs.

Le matin du jour de la revue, le sultan,

qui avoit peu reposé pendant la nuit, fit appeler le visir *Horam* par les esclaves qui veilloient à l'entrée de sa tente.

« *Horam*, lui dit *Misnar*, j'ai un soupçon que je veux vous confier. Je me défie du magicien *Happuck*. Je ne doute pas qu'il ne soit dans mon camp, parmi mes troupes, sous une forme empruntée. Si je m'expose à sa trahison, je crains qu'il ne profite de mon imprudence, pour mettre la couronne de l'*Inde* sur la tête d'*Ahubal*.

» Votre soupçon peut être fondé, répondit *Horam*, & il vous est sans-doute inspiré par une puissance supérieure. Souffrez donc que votre esclave fasse proclamer une récompense considérable pour celui qui découvrira le magicien. Celui qui vous rendra un tel service mérite d'occuper la seconde place dans votre empire.

» Cet expédient ne me paroît pas aussi sûr qu'à vous, reprit le sultan. *Happuck* saura bien échapper à nos recherches en se transformant en quelqu'insecte, & il aura recours à une autre ruse pour me tromper. — Non, *Horam*, s'il est au milieu de nous, il faut à toute force nous assurer de lui; il y auroit de la folie à le laisser échapper. Ce

ſeroit nous rendre indignes de la protection d'*Alla*.

„ Il eſt vrai, dit *Horam*; mais comment nous aſſurer de ſa perſonne, comment le reconnoître au milieu de trois cent mille hommes ? Il n'y a pas un ſeul de vos officiers qui connoiſſe la cinquantième partie de vos ſoldats. Il arrive journellement de nouvelles recrues. Comment faire cette recherche ſans donner d'alarme ? Et par-là, nous retombons dans l'inconvénient que vous voulez éviter.

„ Sur combien de rangs l'armée eſt-elle diſpoſée, demanda le ſultan ?

„ La plaine où ſe fera la revue, dit le viſir, peut bien contenir une ligne de trois mille hommes.

„ Eh bien ! interrompit le ſultan, faites-moi venir deux cent des meilleurs archers de mon armée. Prenez-les parmi les troupes qui ont quitté mes ennemis pour ſe joindre aux miennes „.

Le viſir obéit aux ordres du ſultan. Les deux cent archers vinrent devant la tente royale.

“ A préſent, dit *Miſnar* à ſon fidelle *Horam*, faites diſpoſer les troupes pour la revue.

„ Elles ſont déjà aſſemblées dans la plaine ; répondit le viſir.

„ Prenez les archers avec vous, continua le ſultan ; mettez-en un à chaque extrémité des rangs, & un autre ſur la droite de chaque rang. Avant cette diſpoſition, donnez-leur un ordre ſecret de tenir leurs arcs tendus & leurs meilleures flèches prêtes pour tirer ſur celui des ſoldats ou officiers qui ſe proſternera le dernier, lorſqu'on en donnera le ſignal à mon arrivée „.

L'ordre fut exactement exécuté. Les rangs étoient alignés : les archers furent placés ſelon la diſpoſition du ſultan. *Miſnar* ſortit de ſa tente, & s'avança vers la plaine au milieu de ſes eunuques, des viſirs, des émirs & de ſes gardes. Les trompettes & les clairons firent retentir l'air de leurs ſons aigus, que ſoutenoient les tons plus graves des tymbales.

Le magicien, impatient d'exécuter ſon noir deſſein, étoit ravi d'entendre cette muſique guerrière qui lui ſembloit célébrer d'avance ſa victoire. Il vit le ſultan *Miſnar* au milieu de la pompe qui l'accompagnoit, avec la même joie que l'aigle reſſent lorſque du haut des airs il voit la toiſon des moutons blanchir les plaines de *Homad*.

Le ſultan étant arrivé à la tête de ſon

armée, dont il ſavoit que les premiers rangs étoient compoſés de ſes plus fidelles troupes, il ordonna que l'on fît ſilence, & leur adreſſa ce diſcours :

“ Braves ſoldats, quoique vous ne manquiez ni de courage ni d'habileté pour achever de réduire mes provinces révoltées; cependant c'eſt à *Alla* & à ſon prophète *Mahomet* que vous devez la gloire & les ſuccès de vos armes. Ainſi faites courir l'ordre de rang en rang, que chacun ſe proſterne dans la préſence d'*Alla* qui voit tout & peut tout. Adorons cet être, modérateur ſuprême de l'univers, qui diſpoſe à ſon gré des royaumes & des couronnes „.

Quand l'ordre fut parvenu juſqu'au dernier rang, on donna le ſignal, & tous les ſoldats ſe proſternèrent enſemble devant *Alla*. Il n'y eut que le magicien *Happuck* qui, étonné de cet ordre qu'il n'avoit pas prévu, ne ſavoit ce qu'il devoit faire. On ne lui laiſſa pas le temps d'y ſonger. Car dès que les ſoldats ſe furent proſternés la face contre terre, il fut atteint de côté & d'autre de deux flèches qui lui percèrent le cœur.

Le magicien, devenu la ſeule victime de ſa propre méchanceté, ſentit que les envoyés de la mort avoient étendu leurs mains ſur

lui, & se servit du peu de forces qui lui restoit pour blasphêmer le nom d'*Alla* & de *Mahomet* son prophète. Mais sa vie s'éteignit en un instant, & ses blasphêmes devinrent plus foibles jusqu'à ce qu'ils se perdirent dans le silence de la mort.

Les partisans d'*Hàppuck* le voyant mort, se doutèrent bien que leur complot étoit découvert. Ils commencèrent à fuir. *Ibrac*, se mettant à leur tête, voulut en vain les rallier. Mais la confusion se mit parmi ces cavaliers qui n'étoient pas accoutumés à marcher, ni à combattre à pied. Cette poignée de gens fut écrasée par l'armée du sultan.

Misnar, voyant de la confusion au centre de son armée, comprit qu'on avoit découvert & tué le magicien. Il envoya *Horam* avec quelques gens d'élite pour savoir qui causoit le désordre de ses troupes.

Le visir vit, en arrivant, plusieurs soldats qui portoient un corps mort. C'étoit celui de l'enchanteur *Happuck*. La mort le montroit sous ses véritables traits.

Horam demanda les deux archers qui avoient tué le monstre.

Ils parurent devant le visir qui loua leur fidélité & leur adresse. Il leur dit de pren-

dre le corps, & de l'aller préſenter au ſultan qui les récompenſeroit.

Les archers obéirent. L'armée s'ouvrit pour leur faire un paſſage. Ils mirent le corps aux pieds du ſultan.

Miſnar, voyant ſon ennemi mort, fit donner aux deux archers dix bourſes contenant chacune cent pièces d'or, & à chacun des autres archers une bourſe pareille contenant cent pièces d'or. Celui qui apporta la tête d'*Ibrac* eut cinq bourſes de la même valeur. Alors le ſultan reparut à la tête de ſon armée, & ordonna que l'on ſe proſternât de nouveau pour remercier *Alla* de les avoir délivrés des mains de leurs cruels ennemis.

Des trois mille cavaliers d'*Ibrac* & d'*Happuck*, il n'y en eut que deux qui échappèrent pour aller porter à *Ahubal* la fatale nouvelle de leur défaite.

Ahubal, conſterné, s'enfuit dans les montagnes. Il craignit que ſes propres ſoldats ne le trahiſſent, & ne le livraſſent à ſon frère. De quoi ne ſont pas capables des rebelles ?

L'enchanteur *Ollomand*, celui qui dans la première aſſemblée des ſages avoit conſeillé au jeune ſultan d'affermir ſon trône en

ſe ſouillant du ſang de ſon frère, ne déſeſpéra pas de la cauſe d'*Ahubal.* Il l'alla trouver dans les montagnes, au fond d'une caverne où la fatigue d'une longue courſe l'avoit obligé de s'arrêter, & où la crainte retenoit ce prince révolté.

La caverne qui ſervoit de retraite au fugitif *Ahubal* étoit à l'entrée d'une longue vallée qui traverſoit une chaîne de montagnes. Les montagnes s'élevoient de côté & d'autre de la caverne qui y étoit comme perdue & inacceſſible.

Ahubal ayant pris un peu de repos dans la caverne, ſe leva pour continuer ſa route au travers de la vallée. Il marcha juſqu'à l'autre extrémité qu'il trouva fermée par un roc eſcarpé ſur le haut duquel il apperçut un magnifique palais dont les murs réfléchiſſoient les rayons du ſoleil, comme s'ils euſſent été couverts de lames d'or ou de quelqu'autre métal poli.

Le frère de *Miſnar* regarda quelque temps la partie du château qui étoit dans l'ombre; car, pour la façade qui recevoit la lumière du ſoleil, elle jetoit un éclat trop éblouiſſant pour qu'il pût y fixer les yeux. Il vit s'ouvrir une eſpèce de petit guichet d'où

ſortit un moment après un petit nain d'aſſez mauvaiſe mine.

Ahubal perdit bientôt la vue du nain, dans cet amas de rochers qui le couvroient. Cependant il réſolut d'attendre, pour voir s'il trouveroit un paſſage qui le conduisît dans la vallée.

Le nain reparut après quelque temps. Il ſembloit tournoyer autour des rochers, & deſcendre par un ſentier en ſpirale.

Quand le nain fut parvenu à l'entrée de la vallée, il s'avança vers *Ahubal*, & lui préſenta un peloton de fil, en lui diſant que, s'il vouloit monter au château d'*Ollomand*, ſon maître, il n'avoit qu'à ſuivre ce fil qui le conduiroit dans le ſentier tortueux, & le ſeul praticable, par où il pût gravir le roc eſcarpé.

Ahubal avoit ouï parler d'*Ollomand*. Il ſe ſouvenoit d'avoir entendu dire à *Ulin* & à *Happuck* qu'il étoit leur ami. Il prit le peloton du nain, & en ſuivit la trace en le tirant devant lui.

Quand il l'eut pelotonné en marchant, le bout l'introduiſit au centre des rochers, où il découvrit un eſcalier régulier, éclairé de part & d'autre par des fenêtres. Il

monta, & parvint bientôt au ſommet de la montagne.

L'enchanteur *Ollomand* vint recevoir *Ahubal* à l'entrée du château qui étoit gardé par quatre dragons. Il lui fit traverſer une vaſte cour, pour le conduire dans une ſalle ſpacieuſe, dont les murailles étoient garnies d'oſſemens humains déſſéchés & blanchis au ſoleil.

« Favori de notre puiſſante race, dit *Ollomand* au prince, vois les crânes & les os de ceux qui ont oſé porter les armes contre toi. J'y en ajouterai encore d'autres chaque jour juſqu'à ce que le château en ſoit plein.

» Hélas ! répondit *Ahubal*, *Ulin* n'eſt plus, & les vautours ſe repaiſſent des membres ſanglans d'*Happuck*. Dix provinces m'ont abandonné, & mes tréſors ſont épuiſés ».

Ollomand répliqua : « *Happuck*, mépriſant le ſecours des richeſſes & de la force, s'eſt trop fié ſur ſon adreſſe & les artifices de la ruſe; c'eſt pourquoi il a tombé. Les provinces n'ont pas oſé ſe révolter tandis qu'elles étoient gardées par les troupes de *Miſnar ;* mais elles conſervent toujours de l'attachement pour *Ahubal*. Je remplirai tes coffres. *Ollomand* fera tout au monde pour corrom-

pre les chefs mêmes de l'armée du fultan, & les attirer à ton parti. Ce château contient plus d'armes & de richeffes qu'il n'en faut pour armer tous les habitans de l'*Afie;* & lorfqu'elles feront épuifées, nous ne manquerons pas encore de reffources. *Pharefanen*, *Hympamfan*, & tant d'autres chefs de notre race nous prêteront leur affiftance au befoin. Ne crains donc point, ô *Ahubal*! mon art me fait connoître que le fultan *Mifnar* fuira devant la face de fes ennemis ».

Les affurances d'*Ollomand* ranimèrent le courage du prince fugitif. L'enchanteur lui fit part de fes projets, & l'invita à voir une partie des richeffes de fon château.

De la falle des os, ils defcendirent dans une cour beaucoup plus vafte que la première. Il y avoit au milieu de la cour un puits large & profond.

Ahubal, jetant les yeux de côté & d'autre, vit quatre cent portes d'airain maffif montées chacune fur neuf gonds énormes de même métal.

Quand *Ollomand* entra dans cette cour en tenant le prince *Ahubal* par la main, il éleva fa voix formidable qui retentît comme un tonnerre. Les tours du château tremblèrent, & fes fondemens furent ébranlés. Il

ordonna à ſes eſclaves d'expoſer aux yeux d'*Ahubal* les tréſors de leur maître.

Le prince, qui n'avoit encore vu dans le château que le nain & l'enchanteur, étoit aſſez curieux de voir d'où ſortiroient les eſclaves. Bientôt ſa curioſité ſe changea en crainte. Un géant monſtrueux, noir comme un maure, armé d'une maſſue d'ébène de quarante pieds de longueur, ſortit du puits qui étoit au milieu de la cour.

Ahubal fut épouvanté : ſa frayeur fut bien plus grande, lorſqu'après cette figure giganteſque, il vit ſortir du puits une longue ſuite de monſtres ſemblables, au nombre de quatre cent. Chacun alla s'emparer d'une des quatre cent portes d'airain.

Quand *Ollomand* vit les eſclaves devant les portes d'airain, il leur ordonna de les frapper avec leurs maſſues.

Les eſclaves obéirent aux ordres de l'enchanteur. Ils levèrent leurs lourdes maſſues d'ébène, & en frappèrent les quatre cent portes. Elles retentirent avec un ſi grand bruit ſous les coups des géans, qu'*Ahubal* fut contraint de ſe fermer les oreilles pour ne pas s'expoſer à devenir ſourd. Il penſa tomber de ſurpriſe & de frayeur.

Les portes commencèrent à tourner ſur

leurs gonds, & le bruit qu'elles firent eût été capable de renverſer toute l'armée de *Miſnar*, ſi elle l'eût entendu.

Le bruit continua juſqu'à ce que les eſclaves ouvrirent avec de grands efforts les quatre cent portes d'airain. Mais *Ahubal* étoit ſi étourdi de ce ſon aigu, qu'il n'oſoit lever les yeux; l'enchanteur *Ollomand* le tira rudement par les oreilles, pour le faire revenir de ſa frayeur, en lui diſant d'ouvrir les yeux, & de contempler les richeſſes de ſon ami.

Ahubal leva la tête & les yeux autour de lui. Les portes d'airain étoient ouvertes. Celles de la droite découvrirent à ſa vue des millions de lingots d'or & d'argent entaſſés les uns ſur les autres ſous le vaſte cintre d'une voûte ſoutenue par des colonnes de marbre. De l'autre côté, cent chambres auſſi voûtées contenoient des monnoies d'or & d'argent de toutes les nations.

Cent autres portes ouvertes devant le frère de *Miſnar*, lui firent voir un arſenal immenſe fourni de toutes ſortes d'armures & d'habits de guerre pour équipper dix mille peuples, & un nombre proportionné d'inſtrumens de mort inventés par la malice des hommes : d'abord un monceau de pierres,

ou plutôt de fragmens de rochers, avec des pierriers & autres machines pour lancer ces maſſes énormes; puis des flèches, des lances, des javelots armés de fer trempé, avec des carquois & des arcs; il y avoit encore un grand nombre de ces armes d'un uſage incertain, dont la première deſtination fut d'être utile aux hommes, & dont leur malice pervertit l'uſage pour dépeupler la terre de ſes habitans, tels les ſtilets, les poinçons, les couteaux & les haches; avec des épées, des dagues, des poignards, des cimeterres. La quatrième partie de la cour, qui étoit derrière *Ahubal*, étoit remplie d'armes propres à détruire des corps entiers d'hommes à-la-fois, armes inventées par la barbarie raffinée des Européens; c'étoient des mouſquets, des piſtolets, des canons, des mortiers, avec des amas énormes de boulets & de bombes, des tonneaux de poudre, de balles, de grenades, de limaille de fer.

Ahubal, qui connoiſſoit peu ces dernières armes, en admira la ſtructure, demanda pour quel uſage ces monſtres deſtructeurs, enfans de l'art, avoient été formés.

Ollomand lui répondit : „ Ce ſont les armes de l'*Europe*, partie de la terre rem-

plie de voleurs induſtrieux, de brigands adroits, de bourreaux ingénieux, occupés ſans-ceſſe à inventer de nouveaux moyens de ſe faire ſouffrir les uns les autres. Il y a un million de ces hommes méchans établis ſur les côtes maritimes de nos provinces méridionales. Je les attirerai à notre parti, par l'inſpiration du dieu qu'ils adorent.

„ Sublime & puiſſant enchanteur, reprit le prince *Ahubal*, tu as donc les dieux de l'Europe en ton pouvoir?

„ Les Européens, dit *Ollomand*, ne reconnoiſſent qu'un dieu, dont ils placent le trône au plus haut des cieux. Mais il eſt véritablement au centre de la terre, le dieu qu'ils adorent. L'or eſt leur dieu. C'eſt à lui qu'ils ſacrifient. C'eſt pour lui qu'ils oſent tout entreprendre. C'eſt pour lui qu'ils trompent & trahiſſent leurs meilleurs amis. Tu n'as qu'à leur envoyer des préſens, & leur promettre des richeſſes, tu les verras voler à ton ſecours: ne doute pas que, par leurs machinations, *Miſnar* ne ſoit enfin forcé de reconnoître ta ſupériorité.

» Mais, dit le prince *Ahubal*, qu'ai-je beſoin de recourir à ces gens & à leurs machines meurtrières, puiſque mon puiſſant ami a une armée de géants dont dix ſuffi-

ſent pour détruire en un moment toutes les troupes du ſultan mon frère ?

» Hélas ! s'écria *Ollomand*, les eſclaves produits par le pouvoir de l'enchanteur s'évanouiſſent devant les enfans de la foi. Quoique nous refuſions de reconnoître *Mahomet* & de l'adorer, nous ne pouvons cependant réſiſter à une puiſſance néceſſairement ſupérieure à la nôtre. Si l'univers étoit à notre diſcrétion, les humbles adorateurs d'*Alla* auroient lieu de trembler. Mais, hélas ! *Mahomet* nous a bridés comme des animaux indomptés ; nous rongeons notre frein, & notre bouche écume de rage. Nous ne pouvons ni nous ſoumettre, ni l'emporter ſur lui.

» Loin de nous ces penſées chagrinantes. Les provinces qui nous reſtent attachées dans le cœur, ont beſoin de notre préſence & de notre ſoutien pour ſe déclarer. Les troupes de *Miſnar* gardent leurs frontières pour les intimider. Déguiſons-nous en marchands. Allons à *Orixa*, nous y aurons occaſion de travailler ſûrement à la perte de *Miſnar*, l'indigne ſultan de l'*Inde* ».

En achevant ces mots, *Ollomand* frappa du pied. A ce ſignal, un char attelé de quatre dragons ſortit du puits. *Ahubal* &

l'enchanteur y montèrent. Un nuage épais les enveloppa. Ils eurent bientôt franchi les montagnes & la forêt, & arrivèrent derrière la ville d'*Orixa*.

Quand le char d'*Ollomand* quitta la plaine des airs pour rouler ſur la terre, l'enchanteur toucha les dragons avec ſa baguette. Ils furent changés en quatre chameaux chargés de marchandiſes précieuſes.

Le char devint un éléphant ſur lequel étoit *Ahubal* en habit de marchand ; l'enchanteur déguiſé en eſclave noir conduiſoit l'éléphant.

Ils entrèrent dans la ville ſur le ſoir, & dès le lendemain ils étalèrent leurs marchandiſes ſur la place du marché public.

Les ballots du faux marchand furent ouverts : ils renfermoient de riches étoffes propres à habiller les officiers de l'armée du ſultan.

Auſſi, dès que le bruit s'en fut répandu, ils ne manquèrent pas de ſe rendre en foule ſur le marché ; & comme *Ahubal* leur donnoit ſes marchandiſes à bon compte, il eut bientôt fait connoiſſance avec tous les officiers de la garniſon d'*Orixa*.

Ahubal eut de fréquens entretiens avec eux, dans leſquels il ſe conduiſit toujours

par les conſeils de l'enchanteur. Il leur parloit ſur-tout de la paie modique qu'ils recevoient de la cour. Ils en convenoient tous, & bientôt il les amena juſqu'au point de deſirer un ſervice plus lucratif. Il leur laiſſa entrevoir qu'ils feroient beaucoup mieux récompenſés, s'ils alloient ſe rendre ſous les drapeaux d'*Ahubal*. Les officiers qui, pour la plupart, ſervoient beaucoup plus par néceſſité & par amour du gain que par devoir ou par honneur, écoutèrent avidement les propoſitions du marchand. Par ces menées artificieuſes, *Ahubal* reconquit en dix jours la province d'*Orixa*.

Le jeune prince, enflé de ce premier ſuccès, brûloit d'envie de ſe faire connoître. *Ollomand*, plus prudent, modéra ſa vanité en lui faiſant conſidérer combien il avoit encore de provinces à gagner avant qu'il fût en état de tenir tête à ſon frère.

Le prince ſe rendit aux conſeils de l'enchanteur. Ils envoyèrent quelques officiers les plus attachés à leurs intérêts, dans les provinces du midi, pour tâcher de corrompre les gouverneurs & les commandans.

Comme ils ne manquoient ni d'argent, ni d'adreſſe, il leur fut plus aiſé de débaucher par cette voie les troupes & les ſujets

du fultan, qu'ils n'euffent pu faire par la force de leurs bras.

En peu de mois toutes les provinces méridionales fe révoltèrent, & les troupes qu'on avoit envoyées pour les contenir dans le devoir, confpirant avec elles contre leur légitime fouverain, ne demandoient qu'à ouvrir la campagne & à élever *Ahubal* fur le trône de *Mifnar*. On fit propofer des recompenfes à deux cent ingénieurs étrangers, pour les engager à fervir dans l'armée du prince révolté. Du refte l'enchanteur *Ollomand* eut foin de faire payer exactement & largement les troupes.

Les troupes des provinces rebelles furent toutes en campagne au jour marqué. Elles arborèrent l'étendart d'*Ahubal*. Elles invitèrent les provinces limitrophes à entrer dans leur révolte. Plufieurs milliers d'hommes arrivoient chaque jour à l'armée.

Quelques amis reftés fidelles au fultan écrivirent à *Dély* ce qui fe paffoit. Le vifir *Horam* porta à fon maître la terrible nouvelle d'une révolte générale, non-feulement des provinces du midi, mais encore des troupes qui y étoient en garnifon.

» Les ennemis de *Mifnar* font en grand

nombre, s'écria le ſultan, & *Miſnar* n'a qu'un ami »!

Horam s'inclina profondément à ces mots.

» Mon fidelle viſir, continua le ſultan, je vous honore & vous eſtime; mais je ne préfère pas mon viſir à mon Dieu. Non, *Horam*, *Alla* ſeul eſt l'ami de *Miſnar*, un ami plus fort que les armées d'*Ahubal*, plus puiſſant que les preſtiges magiques des enchanteurs ».

Miſnar aſſembla ſes troupes, ſe mit lui-même à leur tête, & marcha à petites journées vers les frontières méridionales de ſes états.

Cependant les armées d'*Ahubal* devenoient tous les jours plus fortes & plus nombreuſes. Déjà *Cambaya* l'avoit reconnu pour ſon ſultan. Il arriva avec ſes forces à *Narvar*, où il campa. Il avoit avec lui ſept lignes de déſerteurs des troupes de *Miſnar*.

Quoique le prince eût quitté l'habit de marchand, l'enchanteur *Ollomand* perſiſtoit dans ſon déguiſement. Sous les traits d'un eſclave noir, il jouiſſoit de la confiance la plus intime de ſon maître, juſqu'à donner de la jalouſie aux officiers de ſon armée, témoins de cette préférence. L'enchanteur s'en apperçut. En conſéquence il dit à *Ahubal* de

de lui donner cinq mille hommes de ses troupes avec les ingénieurs européens, pour aller au devant des ennemis, & se signaler par le coup qu'il méditoit depuis long-temps.

Ahubal ne résistoit jamais à l'avis d'*Ollomand*. Il ordonna à cinq mille hommes de le suivre & de lui obéir. Il joignit de plus à ce détachement les deux cent ingénieurs qu'il avoit demandés.

L'enchanteur marcha avec sa troupe choisie vers un bois épais, que l'armée de *Misnar* devoit absolument traverser pour venir aux ennemis. Son dessein étoit de s'y retrancher, d'y placer ses ingénieurs & leur artillerie avec avantage, pour en défendre l'entrée aux troupes du sultan.

Il fit diligence toute la nuit, surprit les gardes avancées de *Misnar*, s'empara du bois, & y porta les ingénieurs avant que le soleil frappât de ses rayons les arbres les plus hauts de la forêt de *Narvar*.

Cette action hardie eût ruiné infailliblement toutes les espérances du sultan, qui se flattoit d'être le lendemain au-delà du bois, si les ingénieurs étrangers fussent restés fidelles à *Ahubal* & à son parti. Mais avant le jour, l'un d'eux, favorisé par l'obscurité de la nuit, quitta son poste, & alla découvrir

vrir à *Misnar* tout le projet de l'enchanteur.

Le sultan profita de cet avis. Sachant ses ennemis engagés dans le bois, il fit monter un nombre suffisant de soldats sur les montagnes qui étoient à la droite du bois, pour gagner l'autre côté. Ils avoient ordre de porter un grand nombre de torches allumées dans le bois, & d'y mettre le feu en plusieurs endroits à la fois; ce qui fut exécuté si à propos & avec un succès si complet, que, quand *Ollomand* fut avancé dans le bois, il vit qu'une partie de la forêt embrâsée mettoit une barrière impénétrable entre sa troupe & l'armée d'*Akubal*.

Dans ce malheur imprévu, il chercha à faire la meilleure disposition possible de ses troupes & des ingénieurs, se proposant d'ailleurs de s'assurer une retraite commode par le pouvoir de son art. Mais tandis que l'enchanteur subtil donnoit ses ordres aux officiers d'artillerie pour la disposition de leur train, le feu gagnoit ses derrières, & un canon, que la flamme avoit obligé ceux qui le conduisoient d'abandonner, prit feu, & tira avec un grand fracas. Le boulet dont il étoit chargé vint frapper l'enchanteur *Ollomand*, dont il jeta la tête jusques dans le camp du sultan.

Cet accident consterna la troupe entière, dont une partie accourut au camp de *Misnar*, en disant qu'ils avoient perdu leur chef. Le reste aima mieux se rendre, à l'exemple des premiers, que de périr par le fer, ou par le feu ; car la mort étoit inévitable.

Cependant le prince rebelle vit de loin, d'un poste élevé, la forêt en feu entre son armée & celle de son frère. Il fut d'abord alarmé. Il s'imagina ensuite qu'*Ollomand* avoit enfermé dans le bois les troupes du sultan, & qu'elles y étoient la proie des flammes. Puis ne recevant point d'avis de son ami, ses craintes recommencèrent : elles redoubloient à chaque instant. Enfin le feu s'éteignit faute de matière. Le bois consumé ne laissa plus qu'une plaine ouverte : *Ahubal* apprit par ses espions que l'armée de *Misnar* s'ébranloit pour le venir attaquer.

Ahubal, ayant perdu son ami, perdit toute espérance de vaincre. Il voulut fuir. Mais ses généraux, révoltés comme lui, craignant le juste châtiment de leur rebellion, s'ils avoient le malheur d'être pris, résolurent de vaincre ou de mourir. Le prince fut donc obligé de mettre son armée en état de défense.

De son côté, le sultan, persuadé que le

mauvais ſuccès de l'expédition d'*Ollomand* avoit jeté l'épouvante parmi les troupes de ſon frère, ſe hâta de le joindre pour livrer bataille, avant qu'elles fuſſent revenues de leur conſternation. Il fit diligence avec le gros de ſon armée. Il alloit droit à l'ennemi, toujours en bon ordre, tandis que le viſir *Horam*, à la tête d'un moindre corps, tâchoit de prendre l'ennemi en flanc.

Les éléphans avançoient des deux côtés, & faiſoient voler la pouſſière de la plaine, tandis que, des tours dont ils étoient chargés, partit une nuée de traits dont chacun portoit un coup mortel. Les cris des ſoldats, joints aux ſons aigus des trompettes, & aux accens plus graves des tymbales, rempliſſoient l'air d'un bruit guerrier. Les ſoldats de *Miſnar* étoient pleins de courage & de confiance; ceux d'*Ahubal* étoient tranſportés de fureur & de déſeſpoir. Tous les cimeterres tirés frappoient de toutes parts les têtes des combattans. Les éléphans marchoient ſur des monceaux de cadavres, & le ſang des bleſſés & des morts étoit comme les rivières d'*Arvar*. Mais les troupes du ſultan, qui ne s'étoient pas attendues à tant de réſiſtance, flottoient entre l'eſpérance & la crainte. L'épouvante ſaiſit *Ahubal* & ſes

guerriers. Le prince ſonna lui-même la retraite. Alors ſes troupes préſentèrent le dos aux traits des ennemis. *Taſnar*, l'enchanteur *Taſnar*, parut au haut des airs porté ſur un vautour.

» Lâches fuyards, cria-t-il aux ſoldats d'*Ahubal*, ralliez-vous, retournez à l'ennemi, ne craignez rien ; *Taſnar* eſt votre ami & votre ſoutien. Les troupes de *Miſnar* ſont épuiſées de fatigue, & vous fuyez au moment qu'elles alloient ſuccomber ſous vos coups ! Eſt-ce ainſi que vous renoncez tout-à-coup aux tréſors de *Dély* ? Un moment de crainte vous fait perdre le fruit de tant de marches pénibles que vous avez faites dans les déſerts. L'*Inde* va être votre conquête & la récompenſe de vos glorieux travaux ; & vous préférez la honte & l'ignominie, à l'honneur d'une victoire éclatante » !

Les troupes d'*Ahubal* entendirent ces mots, & furent encouragées par une viſion ſi ſurprenante. Elles s'arrêtèrent dans leur fuite, ne ſachant quel parti prendre. *Taſnar*, voyant leur irréſolution, deſcend de deſſus ſon vautour, ſe met à leur tête, prend un javelot, & s'écrie : " que tous les braves ſoutiennent celui qui vient effacer la honte des lâches ".

L'armée du ſultan avoit pourſuivi en déſordre les ennemis fuyans & diſperſés. Elle en étoit moins en état d'eſſuyer une ſeconde attaque. *Taſnar*, & ceux qui le ſoûtenoient, revinrent à la charge, & sûrement ils euſſent eu bon marché des troupes du ſultan *Miſnar*, ſi le viſir *Horam*, qui s'apperçut que les fuyards s'étoient ralliés, n'eût ſoutenu l'armée de ſon maître, par le détachement de troupes fraîches qu'il commandoit.

Ce ſecond combat, quoique moins général que le premier, fut auſſi ſanglant & plus opiniâtre. Le viſir chercha en vain à frapper de ſon cimeterre la tête de l'enchanteur; mais *Taſnar* fut toujours repouſſé par l'invincible viſir. Ainſi le courage & l'adreſſe de celui-ci balançoient le pouvoir de l'autre. Le combat continua avec acharnement de côté & d'autre, juſqu'à ce que la nuit, qui répare les forces épuiſées de l'homme, obligea les deux armées de ſe ſéparer.

Après que le viſir *Horam* eut fait en bon ordre la retraite de ſes guerriers, il entra dans la tente du ſultan, & lui dit qu'il avoit vu l'enchanteur *Taſnar* à la tête de ſes

ennemis, qu'il l'avoit combattu ſans pouvoir l'entamer.

» Hélas! s'écria *Miſnar*, c'eſt envain que l'épée eſt tirée contre les puiſſances de la magie. Non, cher Horam, mon fidelle viſir, ce n'eſt pas à force ouverte, qu'il nous faut combattre les enchanteurs. Il n'y a qu'un moyen de les détruire ; c'eſt de les ſurprendre. *Taſnar* conſpire pour mon perfide frère. Il eſt dans le camp d'*Ahubal*. Ne ſe trouvera-t-il point parmi mes troupes quelqu'eſclave affidé qui, ſous prétexte de déſertion, ou même de trahiſon, ſe rende chez mon ennemi, ſurprenne l'enchanteur endormi, & m'apporte ſa tête. Il faut qu'*Horam* me trouve ce fidelle eſclave avant que le ſoleil voye le ſang qui coule à grands flots ſur les plaines de mes états ».

Horam s'inclina juſqu'à terre, & quitta le ſultan pour lui obéir.

Il étoit dans la plus grande inquiétude. L'ordre de *Miſnar* étoit le ſujet de ſon embarras. Il diſoit en lui-même : » où le puiſſant trouvera-t-il un ami? Quel eſclave reſtera fidelle à celui qui lui ôta la liberté, le premier & le plus grand des biens? Il eût mieux valu pour moi de périr par la main de *Taſnar*, que de me charger d'une

telle commiſſion, au riſque d'être trahi par la méchanceté de mes eſclaves „.

Le viſir ne ſachant donc à qui ſe fier, rentra dans ſa tente, accablé de douleur. Il apperçut en entrant une vieille eſclave, qui l'attendoit pour lui parler de la part d'une des femmes de ſon ſerrail, qui étoit ſous une autre tente voiſine de la ſienne.

Horam ne fit aucune attention à cette vieille; il ſe jeta ſur un ſopha, plaignant le ſort de celui à qui l'on ordonnoit de trouver un eſclave fidelle.

La vieille femme, voyant ſon maître ſe lamenter pour un tel ſujet, ſe jeta à ſes pieds, en prenant *Alla* à témoin de ſa fidélité, de ſon obéiſſance, & proteſtant qu'elle étoit prête à ſacrifier ſa vie pour lui.

Horam, touché de ſes proteſtations, n'en étoit pas moins alarmé & inquiet.

„ Hélas! lui diſoit-il d'un air conſterné; pauvre femme décrépite, qui peux à peine te ſoutenir, qui es-tu pour aller combattre l'enchanteur, l'ennemi de ton maître.

„ Les ſauterelles & les vers de la terre, dit l'eſclave, ſont les inſtrumens de la vengeance d'*Alla* ſur les grands de la terre. Et *Mahomet* peut ſe ſervir de ma foibleſſe pour

ſauver mon ſeigneur du danger qui le menace „.

Horam, voyant la détermination de l'eſclave, lui dit : „ mais comment prétendez-vous triompher d'*Ahubal* & du magicien *Taſnar* ?

„ J'irai au camp d'*Ahubal*, répondit-elle ; je demanderai à parler au prince & au général de ſes armées. Je leur propoſerai d'empoiſonner le viſir, mon maître, & *Miſnar* notre magnifique ſultan. Je leur demanderai quelle récompenſe ils me donneront pour un tel exploit. J'apporterai le poiſon prétendu, & tandis que d'une main je le préſenterai à *Taſnar*, de l'autre j'enfoncerai dans ſon cœur le poignard mortel qui doit nous délivrer de ſes enchantemens.

„ Mais, ſais-tu, reprit *Horam*, que la mort ſera la ſuite néceſſaire de ton audace ?

„ Seigneur, répondit l'eſclave, lorſque j'étois encore jeune, je fus élevée dans les cavernes de *Denraddin*, par une prophéteſſe qui m'apprit ce qui m'arriveroit pendant tout le cours de ma vie. Juſqu'ici tout ce qu'elle m'a prédit s'eſt vérifié à la lettre. Elle lut un jour dans l'arrangement des aſtres du ciel, que je délivrerois le ſultan de l'*Inde* de ſes ennemis „.

Le vifir, ravi de cette nouvelle, & charmé de la réfolution de l'efclave, lui dit de fe préparer à paroître devant le fultan.

La vieille femme prit fon voile, fuivit *Horam*, & entra avec lui dans la tente du fultan.

Mifnar la voyant entrer avec le vifir, dit: „ Quelle nouvelle efpèce de guerrier mon fidelle *Horam* m'amène-t-il ?

„ Lumière de mes yeux, répondit le vifir, vous voyez une vieille femme prête à exécuter vos ordres. Cette efclave affure que les fages des cavernes de *Denraddin* ont lu dans les aftres du ciel qu'elle délivreroit le fultan de l'Inde de fes ennemis.

„ Qu'elle aille donc, dit le fultan; que le prophète guide fes pas & affure le fuccès de fon entreprife. *Horam* eft incapable de donner les mains à un projet téméraire ou d'une exécution incertaine. Je me livre donc à fa direction, & mon fort eft entre les mains de fa fidelle efclave „.

L'efclave fe profterna devant *Mifnar*, & lui demanda quelques papiers & mandats, afin qu'elle prétendît les avoir enlevés de la tente du fultan pour les porter aux pieds de *Tafnar* & d'*Ahubal*.

Mifnar approuva la rufe propofée par la

vieille. En conféquence, il fait expédier des dépêches, & autres écrits relatifs aux mouvemens que l'armée étoit fuppofée devoir faire le jour fuivant, pour mieux donner le change.

L'efclave les prit, & fe mit en chemin pour paffer dans l'armée ennemie. Le vifir l'accompagna jufqu'aux gardes les plus avancées du camp de *Mifnar*. L'efclave paffa outre. Les fentinelles d'*Ahubal* l'arrêtèrent. On la faifit : on la conduifit au commandant.

Celui-ci foupçonna d'abord quelque ftratagême. Puis, ayant reconnu que ce n'étoit qu'une vieille efclave, il fe contenta de lui demander pourquoi elle avoit quitté le camp du fultan, feule & fans ordre.

,, Conduifez-moi en préfence de votre prince, répondit-elle. J'ai des chofes importantes à lui communiquer, pour le fervice de fon armée ,,.

Le commandant lui donna une garde pour l'efcorter jufqu'au pavillon royal, où *Ahubal* & l'enchanteur *Tafnar* étoient en conférence fecrète.

Dès que l'efclave fut en leur préfence, elle fe profterna aux pieds d'*Ahubal*. Auffitôt *Tafnar* la fit prendre par deux gardes, en difant :

„ Voyons d'abord quel ſervice cette eſclave peut nous rendre avant de lui permettre d'approcher ſi près de nous „.

La vieille, ſaiſie par les gardes, ſembloit interdite, & ne ſavoit à quoi ſe réſoudre.

„ Que dois-je penſer de ton embarras & de ta confuſion, lui dit l'enchanteur? Viens-tu de ton gré nous révéler quelque ſecret important? Ou bien, es-tu un vil eſpion qui cherche à trahir les conſeils des braves.

„ Je vous apporte des papiers de conſéquence, répondit l'eſclave. Je les ai dérobés dans la tente du ſultan; & je viens les mettre aux pieds d'*Ahubal*, le ſeigneur & le roi de tous les cœurs de l'*Inde* „.

Alors, l'eſclave tira de deſſous ſa robe les papiers, que les gardes mirent aux pieds d'*Ahubal*.

L'enchanteur les préſenta au prince, qui les lut, & les remit à *Taſnar*, en diſant: „ Ces papiers ſont vraiment d'un grand prix. Nous en pouvons tirer avantage, & celle qui a riſqué ſa vie pour nous les apporter, mérite récompenſe „.

La vieille, flattée de cet éloge, s'inclina auſſi profondément que le lui permirent les gardes qui la tenoient.

„ Puiſſant fils de *Dabulcombar*, dit l'en-

chanteur, ordonnez que l'on garde cette femme dans une tente voisine de la vôtre, jusqu'à ce qu'on ait délibéré quelle sorte de récompense elle mérite „.

Dès que l'esclave fut sortie, *Tasnar* dit au prince *Ahubal* : „ Magnifique seigneur, il est d'un bon politique de récompenser ceux qui nous rendent des services essentiels, & nous ne saurons trop bien accueillir ceux qui trahissent nos ennemis. Il faut des appâts pour attirer ces oiseaux imbécilles dans les filets de l'état. Mais, continua-t-il, lorsque nous pouvons parvenir aussi sûrement à notre but, en faisant mourir les traîtres, qu'en les récompensant, il n'y a plus à délibérer, il faut les sacrifier à notre sûreté. Cette esclave a déjà risqué sa vie pour nous servir, lorsque nous ne l'en avons pas priée : sûrement elle ne nous refusera pas la même grâce, lorsque nous la lui demanderons „.

L'enchanteur n'attendit pas la réponse du prince. Il ordonna aux gardes de faire revenir la vieille, & d'apporter le fatal lacet.

Les gardes obéirent : l'esclave approcha d'un air triomphant, ne soupçonnant pas l'intention de *Tasnar*.

» Esclave serviable, lui dit-il, tu nous

as déjà rendu un ſervice ſi eſſentiel, que nous oſons t'en demander un ſecond. Souffre que les muets te paſſent au cou ce lacet. Le prince *Ahubal* demande ta vie que tu as expoſée pour ſon ſervice ».

Les muets paſsèrent le lacet fatal au cou de la vieille femme, & l'étranglèrent ſur le champ en préſence de l'enchanteur & du prince, qui ne comprenoit rien à la conduite de *Taſnar*. Après cette exécution, les muets ſe retirèrent, laiſſant le corps mort étendu ſur la place, ſelon l'ordre qu'ils en eûrent.

Ahubal, reſté ſeul avec l'enchanteur, lui demanda avec étonnement : » O *Taſnar*! qu'as-tu fait ? Que ſignifie cette étrange conduite ?

» Je me ſuis défié de cette eſclave, répondit l'enchanteur. J'ai craint qu'elle ne fût un eſpion envoyé par nos ennemis pour nous perdre. Nous pouvons nous en éclaircir en viſitant ſes habits. — Voyez, prince, continua-t-il; voyez ſi ma conjecture étoit vaine. Voilà le glaive de la mort qui devoit nous frapper ».

En diſant ces mots, il tira le poignard que l'eſclave avoit caché dans ſon ſein, pour frapper l'enchanteur.

« Prudent *Tafnar*, dit le prince, j'admire votre fageffe & votre prévoyance. Mais quel avantage tirerons-nous à préfent de la mort de cette femme ? En lui laiffant la vie, après avoir découvert fa fourberie, nous euffions pu en tirer des éclairciffemens utiles.

» Prince, répondit *Tafnar*, j'ai de plus grandes vues. L'habit de cette femme me donnera entrée dans le camp du fultan *Mifnar*, & le même poignard deftiné à m'ôter la vie, lui donnera le coup de la mort. Il n'y a point de temps à perdre. Le jour va paroître ».

L'enchanteur prit auffitôt les vêtemens de l'efclave avec fes traits, de forte qu'*Ahubal* eût cru la vieille reffufcitée, s'il n'avoit vu fon cadavre étendu à fes pieds. Il coupa enfuite la tête de la même femme, il lui donna fes propres traits, par la vertu d'un onguent blanc dont il l'oignit. Dans cet équipage, il fe fit conduire par le commandant des gardes avancées jufqu'aux dernières fentinelles de l'armée.

Il atteignit bientôt le camp du fultan. Les fentinelles, trompés par l'apparence, crurent que c'étoit la même femme qu'*Horam* avoit accompagnée lui-même quelques heu-

res auparavant. Ils la laiſsèrent paſſer ſans lui rien dire.

L'enchanteur, arrivé au pavillon royal, fit demander audience au ſultan. Le viſir *Horam*, qui l'attendoit, reconnut la voix de la vieille eſclave, & vint la recevoir.

« Eh bien ! fidelle eſclave, lui dit-il, as-tu réuſſi? *Taſnar* eſt-il la proie de la mort?

» *Horam*, répondit-elle, conduis-moi d'abord devant le ſultan, je veux mettre à ſes pieds la tête de ſon ennemi ».

Le viſir fit entrer l'enchanteur déguiſé dans l'appartement le plus ſecret de la tente royale, où *Miſnar*, aſſis ſur ſon trône, attendoit avec impatience des nouvelles de l'action hardie de l'eſclave.

L'enchanteur avance, tenant d'une main le poignard, de l'autre, il portoit la fauſſe tête. Il alloit monter les degrés du trône. Le viſir l'arrête, & lui ordonne de commencer par ſe proſterner devant le ſultan de l'*Inde*.

La fauſſe eſclave obéit. Le viſir, la voyant proſternée la face contre le dernier degré du trône, tire ſon cimeterre & la frappe, au grand étonnement de *Miſnar*.

« Qu'as-tu fait, malheureux viſir, s'écria

le ſultan? Envies-tu l'action glorieuſe de cette fidelle eſclave? » —

Le ſultan eût ſans-doute continué de s'emporter en reproches & en invectives contre ſon viſir, s'il n'eût vu l'enchantement diſſipé, & le corps de *Taſnar* paroître ſous ſes véritables traits, ainſi que la tête de la vieille femme.

Alors, il comprit la juſte indignation de *Horam* qui lui ſauvoit la vie en immolant *Taſnar*. Il deſcendit précipitamment de ſon trône, ſe jeta au cou du viſir, & dit, en le tenant étroitement embraſſé.

« O mon fidelle *Horam !* pardonne-moi ma vivacité. J'ai fait un crime à mon ami, d'une action qui me ſauve la vie! Ta prudence eſt grande, ô viſir! mais comment as-tu pu reconnoître l'enchanteur ſous les traits de ton eſclave? Comment ta ſageſſe a-t-elle dévoilé ſa méchanceté?

» Roi de mon cœur, ſouverain de mes volontés, répondit *Horam*, lorſque je traverſois le camp avec ma fidelle eſclave, dont cette tête nous apprend le triſte ſort, je lui dis qu'au cas qu'elle revînt, elle devoit, en s'approchant de moi, dès qu'elle me verroit, me répéter ces mots à l'oreille: Alla *eſt le dieu du ciel:* Mahomet *eſt ſon*

prophète ; & *Mifnar eft fon lieutenant fur la terre.* Je jugeai cette précaution néceffaire, au cas que *Tafnar*, ne donnant pas dans le piège que nous lui tendions, voulût le tourner contre nous-mêmes. D'abord, j'avois peine à croire que l'efclave revînt : il étoit difficile qu'elle les frappât tous les deux impunément. Quand je l'ai vue revenir, j'ai eu quelque foupçon. Quand elle s'eft approchée de moi, fans me répéter les mots dont nous étions convenus, je n'ai plus douté que ce ne fût l'enchanteur déguifé. La rapidité avec laquelle il vouloit monter fur le trône, a achevé de me convaincre. Et je n'ai pas cru devoir manquer le moment où, profterné la face contre terre, il ne pouvoit échapper aux coups de ton fidelle vifir ».

Mifnar, tranfporté de joie, exalta de nouveau la fageffe de *Horam*, & lui témoigna, de la manière la plus vive, qu'il fentoit tout le prix de ce fervice fignalé. Dès que le jour parut, le premier fpectacle qui fe préfenta aux ennemis, fut la tête de *Tafnar*, au haut d'une lance fichée en terre, devant le camp du fultan.

Ahubal, impatient, fe leva de grand matin. Il s'avança à la tête de fon camp, attendant d'heureufes nouvelles, & fe dif-

poſant à tailler en pièces l'armée de l'*Inde*. Quelle fut ſa conſternation, lorſque, tournant ſes regards triomphans vers le camp de ſon frère, il apperçut aux premiers rayons du ſoleil la tête ſanglante & défigurée de ſon protecteur, élevée en trophée avec le poignard, & l'habillement de la vieille eſclave !

L'épouvante le ſaiſit, les larmes coulèrent de ſes yeux. Il entra dans ſa tente accablé du plus cruel chagrin.

Le viſir *Horam*, voyant la lampe éternelle du monde éclairer le ſommet des montagnes, eût déſiré conduire les troupes de ſon maître à une ſeconde attaque; mais *Miſnar* jugea plus convenable de leur donner un jour de repos après les fatigues qu'elles avoient eſſuyées.

La mort inattendue des quatre enchanteurs, *Ulin*, *Happuck*, *Ollomand* & *Taſnar*, alarma le reſte de cette race déteſtable. Le ſultan les avoit vaincus ſéparément. Peut-être que s'ils euſſent uni leurs forces & leur méchanceté, ils euſſent mieux réuſſi.

Ahaback & *Deſra* réſolurent donc de ſe liguer contre *Miſnar*. Tandis que l'un, commandant l'armée puiſſante d'*Ahubal*, tiendroit tête au ſultan, l'autre devoit aller

exciter une nouvelle révolte dans les provinces du nord.

Cependant les deux armées, campées l'une vis-à-vis de l'autre, reſtoient encore dans l'inaction. Un exprès vint dire au ſultan qu'*Ahaback* amenoit à grandes journées neuf mille eſcadrons au ſecours de ſon ennemi, & que *Deſra* traverſoit les plaines d'*Ambracan*, avec trois mille éléphans & cent mille hommes de troupes des provinces occidentales de ſon empire.

Miſnar étoit d'avis d'attaquer *Ahubal* avant que ce ſecours pût joindre. Mais le viſir ſe jeta aux pieds de ſon maître, & le conjura de ne pas ſacrifier ſon armée qui ſuccomberoit infailliblement ſous les coups de celle de ſon ennemi beaucoup plus nombreuſe. Il l'engagea à la fortifier par de bonnes recrues.

Le ſultan, quoique d'un avis contraire, céda néanmoins au ſentiment du viſir. Lorſque chacun s'attendoit à marcher au combat, *Horam* donna des ordres pour faire de nouvelles recrues; il alla lui-même au nord de *Dély* lever une ſeconde armée pour ſon maître.

Ahubal étoit dans le dernier abattement. La mort de ſes amis les enchanteurs le réduiſoit preſqu'au déſeſpoir. Ses officiers, un

peu plus déterminés, voyant que l'armée du ſultan ne ſe diſpoſoit pas à une nouvelle attaque, tâchèrent de diſſiper ſon chagrin, en lui faiſant eſpérer un plus heureux ſuccès. Les provinces du midi, voulant faire diverſion à ſa douleur, en flattant ſa vanité, demanderent la permiſſion de lui dreſſer une tente digne de lui. Le prince s'étoit contenté juſqu'alors d'un pavillon ſemblable à celui de ſes généraux, ſans aucune diſtinction particulière.

Le prince *Ahubal* n'étoit pas naturellement guerrier. S'il avoit pris les armes contre ſon frère, c'étoit moins de ſon propre mouvement que par les ſuggeſtions des enchanteurs. Il conſentit volontiers aux offres de ſes troupes. Cent ouvriers des plus habiles ſe mirent à l'ouvrage.

Les provinces qui reconnoiſſoient l'autorité d'*Ahubal*, envoyèrent avec profuſion les matériaux néceſſaires pour dreſſer la plus magnifique tente qu'on vît jamais, diamans, perles, brocards d'or & d'argent. Tous les grands & les riches ſaiſirent cette occaſion de marquer à leur prince combien ils lui étoient attachés.

Tandis que l'on travailloit au ſomptueux pavillon d'*Ahubal*, les eſcadrons de l'en-

chanteur *Ahaback* avançoient en diligence, & les éléphans de *Defra* n'étoient plus qu'à trente journées du camp.

De fon côté le vifir *Horam* ne négligeoit rien pour la levée & l'équippement des nouvelles troupes. Déjà les recrues avoient joint. *Horam* alla trouver le fultan, lui rendit compte de fa commiffion, & lui demanda la direction entière de fon armée pour quarante jours feulement.

“ *Horam*, lui dit *Mifnar*, j'ai affez de confiance en vous pour vous accorder ce que vous fouhaitez, fans vous demander les raifons qui vous le font defirer „.

Auffitôt le vifir envoya vers *Ahubal* pour demander une trêve de quarante jours, qui fut exactement obfervée de part & d'autre. Le prince, charmé de cette propofition, n'héfita pas un moment à l'accepter.

Dès que le vifir eut la réponfe d'*Ahubal*, il fit proclamer à fon de trompe une trêve de quarante jours; de forte que, tandis que *Mifnar* s'attendoit à voir *Horam* attaquer fes ennemis avec un nombre de foldats plus que double du leur, il apprit que les trompettes proclamoient une trêve.

Une conduite qui fembloit fi contraire à la raifon, alarma le fultan. Il manda le vifir

& lui marqua ſa ſurpriſe, en lui demandant quelles raiſons il pouvoit avoir de laiſſer ſes ennemis tranquilles, tandis qu'il pouvoit les combattre avec avantage.

“ Magnifique ſeigneur, répondit *Horam*, j'ai appris que les provinces du midi élevoient au prince *Ahubal* un pavillon, dont la ſplendeur & la magnificence doivent ſurpaſſer de beaucoup la gloire de ton palais de *Dély*. J'ai craint que l'éclat de ce pavillon glorieux n'éblouit les villes voiſines du camp d'*Ahubal*, & ne les attirât à ſon parti; car je ſais que tes ſujets ſont plus épris du faſte & de l'apparence, qu'ils ne ſont dociles à la voix du devoir. C'eſt pourquoi j'ai ſupplié mon ſeigneur qu'il m'accordât le commandement de ſon armée, pour quarante jours. J'ai fait demander une trève pour ce temps, & je veux l'employer à te dreſſer un pavillon qui efface de beaucoup celui qu'on élève à ton frère. Toutes les richeſſes de la terre y ſeront raſſemblées. Le ſoleil n'aura jamais rien vu de ſi grand.

,, *Horam*, répartit le ſultan, je t'ai tout confié, mon ſort & celui de mes ſujets fidelles. Je te prie d'avoir ſoin d'un pareil dépôt ,,.

Le viſir ſe retira pour faire exécuter ſon

projet. Il fit venir des ouvriers de *Dély*; il donna des ordres pour que l'on rassemblât de toutes parts les richesses qui devoient orner cet édifice de gloire. Il fit toiser un vaste terrein. Il donna lui-même le plan du pavillon. Tout alloit au gré de son zèle. Les ouvriers travailloient dans le secret; car il fit enclorre le terrein où ils étoient occupés, chacun selon son genre, & on ne devoit l'ouvrir que lorsque l'ouvrage seroit achevé.

Tandis que les deux armées, celle du sultan & celle de son frère *Ahubal*, s'adonnoient à des soins plus convenables à des jours de paix qu'à un temps de guerre, les renforts d'*Ahaback* & de *Desra* arrivèrent. Les chefs de l'armée de *Misnar* en furent informés : ils s'indignèrent contre *Horam* qui, en s'amusant avec ses habiles ouvriers, avoit donné le temps aux ennemis de se renforcer. Ils s'en plaignirent au sultan, & lui dirent hautement de leur donner pour généralissime un homme qui préférât les travaux de la guerre, aux occupations des femmes & des enfans.

Le sultan, à qui les chefs de son armée firent comprendre que la conduite de *Horam* étoit plus capable de ruiner ses affaires que de les avancer, fit dire au visir de se rendre auprès

auprès de lui ; & en présence des officiers ses accusateurs, il lui demanda pourquoi il différoit de combattre les ennemis.

Le visir *Horam* ne répondit point à la question du sultan, il le pria seulement de venir voir le pavillon glorieux qu'il lui avoit dressé, & de s'y faire suivre par les chefs qui murmuroient contre lui.

Dès que le sultan parut, on abattit les palissades qui cachoient le pavillon. *Misnar* & les chefs qui l'accompagnoient contemplèrent avec admiration le plus magnifique spectacle que l'art pût produire sous les auspices du génie.

Le pavillon plut au sultan & à toutes ses troupes. Il n'y eut que les chefs qui, persistant dans leur premier sentiment, dirent avec assez d'aigreur que l'on y avoit employé, sans raison & en pure perte, la plus grande partie des richesses de l'*Inde*.

Ce pavillon, vraiment royal, étoit élevé à une des extrémités du camp, assez près d'une montagne, au milieu d'un plant de palmiers que le visir avoit fait éclaircir, en faisant couper une partie pour donner plus d'air & de liberté au reste. Il étoit de velours cramoisi, brodé à fleurs d'or, avec un ramage d'or & d'argent tout à l'entour. Au

centre de chacune des quatre faces qui regardoient les quatre points du monde, on avoit tissu en or la mort des quatre enchanteurs, *Ulin*, *Happuck*, *Ollomand* & *Tasnar*.

Un drap d'or formoit le ciel du pavillon soutenu en dedans par quatre piliers d'or massif & tout brillant d'un nombre infini de diamans & d'autres pierres précieuses. Il y avoit au-dessous deux sophas d'une richesse & d'une perfection de travail qui surpassoit tout ce qu'on avoit jamais vu.

Fin du vingt-neuvième Volume.

TABLE
DES CONTES
du Tome vingt-neuvième.

LES CONTES DES GÉNIES.

AVERTISSEMENT de l'Editeur Anglois, page 5
Vie d'Horam, fils d'Asmar, 9
LES CONTES DES GÉNIES, *ou les charmantes Leçons d'Horam, fils d'Asmar*, 45
CONTE PREMIER. *Histoire du marchand Abudah, ou le Talisman d'Oromane*, 51
Aventure du marchand Abudah dans la vallée de Bocchim, 58
Seconde Aventure du marchand Abudah dans les boccages de Sadaski, 85
Troisième Aventure du marchand Abudah dans le royaume de Targi, 106
Quatrième Aventure du marchand Abudah parmi les Sages de Néma, 110
CONTE SECOND. *Le Dervis Alfouran*, 156
Suite du conte du Dervis Alfouran, 169
CONTE TROISIÈME. *Hassan Assar, ou Histoire du Calife de Bagdat*, 181

CONTE QUATRIÈME. *Kélaun & Guzzarate*, pag. 202
CONTE CINQUIÈME. *Les Aventures d'Urad, ou la belle Voyageuse*, 255
CONTE SIXIÈME. *Les Enchanteurs, ou Misnar, Sultan de l'Inde*, 317
CONTE SEPTIÈME. *Histoire de Mahoud*, 361
Suite du conte des Enchanteurs, ou Misnar, Sultan de l'Inde, 406

Fin de la Table.



